

## LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE

Tome 1

### LE ROI DES VAMPIRES

*(Dark Lover de J. R. Ward)*

*À Caldwell, dans l'État de New-York...*

*Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la Lessening Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.*

*Contre eux se trouvent sept Guerriers : **la Confrérie de la Dague Noire.***

***Kohler**, dernier vampire de sang pur, est le roi légitime de la race. Depuis que sa famille a été massacrée par les lessers, le guerrier poursuit sa vengeance en solitaire. Quand son Frère Darius meurt assassiné, Kohler se voit contraint de réaliser son dernier vœu...*

***Beth Marshall**, la fille de Darius, est à moitié humaine et ignore tout de son origine. À sa transition, un mâle vampire doit se trouver auprès d'elle sinon elle mourra. C'est ainsi qu'elle rencontre Kohler, qui l'initie à son nouvel état. Pour pouvoir vivre auprès d'elle, le guerrier acceptera enfin le rôle pour lequel il est né.*

***Autres personnages** : Les six autres membres de la Confrérie (Darius, Tohrment, Viscs, Rhage, Zadiste et Fhurie) ; Wellsie, la compagne de Tohrment ; l'inspecteur Butch O'Neal, un ami de Beth ; et deux membres de la Glymera : Marissa, la compagne de Kohler, et son frère, Havers, le médecin-vampire...*

*Parmi les lessers : Mr X, le directeur, et Billy Riddle, une future recrue.*



## **LE ROI DES VAMPIRES**

*(Dark Lover de J. R. Ward)*

### **LEXIQUE DES TERMES ET DES NOMS PROPRES**

**Ahvenge** : Vengeance, généralement menée par un mâle au profit d'une femelle

**Appel** : Période de fertilité des vampires femelles (durée moyenne de deux jours), accompagnée d'intenses pulsions sexuelles. En règle générale, l'appel survient environ cinq ans après la transition d'une femelle, puis une fois tous les dix ans. Tous les vampires mâles sont réceptifs à proximité d'un vampire femelle pendant cette période, qui peut s'avérer dangereuse, caractérisée par des conflits et des combats entre des mâles rivaux, si la femelle n'a pas de compagnon attiré.

**Attendhente** : Éluë qui sert la Vierge Scribe de très près.

**Au-delà** : dimension intemporelle où les morts retrouvent leurs êtres chers et passent l'éternité.

**Cohntehst** : Défi lancé par un mâle à un autre et réglé par les armes pour posséder une femelle.

**Confrérie de la Dague Noire** : Organisation de guerriers vampires chargés de protéger leur race contre la *Lessening* Société. Des unions sélectives leur ont conféré une force physique et mentale hors du commun, ainsi que des capacités de guérison rapide. Les membres sont admis dans la Confrérie par cooptation. Agressifs, indépendants et secrets par nature, les Frères vivent à l'écart et entretiennent peu de contacts avec les autres castes, sauf quand ils doivent se nourrir. Ils font l'objet de nombreuses légendes et d'une vénération dans la société des vampires. Seules de très graves blessures peuvent leur ôter la vie.

**Dhunhd** : Enfer

**Doggen** : Serviteur d'une espèce particulière parmi les vampires, qui obéit à des pratiques anciennes et suit un code d'habillement et de conduite extrêmement formel. Les *doggens* peuvent s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissent relativement vite. Leur espérance de vie est d'environ cinq cents ans.

**Ehros** : Éluë entraînée aux pratiques sexuelles.

**Éluës** : Vampires femelles au service de la Vierge Scribe. Elles ont un haut statut social, mais leur orientation est plus spirituelle que temporelle. Elles ont peu d'interaction avec la population civile, ou les mâles en général, mais peuvent s'unir à des Frères pour assurer leur descendance. Elles possèdent des capacités de divination. Dans le passé, elles avaient pour mission de satisfaire les besoins (sang ou sexe) des membres célibataires de la Confrérie, mais cette pratique est tombée en désuétude.

**Esclave de sang** : Vampire mâle ou femelle assujetti à un autre vampire pour ses besoins en sang. Tombée en désuétude, cette pratique n'a cependant pas été proscrite.

**Fakata** : Tenue de cérémonie pour l'Autre Côté, sorte de pyjama de soie blanche.

**Ghardien** : Tuteur, avec différents degrés d'autorité. Le plus puissant est celui d'une *sehcluse*.

**Glymera** : Cœur de l'aristocratie, ensemble des membres du plus haut rang.

**Hellren** : Vampire mâle dans un couple. Un mâle peut avoir plusieurs compagnes.

**Leahdyre** : Personne de pouvoir et d'influence sur un groupe.

**Leelane** : Terme affectueux signifiant « chérie ».

**Lheage** : Terme de respect dans un couple aux pratiques sexuelles particulières, utilisé par la soumise envers son maître.

**Lessening Société** : Organisation de tueurs à la solde de l'Omega. Ses membres sont les *lessers*.

**Lesser** : Membre de la *Lessening* Société. Ex-humain devenu non-vivant, qui a vendu son âme à l'Omega. Il est chargé par son maître d'exterminer les vampires. Seul un coup de poignard en pleine poitrine le fait disparaître. Il est impuissant et n'a nul besoin de s'alimenter ni de boire. Avec le temps, il perd toute pigmentation (cheveux, peau, iris). Il dégage une odeur de talc très caractéristique. Initié par l'Omega, un *lesser* conserve dans une jarre de céramique le cœur qui lui a été ôté. Son sang devient celui de son maître, noir et huileux.

**Lewlhen** : Cadeau.

**Mahman** : Mère, terme d'affection.

**Mhis** : Brouillard né d'un champ d'illusion destiné à protéger un territoire physiquement délimité.

**Nalum** ou **Nalla** : bien-aimé(e).

**Newling** : Vierge.

**Omega** : Force mystique et malveillante cherchant à exterminer l'espèce des vampires par rancune contre la Vierge Scribe, sa sœur. Il existe dans une dimension intemporelle, le Dhunhd, et jouit de pouvoirs extrêmement puissants, mais pas de celui de création.

**Phearsom** : Terme faisant référence à la puissance des organes sexuels d'un mâle. La traduction littérale donnerait quelque chose du genre « capable de séduire une femelle. »

**Première famille** : Roi et reine des vampires, ainsi que leur descendance éventuelle.

**Princeps** : Noble. Le plus haut rang de l'aristocratie, après la Première Famille et les Élues. Titre obtenu uniquement héréditaire, qui ne peut être conféré.

**Pyrocant** : Personne qui provoque une faiblesse ou un risque chez un mâle. Il peut s'agir d'une faiblesse interne, une addiction par exemple, ou externe, comme un(e) amant(e).

**Rahlman** : Sauveur.

**Rhyte** : Forme d'expiation d'une faute accordée par un offenseur permettant à un offensé de laver son honneur. Lorsqu'il est accepté, l'offensé choisit l'arme et frappe l'offenseur, qui ne se défend pas.

**Sehclusion** : Statut conféré par le roi à une femelle à la requête de sa famille qui la place sous la tutelle exclusive de son *ghardien*, en général le mâle le plus âgé de la maison. Le tuteur a toute autorité pour déterminer le mode de vie de la *sehcluse*, sa liberté et ses interactions avec le monde extérieur.

**Shellane** : Vampire femelle d'un couple. En règle générale, elle n'a qu'un seul compagnon, en raison du caractère extrêmement possessif des vampires mâles.

**Sympathe** : Espèce particulière parmi les vampires qui se caractérise entre autres par l'aptitude et le goût de manipuler les émotions d'autrui pour en obtenir l'énergie. Au cours des siècles, ils ont été rejetés et même parfois massacrés par les autres vampires. Ils sont en voie d'extinction.

**Tahlly** : Terme tendre, « ma chère ».

**Trahyner** : Terme de respect mutuel et d'affection entre mâles. Littéralement « ami très cher ».

**La Tombe** : Caveau sacré de la Confrérie de la Dague Noire, utilisé pour les cérémonies et le stockage des jarres de céramique récupérées sur les *lessers* éliminés. S'y déroulent en particulier les initiations, les passages vers l'Au-delà et diverses mesures disciplinaires. L'accès à la Tombe est réservé aux membres de la Confrérie, à la Vierge Scribe et aux futurs initiés.

**Transition** : Moment critique où un vampire mâle ou femelle devient adulte, (vers vingt-cinq ans) et acquiert ses caractéristiques raciales. C'est la première fois où se pratique un échange de sang entre vampire. Certains n'y survivent pas, notamment les mâles. Avant leur transition, les mâles *pré-trans* n'ont aucune force physique, ni de maturité sexuelle et sont incapables de se dématérialiser.

**Vampire** : Membre d'une race distincte, avec des caractéristiques génétiques qui ne s'obtiennent en aucun cas par morsure ou autre. Après leur transition, les vampires ne peuvent plus s'exposer à la lumière du jour et doivent boire du sang à intervalles réguliers sur un vampire du sexe opposé. Le sang humain n'a sur eux qu'un effet à très court terme. Ils peuvent se dématérialiser à volonté, mais dans certaines conditions. Ils ont la faculté d'effacer les souvenirs récents des humains. Leur espérance de vie est d'environ mille ans. Parfois, un vampire se reproduit avec un humain, et un sang-mêlé ne subit pas forcément la transition.

**Vierge scribe** : Force mystique œuvrant comme conseiller du roi, gardienne des archives vampires et pourvoyeuse de privilèges. Existe dans une dimension intemporelle, l'Autre Côté, entourée des Élues. Ses pouvoirs sont immenses. Elle est capable d'un unique acte de création, et a ainsi conféré aux vampires leur existence et privilège. D'où sa guerre avec l'Omega, son frère.

**Wahlker** : Survivant(e).



## LE ROI DES VAMPIRES

### Chapitre 1

Darius parcourut le club du regard, les corps à demi-nus qui grouillaient sur la piste de danse. Le *Screamer* était bondé ce soir, de femmes en vêtements de cuir et d'hommes qui paraissaient tous plus ou moins impliqués dans le crime organisé.

Darius et son compagnon ne dépareillaient pas.

Sauf qu'eux étaient réellement des tueurs.

— Tu vas vraiment le faire ? demanda Tohrment.

Par dessus la petite table, Darius croisa le regard de l'autre vampire.

— Ouais, absolument.

Tout en jouant avec son whisky, Tohrment eut un sourire crispé qui ne révélait que l'extrême pointe de ses canines.

— T'es vraiment dingue, D.

— C'est pas nouveau.

Tohrment leva son verre en guise d'approbation.

— Oui mais là, tu fais des progrès. Tu prends une innocente qui n'a aucune idée de la merde qui l'attend et tu voudrais confier sa transition à quelqu'un comme Kohler. C'est du délire.

— Il n'est pas si mauvais, malgré les airs qu'il se donne, dit Darius en finissant sa bière. Et tu pourrais lui montrer un peu plus de respect.

— Je le respecte à fond, mais je trouve quand même que ton idée pue.

— J'ai besoin de lui.

— En es-tu certain ?

Une femme en minijupe et hauts talons, avec un bustier à mailles ouvertes, s'approcha de leur table d'une démarche grotesquement déhanchée. Ses yeux luisaient d'expectative derrière ses couches épaisses de mascara.

Darius secoua la tête. Il n'avait pas vraiment la tête au sexe pour l'instant.

— C'est ma *fil*le, Tohr.

— C'est aussi une sang-mêlé, D. Et tu sais ce qu'il pense des humains. (Tohrment secoua la tête.) J'avais une arrière-arrière-grand-mère comme ça et je ne m'en vante jamais devant lui.

Darius leva la main pour attirer l'attention de la serveuse, puis il pointa sa bouteille vide et le verre de Tohrment.

— Je ne veux pas voir mourir un autre de mes enfants, surtout si j'ai une chance de l'éviter. D'ailleurs, rien ne garantit qu'elle passe le change. Peut-être aura-t-elle la chance de mener une petite vie tranquille sans rien connaître de moi. C'est déjà arrivé.

Il espérait tant que sa fille soit épargnée. Parce que si elle subissait la transition, et qu'elle y survive, elle deviendrait alors un vampire. Et serait traquée comme ils l'étaient tous.

— Darius, même si par hasard il accepte, ce sera juste parce qu'il t'est redevable et non pas parce qu'il en a envie.

— Que m'importe du moment qu'il le fait.

— Tu réalises ce qu'elle va subir ? Il est aussi aimable qu'une porte de prison, et la première fois est duraille, même si l'on est préparé— ce qui n'est pas le cas de ta fille.

— Je lui parlerai.

— Et comment tu comptes faire ça ? Tu vas juste te pointer pour lui annoncer : Au fait, tu ne m'as jamais vu mais je suis ton paternel. Oh, et imagine un peu, tu as gagné le gros lot, tu es un vampire. On va fêter ça à Disneyland ?

— Il y a des fois où t'es vraiment con.

Tohrment se pencha en avant, ses puissantes épaules gonflant son blouson de cuir noir.

— Tu sais que je suis avec toi, D. Je voudrais juste que tu reconsidères cette idée.

Il y eut un silence pesant.

— Peut-être que je pourrais m'en charger moi-même.

Darius lui jeta un regard froid.

— Tu veux essayer ça et pouvoir ensuite rentrer chez toi ? Wellsie va t'arracher le cœur et te laisser frire en plein cagnard, mon pote.

— Il y a des chances, fit Tohrment en grimaçant.

— Et ensuite, elle viendra s'en prendre à moi.

Les deux mâles eurent un frisson d'horreur.

— De plus...

Darius se tut pendant que la serveuse déposait leurs boissons sur la table. Puis, il attendit qu'elle s'éloigne, bien que les hurlements du rap autour d'eux couvrent leurs voix.

— De plus, nous vivons des temps difficiles. Si quelque chose devait m'arriver...

— Je m'occuperai d'elle.

— Je sais que tu le feras, dit Darius en claquant son ami sur l'épaule.

— Mais Kohler est le plus fort.

Il n'y avait aucune jalousie dans la remarque. Ce n'était qu'une constatation.

— Personne ne lui arrive à la cheville.

— Et merci à Dieu pour ça ! dit Tohrment avec un demi-sourire.

Dans leur petit clan fermé— une confrérie de guerriers très puissants qui partageaient les informations et combattaient ensemble— tous étaient du même avis. Kohler était hors norme et pourchassait leurs ennemis avec une obstination qui confinait à la démente. Il était le dernier de sa lignée, le seul vampire de sang parfaitement pur qui restait sur la planète. Bien que la race le révère comme son roi légitime, lui-même méprisait son rang.

Il était presque tragique qu'il soit le meilleur atout de la fille de Darius. Le sang de Kohler, si puissant et si pur, augmenterait ses chances de survivre à la transition, si elle devait la subir. Mais Tohrment n'avait pas tort. C'était un peu comme offrir une vierge à un truand.

Il y eut un soudain remous dans la foule tandis que les gens se bousculaient pour faire de la place à quelqu'un— ou à quelque chose.

— Merde. Le voilà, marmonna Tohrment en avalant cul sec ce qu'il lui restait de whisky. Je me casse. Je ne tiens pas vraiment à participer à cette conversation.

Darius regarda la foule humaine s'ouvrir en deux devant l'imposante ombre noire qui la surplombait. C'était un bon réflexe de survie.

Kohler faisait plus de deux mètres de haut, un cauchemar revêtu de cuir noir. Ses cheveux noirs et longs tombaient raides en dessinant une pointe sur son front. D'épaisses lunettes noires recouvraient des yeux que personne n'avait jamais vus. Ses épaules étaient deux fois plus larges que celles de la plupart des autres hommes. Il avait un visage à la fois noble et brutal, celui du roi qu'il était de naissance et du soldat que la destinée l'avait forcé à devenir.

L'auréole menaçante qui l'entourait était sa marque de fabrique.

Lorsque Darius sentit la haine glaciale qui émanait de son roi, il leva sa bière et but longuement.

Il espérait avoir fait le bon choix.

Beth Randall releva les yeux lorsque son rédacteur en chef posa une hanche sur son bureau. Il regardait droit dans son décolleté.

— Encore au travail à cette heure ? susurra-t-il.

— Salut, Dick.

*Est-ce que tu ne devrais pas être chez toi avec ta femme et tes deux gosses ?* ajouta-t-elle mentalement.

— Tu fais quoi ?

— Un truc pour Tony.

— Tu sais que tu aurais d'autres moyens pour m'impressionner.

Oui, ça, elle avait deviné.

— Tu as lu mon mail, Dick ? Je suis passée au commissariat cet après-midi pour parler à José et Ricky. Ils prétendent qu'un nouveau trafiquant d'armes est arrivé en ville. Ils ont retrouvé sur des revendeurs deux Magnums modifiés.

Dick étendit la main et tapota son épaule, s'attardant un peu plus que nécessaire avant de se retirer.

— Continue ton petit train-train et laisse les vrais mecs s'inquiéter des trucs violents. Nous ne voudrions pas qu'il arrive quoi que ce soit à ta jolie petite tronche.

Il sourit, les yeux soudain allumés et fixés sur sa bouche.

Ce petit manège durait depuis trois ans, pensa-t-elle. Depuis qu'elle avait commencé à travailler pour lui.

Un sac en papier. Elle aurait bien besoin d'un sac en papier à se mettre sur la tête dès qu'il était dans les parages. Ou peut-être une photo de sa femme collée sur le front.

— Veux-tu que je te raccompagne chez toi ? demanda-t-il.

*Seulement s'il pleut des cordes, gros dégueulasse.*

— Non merci, dit Beth

Elle se tourna vers son ordinateur, espérant qu'il comprendrait l'allusion.

Il finit par s'éloigner, probablement pour aller *Chez Charlie*, au bar d'en face où la plupart des autres journalistes finissaient leurs journées. La ville de Caldwell, dans l'état de New-York, n'était pas exactement le meilleur endroit pour faire carrière dans la presse, mais les hommes de Dick aimaient y plastronner. Dans l'ambiance feutrée du bar de Charlie, ils évoquaient le temps où ils travailleraient pour de prestigieux journaux. La plupart d'entre eux, tout comme Dick, étaient des hommes en milieu de vie, moyennement compétents mais sans rien d'extraordinaire. Caldwell était une ville importante, et assez proche de New-York pour avoir son quota de crimes violents, trafic de drogues

ou prostitution, aussi avaient-ils de quoi s'occuper. Mais le *Courrier de Caldwell* n'était pas le *Times*, et aucun d'entre eux ne gagnerait jamais un prix Pulitzer.

C'était plutôt déprimant.

*Ouais, et regarde-toi dans la glace*, pensa Beth. Elle ne faisait que les chiens écrasés. Elle n'avait jamais travaillé sur un papier de niveau national. Et à la cinquantaine, à moins que sa vie ne change réellement, elle aurait besoin d'un bon polissage pour présenter toute la gloire de ses années au CC.

Elle tendit la main vers le sac de M&M dans lequel elle avait pioché toute la journée. Zut, encore vide.

Elle ferait sans doute mieux de rentrer chez elle, et prendre un plat chez les Chinois en passant.

En sortant de la salle de presse— un espace ouvert découpé en compartiments par des séparations de contreplaqué gris— elle piocha dans la réserve sucrée de Tony. Qui mangeait sans arrêt. Pour lui n'existait ni déjeuner, ni dîner. Sa consommation était linéaire. S'il était réveillé, il avait un truc dans la bouche. Vu qu'il faisait des réserves, son bureau était une vraie mine de nourriture hypercalorique.

Elle enleva la cellophane, et se retrouva à mordre dans la riche pâte sucrée en éteignant les lampes avant de descendre l'escalier vers la rue du Commerce. A l'extérieur, la chaleur de juillet lui tomba dessus comme une chape épaisse qu'il fallait traverser avant d'arriver chez elle. Douze rues dans la chaleur et l'humidité. Heureusement, le restaurant chinois qui était climatisé se trouvait à mi-chemin. Avec un peu de bol, il y aurait du monde devant elle, ce qui lui permettrait d'attendre en savourant la fraîcheur.

Quand elle eut terminé sa barre chocolatée, elle ouvrit son portable, tapa le numéro et commanda du bœuf aux brocolis. Tout en marchant, elle contemplait les tristes alentours. Il n'y avait que des bars, des clubs de strip-tease et une ou deux échoppes de tatouages. Le Chinois et un buffet Tex-mex étaient les deux seuls restaurants du coin. Le reste des immeubles, utilisés comme bureaux des années 1920 quand le centre-ville était encore florissant, étaient désormais déserts. Elle connaissait chaque crevasse des trottoirs, la durée des feux à chaque carrefour. Le mélange bruyant des genres musicaux qui sortaient des portes ouvertes ou des fenêtres était également familier.

Le bar Mac'Grider jouait du blues, la techno du ZeroSum hurlait à travers ses portes vitrées et les machines à karaoké tournaient à fond chez Ruben. La plupart des endroits étaient douteux mais de certains, elle se méfiait encore plus.

Le *Screamer*, par exemple, avait une clientèle particulièrement inquiétante. C'était le genre de porte qu'elle n'envisagerait de franchir que sous escorte policière.

Alors qu'elle marchait, une fatigue soudaine la fit chanceler. Il faisait vraiment chaud. L'air était si épais et humide qu'elle avait l'impression de se noyer. Elle eut le sentiment que son épuisement n'était pas uniquement dû à la météo. Elle était rompue depuis des semaines, au bord de la dépression. Son boulot ne l'intéressait pas. Son appartement non plus. Elle n'avait pas d'amis, pas d'amant, ni aucun avenir digne d'intérêt. A dix ans d'ici, elle serait sans doute toujours à Caldwell, sous les ordres de Dick et de ses pareils, essayant de créer autre chose, mais sans y parvenir, avant de rentrer seule chez elle.

Peut-être avait-elle juste besoin d'un nouveau départ. Loin de Caldwell. Loin du CC. Loin de la seule famille qui accompagnait ses rêves : Son réveille-matin électronique, son téléphone et sa télé.

Rien ne la retenait dans cette ville qu'une routine banale. Elle n'avait plus parlé à ses familles d'accueil depuis des lustres, aussi personne ne la regretterait. Quant aux quelques amies qu'elle avait eues, elles se consacraient désormais à leurs propres familles.

En entendant un sifflement appuyé dans son dos, elle leva les yeux au ciel. C'était le problème quand on traînait trop près des bars. On tombait parfois sur des lourdingues.

Les hululements devinrent plus bruyants et, bien entendu, deux types traversèrent la rue au pas de course pour se lancer à sa poursuite. Elle jeta un regard autour d'elle pour se situer. Elle avait dépassé les bars et longeait désormais les immeubles déserts qui s'alignaient jusqu'aux restaurants. La nuit était sombre mais il y avait heureusement l'éclairage des réverbères et les phares des rares voitures qui passaient.

— J'aime bien les cheveux noirs, dit le plus grand des types en alignant son pas sur le sien. Je peux toucher ?

Elle ne s'arrêta pas. Ce n'étaient sans doute que des petits crétins libérés de l'université pour l'été, plus ennuyeux que dangereux, mais elle ne voulait pas courir de risque. Le Chinois n'était plus qu'à cinq rues de là.

Elle ouvrit cependant son sac à la recherche sa bombe anti-agression.

— Tu veux que je t'emmène quelque part ? insista le type. Ma voiture n'est pas loin. Ça te dirait de venir avec nous ? On pourrait se donner du bon temps.

Il ricana et cligna de l'œil vers son copain, comme si ce genre de vanne allait lui donner une chance de conclure. L'autre gloussa et passa devant elle, ses cheveux blonds suivant le rythme de ses sautilllements.

— Ouais, j'aimerais bien l'emmener, dit le blond.

*Bon sang, où diable était cette bombe ?*

Le grand type s'enhardit et toucha ses cheveux. Elle le regarda franchement. Avec son polo bleu foncé et un bermuda kaki, il était plutôt beau gosse. Le pur étudiant Américain.

Mais quand il sourit, elle accéléra le pas, le regard fixé sur le néon qui brillait sur l'enseigne du Chinois. Elle se mit aussi à prier pour que quelqu'un apparaisse dans la rue... Malheureusement la chaleur gardait les piétons à l'intérieur. Il n'y avait pas âme qui vive.

— Tu t'appelles comment ? demanda le garçon.

Son pouls se mit à battre plus fort. Elle avait laissé sa bombe dans son autre sac. Encore quatre rues.

— On pourrait te choisir un nom. Pourquoi pas "ma chatte" ?

Le blond ricana.

La gorge serrée, Beth prit en main son téléphone portable, au cas où elle devrait appeler le 911 en urgence.

*Reste calme. Ne panique pas.*

Elle fixa sa pensée sur l'air climatisé qui l'attendait dans le restaurant dès qu'elle serait à l'intérieur. Peut-être appelait-elle ensuite un taxi, juste pour être sûre de ne plus être ennuyée.

— Aller, viens ma chatte, roucoula l'étudiant. Je suis sûr que tu vas aimer ça. Encore trois rues...

Ce fut au moment où elle voulut quitter le trottoir pour traverser la 10<sup>e</sup> Rue qu'il l'empoigna par la taille. Elle trébucha et il entraîna aussitôt son corps en arrière, la bâillonnant d'une main brutale. Elle se débattit comme une folle, à coups de pieds, à coups de poing. Lorsqu'elle l'atteignit à l'œil, sa poigne se relâcha. Elle plongea en avant et se mit à courir, le cœur dans la gorge. Une voiture arrivait et à la vue des phares, elle hurla au secours.

Mais il l'avait déjà rattrapée.

— Tu vas regretter ça, salope, grinça le garçon contre son oreille, l'étranglant à moitié.

Tout en l'attirant dans l'obscurité, il lui tordit le cou en arrière, si fort qu'elle crut qu'il allait la briser en deux. Asphyxiée par la puanteur de son eau de toilette mêlée à sa transpiration, elle entendit le rire aigu de son complice.

Dans une impasse. Ils allaient la violer dans une impasse.

Une nausée la saisit, la bile remonta dans sa gorge, et elle s'agita furieusement, cherchant à se libérer. La panique la rendait frénétique, mais il était plus fort qu'elle. Il la poussa derrière une benne à ordures et colla son corps contre le sien. Elle lui planta un coude dans les côtes et chercha à l'atteindre à coups de pieds.

— Putain, mais tiens-lui les bras !

Elle réussit à placer un bon coup dans le tibia du blond avant que ses poignets ne soient emprisonnés et maintenus au-dessus de sa tête.

— Allez, pétasse, tu vas aimer ça, grogna le garçon tout en forçant son genou entre ses jambes.

Il la serra contre le mur de l'immeuble, la maintenant en place d'une main sur sa gorge. De l'autre, il déchira son chemisier mais elle se remit à hurler dès que sa bouche fut libérée. Il la gifla si violemment qu'elle sentit sa lèvre éclater. Du sang emplit sa bouche, et la douleur l'étourdit.

— Recommence et je te coupe la langue, jeta le garçon, les yeux flambants de haine et de désir tandis qu'il soulevait son soutien-gorge en dentelles pour exposer ses seins. D'ailleurs, je vais peut-être quand même le faire, juste pour m'amuser.

— Ce sont des vrais ? demanda le blond comme s'il espérait obtenir une réponse d'elle.

Son copain saisit le bout d'un sein et le tordit. Beth grimaça. Des larmes troublèrent sa vision. À moins qu'elle ne soit en train de s'évanouir parce qu'elle respirait mal. L'étudiant ricana.

— Je pense que oui. Tu pourras vérifier par toi-même quand j'en aurai fini avec elle.

Le blond gloussa. Le cerveau de Beth réagit enfin de façon cohérente. Il n'était pas possible qu'une telle chose lui arrive et son entraînement de self-défense lui revint à l'esprit. Malgré sa respiration difficile, elle força son corps à se détendre. Le garçon mit une bonne minute à le remarquer.

— Tu veux la jouer cool ? demanda-t-il en la fixant d'un œil soupçonneux.

Elle hocha la tête.

— Parfait.

Il se pencha. Elle tenta de ne pas broncher à la puanteur âcre de son haleine aux relents de cigarette et de bière.

— Si tu cries encore, je te plante mon couteau dans le bide. Compris ?

Elle hocha à nouveau la tête.

— Lâche-la.

Le blond lâcha ses poignets et s'écarta en gloussant, comme pour avoir une meilleure vue.

Lorsque des mains brutales pelotèrent ses seins, Beth lutta contre les spasmes de la nausée pour maintenir la barre de chocolat en place dans son estomac. Bien que ça lui répugne, elle avança la main vers la fermeture éclair de son pantalon. Il la tenait toujours par le cou, et elle avait du mal à respirer, mais il relâcha sa prise dès qu'elle saisit son sexe.

D'un geste brusque, elle repoussa la main qui l'étranglait et lui tordit violemment les bourses, aussi fort qu'elle le put. Tandis qu'il se pliait en deux en hurlant de douleur, elle lui envoya son genou dans le nez, souhaitant un bref instant que le blond s'approche au lieu de les regarder stupidement.

— Va te faire foutre ! hurla-t-elle.

Tenant les pans de sa chemise serrés contre son corps, elle sortit de l'impasse en courant, et ne s'arrêta pas avant d'arriver à la porte de son immeuble. Ses mains tremblaient si fort qu'elle dut s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir à rentrer sa clé. Ce ne fut que devant la glace de sa salle de bain qu'elle réalisa que les larmes inondaient son visage.

L'inspecteur Butch O'Neal leva les yeux quand la radio de sa voiture banalisée se mit en route. On signalait une victime : Un homme, blessé mais vivant, dans une impasse non loin de là.

Butch vérifia sa montre. 22 heures passées, ce qui signifiait que la fête avait commencé. Un vendredi soir début juillet, alors que les étudiants venaient juste d'être libérés, prêts à courir les Olympiques de la Connerie. Le type avait été soit agressé par un voleur, soit corrigé par un complice.

Il préférait la seconde option.

Il attrapa son micro et signala au Central qu'il se dirigeait vers les lieux, bien qu'il soit en principe inspecteur de la Criminelle et non flic de patrouille. Il travaillait actuellement sur deux cas, un noyé découvert dans l'Hudson et la victime d'un écraseur non identifié, mais il avait toujours de la place pour autre chose. En ce qui le concernait, plus il passait de temps loin de sa piaule, mieux c'était. La vaisselle sale qui s'accumulait dans son évier et les draps froissés de son lit ne lui manqueraient pas trop.

Il alluma la sirène et mit les gaz tout en pensant : *Allez les gars, c'est parti pour l'été.*



## Chapitre 2

En arrivant au *Screamer*, Kohler eut un sourire méprisant en voyant la foule se bousculer pour s'écarter de son chemin. Il émanait de ces gens une peur panique et une curiosité morbide. Il sentait dans l'air leur odeur fétide.

Du bétail. Tous sans exception.

Malgré ses lunettes noires, les lumières violentes lui agressaient les yeux, aussi il ferma les paupières. Sa vue était si mauvaise que la cécité totale était aussi bien. Il se concentra sur son ouïe et tria les sons qui lui parvenaient, distinguant les battements de la musique, les pas, les murmures, encore un verre qui se brisait au sol. Et même s'il heurtait quelque chose, il s'en foutait complètement. Que ce soit une chaise, une table ou un humain, il le piétinerait sans remords.

Il percevait sans peine la présence de Darius, le seul de l'assemblée à ne pas transpirer de peur.

Mais le guerrier était quand même à cran ce soir.

Kohler ouvrit les yeux en arrivant devant l'autre vampire qui n'était pour lui qu'une silhouette floue, le noir de ses vêtements et de ses cheveux étant les seules informations que ses yeux lui transmettaient.

— Où est passé Tohrment ? demanda-t-il en sentant une odeur de scotch.

— Sorti prendre l'air. Merci d'être venu.

Kohler s'assit et regarda droit devant lui tandis que la foule remplissait peu à peu la brèche qu'il avait creusée.

Il attendit.

Le martèlement du rap de *Ludacris* fit place à un bon vieux *Cypress Hill*.

Tant mieux. Darius allait toujours droit au but et savait très bien que Kohler ne supportait pas qu'on lui fasse perdre son temps. Ce silence annonçait autre chose.

Darius reposa sa bière et poussa un profond soupir.

— Monseigneur—

— Si tu veux me demander quelque chose, ne commence pas comme ça, coupa Kohler.

Il sentait une serveuse approcher d'eux. Il eut la sensation d'une poitrine généreuse et d'un nombril à l'air entre le haut ajusté et la jupe courte.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-elle lentement.

Il fut tenté de lui suggérer de s'allonger sur la table et de le laisser s'affairer sur sa carotide. Le sang humain ne le sustenterait pas bien longtemps, mais c'était sacrément plus tentant que de l'alcool coupé d'eau.

— Pas pour l'instant, répondit-il.

Son sourire pincé dissipa le malaise de la serveuse et suscita chez elle une montée de désir, ce qu'il sentit aussitôt.

*Pas intéressé*, pensa-t-il.

La serveuse acquiesça mais ne bougea pas. Elle continuait à le regarder; ses courts cheveux blonds formaient un halo dans l'obscurité autour de son visage. Comme hypnotisée, elle semblait avoir oublié jusqu'à son nom, en tout cas son travail.

*Quelle plaie !*

Impatient, Darius remua sur son siège.

— Ce sera tout, marmonna-t-il. On a ce qu'il faut.

Elle se retira et se perdit dans la foule. Kohler entendit Darius s'éclaircir la voix.

— Merci d'être venu.

— Tu l'as déjà dit.

— Ouais, c'est vrai. Ah, on se connaît depuis longtemps toi et moi.

— C'est clair.

— On a livré de sacrés combats ensemble et descendu un bon nombre de *lessers*.

Kohler acquiesça. Depuis des générations, la Confrérie de la Dague Noire protégeait l'espèce contre la *Lessening* Société. Darius en faisait partie. Tohrment aussi. Plus quatre autres. Les Frères étaient peu nombreux face aux *lessers*, des ex-humains privés d'âme au service d'un maître malveillant, l'Omega. Mais Kohler et ses guerriers leur donnaient du fil à retordre.

Et bien plus encore.

Darius se racla la gorge.

— Après toutes ces années—

— Viens-en au fait, D. Marissa a besoin de moi pour un petit service, ce soir.

— Tu veux encore utiliser ta chambre chez moi ? Tu sais que je ne laisse personne y entrer. (Darius eut un rire gêné.) J'imagine que son frère aimerait autant que tu ne te pointes pas chez lui,

Kohler croisa les mains sur son torse et repoussa la table du bout de sa botte pour se faire de la place.

Il n'avait rien à foutre du frère de Marissa et de ses délicatesses maniérées, ni que le mâle soit outré par son style de vie. Havers n'était qu'un prétentieux doublé d'un dilettante qui se la pétaît. Il était incapable de comprendre le genre d'ennemis que la race avait à combattre et des moyens qu'il fallait employer pour défendre la population.

Le cher toubib avait beau s'en offusquer, Kohler n'allait pas prendre de gants alors que des civils se faisaient massacrer. Sa place était avec ses guerriers, sur le champ de bataille, pas assis sur un trône quelconque. Havers pouvait aller se faire foutre.

Mais Marissa ne devrait pas composer avec la bouderie de son frère.

— Je pourrais bien accepter ta proposition.

— Bien.

— Maintenant, parle !

— J'ai une fille.

Kohler lentement tourna la tête.

— Depuis quand ?

— Un bout de temps.

— Qui est la mère ?

— Tu ne la connais pas. Et elle est... ah, elle est morte.

Le chagrin de Darius était palpable, l'odeur âcre d'une douleur ancienne qui occultait la puanteur ambiante de sueur, d'alcool et de sexe mêlés.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Kohler. (Il commençait à avoir une petite idée de ce que Darius avait en tête.)

— Vingt-cinq ans.

Kohler laissa échapper un juron.

— Ne me demande pas ça, Darius. Ne me demande pas de faire ça.

— Il le faut, monseigneur. Ton sang est—

— Appelle-moi comme ça encore une fois et je te fais taire. Á tout jamais.

— Tu ne comprends pas. Elle est—

Kohler entreprit de se lever. Quand Darius lui saisit l'avant-bras, il le repoussa violemment.

— Elle est à demi-humaine, jeta D.

— *Bon sang*—

— Elle risque de ne pas survivre à la transition, du moins si ça lui arrive. Écoute, si tu l'aides, elle peut s'en sortir, même en étant de sang-mêlé. Ton sang est si fort que ça augmenterait ses chances. Je ne te demande pas de la prendre comme *shellane*. Ni de la protéger, ça je peux m'en charger. J'essaie juste de...

Je t'en prie. Tous mes fils sont morts. Elle est la seule qui me reste. Et je... J'aimais vraiment sa mère.

S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, Kohler aurait déjà utilisé sa réplique favorite : « *Va te faire foutre !* » Les humains ne l'intéressait que dans deux positions : Pour une femelle, allongée sur le dos, et pour un mâle, le nez au sol, mort.

Mais Darius était presque un ami. Du moins, il le serait si Kohler l'avait laissé faire.

En se relevant, Kohler ferma les yeux. La haine le submergea, dirigée lui-même, au centre de sa poitrine. Il se haïssait de refuser, mais il n'était pas le genre à aider une pauvre sang-mêlé à surmonter cette épreuve aussi douloureuse que dangereuse. Il n'avait ni douceur ni compassion à offrir.

— Je ne peux pas faire ça. Même pour toi.

Le désespoir de Darius le submergea comme un raz de marée, et il chancela sous l'impact. Puis serra l'épaule de l'autre vampire.

— Si tu l'aimes vraiment, rends-lui service : Demande à quelqu'un d'autre.

Kohler tourna les talons et quitta le bar. En se dirigeant vers la porte, il effaça le souvenir de sa présence du cortex cérébral des humains qu'il croisait. Les plus résistants penseraient avoir rêvé de lui. Les faibles n'auraient plus le moindre souvenir.

Une fois dans la rue, il se dirigea vers un coin sombre derrière le *Screamer* pour se dématérialiser. Il dépassa une femme qui taillait une pipe à un type, un clochard abruti par l'alcool, un dealer qui discutait sur son portable le prix du crack.

Kohler sentit le moment exact où quelqu'un arriva derrière lui. Et sut de qui il s'agissait. L'odeur douceâtre du talc était immanquable.

Avec un sourire féroce, il ouvrit son blouson de cuir et sortit l'une de ses *hira shuriken*. L'étoile ninja en acier inoxydable pesait agréablement dans sa paume. Cent grammes de mort prêts à fendre l'air.

Son projectile bien en main, Kohler garda la même allure, résistant à son envie de foncer vers sa proie. Il bouillonnait du désir de se battre après avoir laissé tomber Darius, et le *lessor* qui le suivait n'aurait pu mieux tomber.

Tuer ce non-vivant était juste ce dont il avait besoin pour lâcher un peu de pression.

Tandis qu'il attirait l'égorgeur dans un coin sombre, Kohler sentait son corps se préparer au combat, les battements réguliers de son cœur, les picotements d'anticipation dans ses bras et ses cuisses. Lorsque son ouïe perçut le bruit d'un

revolver qu'on armait, il évalua la position de l'arme par triangulation. Directement vers la base de sa nuque.

D'un mouvement fluide, il se retourna au moment où la balle était expulsée du canon. Il l'évita et lança son projectile qui scintilla d'un éclat d'argent en décrivant son arc fatal. Il atteignit le *lessor* au cou et lui trancha la gorge avant de poursuivre sa bourse dans l'obscurité. Le revolver tomba et rebondit sur l'asphalte.

Le *lessor* porta les mains à son cou et tomba à genoux.

Kohler avança et fouilla ses poches. Il trouva un portefeuille et un téléphone portable qu'il mit dans son blouson.

Puis il tira de son holster à la poitrine un long couteau à lame noire. Il était déçu que le combat ait duré si peu, mais, à en juger par son attaque maladroite et ses cheveux noirs, son assaillant n'était qu'une nouvelle recrue. Il fit rouler le *lessor* sur le dos, lança sa dague en l'air et la rattrapa par la poignée. Puis plongea la lame dans la chair, à travers les os, tout droit dans la cavité vide d'où le cœur avait été enlevé.

Avec un bruit sourd, le *lessor* se désintégra dans un éclair de lumière.

Kohler essuya la lame sur son pantalon de cuir, la remit à sa place et se releva. Il regarda autour de lui. Puis se dématérialisa.

Darius en était à sa troisième bière. Deux filles vêtues en style gothique s'approchèrent, offrant de l'aider à oublier ses soucis. Il refusa leurs avances.

Il quitta le bar et se dirigea vers sa BMW 650i, garée dans une ruelle derrière le club, sur un endroit interdit. Comme tout vampire digne de ce nom, il pouvait se dématérialiser et parcourir de longues distances, mais la manœuvre s'avérait plus ardue en transportant un objet lourd. Et ce n'était pas recommandé de le faire en public.

De plus, c'était un vrai pied de conduire une super bagnole.

Darius monta dans sa berline et claqua la portière. La pluie se mit à tomber, heurtant le pare-brise à grosses gouttes.

Il avait d'autres options. Parler du frère de Marissa lui avait donné matière à réflexion. Après tout, Havers était le médecin en titre de l'espèce. Peut-être pourrait-il l'aider. Ça valait le coup d'essayer en tout cas.

Perdu dans ses pensées, Darius mit sa clé dans le démarreur et la tourna. Le starter couina. Il tourna un nouveau la clé et eut un horrible pressentiment en entendant le dé clic.

La bombe, fixée au châssis de la voiture et reliée au système électrique, explosa.

Avant que son corps ne soit désintégré dans une déflagration blanche, la dernière pensée du vampire fut pour la fille qui ne l'avait jamais connu.

Et ne le connaîtrait jamais.

### Chapitre 3

Beth prit une douche de quarante-cinq minutes et vida la moitié d'un flacon de gel. En fait, elle faillit aussi décoller le papier bon marché de sa salle de bain tellement l'eau coula chaude. Elle se sécha, passa son peignoir et évita de se regarder dans le miroir. À cause de sa lèvre éclatée.

En sortant de la salle de bain, elle émergea dans la pièce encombrée qui constituait son logement. La climatisation avait rendu l'âme quelques semaines auparavant, et le studio était aussi embué que la salle de bain. Beth jeta un regard vers les deux fenêtres et la porte coulissante qui donnaient sur une cour à la végétation flétrie. Elle avait envie de les ouvrir, mais vérifia au contraire tous ses verrous.

Elle était encore sous le choc, mais son corps récupérait vite. Son appétit était revenu de plus belle, comme pour se venger du dîner manqué, aussi elle se dirigea vers la kitchenette. Même les restes de poulet qui dataient de quatre jours la tentèrent mais, lorsqu'elle déplia le papier aluminium, elle sentit un relent de chaussettes sales. Elle referma le paquet et le jeta avant d'enfourner un plat *Weight Watchers* dans le four à micro-ondes, Elle dévora ses macaronis au fromage, debout, tenant la barquette dans la main avec une manique pour ne pas se brûler. Elle avait encore faim— ce truc n'avait même pas commencé à apaiser sa fringale— aussi elle en avala un autre.

L'idée de prendre dix kilos en une nuit était foutrement attrayante. Elle ne pouvait rien faire pour son visage, mais elle aurait parié que le néandertalien rnisogyne qui l'avait attaquée préférait des victimes aux fesses fermes.

Elle cligna des yeux, s'efforçant de ne plus penser à ce type.

Mon Dieu, elle sentait encore ces grosses pattes horribles lui écraser les seins.

Il fallait qu'elle porte plainte. Elle devrait se rendre au poste de police.

Sauf qu'elle ne voulait pas quitter son appartement. Au moins jusqu'au lendemain matin.

Elle se dirigea vers le futon qui lui servait de lit et de sofa et se pelotonna en chien de fusil. Son estomac avait du mal à digérer les macaronis, et des vagues de nausée suivaient en cadence les frissons qui couraient sur sa peau.

Un léger miaulement lui fit lever la tête.

— Salut Boo, dit-elle en remuant les doigts.

Le pauvre s'était mis à couvert lorsqu'elle avait fait irruption dans l'appartement en arrachant ses vêtements pour les jeter au hasard dans la pièce.

Miaulant de plus belle, le chat noir approcha d'un pas souple. Ses grands yeux semblaient soucieux quand il se pelotonna avec grâce sur ses genoux.

— Désolée pour cette comédie, murmura-t-elle, en lui faisant de la place.

En ronronnant, il frotta sa tête contre l'épaule de Beth. Le corps chaud et le poids de l'animal étaient rassurants. Elle resta un long moment à caresser le poil doux et fin et sursauta lorsque le téléphone sonna.

Elle décrocha, sans cesser de caresser le chat. Après des années de vie commune avec Boo, son aptitude à faire ces deux choses à la fois frisait la perfection.

— Allô ? dit-elle en songeant qu'à minuit passé l'appel ne pouvait provenir d'un télévendeur, restait alors le boulot ou un détraqué.

— Salut, la miss. Mets tes chaussures de bal. Une bagnole a sauté devant le *Screamer*. Avec le type dedans.

Beth ferma les yeux. Elle avait envie de pleurer. José De La Cruz était inspecteur de police, mais c'était aussi son ami. En quelque sorte.

Comme l'étaient la plupart des hommes et des femmes en uniforme en y réfléchissant. Vu le temps qu'elle passait au poste de police, elle les connaissait tous plutôt bien. José était l'un des plus sympas.

— Hey, t'es encore là ?

*Dis-lui. Dis-lui ce qui s'est passé Il te suffit d'ouvrir la bouche.*

La honte et le souvenir de l'horrible agression lui coupaient la voix.

— Oui, je suis là. (Elle dégagea les cheveux noirs qui lui tombaient sur le visage et s'éclaircit la gorge.) Je ne peux pas venir ce soir.

— C'est ça. Depuis quand tu refuses un tuyau ? (Il éclata d'un rire clair.) Mais t'inquiète, *Gros-Dur* est sur le coup.

« *Gros-Dur* » était l'inspecteur de la Criminelle Brian O'Neal, mieux connu sous le nom de Butch. Ou monsieur tout simplement.

— Je... je ne peux vraiment pas ce soir.

— T'as de la compagnie ?

De la curiosité s'entendait dans sa voix. José était marié. Et heureux en ménage. Mais elle savait que lui et tous les autres au poste s'interrogeaient à son sujet. Une femme comme elle sans mec ? Ça devait cacher quelque chose.

— Alors, c'est ça ou pas ?

— Non, bien sûr que non.

Au bout de la ligne, il y eut un silence soudain tandis que le radar du flic se mettait en marche.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Je suis juste crevée. Je passerai au poste demain.

Elle déposerait une plainte à ce moment-là. Le lendemain, elle serait assez remise pour raconter l'agression sans s'effondrer.

— Tu veux que je passe ?

— Non, ça va. Mais merci.

Elle raccrocha,

Un quart d'heure plus tard, elle avait enfilé un jean propre et une chemise ample qui cachait ses formes. Elle appela un taxi. Avant de partir, elle farfouilla dans son placard pour trouver son autre sac. Elle saisit la bombe anti-agression et la serra fort dans sa main en quittant son appartement.

Les trois kilomètres qui séparaient sa porte du lieu d'explosion de la bombe lui laisseraient le temps de retrouver sa voix. Elle allait tout raconter à José.

Elle détestait l'idée d'avoir à revivre la scène, mais n'avait nullement l'intention de laisser ce connard s'en tirer et s'en prendre à une autre femme. Et même si on ne le retrouvait pas, au moins elle aurait fait ce qu'il fallait pour aider à le coincer.

Kohler se matérialisa dans le salon de chez Darius. Merde. Il avait oublié le luxe dans lequel vivait le vampire.

D était un guerrier aux goûts d'aristocrate, ce qui était logique. Après tout, il était né *princeps* de haut rang, et avait gardé son attirance pour un mode de vie raffiné. Sa demeure qui datait du siècle passé était bien entretenue et regorgeait d'antiquités et d'œuvres d'art. En outre, elle était aussi sécurisée qu'une salle des coffres de banque.

Mais le jaune clair des murs du salon lui agressait les yeux.

— Quelle agréable surprise, monseigneur.

Fritz, le majordome, arrivait de l'entrée pour s'incliner très bas, avant d'éteindre les lumières pour soulager la vision fragile de Kohler. Comme à l'accoutumée, le vieux mâle portait une livrée noire. Le *doggen* était au service de Darius depuis une centaine d'années. Il pouvait s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissait plus rapidement que les vampires. Ceux de son espèce servaient les aristocrates et les guerriers depuis des millénaires.

— Serez-vous des nôtres pendant quelque temps, monseigneur ?

Kohler secoua la tête. Pas s'il pouvait faire autrement.

— Quelques heures au plus.

— Votre chambre est prête. N'hésitez pas si vous avez besoin de moi.

À nouveau, Fritz s'inclina profondément et quitta la pièce à reculons, avant de refermer les doubles portes derrière lui.

Kohler se dirigea vers un portrait de plus de deux mètres de haut qui, à ce qu'il savait, représentait un roi de France. Il posa la main à droite du cadre doré. Le tableau pivota et s'ouvrit sur un sombre couloir en pierre, éclairé par des lampes à gaz.

Kohler y pénétra et descendit l'escalier qui s'enfonçait profondément dans la terre. Au bas des marches, il y avait sur deux portes. L'une ouvrait sur les quartiers somptueux de Darius, l'autre, sur ce que Kohler considérait un peu comme sa résidence secondaire. En général, il dormait la journée dans un entrepôt à New-York, une salle aux murs d'acier dotée d'un système de verrouillage digne de Fort Knox.

Mais jamais il n'inviterait Marissa là-bas. Ni même aucun des Frères. Il tenait à son intimité.

Lorsqu'il entra, les chandeliers fixés au mur s'allumèrent par le seul jeu de sa volonté. Leur lueur dorée trouait à peine l'obscurité. Par égard pour les yeux fragiles de Kohler, Darius avait fait peindre en noir les murs et le plafond, six mètres au-dessus. Dans un coin de la pièce se trouvait un lit imposant aux draps de satin noir surmontés de nombreux oreillers. Il y avait aussi un canapé en cuir, un grand téléviseur et une salle de bain adjacente en marbre noir. Sans oublier une penderie remplie d'armes et de vêtements.

Et Darius le tannait pour qu'il s'installe dans cette demeure. Ce qui restait pour Kohler un foutu mystère. Certainement pas pour le protéger, car Darius n'avait besoin de personne. Mais l'idée qu'un vampire comme D puisse se sentir seul était ridicule.

Kohler sentit Marissa avant même qu'elle ne pénètre dans la pièce. Une odeur d'océan la précédait, comme une brise fraîche marine.

*Finissons-en*, pensa-t-il. Il lui tardait de retourner arpenter les rues. Il n'avait eu qu'un avant-goût, et il voulait s'empiffrer de combat ce soir.

Il se retourna.

Lorsque le corps élancé de Marissa s'inclina devant lui, il perçut à la fois sa dévotion et son malaise.

— Monseigneur, dit-elle.

Au peu qu'il en voyait, elle portait une robe en mousseline de soie blanche, et ses longs cheveux blonds cascadaient sur ses épaules jusqu'en bas de son dos. Il savait qu'elle s'habillait dans l'espoir de lui plaire mais il aurait sacrément préféré qu'elle ne se donne pas cette peine.

Il retira son blouson de cuir et le holster de poitrine où il mettait ses dagues.

Maudits soient ses parents ! Pourquoi lui avaient-ils donné une femelle comme elle ? Si... fragile.

En fait, vu son état avant la transition, peut-être avaient-ils craint qu'une femelle plus vigoureuse ne le blesse.

Lorsque Kohler plia le bras, son biceps impressionnant gonfla et son épaule craqua sous la tension.

S'ils pouvaient le voir maintenant. Leur petit garçon s'était transformé en tueur implacable, en *ahvengeur*.

*C'est sans doute mieux qu'ils soient morts*, songea-t-il. Ils n'auraient pas approuvé ce qu'il était devenu. D'un autre côté, s'ils avaient vécu jusqu'à un âge avancé, lui-même aurait été différent.

Marissa s'agita nerveusement.

— Je suis désolée de vous déranger. Mais je ne peux attendre davantage.

Kohler se dirigea vers la salle de bain.

— Appelez-moi dès que vous serez prêle.

Il ouvrit le robinet et remonta les manches de sa chemise noire. Pendant que la vapeur montait du jet d'eau chaude, il nettoya la crasse, la sueur et l'odeur de mort qui souillaient ses mains. Puis fit mousser le savon et frotta les tatouages rituels qui marquaient ses avant-bras. Il se rinça, se sécha et se revint dans la chambre jusqu'au canapé. Il s'assit et attendit, en grinçant des dents.

Depuis combien de temps se livraient-ils à ça ? Des siècles. Et à chaque fois, Marissa avait besoin de temps avant de l'approcher. Avec n'importe qui d'autre, il aurait déjà explosé d'impatience, mais avec elle, il se montrait plus souple.

En vérité, il était désolé pour elle. Parce qu'elle avait été contrainte d'être sa *shellane*. Á de nombreuses reprises, il avait offert de la libérer de leur engagement, pour qu'elle puisse trouver un véritable compagnon. Quelqu'un qui non seulement tuerait pour elle, mais l'aimerait aussi.

Le plus drôle était que Marissa, si fragile qu'elle soit, refusait de renoncer à lui. Elle craignait sans doute qu'aucune autre ne veuille de lui, qu'aucune femelle ne nourrisse la bête le moment venu et que l'espèce perde sa lignée la plus pure. Leur roi. Le chef qui ne voulait pas diriger.

Ouais, il était génial comme parti. Il ne la voyait jamais sauf s'il avait besoin de son sang, ce qui arrivait assez rarement vu son lignage. Elle ne savait jamais ou il était ni ce qu'il faisait. Elle passait sa vie seule dans la maison de son frère, sacrifiant son existence pour garder en vie le dernier vampire de race pure— le seul à ne pas avoir la moindre goutte de sang humain.

Franchement, il ne comprenait pas comment elle supportait cette situation— ou lui.

Soudain, sa colère monta. Pas à dire, son ego était à la fête, ce soir. D'abord, il s'était senti nul avec Darius. Et maintenant avec elle.

Kohler la suivit des yeux tandis qu'elle arpentait la pièce, approchant peu à peu de lui en cercles concentriques. Il se força à détendre son visage, à respirer calmement, à maintenir son corps immobile. C'était ce qu'il y avait de pire avec elle. Il détestait l'idée de n'être pas libre de ses mouvements et savait que la sensation d'étouffement allait empirer dès qu'elle aurait commencé à boire.

— Vous avez été occupé, monseigneur ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Il acquiesça, pensant qu'avec un peu de chance il le serait plus encore avant le lever du jour.

Marissa arriva enfin devant lui. Il percevait sa soif malgré sa gêne. Il perçut aussi son désir. Elle le voulait, mais cette émotion-là ne l'intéressait pas.

Pour rien au monde, il ne coucherait avec elle. Il ne pouvait imaginer imposer à Marissa ce qu'il faisait à d'autres femelles. Sans compter qu'il ne l'avait jamais désirée. Pas même au début.

— Approchez, dit-il, accompagnant ses paroles d'un geste de la main. (Il posa son avant-bras sur sa cuisse, poignet vers le haut.) Vous êtes tendue. Vous ne devriez pas attendre aussi longtemps avant de m'appeler.

Marissa s'agenouilla devant lui, sa robe de soie en corolle autour d'elle. De ses doigts chauds, elle effleura délicatement les tatouages de son avant-bras, caressant les lettres noires en Langage Ancien qui détaillaient sa lignée. Elle était assez proche pour qu'il voie sa bouche s'ouvrir, et l'éclat blanc de ses canines avant qu'elle les plante dans sa veine.

Kohler ferma les yeux et posa sa tête en arrière sur le canapé tout le temps où elle but. Une vague de panique le submergeait. De son bras libre, il s'agrippait au dossier, les muscles bandés pour garder son corps en place. Calme. Il devait rester calme. Ce serait bientôt terminé et il serait libéré.

Dix minutes plus tard, lorsque Marissa releva la tête, il bondit et arpenta la pièce pour dissiper son angoisse, soulagé de pouvoir enfin bouger. Dès qu'il eut repris ses esprits, il se rapprocha d'elle. Repue, elle absorbait la force que lui

apportait le sang de Kohler en se mêlant au sien. Il n'aima pas la voir ainsi par terre. Il la releva et songea à appeler Fritz pour la reconduire chez son frère. Mais des coups discrets résonnèrent à la porte.

Kohler jeta un mauvais regard dans cette direction, avant de porter Marissa sur le lit où il l'allongea.

— Merci, monseigneur, murmura-t-elle. Je vais rentrer chez moi.

Il marqua un temps d'arrêt, puis lui couvrit les jambes d'un drap avant d'aller ouvrir la porte en grand.

C'était Fritz. Qui semblait en proie à une grande agitation.

Kohler sortit dans le couloir et referma la porte derrière lui. Il s'apprêtait à s'enquérir des motifs d'un tel dérangement quand l'odeur du majordome eut raison de son agacement.

Sans même le demander, il sut que la mort avait encore frappé.

Que Darius avait disparu.

— Maître—

— Comment ? gronda-t-il.

Il s'occuperait plus tard de son chagrin. Il lui fallait d'abord apprendre ce qui s'était passé.

— Ah, la voiture... (Manifestement, le majordome avait du mal à garder sa contenance, sa voix était aussi décharné que son vieux corps.) Une bombe, monseigneur. La voiture. Devant le club. Tohrment a téléphoné. Il a tout vu.

Kohler songea au *lesser* qu'il avait abattu. Avait-il provoqué ce désastre ? Il aurait voulu le savoir.

Ces salauds n'avaient plus aucun honneur. Au moins leurs prédécesseurs, des siècles plus tôt, s'étaient battus en guerriers. Cette nouvelle génération n'était qu'un ramassis de lâches qui se cachaient derrière la technologie.

— Convoquez la Confrérie, grommela-t-il. Demandez-leur de venir immédiatement.

— Oui, bien sûr. Messire Darius m'avait demandé de vous remettre ceci— (Le majordome lui tendit quelque chose) — au cas où vous ne seriez pas à ses côtés à l'heure de sa mort.

Kohler prit l'enveloppe et retourna dans la chambre, aussi incapable d'exprimer la moindre compassion à Fritz qu'à quiconque. Marissa était partie, ce qui était préférable.

Il enfouit la dernière missive de D dans la ceinture de son pantalon en cuir.

Et laissa exploser sa rage.

Les chandeliers se brisèrent et roulèrent au sol tandis qu'un tourbillon de haine le submergeait, enflait, de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à soulever les meubles et les faire voler en cercle autour de lui dans la pièce.

Il renversa la tête en arrière et rugit.

## Chapitre 4

Lorsque le taxi la déposa devant le *Screamer*, la scène du crime était plus qu'animée. Les véhicules de la police bloquaient l'accès à la ruelle, leurs gyrophares bleus et blancs allumés. Le fourgon blindé de l'équipe de déminage était là aussi. L'endroit grouillait de flics, aussi bien en uniforme qu'en civil. Et la foule habituelle des badauds imbibés d'alcool s'était massée à la périphérie, fumant et discutant.

Après ses années dans le journalisme, Beth savait qu'un meurtre constituait un évènement public à Caldwell. . . Du moins, c'était le cas pour tout le monde, sauf l'acteur principal du drame, le mort. Pour la victime, Beth imaginait que l'acte avait été plutôt solitaire, même si son assassin avait partagé ses derniers moments.

Il y a certains ponts qu'on traverse seul, même quand quelqu'un vous mené jusqu'à la rive.

Beth leva sa manche devant sa bouche. L'odeur de métal calciné, comme une puanteur chimique et un peu acide, lui emplissait les narines.

— Hey, Beth ! (Un flic lui fit signe d'approcher.) Si tu veux voir les choses de plus près, traverse le *Screamer* jusqu'à la porte arrière. Il y a un couloir qui—

— En fait, je suis venue voir José. Il est par là ?

Le flic se tordit le cou pour chercher parmi la foule.

— Il était là y'a pas une minute. Il est peut-être retourné poste. Ricky, t'as pas vu José ?

Butch O'Neal vint se planter devant Beth, faisant taire l'autre flic d'un regard mauvais.

— En voilà une surprise.

Beth recula. *Gros-Dur* était un mec imposant. Un corps massif, une voix grave, de la gouaille à revendre. Pas mal de femmes devaient le trouver attirant, parce qu'il était plutôt remarquable dans le genre brute épaisse. Mais Beth n'avait jamais rien ressenti de ce genre pour lui.

Pas plus que pour un autre homme en fait.

— Alors, Randall, comment va ?

Il se fourra un chewing-gum dans la bouche et froissa le papier d'alu en une boule serrée. Il se mit à mâcher férocement, comme pour évacuer sa frustration. Presque comme s'il grinçait des dents.

— Je suis venue pour voir José. Pas pour l'explosion.

— C'est ça. (Ses yeux s'étrécirent soudain sur le visage de Beth. Avec ses yeux très enfoncés sous des sourcils charbonneux, il semblait toujours un peu en colère. Mais là, ça s'aggravait.) Tu pourrais venir une seconde ?

— Je voudrais vraiment que José—

Il lui saisit le bras d'une poigne implacable.

— Viens par ici. (Il l'entraîna à l'écart dans la ruelle, loin de l'agitation.) Bordel, mais qu'est-ce que tu as au visage ?

Elle leva la main à sa bouche pour cacher sa lèvre tuméfiée. Elle devait être encore en état de choc, parce qu'elle avait oublié ce truc.

— Je vais te reposer la question, dit-il. *Bordel de merde*, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je, ah... (Sa gorge se noua.) J'ai été...

Elle n'allait *pas* se mettre à pleurer. Et surtout pas devant *Gros-Dur*.

— Je veux voir José.

— C'est pas possible, il n'est pas là. Maintenant, parle.

Butch posa les mains sur le mur, encerclant le corps de Beth, comme s'il sentait qu'elle voulait s'enfuir. Il ne la dépassait que de quelques centimètres, mais accusait au moins trente kilos de plus qu'elle— et tout en muscles.

Elle sentit la peur se figer en elle, comme un pieu de glace planté dans sa poitrine, mais ce soir elle en avait ras-le-bol d'être bousculée par une brute.

— Lâche-moi, O'Neal.

Elle lui posa carrément les mains sur le torse et poussa. Il recula. Un peu.

— Beth, dis-moi—

— Si tu me lâches pas— (elle soutint son regard sans ciller) — je vais faire un article sur tes techniques interrogatoires. Tu sais, celles qui nécessitent radios et plâtre une fois que c'est fini ?

Les yeux d'O'Neal s'étrécirent encore. Puis il retira ses mains et les leva comme s'il se rendait.

— Très bien.

Il la laissa et rejoignit les autres. Beth s'effondra contre le mur, avec l'impression que ses jambes ne pourraient jamais plus la porter. Elle baissa les yeux, cherchant à rassembler ses forces, quand et repéra un éclat métallique. Elle s'accroupit pour mieux voir. C'était une étoile ninja qu'on utilisait dans les arts martiaux.

— Hey, Ricky ! cria-t-elle.

Quand le flic s'approcha au pas de course, elle pointa le sol : « Une pièce à conviction. »

Elle le laissa faire son boulot et fila vers la rue du Commerce pour appeler un taxi. Elle n'arrivait plus à tenir le coup.

Demain, elle irait déposer une plainte officielle auprès de José.

À la première heure.

Lorsque Kohler revint dans le salon, il était calmé. Ses armes étaient en place et son blouson pesait lourd dans sa main, ses poches remplies de *shuriken* et des couteaux qu'il aimait utiliser.

Tohrment fut le premier de la Confrérie à arriver. Ses yeux étaient enragés, la douleur et la soif de vengeance rendaient leur couleur si lumineuse que même Kohler en percevait l'éclat bleu.

Tohr s'appuya contre l'un des murs jaunes du salon de Darius tandis que Viscs entra. La barbe en pointe qu'il arborait depuis peu le rendait encore plus sinistre, même si cet aspect menaçant était surtout dû au tatouage qui cernait son œil gauche. Ce soir, il avait vissé sa casquette des *Red Sox* (*NdT : Franchise de baseball de la Ligue majeure située à Boston, Massachusetts*) sur sa tête, de sorte que les marques complexes de sa tempe étaient à peine visibles. Comme toujours, il avait un gant de cuir noir à la main gauche, pour éviter tout contact malencontreux avec les autres.

Ce qui était une bonne chose. Merde. Surtout pour la santé des autres.

Rhage arriva ensuite, moins crâneur que d'habitude compte tenu de l'événement qui rassemblait les Frères. C'était un mâle immense, massif et puissant, plus fort que tous les autres guerriers. Dans le monde des vampires, c'était aussi une véritable légende niveau sexe. Un physique digne d'Hollywood et une endurance sexuelle capable de rivaliser avec une écurie d'étalons. Humaines ou vampires, les femelles auraient tout piétiné pour une nuit avec lui.

Du moins, tant qu'elles ne savaient rien de son côté obscur. Quand la bête de Rhage s'éveillait, tout le monde— Frères y compris— se planquait et priait.

Fhurie arriva le dernier. Sa claudication se voyait à peine lorsqu'il passa la porte d'entrée. Depuis peu, il avait une nouvelle prothèse à la partie inférieure de sa jambe, le dernier cri de la technologie, en titane et carbone. Un ensemble de tiges, pivots et boulons planté dans sa botte droite,

Avec ses cheveux magnifiques, Fhurie aurait pu avoir la côte auprès des dames— s'il n'avait pas tenu à son vœu de chasteté. Il n'y avait de place que pour un seul amour dans sa vie, et ça le tuait à petit feu depuis des années.

— Où est ton jumeau, mec ? demanda Kohler.

— Il arrive.

Que Zadiste soit en retard n'était pas une surprise. Z n'avait rien à foutre de quiconque, et dans les grandes largeurs. Ce salopard ambulante parlait peu mais jurait beaucoup, et haïssait le monde entier, les femelles en particulier. La haine chez lui atteignait un niveau étonnant. Heureusement, entre son visage balafre et son crâne rasé, il inspirait une juste terreur, et les gens avaient tendance à s'écarter de son chemin.

Enlevé bébé à sa famille, il était devenu esclave de sang, et les abus qu'il avait subis entre les mains de sa maîtresse avaient été d'une extrême brutalité à tous les niveaux. Il avait fallu à Fhurie presque un siècle pour retrouver son jumeau, et Z failli mourir sous la torture avant sa libération.

Après un plongeon dans l'océan, le sel avait figé à jamais les blessures de Zadiste. En plus d'une multitude de cicatrices qui créait un labyrinthe sur sa peau, il portait encore ses tatouages d'esclave. Sans compter les divers piercings qu'il s'était ajoutés lui-même.

Juste parce qu'il était accro à la douleur.

Sans nul doute, Z était le plus dangereux des Frères. Après ce qu'on lui avait infligé, il ne tenait à rien ni à personne. Pas même à son jumeau.

Même Kohler surveillait ses arrières en présence du guerrier.

*Ouai, la Confrérie de la Dague Noire était un sacré groupe.* Le seul rempart entre les vampires civils et les *lessers*.

Croisant les bras, Kohler promena son regard sur chacun des membres de la Confrérie, conscient de leur force mais surtout de leurs problèmes.

Avec la mort de Darius, il devait se rappeler que, même si ses guerriers infligeaient des pertes sévères aux égorgeurs, les Frères n'étaient qu'une poignée face à un vivier inépuisable de *lessers*.

Parce qu'il était facile de recruter des humains attirés par le crime et la violence. Ils étaient si nombreux à remplir ces caractéristiques.

Le rapport de force n'était pas favorable à la race. Kohler ne pouvait ignorer le fait que les vampires ne vivaient pas éternellement et que les Frères pouvaient être tués à tout moment. Ce qui risquait de foutre en l'air un équilibre déjà fragile. En faveur de leurs ennemis.

Merde, c'était déjà le cas, en fait, Depuis que l'Omega avait créé la *Lessening* Société dans des temps immémoriaux, la population vampire n'avait fait que décroître. Il n'en subsistait désormais que quelques enclaves. L'espèce allait vers l'extinction. Même si les Frères faisaient du bon boulot.

Si Kohler avait été un autre genre de roi— comme son père, si désireux d'être adulé comme le *pater familias* des espèces— peut-être l'avenir aurait-il été plus riant. Mais le fils ne ressemblait pas au père. Kohler était un combattant et non un dirigeant, plus à l'aise debout une dague à la main qu'assis sur un trône à jouer les idoles.

Kohler reporta son attention sur les Frères. Qui le regardaient en attendant ses ordres. Et leur déférence le mettait à cran.

— Je considère la mort de Darius comme un affront personnel, déclara-t-il.

De sourds grognements d'approbation se firent entendre.

Kohler sortit le portefeuille et le téléphone portable qu'il avait récupérés sur l'égorgeur mort.

— J'ai pris ça sur un *lessen* ce soir derrière le *Screamer*. Quelqu'un veut s'en charger ?

Il lança les objets en l'air. Fhurie les attrapa tous les deux et passa le téléphone à Viscs. Puis Kohler se mit à arpenter la pièce.

— Nous devons reprendre nos patrouilles.

— Bonne idée, grogna Rhage. (Il y eut un froissement, puis le bruit sec d'un couteau planté sur la table. Nous devons les choper là où ils s'entraînent. Là où ils *vivent*.)

Ce qui signifiait que les Frères devaient partir en reconnaissance. Les membres de la Société n'étaient pas fous. Ils changeaient régulièrement de quartiers généraux et déplaçaient sans cesse leurs centres de recrutement et/ou d'entraînement. Raison pour laquelle les guerriers vampires jugeaient en général plus efficace de jouer les appâts pour combattre ensuite ceux qui les attaquaient.

Dans le passé, la Confrérie avait déjà effectué des attaques massives, éliminant des dizaines de *lessers* en une seule nuit. Ce genre d'offensive restait rare. Elles étaient efficaces mais risquées. Un combat à grande échelle attirait généralement l'attention des forces de police alors qu'il était dans l'intérêt de tous de garder profil bas.

— Il y a un permis de conduire, marmonna Fhurie. Je vais aller vérifier l'adresse indiquée. C'est dans le coin.

— Quel nom ? demanda Kohler.

— Robert Strauss.

Viscs, qui examinait le téléphone, lâcha un juron.

— Il n'y a pas grand-chose là-dedans. Quelques appels récents, des numéros en mémoire. Je vais faire une recherche par ordinateur pour trouver qui a appelé ou été appelé.

Kohler grinça des dents. L'impatience et la fureur formaient un foutu cocktail à avaler.

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut agir vite. On n'a aucun moyen de savoir si le *lessor* que j'ai eu ce soir est celui qui a fait le coup. Alors le mieux est de nettoyer toute la zone. De les tuer tous, quitte à faire des dégâts.

La porte s'ouvrit et Zadiste entra dans la pièce.

Kohler lui jeta un regard furieux.

— C'est aimable à toi de nous rejoindre. Encore avec des femelles, ce soir ?

— Et si tu me lâchais la grappe ? répondit Z en filant dans un coin de la pièce, à l'écart des autres.

— Et toi, monseigneur, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Tohrment d'une voix calme.

Ce bon vieux Tohr. Toujours à vouloir calmer la donne— avec un changement de sujet, une nouvelle idée ou même une franche intervention musclée.

— Je vais rester ici. Si le *lessor* qui a eu Darius n'est pas mort, et qu'il cherche encore à jouer, je veux qu'il me trouve facilement.

Une fois les guerriers partis, Kohler remit son blouson.

En le faisant, il sentit pointer l'enveloppe de Darius dans sa poche et la retira. Il distingua une trace d'encre sur le devant, qu'il supposa être son nom. Il déchira le rabat. Une photographie tomba au sol lorsqu'il sortit une feuille de vélin ivoire. Il la ramassa et crut distinguer de longs cheveux noirs. Une femelle.

Kohler regarda le papier. Les mots se mélangeaient, assemblage flou de lettres qu'il n'avait aucune chance déchiffrer même en plissant les yeux au maximum.

— Fritz ! appela-t-il.

Le majordome arriva précipitamment.

— Lisez ça.

Fritz prit la feuille et, tête baissée, se plongea dans la lecture.

— Á voix haute, dit Kohler sèchement.

— Oh, pardonnez-moi, maître. (Fritz s'éclaircit la voix.) "*Si je n'ai pas eu l'occasion de te parler, demande à Tohrment de tout t'expliquer. 1188 Redd Avenue, appartement 1B. Elle s'appelle Elizabeth Randall. P.S. : La maison et*

*Fritz sont à toi si elle ne survit pas à la transition. Désolé que tout se termine si vite. D."*

— Le salaud, murmura Kohler.



## Chapitre 5

Beth avait déjà enfilé sa tenue pour la nuit, caleçon et tee-shirt. Et s'apprêtait à déplier le futon lorsque Boo commença à miauler devant la porte-fenêtre coulissante. Le chat tournait en rond, les yeux fixés sur quelque chose à l'extérieur.

— Tu veux encore grimper la chatte tigrée de Mme Di Gio ? Tu as déjà essayé et ça s'est plutôt mal passé.

Des coups frappés à la porte lui firent tourner la tête. Son cœur se mit à battre la chamade.

Elle alla regarder à l'œilleton. En découvrant l'identité de son visiteur, elle se retourna et pressa son dos contre le panneau bon marché.

Les coups recommencèrent.

— Je sais que vous êtes là, dit *Gros-Dur*. Et je ne partirai pas.

Beth déverrouilla et ouvrit. Avant même qu'elle puisse lui dire d'aller au diable, il la bouscula et entra.

Boo fit le gros dos et feula.

— Ravi de te connaître, la terreur.

La voix éraillée de Butch semblait complètement déplacée chez elle.

— Comment êtes-vous entré dans l'immeuble ? demanda-t-elle en refermant la porte.

— J'ai forcé la serrure.

— Et il y a une raison particulière pour que vous choisissiez cet endroit pour commettre une effraction, inspecteur ?

Il haussa les épaules et prit place dans sa bergère élimée.

— J'ai eu envie de rendre visite à une amie.

— Alors pourquoi venir me déranger ?

— C'est pas mal chez vous, dit-il en regardant autour de lui.

— Ne dites pas n'importe quoi.

— Hey, au moins c'est bien rangé. Je ne peux pas en dire autant de là où je crèche. (Il riva son sombre regard noisette sur le visage de Beth.) Et maintenant, si on parlait de ce qui vous est arrivé ce soir après le travail.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Mince, dit-il avec un petit rire. Pourquoi José et pas moi ?

— Vous avez un papier et un stylo ? La liste est longue.

— Oups. Vous êtes dure avec moi. (Mais sa voix était amusée) Dites-moi, vous n'êtes intéressée que par les mecs mariés ?

— Écoutez, je suis vannée—

— Ouais, vous avez travaillé tard. 21 h 45 et des poussières. J'ai parlé à votre patron. Dick dit que vous étiez encore au bureau quand il est descendu *Chez Charlie*. Vous êtes rentrée à pied, pas vrai ? Par la rue du Commerce. Comme tous les soirs, je présume. Et vous étiez seule. Du moins au début.

Beth déglutit lorsqu'un bruit léger attira son regard vers la porte-fenêtre. À nouveau, Boo faisait des va-et-vient devant la porte en miaulant, ses yeux fouillant les ténèbres.

— D'accord. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé à l'intersection de la rue du Commerce et de la 10<sup>e</sup> Rue ? (Son regard s'était adouci.)

— Comment savez-vous—

— Dites-le-moi. Et je ferai en sorte que ce salopard paie l'addition.

Debout dans l'obscurité calme de la nuit, Kohler observait la silhouette de la fille de Darius. Elle était grande pour une humaine, avec des cheveux noirs. C'était tout ce qu'il pouvait distinguer. Il inspira, sans parvenir à capter son odeur. Portes et fenêtres étaient verrouillées et le vent d'ouest lui apportait un relent douceâtre de poubelles.

En revanche, il entendait le bourdonnement de sa voix à travers la vitre. Elle parlait à quelqu'un. Un homme apparemment, et qui ne lui plaisait guère. Manque de confiance ou d'affinités à en juger par la sècheresse de son ton.

— Je veux juste vous faciliter les choses, dit le type.

Kohler aperçut la femelle se diriger vers la porte-fenêtre et regarder au-dehors. Droit vers lui, mais il savait qu'elle ne pouvait le voir. Il était dissimulé dans l'ombre.

Elle ouvrit la porte et passa la tête dehors, empêchant du pied le chat de sortir.

Kohler capta son parfum et en eut le souffle coupé. Une fragrance somptueuse de fleur épanouie— une rose nocturne peut-être. Il inspira à plein poumons et ferma les yeux, attentif aux réactions de son corps et à l'accélération du sang dans ses veines. Darius avait raison : Le change approchait. Il le sentait sur elle. Sang-mêlé ou pas, elle allait passer la transition.

Beth mit le store et se retourna vers son interlocuteur. Par la porte ouverte, sa voix était plus audible. Kohler en apprécia la tessiture un peu rauque.

— Ils ont traversé la rue pour m'intercepter. Ils étaient deux. Le plus grand m'a traînée dans la ruelle et...

Kohler se figea, écoutant avec attention.

— J'ai essayé de me débattre. Mais il était plus fort que moi et son copain me tenait les bras. (Elle eut un hoquet.) Il a dit qu'il me couperait la langue si je criais et j'ai vraiment cru qu'il allait me tuer. Après, il a déchiré mon chemisier et levé mon soutien-gorge. J'ai bien failli me faire... Mais j'ai réussi à me libérer. J'ai couru. Il avait des yeux bleus, des cheveux châtain et une boucle à l'oreille gauche, avec un diamant carré. Il portait un polo bleu foncé et un bermuda kaki. Je n'ai pas trop vu ses chaussures. Son copain était blond, les cheveux courts, sans boucle d'oreille il portait un tee-shirt blanc avec le nom de ce groupe local— les *Tomato Eater*.

L'homme se leva et s'approcha d'elle. Il lui passa un bras autour et tenta de l'attirer contre lui, mais elle se dégagea et s'écarta.

— Vous croyez vraiment pouvoir l'attraper ? demanda-t-elle.

L'homme acquiesça.

— Ouais. J'en suis sûr.

Butch quitta l'appartement de Beth Randall d'une humeur massacrate.

Voir une femme se faire cogner n'était pas une partie de son boulot qu'il appréciait. Et ça l'énervait encore plus quand il s'agissait de Beth, une femme qu'il connaissait depuis un bail— et qui l'attirait pas mal. Elle était magnifique en temps normal. Mais ce soir, sa lèvre gonflée et les hématomes autour de sa gorge avaient été une offense flagrante à la perfection de ses traits.

Beth Randall était superbe. Un vrai canon. Avec de magnifiques cheveux, longs et noirs, des yeux d'un bleu éclatant, une peau blanche comme l'ivoire et une bouche faite pour les baisers d'un homme. En plus, elle était bien foutue. De longues jambes, une taille fine, des seins parfaits.

Au poste, tous les hommes en pinçaient pour elle. Mais Butch lui reconnaissait une chose : Elle n'avait jamais joué de son charme pour soutirer des informations aux gars. Et avec elle, tout restait professionnel. Elle n'était jamais sortie avec aucun d'eux, même si la plupart auraient été prêts à tout juste pour lui tenir la main.

Une chose était sûre : Son agresseur avait drôlement merdé en s'en prenant à elle. Tous les flics allaient vouloir la peau de ce salopard dès qu'ils l'auraient récupéré.

Et Butch voulait être servi le premier.

Il monta dans sa voiture banalisée et se rendit à l'hôpital Saint Francis, à l'autre côté de la ville. Il se gara le long du trottoir, devant les urgences, et entra.

Le garde de faction à la porte lui sourit.

— En route pour la morgue, inspecteur ?

— Non. Je viens juste voir un ami.

Le garde lui fit signe de passer.

Butch traversa la salle d'attente des urgences, plus que banale avec ses fausses plantes en plastique, ses magazines écornés et la masse inquiète des gens qui attendaient. Il poussa une double porte et entra dans une nouvelle salle à la blancheur stérile. D'un signe de tête, il salua les infirmières et les médecins qu'il connaissait puis se dirigea vers le bureau des admissions.

— Hey, Doug, tu sais où es le type qu'on t'a amené avec un nez éclaté ?

L'autre leva la tête du dossier qu'il lisait.

— Ouais, il est prêt à sortir. Il est là-derrrière, chambre 28. (L'interne eut un petit rire.) Mais dans son cas, son nez n'est qu'une broutille. Il va garder une voix très aigue pendant un bon bout de temps.

— Merci, mec. Au fait, comment va ta femme ?

— Bien. Elle doit accoucher d'ici une semaine.

— Tiens-moi au courant.

Butch se dirigea vers le fond du bâtiment. Avant d'entrer dans la chambre 28, il vérifia le couloir. Tout était calme. Pas de personnel médical, pas de visiteurs, pas de patients.

Il ouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur.

Du fond de son lit, Billy Riddle leva la tête. Il avait un bandage blanc attaché sous le nez, comme si le truc servait à maintenir son cerveau en place,

— Quoi de neuf, inspecteur ? Vous avez eu le type qui m'a fait ça ? Je vais pas tarder à sortir et je me sentirais mieux si je savais que vous l'avez chopé.

Butch ferma la porte et, calmement, la verrouilla.

Avec un grand sourire, il traversa la pièce sans quitter des yeux le diamant qui brillait à l'oreille gauche du gars.

— Alors, comment va ce nez, mon petit Billy ?

— Ça va. L'infirmière avait un de ces culs—

Butch le saisit par son polo bleu et le tira hors du lit. Puis il projeta l'assaillant de Beth contre le mur avec une telle brutalité que les appareils médicaux derrière le lit en tremblèrent.

Butch approcha son visage, comme pour rouler un patin à Billy.

— Tu t'es bien marré, ce soir ?

Des yeux bleus écarquillés croisèrent les siens.

— De quoi vous parlez—

À nouveau, Butch l'écrasa contre le mur,

— J'ai une identification formelle en ce qui te concerne. De la femme que tu as voulu violer.

— C'était pas moi !

— Mon cul ! Et avec ta petite menace de lui couper la langue et ton couteau, j'en ai peut-être assez pour t'envoyer à Dannemora (*NdT : Prison de l'État de New York, située dans le village du même nom*). Tu t'es déjà fait mettre, Billy ? Je parie que tu vas faire un tabac. Un beau gosse tout blanc comme toi.

Billy devint aussi pâle que les murs.

— Je l'ai pas touchée !

— Je vais te dire un truc, Billy. Si tu la joues réglo et que tu me donnes ton pote, tu pourras t'en sortir. Sinon, je vais te ramener au poste sur un brancard.

Billy sembla réfléchir un moment à la proposition. Puis, il cracha des mots rapides :

— Elle demandait que ça. Elle me suppliait—

Butch releva son genou et l'enfonça entre les jambes de Billy. Un hurlement aigu retentit.

— Bien sûr. Et pourtant, tu vas pisser assis pendant une semaine ?

Comme le voyou commençait à bredouiller, Butch le lâcha et le regarda s'effondrer au sol. Quand Billy aperçut les menottes, il gémit encore plus.

Butch le retourna d'une main brutale et lui saisit les poignets pour attacher les menottes.

— Tu es en état d'arrestation. Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi. Tu as le droit de réclamer un avocat—

— Savez-vous au moins qui est mon père ? hurla Billy, comme s'il trouvait un second souffle. Vous pouvez dire adieu à votre plaque !

— Si tu n'en as pas les moyens, un avocat te sera commis d'office. As-tu compris les droits que je viens d'énoncer ?

— Allez-vous faire foutre !

Butch saisit Billy par la nuque et colla son nez amoché contre le lino.

— As-tu compris les droits que je viens d'énoncer ?

Billy gémit et acquiesça. Il laissa une traînée de sang sur le sol.

— Parfait. Maintenant, on va aller faire la paperasse. J'ai horreur de ne pas suivre la procédure.



## Chapitre 6

— Boo ! Tu veux bien arrêter ?

Beth frappa son oreiller et roula sur elle-même pour regarder son chat. L'animal lui renvoya son regard et miaula. Grâce à la lumière de la cuisine restée allumée, elle le vit tapoter de sa patte contre la vitre de la porte-fenêtre.

— Alors là, tu rêves, mon petit vieux. Tu es un chat d'appartement. Crois-moi, dehors, c'est pas aussi génial que ça en a l'air.

Elle ferma les yeux et se mit à jurer en entendant à nouveau le miaulement plaintif. Elle repoussa les draps, se dirigea vers la porte-fenêtre et regarda au-dehors.

C'est alors qu'elle le vit. Un homme debout contre le mur au fond de la cour, une forme sombre bien plus massive que les ombres familières projetées par les poubelles et la table de jardin couverte de mousse. Les mains tremblantes, elle vérifia le verrou de la porte avant d'aller voir les fenêtres. Qui étaient aussi verrouillées. Elle baissa les stores, saisit son téléphone portable et revint se poster près de Boo.

L'homme avait bougé.

*Merde.*

Il venait vers elle. À nouveau, elle vérifia le verrou de la porte et recula, heurtant du pied le futon. Elle chancela et lâcha le téléphone qui alla rebondir par terre. Elle retomba brutalement en arrière sur le matelas, la tête ballante sous l'effet du choc. Chose incroyable, la porte-fenêtre s'ouvrit comme si le verrou n'existait pas, comme si elle ne l'avait jamais fermé.

Toujours sur le dos, Beth poussa de toutes ses forces sur ses jambes, emmêlant les draps pour fuir le plus loin possible. Il était gigantesque, des épaules aussi larges qu'un immeuble, des jambes de l'épaisseur du buste de Beth. Elle ne voyait pas son visage, mais il était pour elle aussi menaçant qu'un revolver pointé droit sur son cœur.

Avec un gémissement, elle roula au sol et rampa pour lui échapper, faisant crisser ses paumes et ses genoux sur le parquet de bois dur. Derrière elle, les lourds pas de l'homme résonnaient comme un roulement de tonnerre. Recroquevillée sur elle-même comme un animal, aveuglée par la peur, elle se heurta à la console de l'entrée sans ressentir la moindre douleur,

Des larmes coulaient sur ses joues et elle suppliait lorsqu'elle réussit à atteindre la porte d'entrée—

Beth se réveilla, la bouche ouverte, un hurlement terrifié déchirant le silence de l'aube.

C'était elle. Qui criait à pleins poumons.

Elle serra les lèvres et le son cessa net de lui vriller les oreilles. Elle s'extirpa du lit et avança jusqu'à la porte-fenêtre. Elle fut accueillie par les premiers rayons du soleil avec un soulagement si fort qu'elle en trembla. Les battements de son cœur commençaient à s'apaiser. Elle prit une profonde inspiration et vérifia la porte.

Le verrou était en place. La cour déserte. Tout était normal.

Elle eut un petit rire. Bien sûr, c'était un cauchemar dû à ce qui s'était passé la nuit précédente. Elle allait probablement être plutôt tendue pendant moment.

Elle se détourna pour aller prendre une douche. Elle se sentait vannée, mais pour rien au monde elle ne voulait rester seule dans son appartement. Il lui fallait l'agitation de la rédaction, ses collègues autour d'elle, les coups de téléphone, les journaux. Là-bas, elle serait plus en sécurité.

Alors qu'elle allait entrer dans la salle de bain, elle ressentit une vive douleur au pied. Elle leva le genou et enleva un éclat de céramique fiché dans la peau rugueuse de son talon. En se penchant, elle trouva la coupe qu'elle mettait habituellement sur la console éclatée en mille morceaux.

Elle fronça les sourcils et ramassa les tessons.

Elle avait dû flanquer ce truc par terre en rentrant chez elle juste après l'agression.

En descendant l'escalier sous la demeure de Darius, Kohler se sentait épuisé. Il ferma et verrouilla la porte derrière lui, enleva ses armes et sortit du placard une malle usée. Il ouvrit le couvercle et grogna lorsqu'il en tira une dalle de marbre noir— un carré d'un mètre vingt de côté et épais de dix centimètres. Il le plaça au centre de la pièce. Retourna vers la malle, saisit un sac en velours et le jeta sur le lit.

Il ôta tous ses vêtements, prit une douche et se rasa, puis revint nu dans la chambre. Il ramassa le sac, dénoua le ruban de satin qui le fermait et versa sur le bloc de marbre une poignée de diamants gros comme des gravillons. Il jeta le sac vide, qui retomba mollement au sol.

Kohler inclina la tête et récita le rituel dans sa langue maternelle pour rendre hommage aux morts, les mots suivant le rythme de sa respiration. Ensuite, il s'agenouilla sur le bloc de marbre, sentant les diamants déchirer sa chair à vif. Il ajusta sa position, son poids sur les talons, les mains sur les cuisses, puis ferma les yeux.

Le rite mortuaire lui imposait de passer la journée sans bouger, à endurer la douleur, à saigner en mémoire de son ami.

Mentalement, il revit la fille de Darius.

Il n'aurait pas dû s'introduire ainsi chez elle. Il l'avait terrifiée alors qu'il souhaitait seulement se présenter et lui expliquer pourquoi elle allait bientôt avoir besoin de lui. Il voulait aussi lui dire qu'il allait s'occuper de ce fumier d'humain qui l'avait agressée.

Ouais, pas à dire, il avait assuré. En douceur.

Dès qu'il était entré, elle avait paniqué, et il avait dû effacer ses souvenirs et la placer dans une légère transe pour la calmer, Après l'avoir recouchée sur son lit, il n'avait pas pu partir sur-le-champ comme il l'avait prévu. Il était resté près d'elle, à observer le contraste entre le noir de ses cheveux et la blancheur de son oreiller, à respirer son parfum.

Un intense désir sexuel lui tordant les entrailles.

Avant de partir, il s'était assuré que ses portes et fenêtres soient verrouillées. Puis il avait jeté un dernier regard sur elle. Et pensé à Darius, son père.

Kohler se concentra sur la douleur déjà bien installée dans ses cuisses.

Alors que son sang colorait en rouge le bloc de marbre, il revit le visage du guerrier mort et sentit le lien qui les avait unis au cours de leurs vies.

Il devait honorer la dernière requête du Frère. Il devait au moins ça au mâle, pour toutes les années où ils avaient combattu ensemble au service de la race.

Demi-humaine ou pas, la fille de Darius n'arpenterait plus jamais seule les rues la nuit sans protection. Et elle serait accompagnée aussi durant sa transition.

Que dieu l'assiste...

Le lendemain, vers 6 heures du matin, Butch termina ses papiers concernant Billy Riddle. Le mec n'appréciait pas du tout la compagnie des dealers et autres voyous qui partageaient sa cellule. Aussi Butch s'appliqua à faire plusieurs erreurs typographiques en rédigeant son rapport. Et de ce fait— *Qui l'eût cru ?* — l'ordinateur central n'arrivait pas trop à s'y retrouver sur la procédure exacte à suivre ou les formulaires à remplir.

Sans compter les imprimantes qui venaient de tomber en rade. Toutes en même temps. Il y en avait vingt-trois au poste.

Néanmoins, le séjour de Riddle serait de courte durée. Son père était effectivement un homme influent, un sénateur des États-Unis. Un avocat prétentieux s'emploierait à faire sortir Billy en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Dans l'heure probablement.

C'était ça le système judiciaire. Une fois le fric aboulé, les barjos foutaient le camp. Mais Butch n'en ressentait plus ni aigreur ni rien.

En sortant du poste, il tomba sur une habituée des séjours de nuit. Manifestement, Cherry Pie venait d'être relaxée des cellules côté femmes. Son vrai nom était Mary Mulcahy et, d'après ce que Butch avait entendu dire, elle faisait le trottoir depuis environ deux ans.

— Bonjour, inspecteur, minauda-t-elle.

Son rouge à lèvres avait coulé aux commissures et son mascara s'était étalé. Elle aurait pu être jolie, pensa-t-il, si elle lâchait la pipe à crack et dormait un mois d'affilée.

— Vous rentrez seul ?

— Comme toujours. (Il lui tint la porte pour la laisser passer.)

— Vous n'en avez pas marre, à force, de la veuve poignée ?

Butch éclata de rire tandis qu'ils s'arrêtaient pour regarder le ciel.

— Alors, Cherry, comment va ?

— Avec moi, ça va toujours.

Elle glissa une cigarette entre ses lèvres et l'alluma sans cesser d'observer Butch.

— Vous savez, si vous voulez un changement un jour, appelez-moi. Ça sera gratuit, vous êtes plutôt beau gosse. Mais n'en parlez pas à *Big Daddy*.

Elle souffla un nuage de fumée et titilla machinalement son oreille gauche abimée. La partie supérieure manquait.

Son mac était un malade mental.

Ils descendirent les marches en béton.

— Tu as regardé le programme dont je t'avais parlé ? demanda Butch une fois sur le trottoir.

Il aidait un copain à démarrer un groupe de soutien pour prostituées, afin de les aider à s'affranchir de leurs macs et à raccrocher.

— Ouais, bien sûr. C'est pas mal. (Elle lui décocha un sourire.) Á plus.

— Prends soin de toi.

Elle se retourna et se claqua la fesse droite d'une main provocante.

— Pensez-y. Vous pourriez en profiter.

Pendant un moment, Butch la regarda s'éloigner en se déhanchant, Puis il monta dans une voiture banalisée et, sous une impulsion, traversa la ville pour retourner aux environs du *Screamer*. Il s'arrêta devant le bar Mac'Grider. Un quart d'heure plus tard, une femme vêtue d'un jean serré et d'une brassière noire sortit du club. Éblouie par les phares, elle cligna des yeux.

Quand elle reconnut le véhicule, elle ébouriffa sa chevelure auburn et se dirigea vers lui. Butch baissa la vitre. La femme se pencha à l'intérieur et l'embrassa sur la bouche.

— Ça fait un bail. Tu te sens seul, Butch ? dit-elle contre ses lèvres.

Elle sentait la bière brune et les cerises au marasquin, le parfum de toutes les serveuses de bar après une longue nuit.

— Monte, lui dit-il.

Elle fit le tour par l'avant et se glissa à côté de lui. Tout en conduisant vers le fleuve, Butch s'enquit de sa soirée. Elle était déçue des maigres pourboires qu'elle recevait toujours. Et avait les pieds en feu à force de courir derrière le bar.

Butch se gara sous l'arche du pont qui traversait l'Hudson et reliait les deux parties de Caldwell. Il prit soin de s'éloigner des SDF qui dormaient là dans des amas de haillons. Aucune raison de se donner en spectacle.

Il devait le reconnaître, Abby ne perdait pas de temps. Elle avait défait son pantalon et s'affairait sur son sexe rigide avant même qu'il ait coupé le moteur. Lorsque Butch recula le siège, elle s'installa à califourchon sur lui et lui mordilla le cou. Il regarda le fleuve par-delà ses cheveux frisés.

C'est superbe, pensa-t-il en regardant le soleil étinceler sur la surface de la rivière.

— Tu m'aimes, mon chou ? murmura-t-elle à son oreille.

— Ouais.

Il lui repoussa les cheveux en arrière pour regarder ses yeux. Ils étaient vides. Butch aurait pu être n'importe qui. Et c'est ce qui permettait à leur relation de continuer.

À l'intérieur, il se sentait aussi vide que le regard d'Abby.



## Chapitre 7

M. X traversait le parking en direction de l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell lorsqu'il huma des beignets *Dunkin' Donuts*, de l'autre côté de la rue. L'odeur— merveilleux mélange de farine, de sucre et d'huile— saturait l'air matinal. Il regarda par-dessus son épaule et aperçut un homme qui sortait de l'échoppe, deux boîtes blanc-et-rose sous le bras et, dans la main, un gigantesque gobelet de café.

Chouette façon démarrer la journée, songea M. X.

M. X monta sur le trottoir qui longeait l'auvent rouge-et-or de l'académie. Il s'arrêta le temps de se baisser pour ramasser un gobelet en plastique vide. Son ancien propriétaire avait pris soin de laisser un fond de soda afin que le mégot de sa cigarette puisse y flotter agréablement en attendant que quelqu'un d'autre prenne la peine de les jeter. Il lança les dégoûtant détritrus dans la poubelle et ouvrit les portes de l'académie.

La nuit précédente, la *Lessening* Société avait pris un tournant décisif dans la guerre contre les vampires, et c'était grâce à lui. Darius avait été un guerrier extrêmement puissant, un membre de la Confrérie de la Dague Noire. Sacré trophée. Dommage qu'il ne reste rien du corps à accrocher au mur. Mais la bombe de M. X avait fonctionné à merveille. M. X se trouvait chez lui, branché sur la fréquence de la police, quand le rapport était tombé. L'opération s'était déroulée exactement comme prévu, exécutée à la perfection, et dans l'anonymat le plus total.

Une mort parfaite.

M. X tenta de se souvenir de la dernière fois qu'un membre de la Confrérie avait été descendu. Sûrement bien avant qu'il rejoigne la Société, des décennies plus tôt. Il s'était attendu à des félicitations et des tapes dans le dos, mais ce genre de récompenses ne l'intéressait pas. Peut-être, s'était-il dit, qu'il recevrait quelques nouveaux atouts, comme davantage d'influence ou un plus grand territoire d'action.

Mais en fait, la récompense... était bien plus que ce qu'il avait imaginé.

L'Omega lui avait rendu visite une heure plus tôt. Et conféré les droits et les privilèges de directeur des *lessers*.

Le chef en titre de toute la *Lessening* Société.

C'était une responsabilité immense. Et exactement ce que M. X visait.

Le pouvoir était l'unique forme de reconnaissance qui le faisait vibrer.

Marchant à grandes enjambées, il gagna son bureau. Les premiers cours commençaient à 9 heures : Il avait largement le temps d'élaborer quelques-unes des nouvelles règles qu'il comptait imposer à ses subordonnés.

Après le départ de l'Omega, il avait été tenté de faire une annonce officielle, mais s'était ravisé. Un chef réfléchissait avant de prendre la parole. Il ne se ruait pas sur le podium pour être adulé. L'ego, après tout, était un poison dangereux.

Au lieu de crier victoire comme un abruti fini, M. X était sorti s'installer dans un fauteuil de jardin pour regarder la prairie derrière sa maison. Dans la lueur naissante de l'aube, il avait réfléchi aux forces et aux faiblesses de son organisation et laissé son intuition lui montrer comment gérer les deux. De cet enchevêtrement d'images et de pensées, des plans avaient émergé, l'avenir s'était clarifié.

Désormais assis derrière son bureau, il se connecta au site web sécurisé de la Société et annonça en clair le changement de direction qui venait d'avoir lieu. Il ordonna à tous les *lessers* de se présenter à l'académie l'après-midi même, à 16 heures. Il était conscient que certains membres étaient assez loin— huit heures de route au maximum. Mais quiconque manquerait à l'appel serait banni de la Société et traqué par les autres.

De tels rassemblements étaient exceptionnels. À l'heure actuelle, le nombre des *lessers* oscillait entre cinquante et soixante, en fonction des pertes dues à la Confrérie et aux nouvelles recrues. La Société était principalement implantée en Nouvelle-Angleterre, au nord-est des États-Unis, en raison de l'importante population vampire de la région. La Société s'adaptait à leurs mouvements.

Et ça avait été le cas durant des générations, depuis que la guerre existait.

M. X était conscient que rassembler ainsi tous les *lessers* à Caldwell était risqué. Il en connaissait la plupart— et certains plutôt bien— mais tenait absolument à ce qu'ils le voient, l'entendent et sentent son pouvoir. Surtout s'il modifiait les orientations de la Société.

Il était important d'organiser un tel rassemblement en plein jour pour éviter toute attaque de la Confrérie. Aux yeux des humains qui travaillaient à l'académie, ce serait un séminaire sur les arts martiaux. Ils utiliseraient la grande salle de conférence au sous-sol, et verrouilleraient les portes pour éviter toute intrusion.

Avant de se déconnecter, M. X posta sur le site un compte-rendu du meurtre de Darius, car il souhaitait que ses égorgeurs l'aient à leur disposition. Il décrivit le type de bombe qu'il avait utilisée, ainsi que la méthode suivie pour brancher

le détonateur au système de contact du véhicule. Ensuite, tout avait été un jeu d'enfant. Il avait suffi d'armer le détonateur. Dès que la clé de contact avait été tournée, tout ce qui se trouvait dans la voiture avait été pulvérisé.

Pour cette fraction de seconde si utile, M. X avait traqué Darius pendant un an, l'observant et se familiarisant avec ses habitudes de vie. Deux jours plus tôt, M. X était entré par effraction dans le garage des frères Greene, la concession BMW où le vampire faisait entretenir sa série.<sup>6</sup> M. X avait placé la bombe dont il avait activé le détonateur la nuit passée, à proximité du véhicule, au moyen d'un transmetteur-radio. Le rapport n'omit pas un détail ni une étape de l'opération

M. X ne garda pour lui que les longs efforts et l'obstination qui avaient abouti au meurtre. Il voulait que ses *lessers* le croient capable de mener avec facilité une action aussi parfaite. Ce qui jouait un rôle déterminant dans la création d'une image de marque. M. X tenait à bâtir sans tarder sa crédibilité de dirigeant.

Une fois déconnecté, M. X se cala dans son fauteuil et pianota sur le bureau. Depuis son arrivée dans la Société, le principal objectif avait été de réduire la population vampire en éliminant les civils. Naturellement, ce but suprême restait valide, mais M. X comptait imposer un changement de stratégie. Pour gagner la guerre, il fallait d'abord supprimer la Confrérie. Sans les six guerriers, les civils se retrouveraient sans défense contre les *lessers*.

Cette tactique n'était pas nouvelle. Au cours des générations, elle avait plusieurs fois été tentée puis abandonnée quand la Confrérie s'était montrée trop combative ou insaisissable.

Mais avec la mort de Darius, la Société avait sa chance.

Désormais, ils agiraient différemment. En l'état actuel des choses, la Confrérie éliminait chaque année des centaines de *lessers*, ce qui imposait trop de nouvelles recrues inexpérimentées pour remplir les rangs décimés. Les nouveaux étaient un véritable problème, d'abord difficiles à trouver et à intégrer, ensuite moins performants que les membres aguerris.

Ce recrutement permanent restait le point faible de la Société. Des centres d'entraînement comme l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell étaient essentiels pour repérer de nouveaux membres potentiels et les incorporer, mais ils restaient trop voyants. Éviter toute ingérence de la police humaine— et se protéger d'un assaut de la Confrérie— nécessitaient une vigilance constante et des déménagements fréquents. Ce qui perturbait l'organisation.

Mais comment la Société pouvait-elle agir autrement pour assurer le maintien de ses effectifs tout en évitant les guets-apens ?

M. X secoua la tête. Tôt ou tard, il aurait besoin d'un assistant, mais ce n'était pas encore à l'ordre du jour.

Fort heureusement, rien de ce qu'il comptait organiser ce soir n'était particulièrement difficile. Juste une stratégie militaire de base. Mobiliser les forces. Les diriger. Collecter des renseignements sur l'ennemi. Travailler de manière logique et disciplinée.

Il allait mobiliser ses forces cet après-midi même. Pour les diriger, il s'appropriait à structurer les hommes en escadrons. Et leur imposer des réunions régulières en petits groupes.

Et pour les renseignements ? Si leur nouvel objectif était d'éliminer la Confrérie, il était essentiel de savoir où trouver les Frères. Une tâche ardue, mais pas impossible. Ces guerriers, méfiants et soupçonneux par nature, restaient essentiellement entre eux, mais ils devaient bien entretenir aussi certains contacts avec la population vampire civile. Après tout, les Frères aussi devaient boire du sang à intervalle régulier. Et ils avaient besoin de femelles pour ça.

Lesdites femelles, en général, étaient séquestrées comme de précieuses œuvres d'art. Mais elles avaient des frères et des pères qui seraient susceptibles de parler. Avec la persuasion appropriée, les mâles révéleraient où se rendaient les femelles— et le nom de leurs partenaires,

Ce qui permettrait de localiser la Confrérie.

C'était la pierre angulaire de la stratégie de M. X : Un programme entièrement articulé autour de la capture et de l'interrogatoire de civils mâles ou même de rares femelles. Qui finirait par les conduire aux Frères. Sans aucun doute. Soit parce que les guerriers seraient furieux de voir les civils ainsi torturés et se montreraient, la dague au poing. Soit parce qu'un vampire finirait par parler en révélant leurs résidences.

La meilleure option consistait bien sûr à débusquer les guerriers durant la journée. Oui, les éliminer pendant qu'ils étaient vulnérables était une bonne garantie de réussite. Et les pertes seraient moindres pour la Société.

À dire vrai, il n'était pas plus difficile d'éliminer un vampire de la population civile qu'un humain ordinaire. Un coup de couteau le faisait saigner et une balle au cœur le séchait net. En outre, la lumière du jour le réduisait en cendres.

En revanche, tuer un membre de la Confrérie était très différent. Ces guerriers étaient comme une espèce à part. Ils avaient une force phénoménale, bénéficiaient d'un entraînement hautement sophistiqué, et leurs blessures

cicatrisaient rapidement. Avec eux, jamais de seconde chance. Si le premier coup n'était pas fatal, le *lessen* ne rentrait pas chez lui.

M. X se leva et observa son reflet dans les vitres de son bureau. Cheveux délavés, teint pâle, yeux décolorés. Avant de rejoindre la Société, il avait été roux. Désormais, il ne se souvenait même plus de son apparence passée.

Son avenir, en revanche, lui paraissait très clair. Tout comme celui de la *Lessening* Société.

Il verrouilla la porte derrière lui et descendit vers le couloir carrelé menant au *dojo* principal. Il attendit près de l'entrée en saluant d'un signe de tête les élèves qui arrivaient pour le cours de *jujitsu*. C'était son groupe préféré, des jeunes entre dix-huit et vingt-quatre ans, qui s'avéraient très prometteurs. Tandis que les mecs en *jis* blancs ceinturés le saluaient en passant et l'appelaient *sensei*, M. X les évaluait un par un— la façon dont leurs yeux bougeaient, la posture qu'ils avaient en marchant, l'humeur qu'ils affichaient.

Une fois les élèves alignés et prêts à se battre, M. X continua à les observer, cherchant à repérer des recrues potentielles pour la Société. Il voulait un mélange de force physique, d'intelligence et de haine sans limite.

Dans les années 1950, quand il avait été recruté par la *Lessening* Société, il n'était qu'un voyou de dix-sept coincé dans un programme de réinsertion destiné aux délinquants juvéniles. L'année précédente, il avait poignardé son père en plein cœur, après que ce salaud l'ait frappé une fois de trop avec une bouteille de bière. Il avait espéré le coup mortel, mais malheureusement son père avait survécu. Assez longtemps pour rentrer chez lui et tuer la mère de M. X.

Au moins, son paternel avait-il eu assez de jugeote pour se faire sauter la cervelle juste après. C'est M. X qui avait trouvé les corps, juste avant d'être englué dans les rouages du système.

Ce jour-là, debout devant le cadavre de son père, M. X avait appris que hurler contre un mort ne servait à rien. Il n'y avait plus rien à prendre de quelqu'un qui n'était plus là.

Vu son géniteur, M. X avait eu des prédispositions génétiques de violence et de haine. Tuer des vampires constituait l'un des rares débouchés socialement acceptables pour un meurtrier de sa trempe. L'armée était d'un ennui profond. Trop des règles à suivre, sans compter qu'il fallait attendre un ennemi déclaré pour se mettre au boulot. Quant aux meurtres en série, c'était minable.

Avec la Société, les choses étaient différentes. Il avait tout ce qu'il désirait. Des fonds illimités. La possibilité de tuer à chaque coucher de soleil. Sans

oublier, naturellement, l'occasion inespérée de façonner les nouvelles générations.

Il avait dû vendre son âme pour ça. Ce qui n'avait été un problème. Après ce que son père lui avait infligé, il lui en restait bien peu.

M. X considérait qu'il avait fait une bonne affaire. En outre, il resterait jeune et fort jusqu'au jour de sa mort. Qui ne surviendrait pas d'une quelconque défaillance physiologique— cancer ou infarctus, par exemple — mais ne dépendrait que de sa propre capacité à rester entier.

Grâce à l'Omega, il possédait une force musculaire supérieure à celle des humains, une vue parfaite (même de nuit) et une activité qui correspondait à ce qu'il aimait. Au début, son impuissance sexuelle l'avait quelque peu ennuyé, mais il s'y était habitué. Quant à ne plus s'alimenter ou boire... Bon, il n'avait jamais été attiré par ça.

Faire couler le sang était bien plus jouissif que manger ou baiser.

Lorsque la porte du *dojo* s'ouvrit soudain, M. X jeta un cou d'œil derrière lui. C'était Billy Riddle, avec deux yeux au beurre noir et un nez cassé.

M. X haussa un sourcil.

— Tu comptes rester sur la touche, Riddle ?

— Oui, *sensei*. (Billy inclina la tête.) Mais j'ai quand même voulu venir.

— Très bien. (M. X passa son bras autour des épaules du garçon.) Ton sérieux me plaît. Tiens, je vais te proposer un truc : Tu veux les tester pendant l'échauffement ?

Bill s'inclina profondément, son large dos presque parallèle au sol.

— *Sensei*.

— Vas-y. (Il lui tapota l'épaule.) Et ne les ménage pas.

Billy releva la tête, les yeux brillants. M. X acquiesça.

— Content de voir que tu m'as compris, fiston.

Quand Beth quitta son immeuble, elle fronça les sourcils en apercevant une voiture de police banalisée garée en face de la rue. José en descendit et trotta vers elle.

— J'ai appris ce qui s'était passé. (Son regard s'attarda sur sa bouche.) Comment tu te sens ?

— Mieux.

— Monte, je te dépose au boulot,

— Merci, mais je préfère marcher. (À en juger par la contraction de sa mâchoire, José ne semblait pas du même avis. Beth posa sa main sur son avant-bras.) Je ne vais pas laisser ce qui s'est passé me ficher la trouille et m'empêcher de vivre. Tôt ou tard, il faudra bien que je repasse devant cette ruelle. Autant le faire en plein jour.

— Très bien, dit-il en hochant la tête. Mais ce soir pour rentrer, soit tu prends un taxi, soit tu te fais raccompagner par l'un de nous.

— José—

— Alors c'est d'accord. (Il traversa la rue pour rejoindre sa voiture.) J'imagine que tu ne sais pas ce que Butch O'Neal a fait la nuit dernière ?

Elle aurait presque préféré ne pas poser la question.

— Quoi ?

— Il a rendu visite à cette petite frappe. D'après ce que je sais, le type a dû se faire rectifier le nez une seconde fois après le passage de notre cher inspecteur. (José ouvrit la portière et se laissa tomber sur le siège.) Tu comptes passer au poste, aujourd'hui ?

— Oui, je veux en savoir plus sur la voiture piégée.

— Je m'en doutais. À bientôt.

Il lui adressa un signe de la main et démarra.

À 15 heures, cependant, Beth n'était toujours pas passée au poste de police. Au journal, ils avaient voulu entendre le récit de son agression, puis Tony avait insisté pour qu'ils aillent déjeuner tous ensemble. À son retour au bureau, elle avait passé l'après-midi à rêvasser sur ses mails en suçant des Rennie.

Elle savait avoir du travail à avancer, mais finir cet article sur les pistolets retrouvés par les policiers ne l'inspirait pas. Elle n'avait pas réellement de délai à tenir. Ce n'était pas comme si Dick comptait lui confier sa propre rubrique dans les faits divers.

Non, il ne lui donnait que travail de seconde-main. Les deux derniers articles qu'il avait jetés sur son bureau avaient été rédigés par les *vrais mecs*. Et Dick voulait qu'elle les vérifie. La rigueur des méthodes de travail qu'il avait acquises au *New York Times*, notamment quant à l'exactitude des faits, était l'un de ses atouts. On ne pouvait que déplorer qu'il se fiche comme d'une guigne de la parité niveau boulot.

Quel que soit le nombre de corrections qu'elle apportait, elle n'était jamais citée comme co-auteur des articles.

Il était presque 18 heures quand elle termina sa vérification. Tout en les envoyant à Dick, elle songea à ne pas aller au poste de police. Butch avait pris sa

déposition la nuit précédente et elle n'avait plus rien faire. De plus, elle ne souhaitait pas se retrouver sous le même toit que son agresseur, même s'il était en cellule.

Et elle était épuisée.

— Beth !

Elle grimaça en entendant la voix de Dick.

— Pas le temps, je dois passer au poste, cria-t-elle par-dessus son épaule.

Elle savait que cette échappatoire ne fonctionnerait pas longtemps avec lui. Mais au moins, elle n'aurait pas à le supporter ce soir.

Et puis, elle voulait en savoir plus sur l'attentat.

Elle fila et partit vers l'est six rues plus loin. Le poste de police était typique de l'architecture des années 1960 : Un bâtiment de deux niveaux, révolutionnaire en son temps avec son ciment gris pâle et ses fenêtres étroites. Il vieillissait mal. Des traînées noires couraient le long de ses flancs comme une blessure qui saignait du toit. À l'intérieur, tout semblait aussi minable : Un linoléum verdâtre, de faux lambris, des finitions bas de gamme. Après quarante ans de nettoyage, la crasse solidifiée avait pénétré dans la moindre fissure et seul un karcher à haute pression en viendrait à bout. Ou de l'huile de coude.

Ou peut-être un ordre d'évacuation émanant du tribunal.

À son arrivée, les flics se montrèrent très gentils. Beth avait à peine mis un pied dans le bâtiment que déjà ils s'affairaient autour d'elle. Après avoir un peu parlé en retenant ses larmes, elle se dirigea vers le central et bavarda avec les deux policiers de faction. Ils avaient embarqué quelques suspects pour racolage et vente de drogue mais, dans l'ensemble, la journée avait été calme. Beth s'apprêtait à partir quand Butch fit son entrée par la porte du fond.

Il était vêtu d'un jean et d'une chemise, un coupe-vent rouge à la main. Les yeux de Beth s'attardèrent sur le holster en travers des larges épaules, le balancement de ses bras dévoilant la crosse noire de son arme. Ses cheveux sombres étaient humides, comme s'il sortait de la douche pour commencer sa journée. Vu combien il avait été occupé la nuit précédente, ce devait être le cas.

Butch vint droit vers elle.

— Vous avez un moment ?

Beth acquiesça. Ils entrèrent dans l'une des salles d'interrogatoire.

— Pour votre gouverne, les caméras et les micros sont débranchés, dit-il.

— N'est-ce pas toujours le cas quand vous travaillez ?

Il sourit et prit place autour de la table. Les moins croisées.

— Je préfère vous avertir que Billy Riddle est sorti de prison. Il a été relâché tôt ce matin.

Elle s'assit.

— Il s'appelle Billy Riddle ? C'est une blague ! (*NdT : Riddle signifie "Devinette" en anglais.*)

— Il a dix-huit ans. Pas de précédente arrestation depuis sa majorité, mais j'ai vérifié son casier de mineur. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas chômé. Agression sexuelle, harcèlement, menus larcins. Son père est une grosse légume, alors le même a une sacrée pointure en guise d'avocat. Mais j'ai parlé au procureur. Elle va tout faire pour le poursuivre sous un chef d'inculpation sérieux pour vous éviter de témoigner.

— Je le ferai si nécessaire.

— Bravo. (Butch se racla la gorge.) Sinon, comment ça vas ?

— Bien. (Elle n'était pas d'humeur à laisser *Gros-Dur* jouer au psy avec elle. Il émanait tant de force brute de Butch O'Neal qu'elle voulait avoir l'air ferme.) En ce qui concerne la voiture piégée, j'ai appris que c'était probablement une charge de plastique et que le détonateur a sauté lors de l'explosion. Ça ressemble à du travail de pro.

— Vous avez déjà dîné ?

Elle fronça les sourcils.

— Non.

Vu ce qu'elle avait avalé au déjeuner, elle allait aussi de sauter le petit-déjeuner du lendemain.

— Parfait. (Butch se leva). J'allais manger un morceau *Chez Tullah*.

Il alla jusqu'à la porte et la maintint ouverte comme pour la laisser passer. Elle resta assise.

— Je n'ai pas l'intention de dîner avec vous.

— Comme vous voudrez. Donc ça ne vous intéresse pas de savoir ce qu'on a trouvé dans la ruelle parmi les débris de la voiture ?

La porte se referma doucement derrière lui.

Elle n'allait quand même pas mordre à l'hameçon. Pas question de—

D'un bond, Beth se leva et courut derrière Butch.



## Chapitre 8

Debout dans sa chambre immaculée blanc et ivoire, Marissa hésitait, sans savoir quoi faire.

En tant que *shellane* de Kohler, elle ressentait sa douleur et savait qu'une telle intensité signifiait la mort d'un de ses Frères— un guerrier de la Confrérie.

S'ils avaient eu une relation normale, la question ne se serait pas posée. Elle serait allée le retrouver pour tâcher de soulager sa peine. Elle lui aurait parlé, l'aurait pris dans ses bras, aurait pleuré avec lui. L'aurait réchauffé de son corps. Ce que fait une *shellane* pour aider son compagnon. Elle offre du réconfort. Et en reçoit de lui en retour.

Elle jeta un coup d'œil à la pendulette de chez Tiffany posée sur la table de chevet. Bientôt, Kohler sortirait pour la nuit. Si elle voulait le voir, elle devait y aller maintenant.

Marissa hésitait par peur de se ridiculiser. Elle ne serait pas la bienvenue.

Elle aurait aimé qu'il soit plus simple de l'aider. Souhaité savoir ce qu'il attendait d'elle. Une fois, il y a bien longtemps, elle s'était confiée à la *shellane* de Tohrment, espérant que Wellsie lui prodiguerait quelques conseils sur la façon adéquate de se comporter. Pour que Kohler la considère digne de lui.

Après tout, Wellsie avait ce que Marissa désirait : Un véritable compagnon. Un mâle qui vivait avec elle. Qui riait ou pleurait, et partageait sa vie avec elle. Qui la serrait contre lui.

Un mâle qui restait à ses côtés pendant ces moments si douloureux— et heureusement fort rares— où une femelle était fertile. Qui apaisait les terribles désirs de son corps durant cette période.

Kohler ne faisait rien de tout cela. Surtout le dernier point. En fait, Marissa devait faire appel aux talents médicaux de son frère pour être soulagée. Havers la droguait et elle sombrait dans l'inconscience jusqu'à ce que l'appel soit terminé. Une situation gênante pour eux deux.

Elle avait tant espéré que Wellsie pourrait l'aider, mais la conversation avait tourné au désastre. Le regard attristé de l'autre femelle et ses réponses prudentes les avaient plongées toutes deux dans l'embarras, soulignant ce dont Marissa était privée. Dieu, qu'elle était seule !

Elle ferma les yeux et ressentit à nouveau la douleur de Kohler.

Il fallait qu'elle essaie. Parce qu'il souffrait. En outre, qu'avait-elle d'autre à part lui dans sa vie ?

Elle avait son sang en elle, et savait qu'il se trouvait dans la demeure de Darius. Elle prit une profonde inspiration et se dématérialisa.

Kohler détendit doucement ses genoux et se releva, entendant craquer ses vertèbres qui se remettaient en place. Il ôta les diamants incrustés dans ses tibias.

Il y eut un coup à la porte, qu'il autorisa à s'ouvrir, pensant qu'il s'agissait de Fritz. Lorsque l'odeur d'océan lui parvint, il serra les dents.

— Qu'est-ce qui vous amène, Marissa ? demanda-t-il sans se tourner vers elle. (Il alla dans la salle de bain pour se couvrir d'une serviette.)

— Laissez-moi vous laver, monseigneur, murmura-t-elle. Et soigner vos blessures. Je peux—

— Je vais bien.

Il guérissait vite. D'ici à la fin de la nuit, les entailles seraient à peine visibles.

Kohler se dirigea vers la penderie et examina sa garde-robe. Il sortit une chemise noire à manches longues, un pantalon de cuir et— *C'est quoi ce truc ?* Merde, jamais ça. Il n'était pas question qu'il sorte combattre avec un slip ringard. Plutôt s'en passer que de se faire chopper là-dedans.

Il lui fallait d'abord parler à la fille de Darius. Parce que sa transition allait arriver vite. Puis il devait contacter Viscs et Fhurie, voir s'ils avaient pu tirer quelque chose des objets trouvés sur le *lessert*.

Il allait lâcher sa serviette et se préparer quand il réalisa que Marissa était encore là. Il lui jeta un coup d'œil.

— Rentrez chez vous, Marissa, dit-il.

Elle baissa la tête, l'air effondré.

— Mais monseigneur, je ressens votre dou—

— Je vais très bien.

Elle hésita un moment, avant de disparaître en silence.

Dix minutes plus tard, Kohler entra dans le salon.

— Fritz ? appela-t-il.

— Oui, maître ? (Le majordome semblait ravi d'avoir été convoqué.)

— Il vous reste de l'herbe sous la main ?

— Bien sûr.

Fritz traversa la pièce vers un ancien coffret en acajou. Le rapporta, souleva le couvercle et inclina la boîte. Kohler prit deux cigarillos roulés à la main.

— Si vous les aimez, dit le *doggen*, j'en ferai venir d'autres.

— Pas la peine. Ça me suffit.

Kohler n'avait pas cette forme de dépendance, il en avait juste besoin pour se calmer ce soir.

— Souhaitez-vous manger quelque chose avant de sortir ? (Kohler secoua la tête.) À votre retour, peut-être ?

La voix de Fritz s'était éteinte tandis qu'il refermait le couvercle du coffret. Kohler s'apprêtait à engueuler le vieux mâle lorsqu'il évoqua Darius. Qui aurait témoigné plus d'égards à son vieux serviteur.

— D'accord, dit-il. Merci.

Ravi d'avoir une tâche à accomplir, le majordome redressa les épaules.

*Bon sang, et en plus il sourit*, pensa Kohler.

— Je vous préparerai de l'agneau, maître. Comment l'aimez-vous ?

— Saignant.

— Et je laverai vos vêtements. Souhaitez-vous que je commande de nouveaux pantalons de cuir ?

— Non, je— (Kohler s'interrompt.) Pourquoi pas ? Bonne idée. Et trouvez-moi aussi des boxers. Noirs. Taille XXL.

— Avec plaisir.

Kohler tourna les talons et se dirigea vers la porte. *Merde de merde, comment s'était-il débrouillé pour se retrouver avec un serviteur ?*

— Maître ?

— Ouais ? grogna-t-il.

— Faites bien attention à vous, là-dehors.

Kohler s'arrêta pour regarder par-dessus son épaule. Fritz serrait le coffret comme un trésor contre son cœur.

C'était vraiment bizarre que quelqu'un attende son retour !

Il quitta la demeure et descendit la longue allée privée qui menait à une rue bordée d'arbres. Des éclairs striaient le ciel, comme un avant-goût de l'orage dont il sentait les effluves arriver du sud.

Merde, où se trouvait la fille de Darius en ce moment même ?

Il allait commencer par vérifier son appartement.

Une fois matérialisé dans la cour derrière chez elle, Kohler regarda à travers la vitre et répondit au miaulement de bienvenue du chat sur le même ton. Comme elle n'était pas là, le vampire s'assit à la table de jardin. Il lui donnait

une heure, ensuite il irait chercher les Frères. Il pourrait toujours repasser la voir à l'aube. Sauf que, après leur première rencontre, débarquer à 4 heures du matin n'était pas une idée géniale.

Il ôta ses lunettes noires et se frotta l'arête du nez. Comment diable allait-il lui expliquer la situation ? Ce qui allait arriver ? Et ce qu'elle devrait faire pour survivre ? Il avait dans l'idée qu'elle n'allait pas adorer la nouvelle.

Kohler repensa à sa propre transition. À l'épave qu'il avait été. En fait, il avait été très mal préparé. Ses parents avaient toujours cherché à le protéger, et étaient morts sans avoir pu l'informer de ce qui l'attendait.

Ses souvenirs lui revinrent avec une terrible acuité.

*Londres, à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, était une ville difficile, surtout pour ceux qui étaient seuls au monde. Ses parents avaient été massacrés sous ses yeux deux ans auparavant, et Kohler avait fui ceux de son espèce, pensant que la lâcheté dont il avait fait preuve cette nuit-là était si humiliante que ça l'isolait des siens.*

*Au sein de la société vampire, il avait été éduqué et protégé comme futur roi. Mais dans le monde des humains, la méritocratie était basée sur la force physique. Pour quelqu'un d'aussi faible que lui avant sa transition, c'était le bas de l'échelle sociale. Il était petit et maigrichon, une proie facile pour les garçons de la capitale qui cherchaient à s'amuser. Dans les bas-fonds londoniens où il vivait, il était si souvent battu qu'il s'était habitué à ce que son corps ne soit pas toujours opérationnel. Parfois, il ne pouvait plier la jambe suite à un mauvais coup sur la rotule. À d'autres, son bras était inerte et son épaule déboîtée parce qu'il avait été traîné par un cheval.*

*Il se nourrissait de ce qu'il récupérait dans les poubelles. Il avait survécu à moitié mort de faim, jusqu'à ce qu'il trouve enfin un emploi de commis d'écurie chez un marchand. Où il avait nettoyé des sabots, des selles et des brides jusqu'à en avoir la peau des mains à vif, mais au moins en étant nourri. Il dormait sur une paillasse aux écuries, à l'étage, au dessus du foin. C'était mieux que le pavé auquel il était habitué, mais il ne savait jamais quand il serait réveillé par un coup de pied s'il prenait l'envie à un garçon d'écurie de s'envoyer en l'air avec une bonne ou deux.*

*À l'époque, il pouvait encore s'exposer à la lumière du jour, et l'aube constituait la seule joie de sa misérable existence. Sentir la chaleur sur son visage, la brume humide pénétrer dans ses poumons, le soulagement offert par la lumière— ces plaisirs étaient les seuls qu'il connaissait et il leur accordait un*

*grand prix. Il avait (de naissance) une vue faible, mais bien meilleure qu'aujourd'hui. Il se souvenait de la beauté du soleil avec une émotion nostalgique.*

*Il était chez le marchand depuis presque un an quand sa vie fut bouleversée.*

*La nuit de sa transition, il s'était écroulé sur sa paille, fourbu et éreinté. Depuis quelque temps déjà, il ne se sentait pas bien, et avait du mal à accomplir son travail, mais c'était pas nouveau.*

*La douleur, lorsqu'elle arriva, avait été une véritable torture pour son corps fragile. Commencant dans son ventre et irradiant de là jusqu'au bout de ses doigts et de ses orteils. Rien de ce qu'il avait connu jusque-là— ni fracture, ni hématome, ni fièvre, ni coups— ne pouvait rivaliser avec l'intensité de cette souffrance inconnue. Pelotonné en chien de fusil, les yeux serrés, la respiration laborieuse, il avait pensé mourir et prié pour ça. Il espérait l'apaisement de l'inconscience et la fin de son agonie.*

*Puis une magnifique fille blonde lui était apparue.*

*Il avait été certain de voir un ange, envoyé pour le guider de l'autre côté.*

*Réduit à l'état de loque, il avait imploré sa pitié et tendu le bras vers l'apparition. En sentant sa main sur lui, il avait cru sa fin proche. Alors qu'elle prononçait son nom, il avait essayé de sourire, par reconnaissance, mais en avait été incapable. Elle lui avait annoncé être sa promise, celle qui avait bu une gorgée de son sang lorsqu'il était enfant, pour toujours pouvoir où le trouver au moment du change. Elle lui avait dit être venue le sauver,*

*Puis Marissa s'était entaillé le poignet de ses canines et avait porté la blessure à la bouche de Kohler.*

*Qui avait pris la veine avec avidité, mais la souffrance n'avait pas cessé. Elle s'était juste modifiée. Il avait senti ses articulations s'étirer, ses os grandir avec d'horribles craquements. Ses muscles s'étaient allongés puis déchirés, et il avait eu l'impression que son crâne allait exploser. Ses yeux étaient si exorbités que sa vue avait sombré. Il ne lui restait que l'ouïe.*

*Sa respiration, sifflante et gutturale, lui meurtrissait la gorge pendant qu'il tentait de tenir le coup. À un moment, il avait perdu connaissance, pour revenir à lui dans une souffrance plus pénible encore.*

*Le soleil qu'il aimait tant filtrait par les fentes des bardeaux de la grange comme de pâles flèches d'or. Un rai de lumière avait atterri sur son bras, et l'odeur de sa chair brûlée était atroce. Il avait écarté son bras et regardé affolé autour de lui. Il ne distinguait que des formes vagues. Aveuglé par la luminosité, il s'était levé pour retomber immédiatement, le nez dans la paille. Son corps*

*réagissait différemment, et il lui avait fallu deux tentatives pour tenir debout, les jambes aussi chancelantes que celles d'un poulain nouveau-né.*

*Il avait su qu'il lui fallait un abri pour contre la lumière. Et il s'était traîné jusqu'à l'endroit où les échelles auraient dû être. Mais il avait mal estimé la distance et plongé dans le foin. Étourdi par la chute, il avait songé au cellier à grain. Au sous-sol, il serait dans l'obscurité.*

*Il avait chancelé dans la grange, titubant de stalle en stalle, trébuchant sur la semence, tout en essayant d'éviter le soleil et de contrôler ses membres inertes. Alors qu'il se dirigeait vers le fond de la grange, il s'était cogné la tête contre une poutre sous laquelle il passait jusqu'ici facilement. Du sang lui avait coulé dans les yeux.*

*Peu après, un garçon d'écurie était entré et l'avait pris pour un intrus. Kohler, qui s'était tourné vers la voix familière en pensant trouver de l'aide, avait tendu la main et voulu parler, mais sa voix elle-aussi avait changé.*

*Quand il avait entendu une fourche lui arriver dessus pour le transpercer vicieusement, il n'avait voulu que se protéger. En empoignant le manche épais pour l'écarter, il l'avait envoyé l'autre s'écraser contre une porte. Le garçon d'écurie avait poussé un cri strident et s'était enfui, sans doute pour chercher du renfort.*

*Kohler avait fini par arriver au cellier, pris deux énormes sacs d'avoine qu'il avait posés contre la porte pour empêcher quiconque d'entrer. Éreinté, meurtri, du sang dégouttant du menton, il avait rampé dans son abri et posé son dos nu contre le mur de terre. Relevant ses genoux contre lui, conscient que ses cuisses étaient quatre fois plus épaisses que la veille, il avait fermé les yeux et appuyé sa joue contre ses bras. Et lutté pour éviter de pleurer. Il était resté éveillé toute la journée, à écouter les pas au-dessus de lui, le martellement des sabots, l'écho des voix. Il était terrifié à l'idée que quelqu'un ouvre les deux battants du cellier et le découvre. Et heureux que Marissa soit partie et ne soit plus menacée par les humains.*

Revenant au présent, Kohler entendit la fille de Darius entrer dans son appartement. Une lumière s'alluma.

Beth jeta ses clés sur la console de l'entrée. Le dîner rapide avec *Gros-Dur* s'était révélé étonnamment agréable. Il lui avait aussi donné de nouvelles informations sur l'attentat. Ils avaient retrouvé un de ces Magnum modifiés dans la ruelle. Et Butch avait mentionné l'étoile ninja qu'elle avait signalée à Ricky. Les enquêteurs de la police scientifique travaillaient sur les armes pour essayer

d'y prélever des empreintes, des fibres ou un quelconque indice. Le pistolet ne leur apprendrait pas grand-chose, mais le *shuriken* portait des traces de sang, ce qui n'était pas étonnant. Ils faisaient une analyse ADN. Quant à la bombe, la police pensait c'était lié à une affaire de drogue. La BMW avait déjà été repérée, souvent garée au même endroit derrière le club. Le *Screamer* était un repaire de dealers très chatouilleux quant à leur territoire.

Beth s'étira, puis se changea et enfila un caleçon. Encore une chaude nuit d'été. Elle déplaça le futon, regrettant que la climatisation soit en panne. Elle brancha un ventilateur et donna à manger à Boo qui, une fois sa gamelle vidée, se mit à tourner en rond devant la porte-fenêtre.

— On ne va pas remettre ça, hein ?

Lorsque des éclairs apparurent, elle ouvrit sa porte coulissante, descendit le store et le verrouilla. Elle ne laisserait sa porte ouverte qu'un moment. Pour une fois, l'air extérieur sentait bon. Pas un seul relent de poubelles.

Mais quelle chaleur !

Elle fit un tour dans la salle de bain, retira ses lentilles, se brossa les dents, se lava le visage, puis passa un gant sous l'eau froide et s'en rafraîchit la nuque. Des gouttes froides coulèrent sur sa peau. En regagnant la pièce principale, elle savoura cette humidité.

Mais alors, elle fronça les sourcils. L'air était imprégné d'un parfum des plus étranges. Quelque chose de lourd et d'épicé... Elle se dirigea vers le store et renifla plusieurs fois. Alors que l'odeur pénétrait dans ses poumons, elle sentit la tension de ses épaules se relâcher.

Puis elle vit Boo, assis sur ses pattes arrière, qui ronronnait comme pour accueillir quelqu'un qu'il connaissait.

Mais que... ?

L'homme de son rêve était derrière le store.

Beth bondit en arrière et lâcha son gant, vaguement consciente du son mouillé qu'il fit en tombant par terre.

Le store s'ouvrit. Alors qu'elle l'avait verrouillé. L'étonnante fragrance devint plus forte lorsque l'homme entra chez elle. Beth était tétanisée de panique et incapable de remuer.

Bon sang, il était immense. Certes, son studio était plutôt petit, mais avec ce mec dedans, ça devenait une boîte à chaussures. Et il était vêtu tout en cuir noir, ce qui le grandissait encore. Il devait mesurer au moins deux mètres et peser plus de cent-vingt kilos.

*Attends une minute.*

Elle faisait quoi là au juste, à le mesurer comme pour lui faire un costume ? Il fallait qu'elle courre, et très vite. Qu'elle courre et sorte par l'autre porte.

Mais elle resta plantée à le regarder fixement.

Malgré la chaleur, il portait un blouson de motard, ses longues jambes étaient aussi couvertes de cuir. Il avait de grosses bottes à embout métallique, comme les soldats, et bougeait souplement comme un prédateur.

Beth tordit le cou pour lever la tête vers son visage.

Mon Dieu, il était... *à tomber*.

Une mâchoire dure et décidée, des lèvres sensuelles, des pommettes hautes qui creusaient des ombres sur ses joues, une barbe naissante. Il avait des cheveux longs et noirs qui lui arrivaient aux épaules et dessinaient une pointe en V sur le front. Les lunettes noires et panoramiques qu'il portait lui allaient à la perfection, lui assurant le look menaçant d'un tueur à gages.

Comme si son aspect ne suffisait pas déjà à lui donner un air d'assassin.

L'homme fumait un fin cigare brun-rouge. Il aspira une longue bouffée et le bout incandescent prit une teinte orange vif. Puis il expira un nuage de fumée odorante qui, en atteignant Beth, accentua la torpeur qui s'était emparée d'elle.

Il devait être venu la tuer, pensa-t-elle. Elle ne voyait pas ce qu'elle avait fait pour mériter ça, mais elle avait soudain du mal à coordonner ses idées tandis qu'il expirait une autre bouffée de son truc étrange.

Beth sentit son corps vaciller quand il se rapprocha. Elle était terrifiée de ce qui arriverait lorsqu'il la toucherait, mais remarqua pourtant que Boo se frottait contre les jambes de cet intrus.

Ce chat était un traître. Si par miracle elle en réchappait, il n'aurait plus que des croquettes.

Beth eut un brusque mouvement de la tête en rencontrant le regard intense et sauvage de l'homme. Elle ne voyait pas la couleur de ses yeux sous les lunettes noires, mais ce regard la brûlait. Et il arriva alors quelque chose d'extraordinaire.

Alors qu'il s'arrêtait en face d'elle, elle ressentit un fol élan de désir sexuel. Comme un éclair d'énergie. Pour la première fois de sa vie, elle sentit son corps vibrer. Devenir à la fois humide et incendiaire.

*C'est un truc épidermique*, songea-t-elle sidérée. Une réaction primitive et animale. N'importe, elle voulait tout de lui.

— J'ai pensé qu'il fallait encore essayer, déclara-t-il.

Il avait une voix basse et grave, qui grondait dans sa large poitrine. Elle crut y déceler un accent sans parvenir à l'identifier.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Je suis ici pour vous.

Un vertige soudain la contraignit à prendre appui contre le mur.

— Pour moi ? Où— (Troublée, elle se tut puis reprit :) Où allez-vous m'emmener ?

*Sur le pont ? Pour jeter son corps dans le fleuve ?*

La main de l'homme franchit la distance entre eux et saisit le menton de Beth entre le pouce et l'index. Pour lui incliner le visage,

— Vous allez me tuer vite ? bafouilla-t-elle. Ou lentement ?

— Je ne veux pas vous tuer. Mais vous protéger.

Tandis qu'il baissait la tête, elle pensa qu'elle devrait essayer de se défendre malgré ce qu'il avait dit. Et puis, il fallait qu'elle retrouve l'usage de ses membres. L'ennui, c'était qu'elle n'avait pas vraiment envie de le repousser. Elle prit une profonde inspiration.

Seigneur, il dégageait une odeur extraordinaire. Mélange de transpiration fraîche et propre, de sombres épices musquées, et de cette fumée.

Les lèvres de l'homme effleurèrent son cou, elle l'entendit inspirer. Le cuir de son blouson craqua lorsque l'air emplit ses poumons et gonfla sa poitrine.

— Vous êtes presque prête, dit-il doucement. Et ça arrive vite.

S'il évoquait le fait de se retrouver nus tous les deux, elle était plus que d'accord avec ce projet. Mon Dieu, voilà ce que les gens ressentent avant de devenir extatiques au sujet du sexe. Elle ne remettait pas en question le besoin de l'avoir en elle. Elle savait seulement qu'elle allait mourir s'il n'enlevait pas son pantalon. Tout de suite.

Beth tendit la main, avide de le toucher mais dès qu'elle lâcha le mur, elle faillit tomber. D'un seul geste parfaitement coordonné, il planta le cigarillo entre ses lèvres cruelles et la rattrapa aisément. Lorsqu'il la souleva du sol, elle s'appuya contre lui sans même hésiter. Il la porta comme si son poids était insignifiant et traversa la pièce en deux enjambées.

En la coucha sur le futon, les longs cheveux de l'homme tombèrent en avant et elle leva la main pour les caresser. Ils étaient épais et doux. Elle posa ensuite sa paume sur le visage et, bien qu'il semble surpris, il se laissa faire.

Dieu, tout en lui irradiait le sexe : Son corps puissant, ses gestes souples, l'odeur de sa peau. Il ne ressemblait à aucun homme qu'elle ait connu. Et son corps le savait tout autant que son esprit.

— Embrasse-moi, dit-elle.

Il se tenait au-dessus d'elle comme une menace silencieuse.

Dans un élan, elle agrippa les pans de son blouson et tenta de l'attirer jusqu'à sa bouche.

Il lui prit les deux poignets d'une seule main.

— Du calme.

Du calme ? Elle n'avait pas envie de calme. Le calme *ne faisait pas* partie du plan. Beth lutta pour se dégager et, vu qu'elle n'y parvenait pas, elle arqua le dos, faisant pointer ses seins sous son tee-shirt. Puis elle frotta ses cuisses l'une contre l'autre, pensant à ce qu'elle ressentirait quand il serait placé entre elles. Si seulement il la touchait

— Bon sang, marmonna-t-il.

Elle lui sourit, savourant la soudaine tension de son visage,

— Caresse-moi.

L'étranger secoua la tête. Comme s'il voulait s'éclaircir les idées. Elle ouvrit la bouche et poussa un gémissement de frustration.

— Enlève mon tee-shirt.

À nouveau, elle s'arc-bouta pour lui offrir son corps, brûlante de savoir si un désir plus fort encore existait en elle, quelque chose qui pourrait naître des mains de cet homme.

— Allez, dit-elle encore.

Il ôta le cigarillo de sa bouche. Il avait les sourcils froncés bas et elle eut la vague idée qu'elle devrait être terrifiée. Au lieu de quoi, elle plia les genoux et souleva ses hanches du futon. Elle l'imagina poser sa bouche entre ses cuisses, remonter jusqu'à son sexe. La lécher.

Elle gémit encore.

Kohler était sidéré.

Il n'était pourtant pas le genre de vampire à se laisser souvent démonter.

*Nom d'un chien.*

Cette demi-humaine était la créature la plus sensuelle qu'il ait jamais approchée. Or, il était déjà tombé une ou deux fois sur des femelles qui n'avaient pas froid aux eux.

C'était à cause de l'herbe. Sûrement. D'ailleurs ce truc commençait aussi à agir sur lui, car il était plus que prêt à la prendre. Il regarda le cigarillo.

Oui, c'était une idée vachement rationnelle, pas à dire, pensa-t-il. Sauf que la drogue en question était un relaxant et non un aphrodisiaque.

Elle gémit encore et son corps ondula sensuellement, comme en proie à une vague de désir. Elle avait les jambes ouvertes, et le chaud parfum de son excitation frappa Kohler de plein fouet. De quoi le mettre à genoux— s'il n'avait pas déjà été assis.

— Caresse-moi, implora-t-elle.

Le sang de Kohler se mit à pomper vite dans ses veines comme s'il piquait un sprint. Et son sexe rigide semblait avoir sa propre pulsation.

— Je ne suis pas venu pour ça, dit-il.

— Caresse-moi quand même.

Kohler savait qu'il devrait refuser. Ce n'était pas bien de sa part d'abuser d'elle. Sans compter qu'ils avaient à parler. Peut-être ferait-il mieux de revenir plus tard.

Elle se cambra et lutta contre la main qui lui tenait les poignets. Et quand ses seins pointèrent encore contre son tee-shirt, il dut fermer les yeux.

Il était temps d'y aller. Oui, vraiment temps—

Mais il ne pouvait pas la quitter sans au moins y goûter.

Il ne serait qu'un salaud égoïste s'il posait ne serait-ce qu'un doigt sur elle. Un immonde salaud égoïste s'il prenait ce qu'elle lui offrait sous l'effet de la drogue. Kohler laissa échapper un juron, puis ouvrit les yeux.

Merde, tout en lui était si glacé. Jusqu'à la moelle de ses os. Et elle était brûlante. Un feu capable de faire fondre la glace, au moins un moment.

Et pour lui, ça faisait un bail aussi.

Il éteignit mentalement les lampes de la pièce. Puis, de la même manière, ferma la porte de la cour, envoya le chat dans la salle de bain et verrouilla toutes les serrures de l'appartement.

Il posa soigneusement le cigarillo en équilibre sur le bord de la table de chevet à côté du lit, puis lâcha les poignets de Beth. Aussitôt, elle s'agrippa à son blouson et tenta de l'enlever de ses épaules. Il se débarrassa du vêtement qui heurta le sol avec un bruit sourd. Elle eut un petit rire satisfait. Puis ce fut au tour du holster avec ses dagues, qu'il garda toutefois près du futon.

Kohler se pencha sur elle. Quand il prit ses lèvres, il savoura son souffle frais et mentholé. Mais il la sentit tressaillir et s'écarta immédiatement. Les sourcils froncés, il effleura la commissure de sa bouche.

— C'est pas grave, dit-elle, en attirant ses épaules vers elle.

Oh que si ! Ça allait être chaud pour cet humain qui l'avait brutalisée. Kohler allait le mettre en pièces et le laisser se vider de son sang au beau milieu de la rue.

Il embrassa doucement l'hématome qui avait commencé à cicatriser, puis laissa courir sa langue le long du cou mince de la femelle. Cette fois, quand elle lui offrit ses seins, il glissa la main sous le fin tee-shirt, caressant la peau douce et chaude. Il écarta les doigts sur le ventre plat, couvrant tout l'espace entre ses deux hanches. Avidé d'explorer le reste de son corps, il lui ôta son tee-shirt et le jeta. Elle portait un soutien-gorge pâle. Du bout des doigts, il en suivit le contour avant de prendre les doux globes crémeux aux creux de ses paumes. Ils vinrent s'y nicher parfaitement, leurs mamelons devenant de petits bourgeons durs pointant sous le satin soyeux.

Kohler s'enflamma. Il dénuda ses canines, feula et mordit l'agrafe frontale du soutien-gorge. Lorsque le truc s'ouvrit, il plongea sur l'une des crêtes dressées. Tout en la mordillant, il s'allongea de tout son corps sur elle— entre ses jambes. Elle absorba son poids avec un soupir rauque.

Elle leva les mains pour ouvrir sa chemise, mais il n'eut pas la patience d'attendre. Il se souleva un peu et arracha le vêtement à la hâte, faisant sauter les boutons qui s'éparpillèrent sur le plancher. Lorsqu'il retomba sur elle, il sentit ses seins se plaquer contre son torse et le corps doux se serrer contre lui.

Il avait encore envie d'embrasser sa bouche, mais son désir devenait violent. Aussi il dévora ses seins de la langue puis descendit vers son ventre. Il agrippa la taille de son caleçon et le fit glisser le long des jambes longues et fines.

Kohler sentit quelque chose exploser dans sa tête lorsque le chaud parfum du corps offert le submergea. Il était déjà dangereusement proche de l'orgasme, le sexe gorgé de sève, le corps frémissant du désir de la posséder. Il mit sa main entre ses cuisses et trouva son ventre si brûlant et humide qu'il en grogna d'anticipation.

Aussi fou de désir qu'il soit, il voulait la goûter avant de la prendre.

Il retira ses lunettes noires pour les placer à côté de son cigarillo, puis embrassa avec fougue ses hanches et le haut de ses cuisses. Elle s'agrippa à ses cheveux pour le guider là où il voulait aller.

Il embrassa la peau si douce et prit sa chair à pleine bouche. Elle explosa de plaisir sous ses lèvres, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus résister à son propre désir. Il s'écarta, ôta son pantalon et revint sur elle.

Elle enroula les jambes autour de lui et il rugit en sentant sa chaleur contre son sexe douloureux. Il dut recourir à ce qu'il lui restait de volonté pour s'écarter un peu et la regarder.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle dans un souffle. Je veux te sentir en moi.

Kohler enfouit sa tête dans le creux odorant de son cou. Lentement, il pesa sur elle. Le gland épais glissa en place merveilleusement et il la pénétra d'un puissant coup de rein.

Il poussa un beuglement d'extase.

Le paradis. Il savait désormais à quoi ressemblait le paradis.



## Chapitre 9

Dans sa chambre, M. X se changea et passa ses vêtements de travail, un pantalon de toile sombre et une chemise en nylon noir.

Il était satisfait de la façon dont la réunion de la Société s'était déroulée l'après-midi même. Tous les *lessers* sans exception avaient fait acte de présence. La plupart avaient adhéré aux nouvelles règles. Quelques-uns allaient causer des problèmes. Enfin, un petit nombre d'entre eux avait tenté de faire de la lèche.

Ce qui ne les avait conduits nulle part.

À la fin de la séance, M. X en avait choisi vingt-huit de plus pour rester dans la région de Caldwell, son choix se basant sur la réputation des égorgeurs en question et l'impression qu'ils lui avaient donné de près. Douze d'entre eux étaient au top niveau, et il les avait répartis en deux escadrons principaux, les *Primes*. Les seize autres en quatre groupes secondaires, les *Betas*.

Aucun d'eux n'avait apprécié cet arrangement. Ils étaient habitués à travailler seuls et les *Primes* en particulier renâclèrent devant la perte de leur autonomie. Pourtant, l'avantage de créer des escadrons était de les affecter à différents quartiers de la ville, d'établir des quotas de performances à tenir et de suivre de plus près les résultats obtenus.

Quant aux autres *lessers*, il les renvoya à leurs anciens postes.

Maintenant que ses troupes étaient en place, avec des missions à accomplir, il allait se concentrer sur la façon d'obtenir les renseignements. Il avait une idée de la procédure à employer— qu'il s'appêtait à tester le soir même.

Avant de sortir pour la nuit, il jeta à chacun de ses pitbulls un kilo de viande crue. Il préférait ne les nourrir qu'un jour sur deux, pour maintenir leur agressivité. Il avait ces chiens (deux mâles) depuis environ cinq ans, et les enchaînait séparément, l'un devant sa maison, l'autre derrière. C'était plus logique côté défense, et c'était aussi nécessaire. La seule fois où il les avait enchaînés ensemble, les chiens s'étaient rué l'un sur l'autre, prêts à s'arracher la gorge.

M. X prit son sac, verrouilla la porte et traversa la pelouse. Le revêtement en fausses briques du ranch était un exemple typique de l'horreur architecturale des années 1970, et il s'abstenait délibérément du moindre entretien extérieur. Il ne tenait pas à attirer l'attention : Dans cette cambrousse, le prix du mètre carré n'atteignait pas des sommets.

Qui plus est, la maison n'avait aucun intérêt en elle-même.

Seul le terrain comptait. Quatre hectares qui lui procuraient l'intimité dont il avait besoin. À l'arrière, il y avait aussi une vieille grange entourée d'arbres, qu'il avait transformée en atelier. Cette protection de chênes et d'érables allait avoir son utilité. Après tout, les cris pouvaient porter loin.

M. X tripota son trousseau de clés jusqu'à trouver la bonne. Pour travailler, il n'utiliserait pas sa seule extravagance— un gros 4x4 Hummer noir (*NdT* : *Marque automobile du groupe américain General Motors*) — et prendrait plutôt le vieux monospace Chrysler T&C, bien plus discret. Il lui fallu dix minutes pour arriver jusqu'au centre-ville.

À Caldwell, le quartier des putes consistait en trois rues mal éclairées et jonchées de débris, non loin du pont suspendu. Ce soir, il y avait un lourd trafic dans le tunnel du péché. Il se gara sous un réverbère éteint pour observer le terrain. Des véhicules roulaient au pas dans la rue sombre, avec de brefs éclairs rouges de temps à autre quand les conducteurs freinaient pour jauger la marchandise sur le trottoir. Dans la chaleur épaisse de la nuit estivale, les filles à hauts talons arpentaient le pavé, mettant leurs atouts en valeur— seins et fesses à peine couverts et vite accessibles.

M. X ouvrit la fermeture éclair de son sac et en sortit une seringue hypodermique remplie d'héroïne ainsi qu'un couteau de chasse. Il plaça les deux objets dans la portière et baissa la vitre côté passager avant de s'infiltrer dans le flot des voitures.

Il n'était qu'un homme parmi d'autres, songea-t-il. Un autre crétin à la recherche d'un plaisir tarifé.

— Tu veux de la compagnie ? lança une des putes.

— Ça te dit de tirer un coup ? demanda une autre en remuant lascivement de l'arrière-train.

Au second passage, il trouva ce qu'il cherchait— blonde, longues jambes et gros nichons.

Tout à fait le genre de pute qu'il aurait payé avec un phallus opérationnel.

Il allait quand même prendre son pied, pensa M. X en donnant un coup de frein. Tuer ce qu'on ne pouvait obtenir procurait une satisfaction très particulière.

— Salut, mon chou, dit-elle en approchant. (Elle appuya ses avant-bras sur la portière et se pencha par-dessus la vitre. Elle sentait le chewing-gum à la cannelle et la sueur.) Comment va ce soir ?

— Ça pourrait aller mieux. Combien pour un sourire ?

Elle jeta un coup d'œil à sa voiture, à ses vêtements.

— Cinquante billets pour passer un bon moment. Et faire tout ce que tu veux.

— Trop cher. (C'était juste pour jouer le jeu. Parce que c'était elle qu'il voulait.)

— Quarante ?

— Montre-moi tes seins.

Elle le fit sans hésiter.

Il sourit et déverrouilla la portière.

— C'est quoi ton nom ?

— Cherry Pie. Mais tu peux m'appeler comme tu veux.

M. X l'emmena sous le pont, à l'abri des regards.

Il jeta l'argent à ses pieds et, lorsqu'elle se pencha pour le ramasser, il lui planta son aiguille dans la nuque en poussant le piston. Quelques instants plus tard, elle s'effondrait comme une poupée de chiffon.

Avec un sourire, M. X la redressa en position assise. Il jeta la seringue par la fenêtre, où elle rejoignit des dizaines d'autres, puis il démarra son monospace.

Dans sa clinique souterraine, Havers leva la tête de son microscope, sa concentration soudain perturbée. L'horloge ancienne carillonnait au coin de son laboratoire, indiquant que l'heure du dîner approchait. Pourtant, il ne voulait pas interrompre son travail. Il remit son œil sur le microscope, réfléchissant à ce qu'il venait d'y voir. Avait-il rêvé ? Après tout, le désespoir pouvait nuire à son objectivité.

Mais non, les cellules sanguines étaient bel et bien vivantes.

Il eut un frisson accompagné d'un long soupir. La race était presque libre. Et lui aussi. Il avait enfin réussi à conserver du sang encore vivace.

En tant que médecin, il avait trop souvent les mains liées en opérant des patients et ou en traitant des complications liées aux accouchements. Bien sur, il pouvait toujours réaliser une transfusion en temps réel, de vampire à vampire, mais la race était disséminée et peu nombreuse, il était parfois difficile de trouver un donneur au moment voulu.

Depuis des siècles, il voulait créer une banque du sang. Malheureusement, le sang vampire était extrêmement instable et sa conservation hors du corps impossible. Le premier problème venait de l'air, ce rideau invisible et si vital pour la vie sur terre. La moindre molécule affectée contaminait tout un

échantillon. Et le plasma se désintégrait, laissant les globules blancs et rouges se débrouiller seuls— ce qui ne menait à rien.

Au début, Havers ne comprenait pas. Il y avait pourtant de l'oxygène dans le sang. C'est même ce qui lui conférait sa couleur rouge en quittant les poumons. Ses expérimentations l'avaient conduit à de fascinantes découvertes concernant la fonction pulmonaire des vampires, sans toutefois le rapprocher de son objectif initial.

Il avait essayé de conserver le sang sous vide dès prélèvement. Cette approche sensée ne fonctionna pas. La désintégration s'effectuait juste un peu plus lentement. Havers en conclut qu'un autre facteur était à l'œuvre, en rapport avec le corps lui-même et qui manquait dès que le sang était prélevé. Il testa sur ses échantillons les effets de la chaleur, puis du froid. Du sel aussi, ou même du plasma humain.

Sa frustration ne fit qu'augmenter au fur et à mesure de ses nombreuses expérimentations. Havers fit d'autres essais, essaya de nouvelles approches. Recommença. Abandonna le projet. S'y remit.

Des décennies passèrent. Et d'autres encore.

Puis une tragédie personnelle renforça sa détermination à résoudre le problème : Sa *shellane* mourut au cours de son accouchement, ainsi que l'enfant qu'elle portait. Depuis deux ans, il était comme obsédé et avait tout recommencé à zéro.

Sa propre soif de sang était devenue son moteur.

En général, il n'avait besoin de boire que tous les six mois car son lignage était puissant. Après la mort de sa merveilleuse Evangaline, il attendit encore plus longtemps, repoussant sa soif jusqu'à ce que la douleur le force à s'aliter. Lorsqu'il finit par céder, il se détesta de tenir à la vie au point de prendre la veine d'une autre femelle. Il se consola en se disant que ce serait différent, il ne trahirait pas le souvenir d'Evangaline s'il ne prenant aucun plaisir au sang d'une autre.

Havers était un médecin dévoué. Ses patients lui étaient reconnaissants, et il trouva facilement une femelle désireuse de l'aider. C'était une amie à lui, sans compagnon, aussi avait-il espéré que sa tristesse et son humiliation resteraient un secret.

L'affaire tourna au cauchemar. Il s'était retenu trop longtemps et, à l'odeur du sang, son côté primitif avait pris le dessus. Il avait attaqué la femelle pour boire avec tant de sauvagerie qu'il dut ensuite lui recoudre le poignet.

Il avait bien failli lui arracher la main.

Ce comportement bouleversa son image de lui-même. Il avait toujours été un homme sensé, érudit, attaché à sa profession. Pas un mâle assujetti aux instincts les plus basiques de son espèce.

Mais jusqu'ici, il n'avait jamais manqué de sang.

La terrible vérité était que ce sang l'avait comme enivré. Ce flot doux et chaud qui coulait dans sa gorge, cette force rugissante qu'il avait ressentie après.

Il avait éprouvé de la jouissance. Et en avait voulu davantage.

La honte lui avait donné un haut-le-cœur. Et il s'était juré de ne plus jamais prendre une autre veine.

Il avait tenu son vœu, mais s'était tant affaibli que se concentrer demandait un effort de plus en plus difficile. La soif de sang lui vrillait en permanence les entrailles. Son corps avait désespérément besoin d'une substance que la nourriture ne pouvait lui apporter. Ses cellules avaient commencé à s'autodétruire pour s'alimenter. Il avait perdu tant de poids que ses vêtements flottaient, que son teint était devenu hagard et grisâtre.

Mais ce fut son état même qui lui avait montré la voie.

La solution était évidente. Il fallait nourrir ce qui était affamé. En pratiquant un nouvel essai qui associerait un stockage sous vide et du plasma humain, il obtiendrait enfin de maintenir son échantillon vivace.

Sous le microscope, il observa les cellules vampires— plus grandes et de forme irrégulière— consumer lentement ce qu'il leur avait donné. Le nombre des cellules humaines diminua peu à peu. Lorsqu'elles eurent disparu, il s'attendit à ce que les cellules vampires le fassent à leur tour.

Il lui suffisait maintenant de tester sa solution. Il allait prélever un demi-litre de sang sur une femelle vampire, le mélanger à une proportion adaptée de sang humain, puis se le transfuser.

Si ça marchait, il instaurerait un programme de don et de stockage. Les patients seraient sauvés. Et ceux qui souhaitaient renoncer à l'intimité de l'échange des sangs pourraient vivre en paix.

Havers releva la tête du microscope, réalisant soudain qu'il était resté fixé sur les cellules depuis vingt minutes. L'entrée devait déjà être servie dans sa salle à manger.

Il retira sa blouse blanche et traversa la clinique, s'arrêtant pour échanger quelques mots avec ses infirmières et quelques patients. L'installation souterraine s'étendait sur près de cinq cents mètres carrés sous sa demeure. Elle comportait trois salles d'opération, des salles de repos et d'examen, le laboratoire, son bureau, ainsi qu'une salle d'attente dotée d'un accès direct sur la

rue. Havers recevait environ mille patients par an et se déplaçait à domicile pour les accouchements et autres urgences.

Pourtant, son activité avait diminué en même temps que la population.

Comparés aux humains, les vampires présentaient d'extraordinaires dispositions physiologiques. Leur corps guérissait vite. Ils n'étaient pas sujets aux maladies comme les cancers, le diabète ou le sida. Mais c'était le désastre assuré pour ceux qui avaient un accident en plein jour. Personne ne pouvait les secourir. En outre, certains mouraient pendant leur transition ou peu après. La reproduction était aussi terriblement risquée. Même si la conception aboutissait, les femelles mouraient souvent durant l'accouchement, à cause d'hémorragies ou de pré-éclampsie. Les enfants mort-nés étaient fréquents et le taux de mortalité des nourrissons atteignait des sommets.

Pour les malades, les blessés ou les mourants, les médecins humains étaient à éviter, même si les deux espèces possédaient des analogies anatomiques. En cas de bilan sanguin sur un vampire, il y aurait tant d'anomalies que le praticien penserait avoir découvert un phénomène digne de faire la une du *New England Journal of Medicine*.

Mieux valait éviter ce genre de publicité.

Pourtant, il arrivait qu'un patient se retrouve dans un hôpital humain, situation qui s'était généralisée depuis la mise en place du 911. Un vampire assez grièvement blessé pour être inconscient courait le risque d'être transporté aux urgences chez les humains. L'en faire sortir « contre avis médical » s'avérait toujours ardu.

Sans aucune prétention, Havers savait être le meilleur médecin de son espèce. Il avait suivi deux fois l'enseignement de la *Harvard Medical School*, d'abord au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, puis dans les années 1980. Chaque fois, il avait mentionné dans son dossier d'inscription être handicapé, et l'université lui avait accordé une bourse spéciale. Il n'avait pas pu suivre les cours, mais son *doggen* avait été autorisé à prendre des notes pour lui, et à lui transmettre ses devoirs. Havers avait lu tous les ouvrages requis, correspondu avec ses professeurs et même suivi quelques séminaires et conférences organisés en nocturne.

Il avait toujours aimé étudier.

Une fois remonté de la clinique, il ne fut pas surpris de constater que Marissa n'était pas dans la salle à manger. Même si le déjeuner était servi à 1 heure précise toutes les nuits.

Il se dirigea vers ses appartements.

— Marissa ? (Il frappa une fois à sa porte.) Il est l'heure de déjeuner.

Havers passa la tête à l'intérieur. La lumière du chandelier du couloir glissa dans la pièce, formant un halo dans l'obscurité. Les rideaux étaient encore tirés et aucune des lampes n'était allumée.

— Marissa chérie ?

— Je n'ai pas faim.

Havers entra. Il distingua le lit à baldaquin et la forme du corps mince sous les couvertures.

— Tu as déjà sauté le déjeuner la nuit dernière. Ainsi que le dîner.

— Je descendrai plus tard.

Il ferma les yeux, comprenant qu'elle avait pris du sang la nuit passée. Chaque fois qu'elle voyait Kohler, elle se repliait ensuite sur elle-même des jours durant.

Il songea aux cellules vivantes dans son laboratoire.

Même si Kohler était leur roi de droit divin, et qu'il ait le sang le plus pur, Havers considérait le guerrier comme un salaud. Il ne se souciait pas de ce qu'il infligeait à Marissa. Peut-être ne réalisait-il même pas à quel point sa cruauté affectait sa compagne.

Il était difficile de décider quelle offense était la plus grave.

— J'ai réalisé d'importants progrès, dit Havers en avançant vers le lit de sa sœur où il s'assit. Je vais pouvoir enfin te libérer.

— De quoi ?

— De cet... assassin.

— Ne parle pas ainsi de lui.

Il serra les dents.

— Marissa—

— Je ne veux pas être libérée de lui.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Il te traite sans le moindre respect. À l'idée que cette brute boive sur toi dans quelque sombre ruelle—

— Nous allons chez Darius. Kohler y a une chambre.

La savoir ainsi exposée à un autre guerrier ne lui plaisait pas davantage. Si les Frères étaient tous terrifiants, certains étaient mêmes de véritables monstres.

Il savait que la Confrérie de la Dague Noire était un mal nécessaire pour défendre l'espèce. Il savait qu'il devrait leur être reconnaissant de leur protection. Pourtant, leur existence ne lui inspirait que de l'effroi. Quelle tragédie que le monde soit assez dangereux, leurs ennemis assez puissants, pour que de tels guerriers aient leur rôle à tenir.

— Tu n'as pas à t'infliger cela.

Marissa roula sur elle-même pour lui tourner le clos.

— Laisse-moi.

Havers planta ses mains sur ses genoux et se remit debout. Il avait peu de souvenirs de Marissa avant qu'elle ait commencé à servir leur redoutable souverain. Mais de ces quelques fragments, il revoyait une jeune femelle joyeuse et souriante. Et redoutait qu'elle ait disparu à jamais.

Qui y avait-il à sa place ? Une ombre lugubre et silencieuse qui errait dans sa maison. Á se languir pour un mâle qui la traitait sans la moindre considération.

— J'espère que tu changeras d'avis pour le déjeuner, dit Havers doucement. J'apprécierais d'avoir ta compagnie.

Il referma la porte sans bruit et descendit l'escalier à double volée, richement décoré. La table de la salle à manger était dressée selon ses goûts, avec un service en porcelaine, du cristal et de l'argenterie. Il prit place au bout de la luxueuse table, puis une *doggen* s'approcha pour lui verser du vin.

Il regarda l'assiette de salade verte devant lui et se força à sourire.

— C'est très appétissant, Carolyn.

— Je suis allé la chercher directement à la ferme ce matin, pour qu'elle soit toute fraîche.

— Merci, j'apprécie cette attention.

Tandis qu'elle quittait la pièce, Havers commença à déguster les délicates feuilles vertes.

Il songea à sa sœur, lovée dans son lit.

Aussi bien par sa nature que par sa profession, Havers était un praticien, un mâle qui avait consacré sa vie entière au service des autres. Mais s'il se trouvait un jour face à Kohler grièvement blessé, il n'était pas certain de vouloir soigner ce monstre. Il aurait plutôt envie de le laisser agoniser.

Ou même de l'achever lui-même d'un coup de scalpel.

## Chapitre 10

Beth repris conscience lentement. C'était comme refaire surface après un parfait saut de l'ange. Elle ressentait une profonde satisfaction intérieure, une satiété qui lui restait en émergeant du monde nébuleux des songes.

Il y avait quelque chose sur son front.

Elle ouvrit les yeux. De longs doigts d'homme suivaient l'arête de son nez. Puis descendaient le long de sa joue et de sa mâchoire. Il y avait assez lumière qui filtrait de la cuisine pour qu'elle puisse vaguement distinguer celui qui était couché auprès d'elle.

Il arborait un air extrêmement concentré en explorant son visage— les yeux fermés, les sourcils froncés bas, des cils épais soulignant ses hautes pommettes élégantes. Il était étendu sur le côté, ses épaules énormes formant une montagne qui lui bloquaient la vue de la porte-fenêtre.

Seigneur, il était vraiment hyper grand. Et baraqué.

Ses bras avaient le volume des cuisses de Beth. Son ventre dessinait des abdominaux aussi nettement que si des rouleaux de peinture lui couraient sous la peau. Il avait des jambes fortes et noueuses. Et un sexe en proportion.

Dès que ce corps splendide s'était couché nu sur le sien contre le sien, Beth en avait profité pour le toucher, et avait été sidérée de sa première découverte. Son torse, ses bras et ses jambes étaient totalement glabres. Une peau lisse recouvrait tous ces muscles durs.

Elle se demanda pourquoi il se rasait ainsi— *absolument* partout. Peut-être faisait-il du bodybuilding. En tout cas, sa raison pour choisir une épilation intégrale restait un mystère.

Beth avait des souvenirs brumeux de leur rencontre. Elle se rappelait mal comment il était entré dans son appartement. Ni ce qu'il lui avait dit. Par contre, tout ce qui s'était passé entre eux une fois au lit était incroyablement clair.

Logique, vu qu'elle avait découvert l'orgasme avec lui.

Les doigts de l'homme effleurèrent son menton et remontèrent vers ses lèvres. Il lui caressa du pouce la lèvre inférieure.

— Tu es très belle, murmura-t-il. (Son léger accent lui faisait rouler les « r », presque comme s'il ronronnait.)

C'est grâce à lui, songea-t-elle. Quand il la touchait, elle se sentait belle.

Il approcha sa bouche de la sienne, mais sans demande particulière. Le baiser était plutôt un remerciement.

Quelque part, un téléphone portable sonna. Vu la sonnerie, ce n'était pas celui de Beth. Il bougea si vite qu'elle sursauta. La seconde précédente, il se trouvait à ses côtés, celle d'après, il était près de son blouson. Et ouvrit son téléphone.

— Ouais ?

Disparue la voix qui lui avait murmuré qu'elle était belle. Celle-ci n'était qu'un sourd grondement. Elle remonta le drap sur sa poitrine.

— D'accord. On se retrouve chez D. Dans dix minutes.

Il raccrocha, remit le téléphone en place et ramassa son pantalon. Le voir se rhabiller ramena Beth à la réalité.

Mon Dieu, avait-elle vraiment couché avec un parfait inconnu— qui l'avait en plus envoyée au septième ciel ?

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

Tandis qu'il remontait son pantalon en cuir sur ses cuisses, elle trouva qu'il avait un cul d'enfer.

— Kohler. (Il alla vers la table et prit ses lunettes noires. Il les remit avant de se rasseoir près d'elle.) Il faut que j'y aille. Je ne sais pas si je pourrai revenir cette nuit, mais je vais essayer.

Elle ne voulait pas qu'il parte. Elle aimait avoir son corps dans son futon, même s'il prenait toute la place. Elle tendit la main vers lui, puis se ravisa. Elle ne voulait pas s'accrocher.

— Si, viens, dit-il en se penchant pour lui donner accès à ce qu'elle voulait de lui.

Elle posa la main sur la large poitrine. La peau était chaude, le cœur battait à un rythme régulier. Elle remarqua une cicatrice circulaire sur le pectoral gauche.

— Je veux juste savoir un truc, Kohler. (Elle aimait prononcer son nom même s'il était un peu étrange (*NdT : Kohler = Colère*). Pourquoi es-tu venu chez moi ?

Il eut un léger sourire, comme si sa méfiance lui plaisait.

— Je suis venu m'occuper de toi, Elizabeth.

Bon, il l'avait certainement fait.

— Beth. On m'appelle Beth.

Il hocha la tête. « Beth. »

Puis il se leva et prit sa chemise. Ses doigts tâtonnèrent sur le devant comme s'il cherchait les boutons. Il n'allait pas en retrouver beaucoup, pensa-t-elle. La plupart étaient par terre.

— Tu as une corbeille dans le coin ? demanda-t-il, comme s'il avait eu la même idée.

— Là-bas, dans le coin.

— Où ça ?

Elle se leva, tenant le drap enroulé autour d'elle, et prit la chemise. Jeter la chemise paraissait une solution un peu extrême.

Lorsqu'elle regarda Kohler, il avait mis un holster noir sur sa peau nue. Deux dagues se croisaient au centre de sa poitrine, poignées inclinés vers le bas.

Curieusement, elle se sentit rassurée en voyant ces armes. Parce que l'arrivée de Kohler avait enfin une explication logique.

— C'est Butch, pas vrai ?

— Butch ?

— Il t'a demandé de me protéger ?

Il enfila son blouson, dont le volume rendit ses épaules plus massives encore. Le cuir était aussi sombre que ses cheveux noirs et un motif compliqué brodé au fil noir ornait l'un des revers.

— Le type qui t'a attaquée la nuit dernière, demanda-t-il, tu le connaissais ?

— Non. (Elle serra ses bras autour de son corps.)

— Tu t'entends bien avec les flics ?

— Oui, depuis toujours.

— Ils t'ont donné son nom ?

— Oui. (Elle hocha la tête.) Mais je n'arrivais pas à y croire quand Butch me l'a dit. Je croyais qu'il se fichait de moi. Billy Riddle ? Ça fait plus penser à un personnage de *Bonjour Sésame* (NdT : Émission de télévision éducative pour enfants,) qu'à un violeur, mais il a manifestement des antécédents et un casier—

Elle s'arrêta net. Le visage de Kohler était devenu si cruel qu'elle recula.

Mon Dieu, si Butch était déjà brutal avec les suspects, ce type-là était encore pire, pensa-t-elle.

Puis l'expression de Kohler changea, comme s'il enterrait sa colère pour ne pas l'effrayer. Il alla jusqu'à la salle de bain et ouvrit la porte. Lorsque Boo lui sauta dans les bras, un ronronnement puissant s'éleva.

Mais ce n'était sûrement pas celui du chat.

Le son guttural provenait de l'homme qui tenait le chat lové contre lui. Boo adorait cette attention et frottait sa tête contre la large paume qui le caressait.

— Je vais te laisser mon numéro de portable, Beth. N'hésite pas à m'appeler si tu as quoi que ce soit. (Il reposa le chat à terre et énuméra une suite de chiffres. Les lui fit répéter jusqu'à ce qu'elle les ait mémorisés.) Si je ne te

revois pas cette nuit, je veux que tu viennes demain matin au 816 avenue Wallace. Je t'expliquerai tout.

Puis il la regarda.

— Viens ici, dit-il.

Son corps obéit avant que son cerveau lui ait intimé l'ordre de bouger.

Dès qu'elle s'approcha de lui, il la prit par la taille et l'attira contre son corps dur. Ses lèvres se posèrent sur les siennes, chaudes et avides, et il enfouit son autre main dans ses cheveux. À travers son pantalon de cuir, elle sentit qu'il était à nouveau excité.

Et elle aussi était prête à refaire l'amour.

Quand il releva la tête, il caressa doucement sa clavicule.

— J'avais pas prévu ça.

— Kohler, c'est ton prénom ou ton nom de famille ?

— Les deux. (Il l'embrassa sur la gorge, aspirant sa peau. Elle laissa tomber la tête en arrière et la langue courut tout le long de son cou.) Beth ?

— Hmm ?

— Ne t'inquiète pas de Billy Riddle. Il va recevoir ce qu'il mérite.

Il l'embrassa une dernière fois, puis sortit dans la cour par la porte-fenêtre.

Elle posa la main sur son cou, à l'endroit où la langue de Kohler s'était posée. Sa peau en vibrait encore.

Beth se précipita vers la fenêtre et releva le store.

Il avait déjà disparu.

Kohler se matérialisa dans le salon de chez Darius.

Jamais il n'aurait imaginé que la soirée se déroulerait ainsi, et cette nouvelle complication n'allait pas améliorer la situation.

Beth était la fille de Darius. Toute sa vie allait être chamboulée. Pire encore, elle avait subi une agression sexuelle la nuit précédente, bon sang.

La moindre des corrections aurait été de la laisser tranquille. Ouais. À quand remontait la dernière fois où il s'était montré digne de sa lignée ?

Rhage apparut devant lui. Sur son pantalon de cuir, le vampire portait un long manteau noir dont le contraste avec ses cheveux clair et son visage parfait était détonnant. Il était de notoriété publique que le Frère utilisait sans complexe son physique pour attirer le sexe opposé. Après une nuit de combat, il aimait bien se calmer en baisant une femelle. Ou deux.

Rhage aurait souffert d'obésité si le sexe avait été de la bouffe. Mais le guerrier n'était pas qu'une belle gueule. C'était le meilleur combattant de la Confrérie, le plus fort, le plus rapide, le plus efficace. Doté à la naissance d'une puissance physique hors norme, il préférait affronter les *lessers* à main nue et n'utilisait ses dagues que pour porter le coup fatal. Il affirmait que c'était la seule façon d'apprécier le boulot. Sinon, les combats ne duraient pas assez.

De tous les Frères, Hollywood était celui dont les jeunes vampires parlaient le plus. Ils l'admiraient, voulaient lui ressembler. Mais son fan-club ignorait ce qui se cachait sous la brillante apparence et l'aisance du vampire.

Rhage était maudit. Littéralement. Il s'était attiré de sérieux ennuis peu après sa transition. Aussi la Vierge Scribe— la puissante déité qui régissait l'espèce depuis l'Autre Côté— lui avait infligé un terrible châtement. En guise de thérapie, il devait endurer deux siècles d'enfer, possédé par une bête féroce qui émergeait chaque fois qu'il ne réussissait pas à se contrôler.

Comment ne pas le plaindre ?

— On fait comment, ce soir ? demanda Rhage.

Kohler ferma un moment les yeux. Et revit une image brouillée du corps de Beth qui se cambrait pour mieux s'offrir tandis qu'il la regardait, la tête entre ses jambes. Et lorsqu'il repensa au goût qu'elle avait, il serra les points à s'en faire craquer les doigts.

*Je la veux*, pensa-t-il.

— Je suis prêt à sortir, répondit-il.

— Attends un peu. C'est quoi ça ? demanda Rhage.

— De quoi tu parles ?

— De cette expression que tu as. Et merde, où as-tu fourré ta chemise ?

— Ta gueule.

— Qu'est-ce... ? Ben mon salaud ! (Rhage éclata de rire.) Tu t'es enfin décidé à baiser, pas vrai ?

Kohler ne voulait pas entendre parler de Beth comme ça. Et pas seulement parce qu'elle était la fille de Darius.

— Ferme-la, Rhage. C'est pas le moment.

— Hey, c'est pas moi qui vais te critiquer. Je voudrais juste savoir si c'était un bon coup. Parce que t'as pas l'air très détendu, mon Frère. Il faudrait peut-être que je lui apprenne un truc ou deux avant que tu recommences—

Kohler se rua en avant et plaqua délibérément Rhage contre le mur, manquant décrocher un miroir avec les épaules du vampire.

— Ou tu fermes ta grande gueule ou je te démolis. Choisis, Hollywood.

Bien entendu, il savait que le Frère plaisantait, mais il trouvait cependant malsain de mêler cette rencontre entre Beth et lui à l'habituelle promiscuité sexuelle de Rhage.

Peut-être aussi que Kohler se montrait plus qu'un peu possessif.

— Tu as choisi ? insista-t-il d'une voix gouailleuse.

— D'accord, j'ai compris. (Rhage affichait un grand sourire, ses dents comme un éclair blanc dans son étonnant visage.) Mais allez, mec, relax. Tu ne t'occupes jamais des femelles d'habitude, alors ça me fait plaisir que tu aies pris ton pied, c'est tout.

Kohler ne répondit pas.

— Mais quand même, insista Rhage, elle n'a pas dû être tellement—

Cette fois, Kohler sortit une dague qu'il planta dans le mur, à deux centimètres du crâne blond. Le bruit de l'acier qui se plantait dans le plâtre était plutôt agréable, pensa-t-il.

— Arrête de me chercher là-dessus, grogna-t-il. Compris ?

Le Frère hocha prudemment la tête tandis que le manche de la dague vibrait près de son oreille.

— Ah, ouais. Je crois avoir saisi l'idée générale.

La voix de Tohrment fit baisser la tension ambiante.

— *Waouh*. Rhage, tu es encore en train de raconter des conneries ?

Kohler resta figé encore un moment, histoire de s'assurer que le message était bien passé. Puis il arracha la dague du mur et recula, puis arpenta la pièce en attendant l'arrivée des autres Frères.

Quand Viscs entra, Kohler le prit à part.

— J'ai besoin de toi pour un service.

— Vas-y.

— Un humain. Billy Riddle. Je veux que tu fasses travailler ton ordinateur magique. Je veux savoir où il vit.

V se caressa la barbe.

— Il est du coin ?

— Je crois.

— C'est comme si c'était fait, monseigneur.

Quand ils furent tous là— et même Zadiste leur fit l'infime honneur d'arriver à l'heure— Kohler ouvrit le bal.

— Qu'est-ce qu'on a récupéré sur le portable de Strauss, V ?

Viscs arracha sa casquette des *Red Sox* et passa la main dans ses cheveux noirs. Il parla en remettant sa casquette.

— Le mec aimait traîner avec des gros-bras, pseudo-militaires ou fans de Jackie Chan (*NdT : Acteur et scénariste chinois, mondialement connu dans le Kung Fu et les films d'action*). Il y a des appels vers *Gold Gym*, un club de paint-ball, et deux *dojos*. Oh, et il aime aussi les bagnoles. Il y a un atelier de mécanique dans les numéros en mémoire.

— Des appels personnels ?

— Quelques-uns. Un vers une ligne fixe résiliée depuis deux jours. Les autres vers des portables impossibles à tracer. Pas des locaux. Je les ai appelés plusieurs fois, sans succès. Évidemment, vu qu'ils ont des identificateurs d'appels, ça aide pas.

— T'as vérifié ses antécédents sur Internet ?

— Ouais. Le truc classique du délinquant juvénile attiré par la violence. Il colle parfaitement au profil d'un *lesser*.

— Et chez lui ? (Kohler se retourna pour jeter un coup d'œil aux jumeaux.)

Fhurie regarda son frère et prit la parole :

— Un trois-pièces sur le fleuve. Vivait seul. N'avait pas grand-chose. Quelques armes sous le lit. Des balles en argent. Une veste en Kevlar (*NdT : Fibre synthétique très résistante utilisée pour les gilets pare-balles*). Une collection de magazines porno qui, bien évidemment, n'était plus d'actualité.

— Tu as pris sa jarre ?

— Ouais. Je l'ai ramenée chez moi. Je l'apporterai à la Tombe plus tard dans la nuit.

— Bien. (Kohler regarda le groupe.) On se sépare. Surveillez les zones de bureaux. Je veux entrer dans les bâtiments. On cherche leur quartier général.

Il répartit les Frères par deux, prenant Viscs avec lui. Il dit aux jumeaux de se rendre au *Gold Gym* et au club de paint-ball. Donna les centres d'arts martiaux à Tohr et à Rhage. Viscs et lui allaient inspecter l'atelier de mécanique dont il espérait beaucoup.

Parce que, pour piéger un véhicule en mettant une bombe dessous, un dispositif de levage hydraulique s'avérait des plus utiles.

Avant qu'ils se séparent, Hollywood s'approcha, affichant un air grave inhabituel chez lui.

— Kohler, je suis désolé. Je suis vraiment con des fois, dit-il. Je ne voulais pas t'ennuyer. Ça n'arrivera plus.

Kohler sourit. L'ennui avec Rhage, c'était qu'il ne réfléchissait jamais avant d'agir ou parler. D'où son addiction au sexe et sa grande gueule.

Le problème était déjà lourd au naturel. Mais quand la malédiction le faisait basculer et que la bête se déchaînait...

— Je suis sérieux, mec, insista le vampire.

Kohler envoya une claque sur l'épaule du Frère. Dans l'ensemble, cet enfoiré était un mec bien.

— C'est bon, on oublie.

— N'hésite pas à me tomber dessus quand tu veux.

— Compte sur moi.

M. X choisit une ruelle du centre-ville qui soit sombre et accessible aux deux extrémités. Après avoir garé, en marche arrière, son monospace derrière un container à ordures, il jeta Cherry Pie sur son épaule et partit à pied, s'écartant de la voiture d'une vingtaine de mètres. Sur son dos, elle gémit un peu sous les secousses qui semblaient la déranger durant son trip.

Il la déposa par terre et elle ne se débattit pas quand qu'il lui trancha la gorge. Il regarda un moment le sang épais qui giclaît du cou ouvert, Dans l'obscurité, on aurait dit de l'huile de vidange. Il trempa le doigt dedans et le porta à son nez. À l'odeur, il détecta un paquet de maladies. Avait-elle su qu'elle avait une hépatite C à un stade avancé ? Il lui avait rendu service en lui épargnant une mort aussi lente que douloureuse.

Mais la tuer en parfaite santé ne lui aurait posé aucun problème.

Il s'essuya le doigt sur l'ourlet de sa jupe puis avança jusqu'à divers objets au rebut. Le vieux matelas ferait l'affaire. Il le plia contre le mur de brique, puis s'y assit, indifférent la puanteur du truc qui sentait la sueur et l'urine. Il sortit un pistolet hypodermique et attendit.

Le sang frais attirerait les civils vampires comme un accident de la route les corbeaux.

Effectivement, une silhouette apparut peu après au bout de la ruelle. Elle l'inspecta à droite et à gauche, puis s'y engouffra. M. X savait que ce qui approchait était bien ce qu'il attendait. Cherry était dissimulée par l'obscurité. Seule l'odeur subtile de son sang attirerait quelqu'un ici— et aucun nez humain n'était capable de la déceler.

La soif rendit le jeune mâle avide et il se jeta sur Cherry comme sur un buffet dressé en son honneur. Occupé à boire, il fut surpris par la première flèche qui se ficha dans son épaule. Sa réaction instinctive fut de protéger sa proie, et il entraîna le corps de Cherry derrière les poubelles.

Lorsque la seconde fléchette l'atteignit, il pivota et bondit en avant, les yeux rivés sur le matelas.

M. X se raidit, mais le mâle approchait avec plus d'agressivité que d'efficacité. Ses mouvements étaient mal-coordonnés, ce qui suggérait qu'il venait de passer sa transition et en était encore à apprendre à contrôler ses membres. Deux autres fléchettes ne le ralentirent pas. Manifestement, le *Domosedan*— un tranquillisant pour chevaux— ne suffisait pas. Contraint de se battre, M. X assomma sans difficulté le vampire d'un coup à la tête. Le mâle poussa un cri de douleur et s'effondra sur l'asphalte croupi.

Le bruit attira des curieux.

Fort heureusement, ce n'était que deux *lessers*— non des humains curieux ou pire la police. Les égorgeurs s'arrêtèrent au bout de la ruelle et, après s'être brièvement consultés, avancèrent pour étudier la situation.

M. X laissa échapper un juron. Il n'était pas encore disposé à se montrer ni à expliquer son plan. Il devait améliorer sa stratégie de collecte d'informations avant d'en parler aux *lessers* et de leur assigner un rôle. Après tout, un chef ne devait jamais déléguer ce qu'il n'avait pas lui-même déjà accompli et réussi.

C'était aussi dans son propre intérêt. Il ne pouvait savoir si l'un des égorgeurs ne chercherait pas à le court-circuiter en approchant directement l'Omega, soit pour s'approprier son idée, soit pour rapporter ses erreurs préliminaires. Le maître était prêt à accueillir les initiatives. De plus, question loyauté, il aurait gagné à prendre de la *Ritaline* (*NdT : Psychotrope utilisée contre le déficit de l'attention*).

Se faire sacquer version Omega était aussi expéditif qu'horrible. Comme l'ex-supérieur de M. X l'avait appris à ses dépens trois nuits plus tôt.

M. X récupéra ses fléchettes. Il aurait préféré tuer le vampire, mais il n'en avait plus le temps. Il abandonna le mâle gémissant et, collé au mur, s'enfuit dans la ruelle. Une fois remonté dans son monospace, il n'alluma ses phares qu'après être revenu dans la circulation.



## Chapitre 11

Lorsque le réveil de Beth sonna, elle le fit taire d'une claque. La sonnerie était inutile. Elle était levée depuis au moins une heure, son esprit surchauffé tournant à plein régime. Avec l'arrivée de l'aube, le mystère de sa nuit torride avait perdu de son attrait, la forçant à faire face à ses actes.

Coucher sans protection avec un parfait inconnu, c'était un sacré réveil-matin. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle n'avait jamais fait un truc pareil auparavant. Elle s'était toujours montrée prudente. Dieu merci, elle prenait la pilule pour régulariser son cycle, mais son estomac se nouait en pensant aux autres conséquences possibles. Quand elle le reverrait, elle lui demanderait s'il n'avait pas de MST et prierait pour que la réponse soit bien celle qu'elle voulait entendre. Et que ce soit la vérité.

Si elle avait eu plus d'expérience niveau sexe, peut-être aurait-elle eu des préservatifs chez elle. Mais depuis quand n'avait-elle pas couché avec quelqu'un ? Longtemps. Assez pour qu'une boîte de capotes soit périmée.

Le désert de sa vie sexuelle venait davantage d'un manque d'intérêt que de pseudo-valeurs morales. En fait, les hommes ne figuraient pas très haut sur sa liste de priorités— quelque part entre le détartrage de ses dents et la révision de sa voiture. D'ailleurs, elle n'avait même plus de voiture.

Elle s'était souvent demandé si quelque chose clochait chez elle, surtout en regardant les couples se promener dans la rue, main dans la main. La plupart des gens de son âge cherchaient fébrilement un partenaire, espérant l'emmener jusqu'à l'autel. Pas elle. Elle n'éprouvait aucun désir d'être avec un homme. Un moment, elle avait même envisagé la possibilité d'être attirée par les femmes. Ce n'était pas le cas.

La nuit précédente avait été une révélation.

Elle s'étira, une délicieuse langueur s'attardant dans ses cuisses. Elle ferma les yeux et évoqua la sensation de Kohler en elle, le sexe qui l'écartelait, les va-et-vient, jusqu'au moment où le grand corps s'était convulsé dans le sien dans un spasme intense. Et quand il l'avait à moitié écrasée en la serrant dans ses bras. Son corps se cambra involontairement, le souvenir était si vivace qu'elle sentait le désir peser sur son ventre. L'écho de ses orgasmes la fit se mordre la lèvre.

Avec un grognement, elle se leva et se dirigea vers la salle de bain. Elle vit la chemise qu'il avait jetée dans la corbeille après l'avoir arrachée de son torse, la ramassa et la porta à son visage. Le tissu noir portait son odeur.

Son désir s'accrut.

Comment avait-il connu Butch ? Travaillait-il aussi dans la police ? Elle ne l'avait encore jamais vu, mais elle ne connaissait pas tout le monde. Les Mœurs, songea-t-elle. Il devait travailler aux Mœurs. Ou peut-être diriger un groupe d'intervention anti-terrorisme.

Parce qu'il était manifestement le genre de mec à foncer dans une situation difficile sans ménager ses coups pour en ressortir.

Lorsqu'elle glissa la chemise sous son oreiller, elle eut le sentiment de retrouver ses seize ans. Puis elle aperçut par terre le soutien-gorge qu'il lui avait enlevé. Mon Dieu, l'avant était coupé net, lacéré par quelque chose d'aiguisé.

Bizarre.

Après une douche rapide et un petit déjeuner de deux biscuits d'avoine, une poignée de céréales et une briquette de jus de fruit, elle partit à pied jusqu'à son bureau. Il y avait déjà une demi-heure qu'elle fixait son économiseur d'écran quand le téléphone sonna. C'était José.

— On a encore été pas mal occupés la nuit dernière, annonça-t-il en bâillant.

— Une autre bombe ?

— Non. Un cadavre, On a trouvé une prostituée la gorge tranchée entre la rue du Commerce et la 3<sup>e</sup> Rue. Si tu passes au poste, je te montrerai les photos et le rapport. À titre officieux, s'entend.

— Bien sûr

Deux minutes après avoir raccroché, elle était dans la rue. Elle pensait passer au poste et continuer ensuite jusqu'à l'avenue Wallace.

Pour être franche, elle mourait d'envie de revoir son visiteur de minuit.

En chemin, le soleil du matin lui parut aveuglant. Aussi elle chercha ses lunettes de soleil dans son sac. Comme celles-ci ne suffisaient pas à épargner ses yeux, elle dut se protéger de la main. Ce fut un soulagement d'entrer dans le poste de police frais et peu éclairé.

José n'était pas à son bureau, mais elle tomba sur Butch, qui sortait du sien.

Il lui adressa un sourire flegmatique, qui dessina des rides au coin de ses yeux noisette.

— Ça va jaser si on continue à se voir autant.

— J'ai entendu dire que vous aviez une nouvelle affaire.

— Vous êtes bien renseignée.

— Des commentaires, inspecteur ?

— On a fait une déclaration à la presse ce matin.

— Qui n'a rien dit rien du tout. Allez, vous avez bien quelques infos pour moi ?

— Pas officiellement.

— Et officieusement ?

Il sortit un chewing-gum de sa poche et ôta le papier avec soin, plia la languette dans sa bouche et mordit dedans. Beth crut se souvenir qu'il avait fumé à un moment donné, mais ne le faisait plus ces temps-ci. D'où les chewing-gums.

— Ça restera entre nous, O'Neal. Juré.

Il lui montra une direction du menton.

— Dans ce cas, il vaut mieux une porte fermée.

Le bureau de Butch avait la même taille que la stalle de Beth au journal, mais lui au moins avait une porte et une fenêtre. Le mobilier était pire par contre. Le bureau en bois était si usé qu'il semblait avoir servi d'établi à un menuisier. Il y avait des échardes sur le dessus, et le vernis abimé absorbait la lumière du néon comme un assoiffé.

O'Neal lança à Beth un dossier avant de s'asseoir.

— On a trouvé la fille derrière des poubelles. Son sang a surtout fini dans l'égout, mais le médecin légiste a cependant décelé des traces d'héroïne. Elle a eu des rapports dans la soirée, mais là, rien d'étonnant.

— Oh, mon Dieu, c'est Mary ! s'exclama Beth en examinant le cliché macabre avant de se laisser tomber sur une chaise.

— Vingt-et-un ans. (Butch jura entre ses dents.) Merde, mais quel gâchis !

— Je la connais.

— Vous l'avez déjà vue au poste ?

— C'est bien avant. On a été dans la même famille d'accueil à un moment. Après, je l'ai croisée quelques fois. Ici, la plupart du temps.

Mary Mulcahy avait été une petite fille adorable. Elle se trouvait depuis un an dans une famille d'accueil avec Beth quand sa mère biologique l'avait réclamée. Deux ans plus tard, Mary était revenue sous la tutelle de l'État après avoir été abandonnée toute seule une semaine durant— à sept ans. Elle avait vécu de farine une fois les autres provisions terminées.

— J'avais entendu dire que vous étiez passée par là, dit Butch, le regard songeur. Je peux vous demander pourquoi ?

— À votre avis ? Je n'ai aucun parent. (Elle referma le dossier et le posa sur le bureau.) Vous avez trouvé une arme ?

Les yeux du flic s'étrécirent, mais plutôt gentiment. Comme s'il hésitait à laisser tomber le sujet.

— Une arme ? insista-t-elle.

— Un autre étoile ninja, Avec des traces de sang, mais pas celui de la fille. On a aussi trouvé des résidus de poudre à deux endroits, comme si quelqu'un avait allumé des fusées sur le sol. Difficile de croire qu'un tueur ait voulu attirer l'attention sur le corps.

— Vous pensez qu'il existe un lien entre la mort de Mary et la bombe dans la voiture ?

Il haussa ses larges épaules, indifférent.

— Possible. Mais si quelqu'un cherche à se venger sur *Big Daddy*, il aurait pu choisir une cible plus intéressante qu'elle. Pourquoi pas le mac directement.

Beth ferma les yeux et revit Mary à cinq ans, avec sa vieille Barbie sans tête sous le bras.

— Mais, reprit Butch, c'est peut-être juste un début.

Elle l'entendit remuer sa chaise et rouvrit les yeux alors qu'il contournait le bureau pour venir vers elle.

— Vous avez prévu quelque chose pour ce soir ? demanda-t-il.

— Ce soir ?

— Ouais. On pourrait dîner ensemble, vous et moi.

*Gros-Dur* voulait sortir avec elle ? Encore ?

Beth se leva, pour regagner un pied d'égalité.

— Ah... oui— Non. Je veux dire, merci mais non.

Même s'ils n'avaient pas eu une sorte de relation professionnelle, elle avait autre chose en tête. Incroyable. Elle voulait être disponible au cas où l'homme en cuir voudrait la revoir ce soir. En plus de ce matin— quand elle irait chez lui.

Mon Dieu, ils avaient couché ensemble une fois et là voilà à faire des projets. Ce n'était jamais très bon de rêver.

Butch eut un sourire cynique.

— Un jour, je trouverai pourquoi vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime bien. Vous ne vous laissez emmerder par personne et, même si je n'approuve pas vos méthodes, je dois reconnaître avoir apprécié que vous recassiez le nez de Billy Riddle.

Les traits durs de Butch s'adoucirent. Lorsqu'il planta ses yeux dans ceux de Beth, elle s'étonna un peu de ne pas être attirée par lui.

— Et merci de m'avoir envoyé votre ami, la nuit dernière, ajouta-t-elle en mettant son sac sur l'épaule. J'avoue qu'il m'a foutu la trouille au début.

Juste avant qu'il ne lui enseigne le meilleur usage du corps humain.

Butch fronça les sourcils.

— Quel ami ?

— Celui qui s'habille comme un cauchemar gothique, tout en cuir. Dites-moi, il travaille bien aux Mœurs, non ?

— Merde, mais de quoi vous parlez ? Je ne vous ai envoyé personne.

Beth devint livide.

L'air soupçonneux et l'inquiétude grandissante qu'elle lisait sur le visage de Butch ne lui donnèrent pas envie de continuer la conversation.

Elle se dirigea vers la porte.

— C'est pas grave.

— Attendez. (Butch la saisit par le bras.) Qui était chez vous hier soir ?

Elle aurait aimé le savoir.

— Personne. Comme je vous l'ai dit, c'est pas grave. À plus tard.

Elle se précipita vers la sortie, le cœur battant la chamade. Une fois dehors, elle grimaça dès que la luminosité la frappa au visage.

Une chose était claire : Il était hors de question qu'elle aille au rendez-vous fixé, même si le 816 avenue Wallace se trouvait dans l'un des meilleurs quartiers de la ville et qu'on était en plein jour.

À 16 heures, Kohler était prêt à exploser.

Il n'avait pas pu retourner chez Beth la nuit précédente.

Et elle n'était pas venue ce matin.

Son absence pouvait signifier deux choses : Soit il lui était arrivé quelque chose, soit elle l'envoyait promener.

Il vérifia l'heure du bout des doigts sur le réveil en braille. Le soleil n'était pas près de se coucher.

Foutues journées d'été. C'était trop long. Beaucoup trop long.

D'un pas nerveux, il alla dans la salle de bain, se rafraîchit le visage à l'eau et appuya ses bras sur le comptoir en marbre. À la lueur de la bougie posée à proximité du lavabo, il regarda fixement son reflet, sans distinguer autre chose qu'une masse floue de cheveux noirs, deux sourcils broussailleux et le contour de son visage.

Il était éreinté. Il n'avait pas dormi de toute la journée, et la nuit précédente avait été un désastre.

Sauf avec Beth. Ça avait été...

Il jura et se sécha. Bon sang, mais qu'est-ce qui clochait chez lui ? Coucher avec cette femelle était ce qu'il y avait de pire de tout le merdier de la veille. À cause de cet intermède sidérant, il ne pensait plus qu'à elle, se retrouvait dans un état d'excitation sexuelle permanente et d'une humeur de chien.

Au moins, pour le dernier truc, c'était son mode de fonctionnement habituel.

Bon Dieu, la nuit dernière avait été une catastrophe intégrale.

Après avoir quitté les Frères, Viscs et lui s'étaient rendus dans l'atelier de mécanique. Qui était fermé à double tour mais, après avoir inspecté les alentours, ils s'y étaient introduits par effraction. L'endroit n'était pas un centre d'opérations. D'abord, le bâtiment délabré était trop petit. Ensuite, il n'y avait pas de cave secrète. Par ailleurs, le quartier n'allait pas. Il y avait quelques petits restaurants ouverts toute la nuit, dont un fréquenté par les flics. L'endroit était trop exposé.

Avant de rentrer chez Darius, ils avaient fait un rapide détour au *Screamer* parce que V voulait de la Goose. En sortant du club, ils tombèrent sur un os.

À partir de là, les choses empirèrent de pas terribles à franchement merdiques.

Dans une ruelle, ils avaient trouvé un vampire civil grièvement blessé que deux égorgeurs s'apprêtaient à achever. Il leur avait fallu un moment pour se débarrasser des *lessers*, bien aguerris. Du coup, à la fin du combat, le vampire était mort.

Le jeune mâle avait été cruellement torturé, son corps transpercé en maints endroits. Vu les marques à vif sur ses genoux et le gravier incrusté dans ses paumes, il avait tenté plusieurs fois de s'enfuir. Il avait aussi du sang humain autour de la bouche, et la même odeur flottait dans l'air, mais Viscs et Kohler n'avaient pas pu s'attarder pour chercher la femelle qui avait été mordue.

La cavalerie était annoncée.

En effet, juste après qu'ils aient désintégré les *lessers* pour les renvoyer à leur créateur, les sirènes de la police avaient retenti, un rugissement acoustique qui indiquait qu'un témoin quelconque avait téléphoné au 911— sans doute après avoir entendu la bagarre ou vu les éclairs de lumière. Les deux guerriers avaient à peine eu le temps de s'éclipser avec le cadavre dans le 4x4 Escalade de V.

De retour chez Darius, V avait fouillé le mort. Le portefeuille du mâle contenait un morceau de papier avec des caractères en Langage Ancien. Nom, adresse, âge. Six mois à peine après sa transition. Si jeune, bordel.

Une heure avant l'aube, ils avaient ramené le corps dans les faubourgs les plus éloignés de la ville, jusqu'à une maison à l'aspect cossu dissimulée dans la forêt. Un vieux couple de civils avait ouvert la porte. En trouvant deux guerriers sur leur seuil, leur terreur était montée aux narines de Kohler comme un feu de feuilles fanées. Ils avaient confirmé avoir un fils, et Viscs était retourné vers la voiture pour ramener les restes mortuaires. Le père s'était précipité vers son enfant, le prenant des bras de Viscs. Pendant que Kohler rattrapait la mère au moment où elle s'effondrait.

Que la mort de son fils ait été *ahvengée* avait un peu calmé le chagrin du père, Mais ça ne suffisait pas. Pas pour Kohler.

Il ne s'arrêterait qu'après avoir exterminé tous les *lessers*.

Kohler ferma les yeux, concentré sur les battements du rap de Jay-Z, *The Black Album*. Il essayait d'oublier la nuit précédente. Des bruits rythmés se firent entendre à la porte malgré la musique. Il l'ouvrit mentalement.

— Qu'est-ce qui se passe, Fritz ?

Le majordome entra avec un plateau d'argent.

— J'ai pris la liberté de vous préparer un repas, maître.

Fritz déposa le plateau sur la table basse devant le canapé. Il souleva le couvercle du plat et Kohler sentit l'arôme d'un poulet aux herbes.

En y réfléchissant, il avait faim.

Il se dirigea vers le canapé où il s'assit et prit une fourchette en argent massif. Il observa le service de table.

— On peut dire que Darius aimait les trucs luxueux, pas vrai ?

— Oh, oui, maître. Rien que le meilleur pour mon *princeps*.

Le majordome s'attarda dans la pièce tandis que Kohler s'appliquait à détacher sa viande de l'os avec ses couverts. La dextérité n'était pas au nombre de ses talents, aussi il finit par y mettre les doigts.

— Le poulet est-il à votre goût, maître ?

Kohler acquiesça sans cesser de mâcher.

— Vous en connaissez un rayon en cuisine, Fritz.

— Je suis si heureux que vous ayez décidé de rester ici.

— Pas longtemps. Mais ne vous inquiétez pas, vous aurez quelqu'un d'autre à dorloter.

Kohler planta sa fourchette dans ce qui ressemblait à de la purée. C'était du riz, qui s'éparpilla partout. Il jura et tenta de rassembler les grains du bout du doigt.

— Et elle sera bien plus facile à vivre que moi, ajouta-t-il.

— J'aime être à votre service. Maître, je ne ferai plus de riz. Et je veillerai dorénavant à ce que votre viande soit coupée. Je n'y avais pas pensé.

Kohler s'essuya la bouche avec une serviette en lin.

— Fritz, perdez pas votre temps avec moi.

Fritz eut un petit rire.

— Darius avait vraiment raison à votre sujet, maître.

— En me traitant de méchant con ? Ouais, il avait l'œil pour juger les gens. (Kohler pourchassa un morceau de brocoli avec sa fourchette. Et merde. Il détestait manger, surtout si quelqu'un l'observait.) Je n'ai jamais compris pourquoi il tenait tellement à ce que je m'installe ici. Personne ne peut à ce point avoir besoin de compagnie.

— C'était pour vous.

Kohler étrécit les yeux derrière ses lunettes noires.

— Vraiment ?

— Il s'inquiétait que vous soyez seul. À vivre en ermite. Sans véritable *shellane*, sans *doggen*. Il disait que votre isolement était une punition que vous vous étiez imposée.

— Pas du tout. (Le ton coupant de Kohler interrompit la voix aimable du majordome.) Et si vous voulez rester ici, vous garderez pour vous ce genre de théories, compris ?

Fritz sursauta comme s'il avait été giflé. Il s'inclina profondément et s'apprêta à sortir de la pièce.

— Je vous présente mes excuses, maître. Il était très présomptueux de ma part de m'adresser ainsi à vous.

La porte se referma doucement.

Kohler s'appuya contre le canapé, la fourchette de Darius serrée dans la main.

Ah Seigneur. Ce foutu *doggen* rendrait un saint enragé. D'abord, Kohler n'était pas tout seul. Et ne l'avait jamais été. La vengeance lui tenait compagnie.

M. X étudia les deux élèves qui luttaient l'un contre l'autre. Ils étaient bien assortis, de gabarit similaire, dix-huit ans tous les deux, une ossature solide, mais il savait lequel des deux vaincrait.

En effet, après un coup de pied latéral, vigoureux et rapide, un élève se retrouva au sol.

M. X proclama la fin du match, et ne dit rien quand le vainqueur tendit la main au perdant pour l'aider à se relever. Cette démonstration de courtoisie était agaçante au plus haut point, et il eut envie de les punir tous les deux.

Le premier code de la Société était clair : Ce qui tombe à terre doit être frappé jusqu'à rester raide. Aussi simple que ça.

Néanmoins, il ne s'agissait ici que d'un entraînement. Et les parents qui laissaient leurs fils tâter de la violence n'auraient pas apprécié voir leurs précieux rejetons rentrer à la maison pour être enterrés.

Les deux élèves s'inclinèrent devant lui. Le visage du perdant— Nullard— était rouge vif, et pas seulement à cause de l'exercice. M. X laissa la classe regarder, car il savait que la honte et la gêne constituaient des aspects importants du processus de rééducation.

Il adressa un signe de tête au vainqueur.

— Bon travail. Mais soit plus rapide à l'envoyer à terre la prochaine fois, d'accord ?

Il se tourna vers Nullard, l'examina de la tête aux pieds, remarqua sa respiration lourde et ses jambes tremblantes.

— Tu sais où aller, dit-il.

Nullard cligna des yeux et se dirigea vers la cloison vitrée qui séparait la salle de l'entrée. Comme prévu, il resta debout face à la vitre, la tête dressée pour que ceux qui entraient dans le bâtiment puissent le voir. S'il essayait les larmes de ses joues, il devrait à nouveau subir la punition à l'entraînement suivant.

M. X scinda la classe et leur assigna divers exercices. Il les observa, corrigea les postures et la position des bras, mais son esprit était ailleurs.

La nuit précédente n'avait pas été une réussite. Loin de là.

Une fois rentré chez lui, il avait écouté la fréquence de la police et appris que le corps de la prostituée avait été trouvé peu après 3 heures du matin. Aucune mention du vampire. Peut-être les *lessers* l'avaient-ils emporté pour le torturer.

Il regrettait que les choses ne se soient pas déroulées comme prévu. Et souhaitait retourner sur le terrain. Il utiliserait une autre humaine comme appât, en la saignant au dernier moment. Mais il devait mieux doser ses tranquillisants. Il avait commencé assez bas pour ne pas tuer le civil avant d'avoir pu le faire parler. Manifestement, il fallait augmenter la dose.

Mais c'était foutu pour ce soir.

M. X considéra Nullard.

La soirée serait consacrée au recrutement. Les rangs devaient être étoffés après l'élimination d'un nouvel arrivant deux nuits plus tôt.

Des siècles auparavant, lorsque les vampires étaient bien plus nombreux, la Société comptait des centaines de membres, répartis sur l'ensemble du continent européen ainsi que dans les nouvelles colonies d'Amérique du Nord. Mais maintenant que la population vampire avait diminué, les effectifs de la Société aussi. Par nécessité. Un *lessers* inactif s'ennuyait et devenait vite incontrôlable. Chacun était recruté pour sa propension à la violence, et de tels instincts meurtriers ne pouvaient être laissés en friche parce que les cibles se faisaient rares. Certains *lessers* avaient dû être éliminés pour avoir tué d'autres *lessers* dans des conflits de rivalité. Leur agressivité devenait plus manifeste en période d'inactivité. Pire encore, d'autres avaient commencé à s'en prendre aux humains pour se distraire.

Si la première infraction était un déshonneur et une nuisance, la seconde relevait de l'inacceptable. Non que l'Omega se soucie des pertes humaines, bien au contraire. Mais la discrétion, les agissements dans l'ombre, les assassinats promptement exécutés étaient la signature des égorgeurs. Attirer l'attention des humains était interdit, et rien de tel que des morts inexplicables pour rendre les *Homos sapiens* nerveux.

Voilà une autre raison qui rendait délicate la gestion des nouvelles recrues. Qui montraient plus de haine que de concentration. Il était crucial d'attaquer au bon moment pour préserver le secret de la guerre qui opposait depuis des siècles les vampires à la Société.

Néanmoins, les rangs devaient être étoffés.

M. X considéra Nullard et sourit, attendant avec impatience la nuit à venir.

Peu avant 19 heures, M. X se dirigea vers les faubourgs et trouva facilement le 3461 de la rue Pillar. Il gara son Hummer et attendit, passant le temps à observer la maison à mi-étages, si caractéristique de l'Amérique moyenne. Deux cents mètres carrés, nichés au centre d'un petit terrain avec un grand arbre. Les voisins habitaient assez près pour lire, au petit déjeuner, la marque de céréales des gamins et le soir, celle de la bière des parents.

Une vie normale et heureuse. Du moins en apparence.

La porte s'ouvrit brusquement et le perdant de l'après-midi se rua dehors comme pour s'échapper d'un navire en perdition. Sa mère qui le suivait resta sur le seuil à regarder le gros 4x4 comme une bombe prête à exploser.

M. X baissa sa vitre et fit un signe de la main. Au bout d'un moment, elle lui rendit son salut.

Nullard montant dans le Hummer, les yeux brillants de convoitise devant le cuir des sièges et les commandes du tableau de bord.

— Bonsoir, dit M. X en démarrant.

Le gosse leva les mains et s'inclina maladroitement pour le salut requis.

— *Sensei.*

— Content que tu aies pu te libérer, dit M. X avec un sourire.

— Ouais, mais ma mère est une chieuse pas possible, vous savez. (Nullard essayait de jouer au dur en accentuant les mots grossiers.)

— Tu ne devrais pas parler d'elle de cette façon.

Nullard fut un moment troublé de devoir réajuster son comportement.

— Elle veut que je sois rentré à 23 heures, vous savez. Parce qu'on est en semaine, vous savez, et que je dois travailler demain matin.

— Tu seras rentré à l'heure, j'y veillerai.

— Où on va ?

— De l'autre côté de la ville. Voir quelqu'un que j'aimerais te présenter.

Un peu plus tard, M. X s'arrêta dans une longue allée qui serpentait entre des arbres éclairés et des sculptures en marbre de facture antique. Il y avait aussi des topiaires (*NdT : Arbustes de jardin taillés dans un but décoratif pour former des sujets de formes variées,*) en forme d'animaux, comme des décorations sur un gâteau en pâte d'amande : Un chameau, un éléphant, un ours. La taille avait été réalisée par un expert, et les formes étaient extrêmement réalistes.

Ça doit coûter un paquet à entretenir, songea M. X.

— Waouh. (Nullard tordait le cou pour tout voir, un excellent échauffement.) Qu'est-ce que c'est ? Un parc d'attraction ? Vous avez vu ça ! Hey, c'est un lion. Vous savez, ça me plairait d'être vétérinaire, plus tard. Vous savez, ça doit être sympa de sauver les animaux.

Il y avait vingt minutes que Nullard était dans la voiture et M. X saturait déjà. Le gars était comme un cheveu dans la nourriture : Un truc à recracher tout de suite. Et pas seulement parce qu'il répétait « *Vous savez* » jusqu'à plus soif

Après un tournant, une demeure massive en briques rouges apparut. Billy Riddle était dehors, adossé à une colonne blanche. Il portait son blue-jean très bas sur les hanches, ce qui dévoilait le haut de son caleçon. Et jouait avec un trousseau de clés qu'il balançait au bout d'un cordon. Lorsqu'il aperçut le Hummer, il se redressa et un sourire fit remuer le pansement de son nez.

Nullard s'agita sur son siège comme s'il avait été piégé.

Billy se dirigea vers la portière avant côté passager, son corps musclé se mouvant avec souplesse. Quand il vit que l'autre avait déjà pris le siège avant, il lui jeta un regard noir et menaçant. Nullard détacha sa ceinture de sécurité et posa la main sur la poignée.

— Non, déclara M. X, Billy va s’asseoir derrière toi.

Nullard se cala dans le siège et se mordit la lèvre.

Comme l’autre ne libérait pas la place à l’avant, Billy ouvrit bruyamment la portière arrière et monta. Il croisa les yeux de M. X dans le rétroviseur et son hostilité se mua en respect,

— *Sensei.*

— Comment vas-tu ce soir, Billy ?

— Bien.

— Parfait. Fais-moi plaisir et remonte ton pantalon.

Billy tira sur sa ceinture tout en fixant des yeux la nuque de Nullard. Il la regardait comme s’il voulait y percer un trou et, à en juger par l’agitation de ses doigts, celui-ci le savait.

M. X sourit.

*Tout est affaire de chimie, pensa-t-il.*

## Chapitre 12

Beth se cala dans son fauteuil et s'étira les bras. L'écran de son ordinateur scintillait devant elle.

Pas à dire, Internet était drôlement pratique.

D'après les recherches qu'elle venait d'effectuer, le 816 avenue Wallace appartenait à un dénommé Fritz Perlmutter. Qui avait acquis sa propriété en 1979 pour peu plus de 200 000 dollars. Quelques recherches complémentaires sur Google avec le nom de Perlmutter, et elle trouva un certain nombre de personnes avec F comme initiale niveau prénom, mais aucune ne vivait à Caldwell. Après avoir cherché en vain dans des bases de données gouvernementales, elle demanda à Tony de pirater quelques sites pour elle.

Il s'avéra que Fritz était un type du genre honnête, qui respectait la loi. Sa situation financière était irréprochable. Il n'avait eu de problèmes ni avec le fisc ni avec la police. N'avait jamais été marié non plus. En outre, il appartenait au groupe privé des clients de la banque locale, ce qui indiquait qu'il avait beaucoup d'argent. Mais ce fut tout ce que Tony réussit à découvrir.

Après un rapide calcul, elle conclut que le très respectable M. Perlmutter devait avoir dans les soixante-dix ans.

En quoi quelqu'un comme lui était-il lié à son maraudeur de minuit ?

Peut-être que l'adresse était fausse.

Tu parles d'une surprise. Un type en cuir noir et armé jusqu'aux dents qui balançait de fausses infos ? On n'est pas aidé.

Quoi qui il en soit, le 816 de l'avenue Wallace et Fritz Perlmutter étaient tout ce qu'elle avait.

En compulsant les archives du *Courrier de Caldwell*, elle découvrit quelques articles sur la maison. Qui figurait au registre national des demeures historiques comme un magnifique exemple du style fédéral. Elle trouva également quelques chroniques sur les travaux réalisés après son acquisition par Mr Perlmutter. Bien évidemment, l'association de l'historique locale essayait depuis des années de visiter la propriété pour voir le résultat des rénovations, mais Mr Perlmutter avait décliné toutes les demandes. Dans les courriers au rédacteur en chef, on sentait la frustration sous-jacente des mordus d'architecture et leur approbation réticente des restaurations extérieures.

En lisant le détail des travaux, Beth prit une pastille Rennie qu'elle croqua, et la poudre compacte se colla dans ses molaires. Elle avait encore mal estomac. Et faim en même temps. Génial, comme combinaison.

Peut-être était-ce la frustration. Dans le fond, elle n'avait rien appris. Elle avait vérifié le numéro de téléphone portable que l'homme lui avait donné. Impossible à tracer. Vu ce manque d'informations, elle était plus que jamais déterminée à ne pas approcher de l'avenue Wallace. Et éprouvait comme un vague besoin d'aller se confesser.

Elle regarda l'heure. Presque 19 heures.

Cédant à sa fringale, elle décida d'aller dîner. Autant faire l'impasse sur l'église Notre Dame et opter pour les nourritures terrestres. Elle se pencha pour regarder de l'autre côté de la cloison. Tony était déjà parti.

Elle n'avait pas envie de rester seule.

Sur une impulsion stupide, elle décrocha le téléphone et appela le poste de police.

— Ricky ? C'est Beth. L'inspecteur O'Neal est par là ? D'accord, merci. Non, pas de message. Non. Pas besoin de le biper. C'est pas important.

C'était aussi bien. *Gros-Dur* n'était pas vraiment le genre de compagnie dont elle avait besoin. Trop de complications potentielles.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, et resta absorbée par la course de l'aiguille des minutes autour du cadran. Les heures de la soirée s'étiraient devant elle comme un parcours d'obstacles, des heures à fuir et à surmonter.

Si possible rapidement.

Peut-être passerait-elle s'acheter un truc à manger avant d'aller au cinéma. Tout serait bon pour retarder le moment de rentrer chez elle. En y réfléchissant, elle ferait probablement mieux de prendre une chambre dans un motel pour la nuit. Au cas où l'homme reviendrait la chercher.

Elle venait de se déconnecter de lorsque le téléphone sonna. Elle décrocha à la seconde sonnerie.

— Il paraît que tu me cherches.

La voix de Butch O'Neal est rocailleuse, se dit-elle. Mais agréable.

— Ah. Oui. (Elle repoussa ses cheveux en arrière.) Tu es toujours libre pour dîner ?

Son rire fut comme un sourd grondement.

— Je serai devant le journal dans un quart d'heure.

Il raccrocha juste avant qu'elle puisse glisser un avertissement du genre : « Juste pour dîner ». Histoire d'être bien claire.

Une fois le soleil couché, Kohler pénétra dans la cuisine en portant le plateau d'argent et les restes de son repas. Ici aussi, comme toujours avec Darius, c'était le top niveau. Des appareils ménagers en inox de qualité industrielle. De nombreux placards et un plan de travail en granit. D'innombrables fenêtres. Trop de lampes.

Fritz était près de l'évier, à récurer quelque chose. Il regarda par-dessus son épaule.

— Maître, vous n'aviez pas à rapporter ça.

— Si. (Kohler déposa le plateau sur le comptoir et s'y appuya.)

Fritz arrêta l'eau.

— Désirez-vous quelque chose ?

*À vrai dire, il aurait d'abord voulu ne pas être aussi con.*

— Fritz, ne vous inquiétez pas pour votre boulot ici. C'est du solide. Je voulais vous le rappeler.

— Merci, maître. (La voix du majordome était très basse.) Je ne sais pas ce que je ferais sans personne dont m'occuper. Et cette demeure est un peu comme mon foyer.

— Absolument. Pour aussi longtemps que vous le voudrez.

Kohler se retourna et se dirigea vers la porte. Il était presque sorti de la pièce quand Fritz lui dit :

— C'est aussi votre foyer, maître.

Kohler secoua la tête.

— J'ai déjà un endroit où dormir. Et rien besoin d'autre.

En revenant dans le couloir, il se sentait d'humeur belliqueuse. Bon sang, pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Beth. Sinon il allait massacrer le coupable.

Et si elle avait décidé de l'éviter ? Aucune importance. Bientôt, son corps ressentirait un besoin que lui seul pourrait assouvir. Alors tôt ou tard, elle serait forcée de revenir vers lui. Ou de mourir.

Il songea à la douceur de son cou. Se souvint d'avoir fait courir sa langue le long de la veine qui partait de son cœur. Enivrante sensation. Ses canines s'allongèrent comme si elle était là, devant lui. Comme s'il pouvait planter ses dents en elle et boire. Le corps frémissant, Kohler ferma les yeux. Son estomac, pourtant repu, se transforma en abîme, creusé par une faim féroce et douloureuse.

Il chercha à se souvenir de la dernière fois où il avait bu. Un bail sans doute, mais quand même, pas à ce point-là...

Il s'efforça de se calmer. De se maîtriser. Ce qui était comme vouloir ralentir un train au frein à main, mais un brin de conscience finit par calmer sa terrible soif de sang.

En reprenant ses esprits, il se sentit mal à l'aise, tous ses instincts réclamant une trêve. Cette femelle constituait pour lui un véritable danger. Si elle avait le pouvoir de l'affecter ainsi, même de loin, elle pourrait bien être son *pyrocant*. Son détonateur, en quelque sorte. Une voie express et garantie vers l'autodestruction.

Kohler se passa la main dans les cheveux. Quelle foutue ironie du sort qu'il désire cette femelle plus qu'aucune autre.

Mais peut-être était-ce nécessaire. Peut-être était-ce le fonctionnement même de ce système de *pyrocant* : Une envie démente de posséder ce qui pouvait vous détruire. Il y avait de quoi péter un câble. Après tout, ce ne serait pas aussi drôle s'il était facile d'éviter sa petite grenade personnelle.

Merde. Il fallait qu'il se débarrasse de la responsabilité de Beth. Et vite. Après sa transition, il la confierait à un autre mâle. Á un civil.

Il se souvint du corps massacré du jeune mâle qu'il avait découvert la veille. Comment un foutu civil pourrait-il à la protéger ? Il n'en savait rien. Mais quelles autres options avait-il ? Il n'allait pas la garder avec lui. Peut-être pourrait-il la donner à l'un des Frères.

Ah vraiment— et lequel choisir dans le lot ? Rhage ? Qui ne ferait que l'ajouter à son tableau de chasse... Ou pire, la dévorerait par erreur ? V avec tous ses problèmes ? Zadiste ?

En plus, croyait-il vraiment supporter l'idée qu'un de ces guerriers se la faisait ? Bordel, aucune chance.

Seigneur, qu'il était fatigué !

Viscs se matérialisa devant lui. Ce soir, le vampire ne portait pas sa casquette de base-ball et Kohler parvint vaguement à distinguer le réseau complexe des tatouages autour de son œil gauche.

— J'ai retrouvé Billy Riddle. (De sa main gantée, V alluma l'un de ses roulés. Lorsqu'il exhala la fumée, une odeur de tabac turc se répandit dans l'air.) Il a été arrêté il y a 48 heures pour agression sexuelle. Il habite chez son vieux, qui se trouve être un sénateur des États-Unis.

— Remarquable pedigree.

— Difficile de faire mieux. J'ai pris la liberté d'effectuer quelques recherches. Le petit Billy a des antécédents de délinquant juvénile. Violence. Agressions sexuelles. J'imagine que le directeur de campagne du paternel ne

doit pas se réjouir que le gamin ait passé dix-huit ans. Maintenant, ses infractions et son casier vont être accessible au public.

— Tu as réussi à dégoter une adresse ?

— Ouais. (Viscs sourit.) Tu vas lui régler son compte ?

— Tu l'as dit.

— Alors, allons-y.

Kohler secoua la tête.

— Je vous rejoindrai ici plus tard, toi et les autres Frères. J'ai un truc à faire avant.

Il sentit que l'autre vampire avait les yeux rivés sur lui, analysant la situation. De tous les Frères, c'est Viscs avait qui avait le plus brillant intellect, mais il payait cher ce privilège.

Bien sûr, Kohler avait ses propres démons à combattre, et c'était pas de la tarte. Mais il n'aurait pas voulu porter la croix de Viscs. Sa capacité de voir le futur était un terrible fardeau.

V porta son joint à ses lèvres et souffla lentement la fumée.

— J'ai rêvé de toi la nuit dernière.

Kohler se raidit. D'un certain côté, il s'y attendait plus ou moins.

— Je n'ai pas envie de savoir, mon Frère. Vraiment pas.

— Très bien. (Le vampire hocha la tête.) Souviens-toi juste d'un truc, d'accord ?

— Envoie.

— Deux gardes torturés préféreront se battre l'un contre l'autre.



### **Chapitre 13**

— Génial, le dîner, déclara Beth lorsque Butch arrêta sa voiture devant son immeuble.

Il était tout à fait d'accord. Elle était intelligente, marrante, et belle à tomber. Et s'il franchissait la ligne, elle n'hésitait jamais à le renvoyer dans les cordes.

Elle était aussi incroyablement sexy.

Il se gara sans arrêter le moteur. Parce que ça pourrait donner l'impression qu'il voulait entrer chez elle. Ce qui était le cas, bien entendu. Mais il ne fallait pas qu'elle se sente coincée si elle n'était pas prête pour ça.

Voilà qu'il se transformait en mec bien.

— Tu as l'air surprise, déclara-t-il.

— Un peu, oui.

Butch l'examina attentivement, à commencer par ses genoux qui dépassaient sous l'ourlet de sa jupe. Grâce à l'éclairage du tableau de bord, il distinguait les adorables courbes de son corps, le long cou si tentant, les lèvres absolument parfaites. Il aurait voulu l'embrasser, ici-même, dans l'ombre, sur le siège avant de sa voiture, comme à l'adolescence.

Et il voulait aussi entrer avec elle dans son appartement. Et ne pas en ressortir avant le petit matin.

— Merci encore, dit-elle avec un sourire en tendant la main vers la poignée.

— Attends.

Il agit vite, pour qu'elle n'ait pas le temps de réfléchir— et lui non plus. Il prit son visage dans ses mains et colla sa bouche contre la sienne.

Lorsque Kohler se matérialisa dans la cour, derrière l'appartement de Beth, il sentit comme un picotement sur sa peau.

Elle n'était pas loin. Pourtant, il n'y avait aucune lumière chez elle.

Suivant son instinct, il fit le tour du bâtiment et aperçut une berline garée. Elle était à l'intérieur.

Kohler avança sur le trottoir, comme un simple promeneur nocturne, et passa devant la voiture.

Pour se figer net.

Ses yeux merdiques marchaient suffisamment pour lui montrer qu'un mec était vautré sur elle. De toute façon, il avait déjà été alerté par la puissante sexualité qui émanait de cet humain. Bon sang, il pouvait sentir le désir de ce salaud même à travers la carrosserie.

Kohler s'élança. Son premier réflexe fut d'arracher la portière et de massacrer celui qui avait osé poser les mains sur elle. Sortir le type et lui trancher la gorge.

Mais au dernier moment, il se contraignit à reculer dans les ténèbres. Bordel. Il voyait rouge, littéralement, tellement il était en colère. Qu'un autre mâle embrasse ces lèvres, ait la sensation ce corps sous ses mains...

Un grondement sourd enfla dans sa poitrine et monta jusqu'à ses lèvres.

*Elle est à moi*

Il jura. C'est ça, et dans quel univers parallèle croyait-il vivre ? Elle n'était pas sa *shellane*. Et n'était sous sa responsabilité que temporairement. Elle pouvait rencontrer qui elle voulait. Où elle voulait. Quand elle voulait.

Mais à l'idée qu'elle soit bien avec ce type, ou qu'elle préfère embrasser un humain que lui... Kohler en avait les tempes qui battaient.

Bienvenue dans le monde merveilleux de la jalousie, pensa-t-il. *En plus d'un complexe d'infériorité, le ticket d'entrée donne droit à une migraine atroce et l'envie quasi irrésistible de commettre un meurtre.*

Super.

Bon sang, il avait hâte de retrouver sa vie normale. Dès qu'elle aurait dépassé sa transition, il se cassait. À la seconde même. Loin de cette ville. Pour tenter d'oublier qu'il avait un jour rencontré la fille de Darius.

Butch O'Neal embrassait super bien.

Ses lèvres étaient fermes, et délicieusement douces. Il n'était pas trop pressé, mais laissait deviner à quel point il voulait l'emmener au lit et s'occuper des choses sérieuses.

Et il sentait bon— un mélange d'après-rasage et de linge propre. Elle avança les mains pour le toucher. Sous ses paumes, les épaules étaient larges et massives, le corps dur et courbé vers elle. Il émanait la puissance et elle aurait voulu être attirée par lui. Vraiment. Surtout en ce moment.

Mais elle ne ressentait rien du désespoir enivrant qu'elle avait éprouvé la nuit précédente, de l'envie dévorante d'être avec...

Merde, ce n'était pas le meilleur moment pour penser à Kohler.

Quand Butch s'écarta, ses yeux étaient intenses.

— Je ne te fais aucun effet, pas vrai ?

Elle eut un petit rire. C'était du *Gros-Dur* tout craché. Toujours si direct.

— Tu embrasses super bien, O'Neal, je t'assure. Ça n'est pas une question de technique.

Il se rassit derrière le volant et secoua la tête.

— Tu parles d'un compliment.

Mais il n'avait pas l'air tellement déçu.

En y réfléchissant, elle préférait ne rien ressentir de particulier. Dans le cas contraire, si elle avait tenu à lui, il lui aurait brisé le cœur. Elle en était convaincue. Dans dix ans— s'il tenait jusque-là— son boulot le détruirait, à cause du stress, de la laideur et de la douleur qu'il voyait. Ça le dévorait déjà. Chaque année, la blessure se creusait en lui, et personne— mais alors personne— ne pourrait l'empêcher de sombrer dans cette spirale infernale.

— Fais attention, Randall, dit-il. C'est déjà duraille de savoir que je t'inspire pas. Mais cette pitié sur ton visage va me foutre en l'air.

— Désolée, dit-elle en souriant.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Tu as un problème avec les hommes ? Est-ce que tu... ah, aimes ça ? Enfin, je veux dire *nous*, les hommes ?

Elle éclata de rire en évoquant ce qu'elle avait fait la nuit précédente avec cet étranger. La question de son orientation sexuelle avait trouvé une réponse. Ferme et définitive.

— Ouais, j'aime les hommes.

— Est-ce qu'un type t'aurait fait quelque chose ? Tu sais... Qui t'aurait marquée ?

Beth secoua la tête.

— Je préfère juste vivre seule.

Il détourna les yeux sur son volant et fit courir sa main le long du cercle.

— C'est sacrément dommage. Parce que tu es géniale. Vraiment.

Il se racla la gorge comme s'il était mal à l'aise. Gêné. Bon sang, *Gros-Dur* était tout gêné.

Dans un élan, elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue.

— Toi aussi, tu es vraiment génial.

— Ouais, je sais. (Il lui décocha son habituel sourire gouailleur.) Maintenant, magne-toi le train et rentre chez toi. Il est tard.

Butch surveilla Beth qui traversait devant les phares de sa voiture, les cheveux flottant sur les épaules.

C'était une super nana, pensa-t-il. Une fille vraiment bien.

Merde, elle savait exactement la vie dingue qu'il menait. Vu son regard apitoyé, elle avait compris qu'il courait tout droit vers une tombe précoce.

Finalement, c'était aussi bien qu'elle ne veuille pas de lui. Sinon, il aurait tout fait pour qu'elle l'aime, histoire de ne pas attendre tout seul d'aller en enfer.

Tandis qu'elle montait les marches de l'entrée, il enclencha une vitesse, mais sans faire avancer sa voiture. La main sur la poignée de la porte, elle lui adressait un signe d'adieu quand il aperçut que quelque chose bougeait dans l'obscurité près de l'immeuble.

Il revint au point-mort.

Un homme vêtu de noir faisait le tour vers l'arrière du bâtiment.

Sans hésiter, Butch sortit de la voiture et se mit à courir sans bruit à travers la pelouse.

## Chapitre 14

Toute l'attention de Kohler était braquée sur Beth. Aussi il avait déjà à moitié traversé la cour quand il entendit l'humain derrière lui.

— *Police ! Arrête-toi !*

Puis il y eut le bruit si familier du chien d'un revolver qu'on armait, et braquait sur lui.

— Fais voir tes mains.

Kohler perçut l'odeur de l'homme et eut un sourire cruel. Agressivité et envie d'en découdre— des émotions tout aussi puissantes que l'avait été son désir sexuel un peu plus tôt. Pas à dire, le mec était gonflé à bloc ce soir.

— J'ai dit : "Arrête et les mains en l'air".

Kohler s'immobilisa et chercha une étoile ninja dans son blouson. Flic ou pas, il allait buter cet humain, en faisant une jolie petite entaille dans son artère.

Mais Beth ouvrit alors sa porte-fenêtre.

Et dès que Kohler perçut son parfum, paf ! — *c'est bien le moment*— Son sexe se mit au garde-à-vous.

— *Les mains en l'air !*

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Beth.

— Rentre à l'intérieur, hurla l'humain. Mets les mains en l'air, connard ! Ou je te fais un grand trou dans le crâne.

Le flic n'était plus qu'à trois mètres et se rapprochait vite. Kohler leva les mains. Il ne voulait pas le tuer devant Beth. En outre, d'ici trois secondes le flingue pourrait tirer à bout portant. De si près, même lui n'y survivrait pas.

— O'Neal—

— Beth, fous le camp de là, merde.

Une main lourde s'abattit sur l'épaule de Kohler, qui laissa le policier le pousser contre l'immeuble.

— Tu veux me dire ce que tu fous à traîner par ici ? ordonna l'humain.

— Je me promène, répondit Kohler. Et toi ?

Le flic lui saisit les bras pour les tirer vers l'arrière, Très vite, les menottes suivirent. Le type était un vieil habitué de la chose.

Kohler regarda Beth. D'après ce qu'il distinguait, elle avait les bras serrés autour de son corps. L'air autour d'elle était saturé de peur, comme une couverture qui l'enveloppait de la tête aux pieds.

Ça n'allait pas du tout, pensa Kohler. Il l'avait encore terrorisée.

— Ne la regarde pas, dit le flic, qui poussa Kohler face au mur. C'est quoi ton nom ?

— Kohler, répondit Beth. Il m'a dit s'appeler Kohler.

— Tu as un problème d'audition, poulette ? aboya l'humain d'un ton hargneux. Va-t-en.

— Je veux aussi savoir qui c'est.

— Je te ferai un putain de rapport demain matin par téléphone, ça te va ?

Kohler poussa un sourd grondement. Il admettait que faire rentrer Beth était une foutue bonne idée. Mais il n'appréciait pas le ton que le flic prenait avec elle. L'humain fouilla les poches du blouson de Kohler et en sortit ses armes. Trois étoiles ninja, un couteau à cran d'arrêt, un pistolet, une chaîne.

— Bordel de Dieu, marmonna le flic en jetant la chaîne d'acier au sol où elle alla rejoindre le reste du chargement. Tu as des papiers ? Peut-être que t'avais plus la place de mettre un portefeuille, vu que tu trimbales dans tes poches au moins quinze kilos d'artillerie.

Quand le flic mit la main sur une épaisse liasse de billets, il jura encore.

— Je vais aussi trouver de la drogue ou tu as déjà tout vendu ce soir ?

Kohler laissa le flic le retourner et le pousser violemment, dos au mur. Il le regarda enlever les dagues de son holster, pensant à l'intense plaisir qu'il éprouverait en arrachant cette gorge de ses dents. Sans pouvoir s'en empêcher, il se pencha en avant, prêt à mordre.

— O'Neal, fais attention ! s'écria Beth, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Le flic poussa le canon de son arme dans le cou de Kohler.

— Alors, ton nom ?

— Tu m'arrêtes ?

— Tout juste.

— Pour quel motif ?

— Voyons voir. Intrusion dans une propriété privée. Détention d'armes. Parce que je parie que t'as pas de permis pour ce flingue. Et grâce à ces étoiles ninja, je vais même te coller une inculpation de meurtre en prime. Ouais, ça devrait le faire.

— Meurtre ? murmura Beth.

— Ton nom ? réclama le flic, le regard furieux.

— Tu dois être médium, dit Kohler avec un sourire pincé (pour ne pas exhiber ses dents).

— Pardon ?

— Pour l'inculpation de meurtre. (Kohler ricana et baissa la voix :) Tu as déjà porté un linceul, inspecteur ?

Une rage intense suinta des pores de l'homme.

— Ne t'avise pas de me menacer.

— Ce n'était pas une menace.

Le crochet du gauche fendit l'air à la vitesse d'une balle de base-ball et Kohler ne fit rien pour l'éviter. Le poing massif du flic le prit à la mâchoire et projeta sa tête en arrière. La douleur lui explosa au visage.

— Butch, arrête !

Beth se précipita en courant, comme si elle envisageait de s'interposer, mais le flic l'intercepta et l'écarta à bout de bras.

— Bon sang, mais quelle emmerdeuse ! Tu veux risquer ta peau ? dit l'humain en la repoussant.

— Il a raison. (Kohler cracha du sang.) Rentre chez toi.

*Parce que ça allait mal tourner.*

Après l'exhibition du flic dans la voiture, il avait dès le départ été plutôt remonté. Mais si le mec continuait à s'adresser à Beth sur ce ton, Kohler se ferait un plaisir de le débarrasser de toutes ses dents. Et c'est seulement *ensuite* qu'il tuerait le salopard.

— Rentre, Beth, dit Kohler.

— *Toi la ferme !* beugla le flic.

— Sinon tu vas m'en coller un autre ?

Le flic se rapprocha nez à nez.

— Non, mais je vais te descendre.

— Ça me va. J'aime bien les blessures par balle. (Kohler baissa la voix :) Mais pas devant elle.

— Va te faire foutre.

Pourtant, le flic recouvrit les armes et l'argent en jetant son manteau dessus. Puis il saisit le bras de Kohler et l'embarqua.

Beth crut qu'elle allait être malade en voyant Butch emmener Kohler.

L'agressivité qui régnait entre les deux hommes était comme du vitriol et, bien que Kohler soit menotté et menacé d'une arme, c'est pour Butch qu'elle s'inquiétait. Elle ne savait pas exactement pourquoi, mais il n'était pas en sécurité. Elle avait l'impression que Kohler se laissait arrêter volontairement.

*Mais Butch doit le savoir*, pensa-t-elle. Parce qu'il n'avait pas rangé son arme dans son holster, il en maintenait le canon appuyé contre la tempe Kohler.

Elle savait Butch brutal avec les criminels, mais était-il assez dingue pour en tuer un ? Vu l'expression meurtrière de son visage, la réponse était un « Oui » franc et massif. En outre, il réussirait probablement à s'en justifier. Une mort brutale était l'apanage des gens violents. Et Kohler n'avait rien du citoyen modèle. De toute évidence. Si on le retrouvait dans une ruelle sombre une balle dans la nuque, ou flottant entre deux eaux dans le fleuve, qui s'en étonnerait ?

Cédant à son instinct, Beth fit en courant le tour du bâtiment.

Butch avançait vers son véhicule avec autant de précaution que s'il transportait une bombe chargée. Et elle accéléra pour le rattraper.

— Attends, je veux lui poser une question.

— Quoi ? Tu veux connaître sa peinture ou quoi ? aboya Butch.

— Cinquante, répondit Kohler d'une voix traînante.

— Je m'en souviendrai pour Noël, connard.

Beth bondit en face d'eux, forçant les deux hommes à s'arrêter pour ne pas la renverser. Elle fixa Kohler droit dans les yeux.

— Pourquoi es-tu venu me chercher ?

Elle aurait juré que son regard s'était adouci derrière les lunettes noires.

— Je voulais pas que les choses se passent comme ça.

Butch la repoussa sans ménagement.

— J'ai une idée : Et si tu me laissais faire mon boulot ?

— *Ne la touche pas !* grogna Kohler.

— Ouais, c'est ça. Cause toujours, dit Butch qui bouscula Kohler d'une main brutale pour le faire avancer.

En arrivant à la voiture, Butch ouvrit la portière arrière et poussa la masse imposante de Kohler à l'intérieur.

— *Qui es-tu ?* hurla-t-elle.

Kohler la regarda, le corps soudain figé malgré les efforts de Butch pour le faire bouger.

— C'est ton père qui m'a envoyé, articula-t-il distinctement.

Puis il s'installa sur le siège arrière. Beth en eut le souffle coupé. Elle eut vaguement conscience que Butch claquait la portière et faisait le tour de la voiture (en courant) vers le siège du conducteur.

— *Attends !* s'écria-t-elle.

Mais la voiture avait déjà démarré— si vite que les pneus crissant avaient laissé des marques noires sur l'asphalte.

## Chapitre 15

Butch décrocha son micro et demanda au central d'envoyer immédiatement un policier dans la cour de Beth pour récupérer les armes et l'argent qui se trouvaient sous son manteau. En conduisant, il gardait un œil sur la route et l'autre sur le rétroviseur central.

Le suspect le regardait fixement, un léger sourire sur son visage hostile.

Bon sang, le mec était gigantesque. Il occupait la quasi-totalité du siège arrière, la tête inclinée pour éviter de se cogner contre le toit lorsqu'ils prenaient un cahot. Butch avait hâte de le sortir de cette foutue voiture.

Moins de cinq minutes plus tard, il quitta la rue du Commerce et se gara sur le parking du poste de police, aussi près que possible de la porte de derrière. Il sortit du véhicule et ouvrit la portière arrière.

— Tiens-toi tranquille, d'accord ? dit-il en lui saisissant le bras.

L'homme sortit et se mit debout. Mais lorsque Butch le poussa en avant, le suspect recula, s'éloignant du poste.

— Pas par ici.

Butch resserra sa prise, les talons ancrés dans le béton, tirant de toutes ses forces. Mais le suspect était doté d'une force phénoménale. Et reculait résolument, entraînant Butch avec lui.

— Tu crois que je vais hésiter à tirer ? demanda Butch en cherchant son arme.

Puis tout bascula.

Jamais Butch n'avait vu quelqu'un bouger à cette vitesse. La seconde d'avant, le type avait les mains menottées derrière le dos et paf ! Les menottes étaient au sol. Avec une parfaite économie de mouvements, il désarma Butch, le pris à la gorge d'une poigne implacable et l'attira dans l'ombre.

L'obscurité les avala. Tout en se défendant, Butch réalisa se trouver dans la ruelle séparant le poste du bâtiment de bureaux adjacent. Elle avait vingt mètres de long mais ne faisait qu'un mètre cinquante de large. Sans éclairage. Ni fenêtres. Quand Butch fut projeté avec force dans le mur de brique, le peu de souffle qu'il avait pu récupérer sorti brutalement de ses poumons. Il n'en crut pas ses yeux de ce qui arriva ensuite. Le mec le souleva du sol d'une seule main.

Et le maintint par le cou.

— T’aurais dû rester en dehors de ça, inspecteur, gronda l’homme. T’aurais dû passer ton chemin et la laisser venir avec moi.

Butch cherchait à se libérer de la poigne de fer. La main énorme autour de sa gorge l’étranglait.

Sans air, il suffoquait. Sa vue commençait à se brouiller, son cerveau à sombrer.

Il sut de façon certaine qu’il ne s’en sortirait pas cette fois. On le sortirait de la ruelle dans un linceul. Comme cet homme le lui avait promis.

Butch cessa de résister, les bras ballants, le corps mou. Il voulait lutter. Il avait la volonté de lutter. Mais plus la force.

La mort lui était indifférente. Il allait mourir en service commandé, mais bêtement, parce qu’il n’avait pas demandé de renfort. N’importe, cette mort rapide était préférable à une longue agonie sur un lit d’hôpital avec une maladie incurable. Et plus honorable que le suicide qu’il avait déjà envisagé une fois ou deux. Avec son dernier souffle de vie, il dévisagea son assassin. Qui arborait une expression très calme. Ce type n’en est pas à son coup d’essai, songea Butch. *Et le meurtre ne lui pose aucun problème.*

Seigneur ! Beth... Qu’est-ce qu’un homme pareil allait faire à Beth ?

Kohler sentit le corps du flic se détendre. Il vivait encore, mais à peine.

Cet humain était remarquable : Il ne connaissait pas la peur. Le flic avait été furieux de se faire agresser, et s’était bien défendu, mais il n’avait jamais eu peur. Il était proche de son passage vers l’Au-delà, et résigné à mourir. Voire peut-être même soulagé.

Bon sang. Kohler comprenait parfaitement ce sentiment.

Quel gâchis de tuer quelqu’un capable de mourir comme un guerrier. Sans peur ni hésitation. De tels mâles étaient rares— vampires et humains confondus.

La bouche du flic se mit à remuer. Il voulait parler.

Kohler se pencha vers lui.

— Ne lui... fais pas... mal.

Kohler se surprit à répondre :

— Je suis là pour la sauver.

— *Non !* cria une voix qui résonna à l’entrée de la ruelle.

Kohler tourna la tête. Beth accourait vers eux.

— Lâche-le.

Il desserra sa prise sur la gorge du flic. Il ne pouvait pas tuer ce type devant elle. Il avait davantage besoin que Beth lui fasse confiance que d’envoyer le flic rencontrer son créateur.

Beth s'arrêta net et Kohler baissa le bras. L'humain tomba à terre. Des râles torturés et des haut-le-cœur s'entendaient dans l'ombre.

Elle s'agenouilla près du flic abattu, tout en jetant un regard furieux à Kohler.

— Tu as failli le tuer.

Kohler jura, sachant qu'il devait se barrer vite fait. D'autres flics allaient sûrement se pointer.

Il regarda à l'autre bout de la ruelle.

— Et tu penses aller où comme ça ? dit-elle. (Sous le coup de la colère, sa voix aussi acérée qu'une lame.)

— Tu veux que je reste dans le coin pour qu'on m'arrête encore ?

— Tu mérites d'aller en taule.

Encore sonné, le flic essaya de se relever, mais ses genoux flanchèrent. Il repoussa quand même les mains de Beth qui voulut l'aider.

Kohler avait besoin d'un coin discret pour se dématérialiser. Si Beth avait été secouée de le voir presque tuer quelqu'un, le voir disparaître sous ses yeux la ferait définitivement dérailler.

Il se détourna et s'éloigna à grandes enjambées. Il n'aimait pas l'idée de la laisser ici, mais que faire d'autre ? Il ne pouvait pas se faire flinguer, parce que sinon, qui veillerait sur elle ? Il ne pouvait pas davantage aller en prison. Parce que, les cellules étant équipées de barreaux d'acier, il lui serait impossible de se dématérialiser vers la sécurité à l'arrivée de l'aube. Face à ces deux éventualités, si les flics tentaient de l'appréhender, il lui faudrait tous les massacrer.

Que penserait-elle de lui alors ?

— *Arrête tout de suite !* hurla-t-elle.

Il continua à avancer, et l'entendit arriver en courant.

— Je t'ai dit de d'arrêter. (Elle l'agrippa par le bras et tira de toutes ses forces.)

Kohler lui jeta un regard noir, furieux que tout ait si mal tourné. Grâce à cette petite scène avec son copain le flic, Beth avait peur de lui, et veiller sur elle allait être galère. Il n'aurait pas le temps nécessaire pour la convaincre de l'accompagner. Il serait peut-être se obligé de d'emmener de force au moment de sa transition. Et ça ne serait pas être la joie, pour aucun d'entre eux.

Lorsque son parfum lui parvint aux narines, il sut que sa transition était imminente. Peut-être devait-il l'emmener avec lui immédiatement.

Kohler regarda autour de lui. Il ne pouvait pas vraiment la charger sur son épaule ici, à moins de quinze mètres du poste de police. Ni sous les yeux de ce foutu flic. Non, il lui faudrait revenir juste avant l'aube et l'enlever. Puis il

l'enchaînerait dans la chambre de Darius si nécessaire. Parce qu'il n'était pas question qu'elle meure.

— Pourquoi tu m'as menti ? hurla-t-elle. Tu n'as pas connu mon père.

— Si.

— menteur, cracha-t-elle. Tu n'es qu'un tueur et un menteur.

— Au moins, tu ne te trompes pas sur la première partie.

Elle écarquilla les yeux tandis que l'horreur se répandait sur son visage.

— Ces étoiles ninja... dans tes poches. C'est toi qui as tué Mary, pas vrai ?

Il fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais tué de femmes.

— Donc j'ai raison pour la deuxième partie aussi.

Kohler jeta un coup d'œil au flic, toujours dans les vapes mais qui commençait à récupérer.

Merde, pensa-t-il. Et si Beth n'avait pas jusqu'à l'aube ? Et si elle s'enfuyait et qu'il n'arrivait pas à la retrouver ?

Il baissa la voix :

— Tu as eu de sacrées fringales ces derniers temps, pas vrai ?

Elle sursauta et recula.

— Quoi ?

— Tu as tout le temps faim, mais tu ne grossis pas. Et tu es fatiguée. Très fatiguée. Les yeux te brûlent aussi, surtout dans la journée, pas vrai ? (Il se pencha vers elle.) Tu regardes la viande crue en te demandant quel goût ça a. Tu as mal aux dents du haut. Tes articulations sont douloureuses et tu te sens à l'étroit dans ta peau. De plus en plus.

Elle cilla, bouche bée.

Derrière elle, le flic tenta de se lever, chancela et retomba lourdement assis. Kohler parla plus vite :

— Tu ne trouves pas ta place, non ? Comme si les autres n'allaient pas assez vite. Tu penses être anormale, différente, à part. Tu ne tiens plus en place. Tu sens que quelque chose arrive, quelque chose de prodigieux, mais tu ignores ce que c'est ou comment l'arrêter. Tu ne dors plus la nuit, tu as peur de tes rêves, tu te sens perdue même dans un environnement familier. (Il s'interrompit.) Tu ne ressens plus rien sexuellement ces derniers temps, mais tu attires incroyablement les hommes. Et ces orgasmes de la nuit dernière... c'étaient tes premiers.

C'était toutes les choses dont il se rappelait de son existence dans le monde humain avant sa transition.

Elle le regardait, sidérée. Et ne répondit rien.

— Si tu veux savoir ce qui t'arrive, continua-t-il, tu dois venir avec moi. Maintenant. Tu vas être malade, Beth. Et je suis le seul à pouvoir t'aider.

Elle recula d'un pas. Regarda le flic qui semblait envisager les avantages de la position couchée.

Kohler leva les mains.

— Je ne te ferai aucun mal, je te le promets. Si je voulais te tuer, j'aurais pu le faire de dix manières différentes la nuit dernière.

Elle ramena les yeux sur lui, et il sentit qu'elle se souvenait avec précision ce qu'il lui avait fait la nuit précédente. Son désir monta à ses narines comme un doux effluve. Puis cessa brusquement.

— Tu allais tuer Butch.

En fait, il n'en était pas certain. Un bon adversaire était rare à trouver.

— Je ne l'ai pas fait.

— Tu aurais pu.

— Est-ce si important ? Il respire encore.

— Seulement parce que je suis arrivée à temps.

Kohler émit un grondement sourd, puis décida de jouer sa meilleure carte.

— Je te montrerai la maison de ton père.

Les yeux de Beth s'ouvrirent en grand, puis s'étrécirent avec méfiance.

Elle regarda encore le flic. Qui avait réussi à se relever, une main appuyée contre le mur, la tête pendante comme si elle était trop lourde à porter.

— Mon père, hein ? (Sa voix était empreinte d'incrédulité. Mais aussi de curiosité, et il sut qu'il avait réussi à la tenter.)

— Le temps presse, Beth.

Il y eut un long silence.

Le flic leva la tête et regarda dans la ruelle.

D'ici une minute ou deux, le mec allait tenter une nouvelle arrestation. Sa détermination était palpable.

— Je dois m'en aller, dit Kohler. Viens avec moi.

Elle serra son sac contre elle d'une main crispée.

— Juste pour que les choses soient claires, j'ai aucune confiance en toi.

Il hocha la tête.

— Ça ne m'étonne pas.

— Et j'avais déjà eu un orgasme.

— Alors pourquoi t'as été tellement surprise l'autre nuit ? demanda-t-il doucement.

— Dépêche-toi, marmonna-t-elle en s'écartant du policier. On trouvera un taxi dans la rue du Commerce. Je n'ai pas demandé d'attendre à celui qui m'a conduite ici.

## **Chapitre 16**

Tandis qu'elle descendait la ruelle à toute allure, Beth savait qu'elle jouait avec sa vie. Il y avait de fortes probabilités pour qu'elle se fasse mener en bateau. Par un tueur.

Mais comment pouvait-il savoir tout ce qu'elle ressentait ?

Avant de tourner le coin de la rue, elle jeta un dernier regard vers Butch. Qui, malgré son état, avait la main tendue vers elle. Elle ne distinguait pas ses traits dans l'obscurité, mais son appel désespéré et muet l'atteignit malgré la distance. Elle hésita, perdant le rythme de sa course.

Kohler lui prit le bras.

— Beth. Viens.

À la grâce de Dieu ! Elle se remit à courir.

Dès qu'ils débouchèrent dans la rue du Commerce, elle héla un taxi. Qui s'arrêta net, Dieu merci. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur, puis Kohler donna au chauffeur une adresse située à quelques rues de celle de l'avenue Wallace qu'il avait indiquée à Beth. C'était manifestement une technique de diversion.

Il devait en connaître plusieurs, pensa-t-elle.

Tandis que le taxi démarrait, elle sentit son regard peser sur elle.

— Ce flic... demanda-t-il. Il est important pour toi ?

Elle prit son téléphone portable dans son sac et composa le numéro du standard du poste de police.

— Je t'ai posé une question. (La voix de Kohler était coupante.)

— Va te faire foutre. (Lorsqu'elle entendit Ricky lui répondre, elle prit une profonde inspiration.) Est-ce que José est là ?

Il fallut moins d'une minute pour trouver l'autre inspecteur— qui fonçait déjà chercher Butch lorsqu'elle mit fin à l'appel. José ne lui avait rien demandé, mais elle savait pertinemment que ça viendrait plus tard. Et comment allait-elle justifier de s'être enfuie avec un suspect ?

Légalement, ça faisait d'elle une complice, non ?

Les mains tremblantes, Beth remit son téléphone dans son sac. Elle se sentait comme un vertige. Elle avait aussi du mal à respirer alors que l'air conditionné du taxi rendait l'habitacle agréablement frais. Elle ouvrit la vitre. De l'air chaud et humide s'engouffra et lui ébouriffa les cheveux.

Qu'est-ce qu'elle avait fait ? De son corps la nuit précédente. De sa vie à cet instant même. Qu'est-ce qu'elle allait faire encore ? Mettre le feu à son appartement ?

Elle détestait Kohler de lui avoir tendu le seul appât qu'elle ne pouvait refuser. C'était de toute évidence un criminel. Et il la terrifiait— mais elle perdait encore la tête en pensant à sa façon de l'embrasser.

Et elle le haïssait d'avoir compris que ses orgasmes étaient les premiers.

— Laissez-nous ici, demanda Kohler au chauffeur dix minutes plus tard.

Beth régla la course avec un billet de 20 dollars, soulagée d'avoir de l'argent sur elle. Celui de Kohler— cette énorme liasse de billets— se trouvait dans la cour de son appartement. Il n'aurait pas pu régler le taxi.

Allait-elle vraiment accompagner cet homme chez lui ?

Le taxi démarra et ils longèrent le trottoir bien entretenu d'un quartier résidentiel haut-de-gamme. Le changement de décor frisait l'absurde, entre la violence de la ruelle et ces gazons et massifs au luxe discret.

Elle était prête à parier que les résidents du quartier n'avaient jamais fui la police. Elle jeta un regard à Kohler, qui la suivait à quelques pas. Il inspectait les alentours, comme s'il s'attendait à être attaqué. Et elle se demanda ce qu'il pouvait bien voir derrière ses lunettes noires. Pourquoi s'obstinait-il à les porter ? Outre nuire à sa vision, ça constituait un signe distinctif majeur. Quiconque posait les yeux sur lui pourrait ensuite le décrire en détail.

C'est vrai que les longs cheveux noirs et la taille immense suffisaient déjà à le faire remarquer.

Elle détourna la tête. Derrière elle, le bruit des lourdes bottes martelant le béton résonnait comme des poings contre une porte massive.

— Alors, ce flic ? (La voix de Kohler, profonde, tout proche.) C'est ton amant ?

Beth faillit éclater de rire. Bon sang, il avait l'air jaloux.

— Je n'ai aucune intention de te répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que rien ne m'y oblige. Je ne te connais pas. Je ne te dois rien.

— Tu me connaissais très bien la nuit dernière, rétorqua-t-il avec un grondement rauque. Et moi aussi, j'ai appris à te connaître. *Partout.*

*Terrain glissant*, pensa-t-elle en sentant son corps répondre immédiatement à l'allusion. Bon Dieu, ces choses exquises que cet homme savait faire avec sa langue...

Elle croisa les bras sur la poitrine et examina une maison de style colonial et bien rénovée. De la lumière filtrait de plusieurs fenêtres, rendant l'ensemble accueillant et familier. Probablement parce que ces demeures familiales étaient universelles. Et attirantes.

Elle apprécierait un petit séjour d'une semaine dans un truc comme ça.

— La nuit dernière était une erreur, déclara-t-elle.

— J'ai pas vraiment eu cette impression.

— Eh bien tu te goures. Sur toute la ligne.

Il l'attrapa avant même qu'elle ait réalisé qu'il bougeait. En un clin d'œil, elle se retrouva dans ses bras. Une des mains de Kohler la prit par le cou, l'autre attira ses hanches contre lui. Elle sentit le sexe dur se presser sur son ventre.

Elle ferma les yeux. Sa peau se sensibilisa, partout, et sa température monta. Elle détestait l'effet qu'il avait sur elle mais elle n'avait aucun contrôle sur ça. Ni sur lui. Elle s'attendit à ce qu'il l'embrasse, mais il ne le fit pas. Il approcha ses lèvres de son oreille.

— Que tu ne me fasses pas confiance, que tu ne m'aimes pas, je m'en tape. Mais ne t'avises *jamais* de me mentir. (Il prit une profonde inspiration, comme s'il l'aspirait en lui.) Là maintenant, je peux sentir ton désir. Je pourrais te coucher sur le trottoir et te prendre à la seconde. Et tu me laisserais faire, pas vrai ?

Probablement. Parce qu'elle était folle. Sans le moindre instinct de conservation. Les lèvres de Kohler effleurèrent son cou. Puis sa langue se posa sur sa peau.

— Tu as le choix. Soit on la joue civilisé et on attend d'être arrivé, soit on s'en occupe ici, par terre. J'ai pas de préférence, je crève juste d'envie de te prendre. Et je sais que tu es d'accord.

Beth s'agrippa aux épaules de son blouson de cuir. Elle aurait dû le repousser, mais elle en était incapable. Elle l'attira plus près encore, frottant ses seins contre le torse dur.

Il poussa un râle de désespoir, à mi-chemin entre un grognement de satisfaction et une plainte sourde.

Ah, pensa-t-elle, retrouvant un peu de pouvoir. Elle s'écarta de lui avec une satisfaction amère.

— La seule chose qui rende cette situation supportable est que tu me veuilles encore plus.

Elie releva le menton et se remit en marche. Il la suivit, et elle sentait ses yeux sur son corps, comme s'il avait ses mains sur elle.

— Tu as raison, confirma-t-il. Je tuerais pour t'avoir.

Beth fit volte-face, pointant sur lui un doigt accusateur.

— Alors c'est ça. Tu as vu Butch m'embrasser dans la voiture, pas vrai ?

Kohler haussa un sourcil. Puis esquissa un sourire crispé— sans répondre.

— C'est pour ça que tu l'as attaqué ?

— J'ai juste résisté à son arrestation.

— C'est ça, marmonna-t-elle. Alors ? Tu l'as vu m'embrasser ?

Kohler se rapprocha d'elle. Tout en lui exhalait la menace.

— Ouais, je l'ai vu. Et j'ai *détesté* le voir te toucher. Tu es contente ? Tu veux en rajouter et prétendre qu'il fait mieux l'amour que moi ? Je ne te croirai pas mais quand même, ça va sacrément m'énerver.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demanda-t-elle. On a passé qu'une nuit ensemble. Et encore, même pas ! Juste quelques heures.

Il avait la mâchoire serrée. Vu la façon dont ses hautes pommettes remuaient, elle savait aussi qu'il grinçait des dents. Mieux valait finalement qu'il porte des lunettes sombres. Elle aurait probablement été terrorisée par son regard.

Une voiture qui passait dans la rue rappela à Beth que cet homme était recherché par la police et, en principe, elle aussi.

Mais à quoi jouaient-ils en se disputant sur le trottoir... comme deux amants ?

— Ecoute, Kohler, je ne veux pas être arrêtée cette nuit. (Elle n'aurait jamais imaginé dire ça un jour.) On devrait y aller. Avant qu'on nous trouve.

Elle se détournait de lui quand il lui saisit fermement le bras.

— Tu ne le sais pas encore, déclara-t-il d'une voix sombre, mais tu es *à moi*.

Pendant une fraction de seconde, elle sentit son corps osciller vers lui.

Puis elle secoua la tête. Et enfouit son visage dans ses mains, pour ne plus le voir.

Elle se sentait marquée— mais le plus dingue, c'était que ça ne l'inquiétait pas. Qu'elle aussi le voulait. Ce qui ne laissait rien présager de bon sur son état mental.

Mon Dieu, elle aurait aimé revenir en arrière. Se retrouver deux jours plus tôt, assise à son bureau, avec Dick jouant son numéro de boss libidineux.

Elle ferait deux choses autrement. D'une part, elle appellerait un taxi au lieu de rentrer à pied, et jamais sa route ne croiserait celle de Billy Riddle. D'autre part, une fois chez elle, elle ferait son sac et filerait dans un motel. Et ce baron de la drogue— cette tentation sexuelle en cuir noir— ne la trouverait jamais.

Elle voulait retrouver sa petite vie minable et ennuyeuse. Grottesque non ? Après avoir pensé il y a peu que changer de vie était le seul moyen de se sauver elle-même.

— Beth. (Sa voix était moins tendue.) Regarde-moi.

Elle secoua la tête mais il lui enleva les mains des yeux.

— Ça va aller, dit-il doucement.

— C'est ça. Il y a un mandat d'arrêt qui a probablement déjà été délivré contre moi. Je me retrouve errant en pleine nuit à travers la ville avec quelqu'un comme toi. Et tout ça parce que je veux à tout prix en savoir plus sur mes parents décédés. Que je suis prête à risquer ma vie pour une chance *infime* de grappiller une information sur eux. Je t'assure que ça ne va pas aller du tout.

Il lui caressa la joue du bout des doigts.

— Je ne te ferai aucun mal. Et je ne laisserai personne t'en faire.

Elle se frotta le front et se demanda si elle redeviendrait normale un jour.

— Je voudrais que tu ne sois jamais venu chez moi. Je voudrais ne jamais t'avoir rencontré.

Il laissa retomber sa main.

— On est presque arrivés, répondit-il d'un ton laconique.

Butch abandonna tout espoir de se relever et s'effondra.

Il resta assis là un moment, à respirer avec application. Il semblait incapable de bouger. Pas à cause de sa tête douloureuse— et pourtant elle l'était. Ni à cause de ses jambes faibles— et pourtant elles l'étaient.

Il avait honte.

Le problème n'était pas d'avoir pris une raclée d'un homme plus fort que lui, même si son ego avait morflé un max.

Non, il avait honte d'avoir merdé et mis en danger la vie d'une jeune femme. Lorsqu'il avait appelé le central pour faire récupérer les armes, il aurait dû demander que deux officiers de police l'attendent à la porte du poste. Il savait ce suspect particulièrement dangereux— mais il avait cru pouvoir le gérer tout seul.

Ouais, tu parles. Il avait vachement assuré. Il s'était fait botter le cul en règle. Et maintenant Beth était partie avec ce tueur.

Dieu seul savait ce qui allait lui arriver.

Butch ferma les yeux et appuya son menton sur ses genoux. Sa gorge le tuait, mais sa caboche l'inquiétait bien davantage. Elle refusait de fonctionner. Ses pensées étaient incohérentes, ses processus cognitifs complètement flingués.

Peut-être avait-il été privé d'oxygène suffisamment longtemps pour griller ses neurones. Il essaya de se reprendre, mais ne réussit qu'à sombrer plus encore dans le brouillard.

Et alors, parce que son côté masochiste se manifestait toujours quand il ne fallait pas, le passé lui ravagea la cervelle.

Parmi le tas d'images nébuleuses qui affluaient dans sa tête, l'une d'elles s'imposa et lui mit les larmes aux yeux. Une adolescente de quinze ans. Qui montait dans une voiture inconnue. Et qui lui adressait un signe de la main par la vitre tandis en disparaissant en bas de la rue.

Sa sœur aînée. Janie.

Dont le corps avait été retrouvé dans les bois derrière le stade de base-ball, le lendemain matin. Elle avait été violée, frappée et étranglée. Mais pas dans cet ordre. Après cet enlèvement, Butch avait perdu le sommeil. Vingt ans plus tard, c'était toujours le cas.

Il songea à Beth, lui adressant un dernier regard en s'enfuyant avec le suspect. Qu'elle ait disparu avec ce tueur fut la seule chose qui permit à Butch de se remettre sur ses pieds et de traîner sa carcasse vers le poste de police.

— Hey ! O'Neal ! (José arrivait en courant dans la ruelle.) Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Il faut prévenir toutes les patrouilles. (*Bon sang, mais c'est quoi cette voix ? Aussi rauque que s'il avait hurlé deux heures de suite pendant un match de foot.*) Avis de recherche : Homme blanc, deux mètres, cent vingt kilos. Vêtu de cuir noir, lunettes noires, longs cheveux noirs. (Butch tendit le bras pour prendre appui contre le bâtiment.) Le suspect n'est pas armé, mais seulement parce que je lui ai tout enlevé. Il aura sûrement refait son stock dans moins d'une heure.

Il fit un pas en avant et vacilla.

— Bon Dieu ! (José le saisit par le bras pour le soutenir.)

Butch s'efforça de ne pas s'effondrer sur lui, mais il avait besoin d'un appui. Il ne parvenait pas à marcher correctement.

— Et une femme blanche, ajouta-t-il la voix cassée. Un mètre quatre-vingts, longs cheveux noirs. Porte une jupe bleue et un chemisier blanc. (Il marqua une pause.) C'est Beth.

— Je sais. Elle a appelé. (Le visage de José se durcit.) Je ne lui ai pas demandé de détails. D'après sa voix, elle n'était pas disposée à en donner.

Butch sentit ses genoux faiblir.

— Tout doux, inspecteur. (José le soutint.) On va y aller doucement.

Au moment d'entrer dans le poste de police par la porte de derrière, Butch chancela.

— Il faut que je la retrouve.

— Repose-toi juste sur ce banc.

— Non...

José le lâcha, et Butch s'écroula comme une masse.

La moitié des officiers du poste (ou presque) se précipitèrent vers lui. Les regards inquiets de ces hommes en uniforme bleu foncé hérissèrent Butch au plus au point.

— Je vais bien, aboya-t-il. (Puis il dut poser sa tête entre ses genoux.)

Comment avait-il pu laisser les choses en arriver là ?

Si Beth était retrouvée morte le lendemain matin...

— Inspecteur ? (José s'accroupit pour se placer dans le champ de vision de Butch.) On a appelé une ambulance.

— J'en ai pas besoin. L'avis de recherche est passé à toutes les patrouilles ?

— Ouais, Ricky s'en occupe.

Butch releva la tête. Lentement.

— Bon sang, mais tu as quoi au cou ? demanda José, le souffle court.

— Il a servi à me suspendre au-dessus du sol. (Il déglutit plusieurs fois.) Est-ce que les armes ont été récupérées à l'adresse que j'avais donnée ?

— Ouais. Le fric aussi. Merde, mais c'est qui ce type ?

— J'en ai pas la moindre putain d'idée.



## Chapitre 17

Kohler monta les marches du perron de la demeure de Darius. La porte s'ouvrit avant même qu'il n'ait touché la poignée de cuivre. Fritz se trouvait de l'autre côté.

— Maître, je ne savais pas que vous—

Le *doggen* se figea lorsqu'il aperçut Beth.

*Oui, tu sais parfaitement qui elle est*, pensa Kohler. Mais jouons le jeu. Elle est déjà suffisamment nerveuse.

— Fritz, voici Beth Randall. (Le majordome la regardait fixement.) On peut entrer ?

Fritz s'inclina profondément, la tête penchée, avec respect.

— Naturellement, maître. Miss Randall, c'est un honneur de pouvoir enfin vous rencontrer.

Beth sembla décontenancée, mais esquissa un sourire lorsque le *doggen* se redressa et s'écarta de l'encadrement de la porte.

Lorsqu'elle tendit la main, Fritz en eut le souffle coupé et jeta un coup d'œil en direction de Kohler, sollicitant son autorisation.

— Allez-y, marmonna Kohler en refermant la porte.

Il n'avait jamais compris les strictes traditions des *doggen*.

Fritz saisit cérémonieusement la main de Beth dans ses deux mains et posa son front dessus. En prononçant très vite une volée de mots en Langage Ancien.

Beth en fut manifestement étonnée. Mais comment aurait-elle pu savoir qu'en lui tendant ainsi la main elle accordait le plus grand des honneurs à un *doggen* ? En tant que fille d'un *princeps*, elle était une aristocrate de haut rang dans le monde des vampires.

Fritz en serait sur un petit nuage des jours durant.

— On sera dans ma chambre, déclara Kohler, une fois le contact rompu.

Le *doggen* hésita.

— Maître, messire Rhage est ici. Il a eu un... petit accident.

Kohler jura.

— Où il est ?

— Dans la salle de bain du fond.

— Avec aiguilles et du fil ?

— Oui, il les a emmenés avec lui.

— Qui est Rhage ? demanda Beth alors qu'ils traversaient le vestibule.

Kohler s'arrêta dans le salon.

— Tu attends ici.

Mais elle lui emboîta le pas.

Il se retourna, montrant la pièce d'un doigt impérieux.

— C'est un ordre.

— Je n'attendrai nulle part.

— Bon sang, fais ce que je te dis.

— Non.

Elle avait répondu sans s'énerver. Elle le défiait avec un calme absolu et une détermination sans faille. Comme s'il n'était pas pour elle un obstacle plus compliqué qu'un tapis à enjamber.

— Merde. Très bien. J'espère que tu as l'estomac solide.

Il continua vers la salle de bain. Dès qu'il entra dans couloir, il sentit l'odeur du sang. Ce devait être une sacrée blessure et il aurait aimé que Beth ne se soit pas obstinée à le suivre. Il ouvrit la porte, et Rhage leva la tête. Le bras du vampire pendait sur le lavabo. Il y avait du sang partout, une véritable mare sur le carrelage, une simple flaque sur la tablette du lavabo.

— Rhage, mec, comment va ?

— Coupé et tailladé. Ce *lessor* m'en a collé une bonne, en plein dans la veine et jusqu'à l'os. Je pisse le sang.

Dans son brouillard habituel, Kohler distinguait les mouvements de la main de Rhage, qui touchait son épaule et remontait dans les airs, puis recommençait. Main vers l'épaule puis en l'air.

— Tu l'as eu ?

— Bien sûr.

— Oh... mon... Dieu... articula Beth. Mais c'est pas vrai. Est-ce qu'il se recoud—

— Hey. C'est qui la mignonne ? demanda Rhage en interrompant ses points.

Elle eut un cri étranglé, aussi Kohler avança pour placer son corps en écran entre la scène et elle.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-il, même si tous deux savaient pertinemment que Kohler ne pouvait rien faire.

Sa vue ne lui permettait même pas de recoudre ses propres blessures, encore moins celles d'un autre. Kohler méprisait cette faiblesse qui le contraignait à compter sur les Frères ou sur Fritz pour le soigner.

— Non merci, dit Rhage en riant. Je suis une parfaite petite couturière, comme tu le sais d'expérience. Maintenant dis-moi, qui est ta copine ?

— Beth, voici Rhage. On travaille ensemble. Et Rhage, voici Beth Randall. Qui n'est pas une actrice, compris ?

— Reçu cinq sur cinq. (Rhage se pencha pour essayer de la voir derrière le corps massif de Kohler.) Ravi de vous connaître, Beth.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir aller à l'hôpital ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Ça va. C'est rien ce truc— juste un peu salissant. Quand on prend ses boyaux comme garrot, là c'est du sérieux !

Un horrible gargouillis sortit de la gorge de Beth.

— Je vais l'emmener en bas, déclara Kohler.

— Oui, bonne idée... J'aimerais vraiment... aller en bas.

Kohler mit son bras autour d'elle. Et se rendit compte à quel point elle était secouée à la façon dont elle pesait sur lui. C'était si bon de la sentir avoir besoin de son soutien. *Trop bon, en fait.*

— Ça va aller ? demanda Kohler au Frère.

— Impeccable. Je file dès que j'ai fini ça. J'ai trois jarres à collecter.

— Joli trophée.

— J'en aurais récupéré davantage si je n'avais pas reçu ce petit cadeau inattendu, comme tombé du ciel. Je comprends que tu aimes tant les *shuriken*. (Rhage eut un vif mouvement de la main, comme pour faire un nœud.) Au fait, continua-t-il en prenant des ciseaux sur la tablette pour couper son fil, il y a Tohr et les jumeaux qui continuent le travail de la nuit dernière. Ils devraient être au rapport d'ici deux heures, comme tu l'as demandé.

— Dis-leur de frapper avant d'entrer.

Rhage acquiesça et eut le bon sens de s'abstenir de tout commentaire.

En ramenant Beth le long du couloir, Kohler se surprit à lui caresser l'épaule. Le dos. Puis il lui prit la taille, laissant ses doigts s'enfoncer dans sa chair souple. Elle allait si bien contre lui, la tête sur sa poitrine, tandis qu'ils marchaient ainsi reliés. *Trop agréable. Trop familier*, pensa-t-il.

Mais il ne relâcha pas son étreinte,

Malgré ça, il aurait aimé retirer ce qu'il lui avait dit sur le trottoir. Sur le fait qu'elle lui appartenait.

Parce que c'était faux. Il ne voulait pas faire d'elle sa *shellane*. C'est juste qu'il avait été énervé, jaloux. En revoyant les mains du flic sur elle. Furieux de ne pas avoir tué cet humain, après tout. Les mots étaient sortis tous seuls.

Et merde. Cette femelle lui mettait la cervelle à l'envers. Il avait une maîtrise de soi bien éprouvée— qu'elle parvenait à lui faire perdre, le mettant en contact avec sa part de démence.

Une connexion qu'il préférerait éviter.

Après tout, les crises de folie furieuse étaient plutôt la spécialité de Rhage, Et la Confrérie n'avait besoin d'une autre grenade dégoupillée.

Beth ferma les yeux et s'appuya contre Kohler, essayant de chasser de son esprit la vision de cette blessure béante. Un effort aussi peu efficace que de bloquer la lumière du soleil avec ses mains. Des fragments de l'image passaient à travers. Tout ce sang, rouge et brillant, le muscle ponceau, déchiré et à vif, le contraste choquant avec le blanc de l'os. Et cette aiguille. Qui transperçait la peau, tirait la chair d'un point à l'autre, où se faufilait le fil noir—

Elle rouvrit les yeux,

C'était mieux comme ça.

Malgré ce qu'avait dit cet homme, il ne s'agissait pas d'une égratignure. Il devait aller à l'hôpital. Et elle aurait insisté plus fermement— si elle n'avait pas été aussi occupée à convaincre son dîner thaï de rester où il était.

En outre, ce type semblait sacrément compétent pour se soigner.

C'était aussi un vrai canon, Même si la blessure avait monopolisé son attention, elle n'avait pas été sans remarquer son physique stupéfiant, et son visage étonnant. Des cheveux blonds coupés court, des yeux d'un bleu iridescent— un ensemble digne d'un écran de cinéma. Il était vêtu comme Kohler, pantalon de cuir noir et bottes épaisses, mais il avait retiré sa chemise. Sur son torse, la lumière du plafonnier soulignait des muscles impressionnants qui démontraient une force manifestement énorme. Et ce tatouage— un dragon multicolore— qui lui couvrait la totalité du dos était remarquable.

Bien sûr, Kohler n'était pas du genre à fréquenter des comptables maigrichons bien comme il faut.

Des trafiquants de drogues. Voilà, de toute évidence, ce que ces hommes étaient. Revolvers automatiques, armes blanches et paquet de fric. Qui d'autre se battraient au couteau avant de se recoudre tout seul ?

Elle se souvint que l'homme avait eu sur la poitrine la même marque circulaire que Kohler.

Ils devaient faire partie d'un gang, pensa-t-elle. Ou de la mafia.

Elle se sentit soudain oppressée. Kohler la lâcha lorsqu'ils entrèrent dans une pièce aux murs jaune clair. Elle ralentit le pas. L'endroit ressemblait à un musée ou à une demeure qu'on s'attendait à voir dans *Demeures Architecturales*. Des tentures épaisses de couleurs pâles encadraient de larges fenêtres, des toiles de maîtres lourdement encadrées ornaient les murs, des objets d'art étaient disposés avec goût. Elle baissa les yeux sur le tapis. Qui valait probablement plus que son appartement.

Peut-être qu'ils ne trafiquaient pas seulement du crack, de l'ecstasy et de l'héroïne, pensa-t-elle. Peut-être qu'ils revendaient aussi des antiquités au marché noir.

Ce n'était pas le genre de truands qu'on rencontrait si souvent.

— C'est beau, murmura-t-elle en effleurant un coffret ancien. Très beau.

Quand seul le silence lui répondit, elle jeta un coup d'œil à Kohler. Debout à l'entrée de la pièce, il avait croisé les bras sur son torse et semblait sur ses gardes, même chez lui.

Est-ce qu'il ne se détendait jamais ? s'interrogea-t-elle.

— Il y a longtemps que tu es collectionneur ? demanda-t-elle, espérant se donner le temps de recouvrer son calme

Elle se dirigea vers un tableau de l'*École du fleuve Hudson (NdT : Regroupe divers paysagistes américains.)* Seigneur. C'était un Thomas Cole qui valait sûrement plusieurs centaines de milliers de dollars.

— C'est magnifique.

Elle regarda par-dessus son épaule. L'attention de Kohler était fixée sur elle et non sur le tableau. Son visage était dépourvu de toute expression de fierté ou de possession.

Ce qui n'était pas courant chez quelqu'un dont on admirait la collection.

— Cette maison n'est pas la tienne, déclara-t-elle.

— Ton père vivait ici.

*Ouais, c'est ça.*

Et puis merde. Elle l'avait suivi ici. Autant jouer le jeu.

— Manifestement, il avait pas mal d'argent. Il faisait quoi dans la vie ?

Kohler avança dans la pièce, en direction du magnifique portrait grandeur nature d'un personnage qui ressemblait à un roi.

— Suis-moi.

— Quoi ? Tu veux que je traverse ce mur—

Il appuya sur un côté du cadre, qui s'ouvrit comme une porte pour révéler un couloir sombre.

— Oh, dit-elle en s'approchant avec précaution.

La lueur de lanternes à gaz se réfléchissait sur la pierre noire. Elle se pencha et vit un escalier en colimaçon qui descendait vers l'inconnu...

— Après toi. (Il fit un geste du bras.)

— Qu'est-ce qu'il y a en bas ?

— Un endroit où nous pouvons parler.

— Pourquoi on ne resterait pas ici ?

— Parce que c'est mieux si ça se passe en privé. Et mes Frères ne vont pas tarder à se pointer.

— Tes frères ?

— Oui.

— Tu en as combien ?

— Cinq maintenant. Tu nous fais perdre du temps. Viens. Tu ne risques rien, je te le promets.

*Ouais, à d'autres.*

Néanmoins, elle posa le pied sur le rebord doré du cadre. Et s'enfonça dans l'obscurité.

## Chapitre 18

Beth prit une profonde inspiration et, non sans hésitation, posa les mains sur la paroi de pierre. L'air ne sentait pas le moisi, il n'y avait aucun relent d'humidité non plus. Il y faisait juste très, très sombre. Lentement, en regardant où elle mettait les pieds, elle descendit les marches. Les lanternes étaient comme des lucioles, à dispenser de la lumière pour elles-mêmes et non pour ceux qui empruntaient l'escalier.

Une fois en bas, elle distingua une porte ouverte sur la droite, ainsi que la lueur chaude de bougies. La pièce était sombre comme l'escalier, des murs noirs, un éclairage faible et la même propreté. Les bougies, qui dansaient sur leurs supports, produisaient un effet apaisant. En posant son sac sur la table basse, elle se demanda si Kohler dormait là.

Le lit immense était bien à sa dimension.

Et ces draps, c'était vraiment du satin noir ?

Il avait dû attirer un grand nombre de femmes dans son antre. Nul besoin d'être un génie pour imaginer ce qui se passait une fois la porte fermée.

Son cœur bondit dans sa poitrine quand elle entendit le cliquetis du verrou.

— Parle-moi de mon père, dit-elle d'un ton abrupt.

Kohler passa devant elle et ôta son blouson. Il portait en dessous un tee-shirt sans manches, et elle admira la puissance incroyable de ses bras, dont les biceps et triceps gonflèrent lorsqu'il déposa le vêtement. Elle examina les tatouages qui couraient sur la face interne de ses avant-bras lorsqu'il enleva le holster vide qui cernait son torse.

Il alla dans la salle de bain où il y eut des éclaboussures d'eau. En revenant, Kohler se séchait le visage avec une serviette. Il remit ses lunettes noires avant de la regarder.

— Ton père, Darius, était un mâle qui méritait le respect. (Kohler lança la serviette humide en direction de la salle de bain et se dirigea vers le canapé. Il s'assit, les coudes sur les genoux.) C'était un aristocrate du Vieux Pays avant de devenir un guerrier. Il est... il *était* mon ami. Mon Frère aussi, dans la vie que nous partagions.

*Frère.* Il n'avait que ce mot à la bouche. Ils faisaient partie de la pègre. Pas de doute possible.

Kohler esquissa un sourire, comme s'il se remémorait un bon souvenir.

— D était doué. Rapide, intelligent, habile au couteau. Mais c'était aussi un mâle cultivé et parfaitement éduqué. Il parlait huit langues. Avait tout étudié, des religions à l'histoire de l'art en passant par la philosophie. Il pouvait parler des heures de Wall Street et ensuite expliquer pourquoi le plafond de la chapelle Sixtine s'apparente davantage au maniérisme\* qu'à la Renaissance. (*NdT : Mouvement artistique entre 1520 et 1580 aussi nommé Renaissance tardive.*)

Kohler s'adossa au canapé et posa son bras lourd sur le dossier. Il laissa retomber ses genoux sur les côtés, jambes écartées. Tout en prenant ses aises, il poussa en arrière ses longs cheveux noirs.

*Sexy en diable*, pensa-t-elle

— Darius ne s'énervait jamais, même quand ça tournait mal. Il restait collé à son objectif, et menait ses tâches à bien. Il est mort avec le respect de ses Frères.

Kohler semblait déplorer la disparition du père de Beth. Ou d'un autre homme auquel il faisait référence pour...

Que cherchait-il au juste ? se demanda-t-elle. Ça l'avancéait à quoi de débiter tout ce baratin ?

D'un côté, il avait déjà réussi à l'attirer jusqu'à sa chambre, non ?

— Et Fritz m'a dit qu'il t'adorait.

— Peuh. (Beth fit la moue.) Si j'y croyais, j'aurais à me poser des questions. Si mon père m'aimait à ce point, pourquoi ne s'est-il jamais donné la peine de se présenter ?

— C'est compliqué,

— Oui j'imagine que c'est très compliqué d'aller voir sa fille, de lui tendre la main et de décliner son identité. Vraiment très dur. (Elle traversa la pièce, mais se retrouva en fait à côté du lit. Dont elle éloigna rapidement.) Et c'est quoi tout ce laïus sur son côté guerrier ? Lui aussi était dans la pègre ?

— La pègre ? On n'est pas dans la pègre, Beth,

— Alors vous n'êtes que des assassins indépendants et des trafiquants de drogue ?

Hmm... En y réfléchissant, la diversification professionnelle est sans doute de bonne stratégie. Sans compter qu'il faut un paquet de fric pour entretenir une maison comme celle-là. Et la remplir d'œuvres d'art qui devraient être au Met (*NdT : Abrégé du Metropolitan Museum of Art de New York, l'un des plus grands musées d'art au monde.*)

— Darius a hérité de cet argent et il savait le faire fructifier. (Kohler appuya sa tête contre le dossier, comme s'il examinait la demeure.) Tu es sa fille, et tout est à toi maintenant.

Elle étrécit les yeux.

— Oh, vraiment ?

Il acquiesça.

*Foutaise*, pensa-t-elle.

— Et où est le testament ? Où est l'exécuteur testamentaire avec les papiers ? Attends, laisse-moi deviner, la propriété est en cours d'homologation. Pour au moins trente ans. (Elle frotta ses yeux douloureux.) Tu sais, Kohler, tu n'as pas besoin de mentir pour me mettre dans ton lit. Même si ça me navre, tu n'as qu'à le demander.

Elle poussa un long et triste soupir. Jusque là, elle n'avait pas réalisé avoir gardé un petit espoir d'obtenir des réponses. Après si longtemps.

Vraiment, le désespoir poussait à n'importe quoi.

— Écoute, je vais m'en aller. Tout cela a été—

Kohler lui fit face si vite qu'elle le vit à peine bouger.

— Je ne peux pas te laisser partir.

La peur lui serra le cœur, mais elle fit bonne figure.

— Tu ne peux pas m'*obliger* à rester.

Il leva les mains vers elle, vers son visage. Elle s'écarta, mais il l'en empêcha.

Du pouce, il lui caressa la joue. Chaque fois qu'il approchait, elle était comme hypnotisée, et ça recommençait. Elle sentit son corps osciller vers lui.

— Je ne te mens pas, dit-il. Ton père m'a envoyé car tu vas avoir besoin de mon aide. Crois-moi.

Elle recula brusquement.

— Je veux plus t'entendre prononcer ce mot.

Voilà un criminel qui avait failli tuer un flic sous ses yeux, et qui espérait lui faire croire ne serait-ce qu'un mot du ramassis de mensonges qu'il lui avait débités. Tout en lui caressant le visage comme un amant.

Il devait la prendre pour la dernière des connes.

— Écoute, j'ai eu accès à mon dossier. (Sa voix ne flancha pas.) Mon certificat de naissance indique que je suis née de père inconnu, mais il y avait une note dans le dossier. Pendant l'accouchement, ma mère a déclaré à une infirmière qu'il était mort. Mais elle n'a pas pu donner son nom car elle a perdu connaissance à cause d'une hémorragie et est morte peu après.

— Je suis désolé, mais ce n'est pas ce qui est arrivé.

— Tu es désolé ? Ouais, tu parles.

— Je ne mens pas—

— Arrête ! Mon Dieu, dire que j'ai vraiment cru un moment que je pourrais apprendre quelque chose sur eux, même indirectement... (Elle le regarda d'un air dégoûté.) C'est horrible de me faire ça.

Il laissa échapper une obscénité, un truc mauvais et furieux.

— Je ne sais plus quoi faire pour que tu me croies.

— N'essaie même pas. Ta crédibilité est un zéro pointé. (Elle saisit son sac.) Merde, c'est probablement mieux comme ça. J'aime autant ne pas savoir que c'était un criminel. Ou qu'on a vécu tout ce temps dans la même ville sans qu'il soit jamais venu me voir, sans qu'il ait eu la curiosité de me connaître.

— Il t'a vue. (La voix de Kohler était juste derrière elle.) Il te connaissait.

Beth se retourna. Il était si près qu'il la dominait de toute sa taille. Elle bondit en arrière.

— Arrête ça tout de suite.

— Il te connaissait.

— *Arrête de dire ça !*

— *Ton père te connaissait, beugla Kohler.*

— *Alors pourquoi il ne voulait pas de moi ?* hurla-t-elle en retour.

Kohler grimaça.

— Il te voulait. Il veillait sur toi. Il a veillé sur toi toute ta vie.

Elle ferma les yeux et serra ses bras autour d'elle. Incroyable, mais elle allait encore se faire avoir.

— Beth, regarde-moi. Je t'en prie.

Elle releva les paupières,

— Donne-moi ta main, dit-il. Donne-la-moi.

Comme elle ne réagissait pas, il prit sa main et la posa contre sa poitrine, sur son cœur.

— Sur mon honneur. Je ne t'ai pas menti.

Il resta figé, très droit, comme pour lui laisser le temps de déchiffrer la moindre nuance de son visage et de son corps.

*Et si c'était vrai ?* se demanda-t-elle.

— Il t'aimait, Beth,

*Ne le crois pas. Ne le crois pas. Ne le—*

— Alors pourquoi il est jamais venu me chercher ? murmura-t-elle.

— Il espérait que tu n'aurais pas à le connaître. Que la vie qu'il connaissait te serait épargnée. (Kohler baissa le visage vers elle.) Et il a manqué de temps.

Il y eut un long silence.

— Qui était mon père ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Il était ce que je suis, répondit Kohler, puis il ouvrit la bouche.

*Des crocs ?* Il avait des canines énormes.

Sa peau se hérissa d'horreur. Elle le repoussa violemment.

— Espèce de salaud !

— Beth, écoute-moi—

— Pour que tu me dises que tu es un putain de *vampire* ? (Elle se jeta sur lui et lui frappa la poitrine de ses poings.) Espèce de sale... tordu. Si tu veux mettre en scène tes fantasmes, trouve-toi quelqu'un d'autre.

— Ton père—

Elle le gifla avec force. En plein visage.

— Je ne veux plus entendre parler de ça. Arrête.

Elle avait si mal à la main qu'elle la ramena sur son ventre. Elle avait aussi envie de pleurer. Parce qu'elle avait mal partout. Parce que ça ne semblait juste qu'il n'ait rien ressenti du tout, alors qu'elle l'avait giflé pour se venger.

— Tu as presque failli m'avoir, gémit-elle. Mais tu as forcé la dose avec ces fausses dents.

— Elles sont vraies. Regarde bien.

D'autres bougies s'allumèrent dans la pièce, sans que personne ne les approche. Beth en eut le souffle coupé. Soudain, plus rien n'était ce qu'il paraissait. Les règles étaient différentes. La réalité glissait dans une autre dimension. Elle traversa la pièce en courant.

Il se trouvait devant la porte lorsqu'elle l'atteignit. Elle se recroquevilla sur elle-même, comme pour prier de l'éloigner d'elle.

— Ne t'approche pas de moi.

Elle saisit la poignée et l'actionna de toutes ses forces. Sans la faire bouger d'un millimètre.

La panique affluait dans ses veines comme de l'essence.

— Beth—

— Laisse-moi partir !

La poignée de la porte lui meurtrissait la paume des mains tandis qu'elle tirait dessus de toutes ses forces.

Lorsque Kohler osa la main sur son épaule, elle se mit à hurler.

— *Ne me touche pas !*

Elle s'écarta vivement de lui. Fit le tour de la pièce. Il la suivait, se rapprochant, lentement, inexorablement.

— Je vais t'aider.

— Laisse-moi tranquille !

Elle le contourna et courut vers la porte. Qui s'ouvrit cette fois sans qu'elle ait touché la poignée. Comme si Kohler le lui avait ordonné.

Elle lui jeta un regard horrifié.

— Tout ça n'est pas normal.

Elle monta l'escalier à toute vitesse, ne trébuchant qu'une seule fois. Lorsqu'elle tenta d'actionner le loquet du tableau, elle se cassa un ongle mais parvint à l'ouvrir. Elle traversa le salon en courant. Sortit en trombe de la maison et—

Kohler était là, sur la pelouse.

Beth s'arrêta net. La terreur la submergeait, l'incrédulité lui serrait le cœur. Elle crut devenir folle.

— *Non !*

Elle s'enfuit au hasard, qu'importe la direction tant que c'était loin de lui.

Mais elle sentait qu'il la suivait, alors elle courut plus vite. Jusqu'à en perdre haleine, jusqu'à être aveuglée par l'épuisement, jusqu'à ce que ses jambes meurtries la lâchent. Elle courut comme une folle mais toujours, il la suivait.

Elle se laissa tomber dans l'herbe, le corps secoué de sanglots. Pelotonnée en chien de fusil, comme pour se protéger des coups, elle pleura.

Lorsqu'il la souleva, elle ne résista pas.

À quoi bon ? Si ce n'était qu'un rêve, elle finirait par se réveiller. Et si c'était la réalité... Elle aurait besoin de lui pour en savoir davantage sur la vie de son père.

Avec Beth dans les bras, Kohler regagna sa chambre. Il sentait les vagues de peur, de confusion et de détresse qui émergeaient d'elle. Il l'allongea sur le lit et arracha le drap de dessus pour qu'elle puisse s'y enrouler. Puis il alla s'asseoir sur le canapé, pensant qu'elle préférerait le voir rester loin d'elle.

Au bout d'un moment, elle finit par se retourner. Il sentit ses yeux sur lui.

— J'attends de me réveiller. Que le réveil sonne, dit-elle d'une voix rauque. Mais c'est pas ce qui va arriver, pas vrai ?

Il secoua la tête.

— Comment est-il possible... ? Comment— (Elle s'éclaircit la voix.) Des vampires ?

— On est juste une espèce différente.

— Des buveurs de sang. Des tueurs.

— Parle plutôt de minorité persécutée. C'est pour ça que ton père espérait que tu ne passerais pas ta transition.

— Ma transition ?

Il acquiesça d'un air sinistre.

— Mon Dieu ! (Elle plaqua une main sur sa bouche comme si elle allait être malade.) Ne me dis pas que je vais...

Une vague de panique émana d'elle, créant un courant d'air froid qui traversa la pièce et atteignit Kohler. Il ne pouvait supporter son angoisse et voulait la soulager. Mais la compassion n'était pas vraiment son rayon,

Il aurait voulu pouvoir se battre contre quelque chose ou quelqu'un pour elle. Dommage. Mais il n'y avait rien à combattre. Rien. La vérité n'était pas une cible qu'on pouvait détruire. Pas plus qu'elle n'était une ennemie, même si elle faisait souffrir. La vérité existait... tout simplement.

Kohler se leva et s'approcha du lit. Lorsqu'elle ne chercha pas à s'écarter, il s'y assit. Les larmes qu'elle versait avaient l'odeur d'une pluie de printemps.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? murmura-t-elle.

Le désespoir dans sa voix suggérait qu'elle s'adressait à Dieu, pas à lui. Mais il répondit quand même.

— Ta transition est pour bientôt. Ça nous frappe tous vers l'âge de vingt-cinq ans. Je t'apprendrai ce qu'il faut faire.

— Mon Dieu...

— Ensuite, tu auras besoin de boire régulièrement.

Elle s'étouffa et s'assit d'un bond.

— Je ne veux *tuer* personne !

— Ça ne marche pas comme ça. Tu auras besoin du sang d'un vampire mâle. C'est tout.

— *C'est tout*, répéta-t-elle d'une voix atone.

— On ne s'attaque pas aux humains. Ce n'est une vieille légende sans le moindre fondement.

— Vous ne prenez jamais un... humain ?

— Pas pour boire son sang, éluda-t-il. Certains vampires le font, mais c'est de courte durée. Pour prospérer, nous devons boire entre nous.

— Tu dis ça comme si c'était normal.

— Ça l'est.

Elle se tut. Puis, comme si elle venait de réaliser quelque chose, elle ajouta :

— Tu vas me laisser—

— Oui, tu boiras mon sang. Quand le moment viendra.

Elle laissa échapper un son étranglé, comme si elle avait voulu crier mais que sa gorge était trop serrée.

— Beth, je sais que c'est dur—

— Tu ne sais rien du tout.

— ... parce que je suis passé par là, moi aussi.

— Toi ? (Elle le regarda.) Tu ne savais pas non plus que tu étais l'un d'eux ?

Ce n'était pas de la défiance. Juste qu'elle espérait découvrir une expérience similaire à la sienne. De n'importe qui.

— Je savais qui étaient mes parents, répondit-il. Mais ils étaient morts au moment de ma transition. J'étais seul. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Crois-moi, j'étais pas mal paumé aussi.

Elle se laissa retomber sur les oreillers.

— Ma mère aussi en était une ?

— Elle était humaine, d'après ce que Darius m'a dit. Les vampires font parfois des enfants aux humains, mais il est rare que les bébés survivent.

— Est-ce que je peux arrêter ça ? Est-ce que je peux empêcher que ça m'arrive ?

Il secoua la tête.

— Ça va faire mal ?

— Tu vas te sentir—

— Pas à moi. À toi. Ça va te faire mal ?

Kohler dissimula sa surprise. Personne ne s'inquiétait pour lui. Vampires et humains, tous le craignaient. Sa race le vénérait. Mais personne ne s'était jamais soucié de lui. Il ne savait pas comment gérer ce sentiment.

— Non, ça ne me fera pas mal.

— Est-ce que je pourrais te tuer ?

— Je ne te laisserai pas faire.

— Promis ? demanda-t-elle avec insistance en lui agrippant le bras.

Il n'arrivait pas à croire qu'il allait lui promettre de se protéger lui-même. À sa demande.

— Je te le promets. (Il tendit sa main pour la poser sur la sienne, puis se ravisa).

— Ça arrivera quand ?

— Je ne sais pas trop. Mais bientôt.

Elle se laissa aller contre les coussins. Puis se pelotonna de côté, loin de lui.

— Peut-être que je vais me réveiller, murmura-t-elle. Peut-être que je peux encore me réveiller.

## Chapitre 19

Butch avala d'un trait son premier scotch. Grossière erreur. Sa gorge était à vif, et il eut l'impression d'embrasser un chalumeau. Dès que sa toux fut calmée, il en commanda un autre à Abby.

— On va la retrouver, affirma José en reposant sa bière.

L'autre inspecteur s'en tenait à de la bibine, mais lui allait rentrer chez lui, dans sa famille. Tandis que Butch, qui était libre, pouvait se comporter aussi mal que possible.

José jouait avec son verre, décrivant des cercles sur le comptoir.

— Tu n'as pas à te sentir coupable, Butch.

Butch éclata de rire et avala son deuxième scotch.

— Ouais, il y avait un paquet de mecs dans ma voiture avec le suspect. (Il leva le doigt afin d'attirer l'attention d'Abby.) Je suis encore à sec.

— Pas pour longtemps.

Elle s'approcha avec la bouteille de single malt et lui sourit en remplissant son verre.

José se redressa sur son tabouret— comme s'il désapprouvait la descente de Butch et que son effort pour fermer son clapet le rendait nerveux.

Tandis qu'Abby allait servir un autre client, Butch jeta un coup d'œil à José.

— J'ai l'intention de me soûler, ce soir. Tu ne devrais pas rester.

— Je ne te laisse pas ici, répondit José en fourrant une poignée de cacahouètes dans sa bouche.

— Je rentrerai en taxi.

— Non. Je reste jusqu'à ce que tu aies ton compte. Puis je te traînerai jusqu'à ton appartement. Je te regarderai vomir pendant une heure. Je te mettrai au lit. Avant de partir, je programmerai ta cafetière. Et te laisserai de l'aspirine à côté du sucrier.

— Je n'ai pas de sucrier.

— À côté du paquet de sucre, alors.

Butch sourit.

— Tu fais une épouse du tonnerre, José.

— C'est ce que ma femme me dit.

Ils gardèrent le silence jusqu'à ce qu'Abby ait versé le quatrième scotch.

— Les étoiles ninja que j'ai récupérées sur le suspect, dit Butch, on en est où avec ça ?

— Ce sont les mêmes que celles qu'on a trouvées sur la scène de l'attentat et près du cadavre de Cherry. Modèle Typhon. Cent grammes d'acier inoxydable haut de gamme. Dix centimètres de diamètre. Un poids amovible au centre. On peut les trouver sur Internet pour 12 dollars ou se les procurer auprès des académies d'arts martiaux. Et non, il n'y avait aucune empreinte.

— Les autres armes ?

— Un jeu de super couteaux. Les gars du labo ont bandé sec dessus. En alliage aussi dur que du diamant. Une fabrication manuelle, magnifique. Pas de fabricant identifié. Quant au flingue, c'est un bon vieux Beretta 9mm, modèle 92G-SD. Extrêmement bien entretenu, Naturellement, le numéro de série a été limé. Le truc bizarre, c'est les balles. Jamais vu un truc pareil. Creuses, et remplies d'une sorte de liquide. Les gars pensent que c'est juste de l'eau. Mais pourquoi faire un truc pareil ?

— Tu te fous de moi,

— Non.

— Et pas d'empreintes ?

— Non.

— Nulle part ?

— Non. (José termina les cacahouètes et, d'un geste de la main, indiqua à Abby qu'il en voulait d'autres.) Ce mec est doué. Nickel. Un vrai pro. Je te parie qu'il vient de *la Grosse Pomme* (NdT : *Surnom de New-York*). Rien à voir avec les petits branleurs de Caldwell.

— Dis-moi au moins que tu as vérifié auprès de la police de New York pendant que je perdais mon temps à chercher Beth dans tous les hôpitaux.

Abby arriva avec un supplément de cacahouètes et de scotch.

— Les types de la balistique travaillent sur le flingue pour essayer de découvrir un truc qui sort de l'ordinaire, dit José calmement. On vérifie aussi l'origine de l'argent. Demain à la première heure, on file ce qu'on a aux collègues de New York, mais ça fera pas des masses.

Butch jura tout en regardant Abby qui remettait des cacahouètes.

— Si quelque chose arrive à Beth... (Il ne termina pas sa phrase.)

— On va les retrouver. (José s'arrêta.) Et ça ira mal pour lui si elle est blessée.

Ouais, pensa Butch. Il s'occuperait personnellement de traquer le mec.

— Ça ira mal pour lui, répéta-t-il d'une voix intense en vidant son verre pour faire de la place au suivant.

Épuisé, Kohler s'assit sur le canapé et attendit que Beth se calme. Il avait la sensation que son corps s'affaissait, que ses os faiblissaient sous le poids de sa chair et ses muscles.

En repensant à la scène de la ruelle derrière le poste, il prit conscience de ne pas avoir effacé la mémoire du flic. Ce qui signifiait que la police allait se lancer à sa poursuite avec une description précise.

Merde. Trop impliqué dans ce mini-drame, il en avait oublié de se protéger.

Il devenait négligent. Et c'était dangereux.

— Comment tu as su pour les orgasmes ? demanda brusquement Beth.

Il devint tout raide. Et sa queue aussi, juste en entendant ces mots.

Il s'agita un peu pour relâcher la tension dans son pantalon, et envisagea de ne pas répondre. Ce n'était pas le bon moment pour évoquer la nuit qu'ils avaient passée ensemble. Pas quand elle était dans son lit. À quelques centimètres de lui.

Il pensa à sa peau. Douce. Lisse. Chaude.

— Comment tu as su ? répéta-t-elle.

— C'était vrai alors ?

— Oui, murmura-t-elle. Pourquoi c'était si différent avec toi ? C'est parce que t'es pas... Parce que tu es... Merde, j'arrive même pas à dire ce mot.

— Peut-être. (Il posa ses mains l'une de l'autre, et serra ses doigts très fort.) Je ne sais pas.

Pour lui aussi, elle avait été différente, même si elle était encore humaine. Techniquement parlant.

— Il n'est pas mon amant. Butch. le flic. Il ne l'a jamais été.

Kohler sentit qu'il relâchait son souffle.

— Tant mieux.

— Alors si jamais tu le revois, ne le tue pas.

— D'accord.

Il y eut un long silence, puis Kohler entendit Beth remuer dans le lit. Les draps de satin bruissèrent doucement.

Il imagina les cuisses de Beth frotter l'une contre l'autre, puis se vit les ouvrir à deux main. Les écarter encore avec sa tête. L'embrasser tout le long jusqu'à l'endroit où il voulait désespérément arriver.

Il déglutit et sentit sa peau se contracter.

— Kohler ?

— Ouais ?

— C'est vrai que tu n'avais pas l'intention de coucher avec moi la nuit dernière ?

Des images brouillées du corps nu de Beth le força à fermer les yeux.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi tu l'as fait ?

*Comment résister ?* pensa-t-il, la mâchoire crispée. Il avait été incapable de la laisser tranquille.

— Kohler ?

— Parce que je le devais, répondit-il.

Il s'étira les bras, cherchant à se détendre. Son cœur tambourinait, ses instincts étaient aiguisés, comme en pleine bataille. Il entendait le souffle de Beth quitter ses lèvres, les battements de son cœur, le sang dans ses veines.

— Pourquoi ? murmura-t-elle.

*Il ferait mieux de partir,* pensa-t-il. De la laisser seule.

— Dis-moi pourquoi.

— Tu m'as fait prendre conscience que j'avais froid.

Il y eut encore un froissement des draps dans le lit.

— J'aime te réchauffer, dit-elle la voix rauque. J'aime te sentir contre moi.

Un désir sauvage lui tordit les entrailles et l'estomac. Kohler retint son souffle. Attendant de voir si la sensation allait passer. Mais elle ne fit que s'intensifier.

Merde, il ne s'agissait pas juste d'un désir sexuel. Mais aussi d'une soif de sang. Son sang à elle.

Il se releva d'un bond et s'éloigna d'elle. Il lui fallait vraiment se barrer. Filer dans les rues. Chercher à se battre. Et puis, il avait besoin de prendre une veine.

— Écoute, faut que j'y aille. Mais je veux que tu restes ici.

— Ne t'en va pas.

— Il le faut.

— Pourquoi ?

Il ouvrit la bouche, et ses canines s'allongèrent sous l'effet du désir.

Elles n'étaient pas les seules à réclamer d'être satisfaites. Son sexe était tendu et douloureux contre sa braguette. Lui-même était écartelé entre ces deux tensions. Le sexe. Et le sang.

Et tout ça concernait Beth.

— Alors tu te tailles ? murmura-t-elle. (Une question— agrémentée d'une pointe de sarcasme.)

— Fais attention, Beth.

— Pourquoi ?

— Je suis sur le point de craquer.

Elle se leva du lit et s'approcha de lui. Délibérément, elle posa sa main sur sa poitrine, juste sur son cœur. Et entourra la deuxième sur sa taille.

Il émit un feulement étouffé lorsqu'elle plaqua son corps au sien.

Mais au moins le désir sexuel prit le pas sur la soif.

— Tu vas me dire non ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas abuser, répondit-il en serrant les dents. Tu en as assez bavé ce soir.

Elle agrippa ses épaules.

— Je suis en colère. Effrayée. Désorientée. Je veux que tu me fasses l'amour jusqu'à ce que j'oublie tout, jusqu'à ce que je ne sente plus rien. C'est moi qui abuse de toi. (Elle baissa les yeux.) Zut, c'est horrible dit comme ça.

*Pas du tout.* Il plus que d'accord pour se laisser abuser par elle. Surtout comme ça.

Il lui releva le menton du bout du doigt. Même si l'odeur enivrante qui émanait d'elle indiquait sans la moindre ambiguïté ce qu'elle désirait de lui, il regrettait vraiment de ne bien distinguer son visage.

— Ne pars pas, murmura-t-elle.

C'est aussi ce qu'il voulait, mais son état actuel la mettait en danger. Elle avait besoin d'être forte pour affronter sa transition. Et sa soif de sang était assez intense pour la laisser exsangue.

La main de Beth quitta sa taille. Et alla chercher son sexe rigide.

Lorsque son corps se tordit sauvagement sous l'assaut, la respiration de Kohler s'étrangla. Et son halètement rauque emplit le silence de la pièce.

— Tu me veux, dit-elle. Et je te veux aussi.

Elle le caressait de sa paume, le frottement traversant avec une douloureuse acuité la seconde peau de son pantalon de cuir.

Juste le sexe. C'était jouable. Il pouvait retenir son autre besoin. Sûrement. Mais était-il prêt à parier la vie de Beth là-dessus ?

— Ne dis pas non, Kohler.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour coller ses lèvres sur les siennes.

*Game over,* pensa-t-il en l'écrasant contre lui.

Il enfonça sa langue dans sa bouche, tout en agrippant ses hanches pour la plaquer contre lui. Son gémissement de satisfaction l'excita encore davantage. Il sentit qu'elle plantait ses ongles dans son cou, et il aima ces petites douleurs qui indiquaient qu'elle était aussi excitée que lui.

En un éclair, il l'allongea sur le lit et se coucha sur elle. Puis il releva sa jupe et arracha sa culotte avec une brutale impatience. Il réserva le même traitement à son chemisier et à son soutien-gorge. Plus tard, il prendrait le temps de la savourer. Pour le moment, son désir sexuel était aussi primitif que violent.

Tandis qu'il dévorait ses seins, elle fut plutôt brutale pour lui enlever sa chemise. Il s'écarta juste le temps de déboutonner son pantalon pour libérer son érection. Puis il passa son avant-bras sous l'un des genoux de Beth pour relever haut sa jambe avant de s'enfoncer en elle.

Il l'entendit haleter sous la force de sa pénétration. Puis sa chaleur humide se resserra sur lui et il ressentit les spasmes de son orgasme. Il se figea net, savourant la sensation, caressé par les vagues brûlante de sa jouissance.

Et fut submergé par un puissant instinct de possessivité.

Consterné, il réalisa qu'il voulait la marquer. La marquer comme sienne. Il voulait sa fragrance de mâle répandue partout sur elle, pour qu'aucun autre n'ose s'en approcher. Pour que tous sachent à qui elle appartenait. Pour que tous redoutent les représailles qui les attendaient si l'envie les prenait de la vouloir pour eux-mêmes.

Sauf qu'il n'avait pas le droit de faire ça. Elle n'était pas à lui.

Il sentit qu'elle s'immobilisait, et baissa les yeux sur elle.

— Kohler ? murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu as ?

Il esquissa un mouvement pour se retirer, mais elle lui saisit le visage entre ses mains.

— Kohler, ça va ?

L'inquiétude qu'il perçut dans sa voix flanqua son contrôle aux orties.

Dans une terrible déferlante, son corps se déconnecta de son cerveau. Avant qu'il puisse réfléchir davantage, ou réagir pour s'en empêcher, il prit appui sur ses bras et s'enfonça en elle, profondément, et la martela sans concession. La lourde tête-de-lit cogna contre le mur, scandant le rythme de ses va-et-vient. Elle dut s'agripper à ses poignets plantés dans le matelas pour se maintenir en place.

Un son grave explosa dans la pièce et enfla, de plus en plus rauque, jusqu'à ce qu'il réalise que le grondement émanait de lui. Comme la fièvre l'envahissait, une sueur odorante perla de tous ses pores, et ses narines humèrent la sombre fragrance musquée de la possession.

Il était incapable de s'en empêcher.

Ses lèvres se relevèrent, ses muscles brûlaient et ses hanches la pilonnaient. Le corps en nage, l'esprit vide, incapable de penser ou même de respirer, il prit tout ce qu'elle lui offrait. Prit tout et en redemanda davantage, laissant ses instincts primitifs se déchaîner tandis qu'elle se laissait aller aussi— jusqu'à ce qu'ils s'abandonnent ensemble à toute cette folle sauvagerie.

Il jouit violemment, se vidant en elle, sans pourtant cesser de la posséder, son orgasme n'en finissant pas... et il prit conscience qu'elle jouissait en même temps que lui, tous deux agrippés l'un à l'autre pour éviter d'être emportés, submergés par des vagues de passion.

C'était l'union la plus parfaite qu'il ait jamais connue.

Et alors tout vira au cauchemar.

Le dernier spasme le quitta pour se répercuter en elle, et elle se détendait enfin, repue, lorsque chez Kohler, l'équilibre des désirs bascula d'un coup. Sa soif de sang devint une nécessité absolue, aussi puissante que le désir sexuel qu'il venait d'éprouver.

Il dénuda ses canines et plongea vers son cou, vers la veine qui affleurait délicieusement à la surface de sa peau diaphane. Il était sur le point d'enfoncer profondément ses canines, la gorge brûlante de sa soif, le ventre tordu des affres qui tourmentait son âme, lorsqu'il s'arrêta de justesse, horrifié par ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il se dégagea, rampa pour s'écarter d'elle et tomba lourdement de l'autre côté du lit, le cul par terre.

— Kohler ? (Inquiète à son sujet, elle avançait vers lui.)

— *Non !*

Le besoin qu'il avait de prendre sa veine était trop fort, son instinct trop puissant. Si elle s'approchait...

Il laissa échapper une plainte en essayant de déglutir. Sa gorge était comme du papier de verre. La sueur l'inonda une nouvelle fois, mais pour lutter contre la nausée cette fois.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Kohler recula maladroitement, toujours à terre. Il avait le corps douloureux, la peau en feu. Il portait sur lui l'odeur de Beth, du sexe qu'ils venaient de partager, ce qui menaçait de détruire le peu de contrôle qui lui restait.

— Beth, laisse-moi. Je dois y aller...

Mais elle n'écoutait pas et s'approchait de lui. Il s'effondra sur le canapé.

— Merde de merde, recule ! (Il montra les dents et feula à son encontre.) Si tu viens plus près, je te mords, compris ?

Elle s'arrêta net. Et sa terreur alourdit l'air entre eux, puis elle secoua la tête,

— Tu me ferais pas de mal, dit-elle avec une conviction qu'il trouva aussi naïve que dangereuse.

Il eut du mal à pouvoir lui répondre.

— Rhabille-toi. Remonte. Demande à Fritz de te ramener chez toi. Je vais envoyer quelqu'un pour veiller sur toi.

Il haletait à présent, et la douleur qui lui trouait le ventre était presque aussi affreuse que celle de sa transition. Cette première nuit il y a bien longtemps. Jamais il n'avait rien ressenti de tel pour Marissa.

*Bon Dieu. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ?*

— Je ne veux pas m'en aller.

— Il le faut. Je vais envoyer quelqu'un te protéger jusqu'à ce que je puisse revenir.

Des spasmes nerveux faisaient vibrer ses cuisses, ses muscles luttant contre l'ordre qu'il imposait à son corps de se maintenir en place. Son cerveau et ses nécessités physiologiques étaient en guerre, chacun des adversaires approchait le champ de bataille avec l'épée haute. Et il savait déjà qui serait le vainqueur si elle ne s'éloignait pas de lui.

— Beth, *je t'en prie*. Ça fait super mal. Et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir résister.

Elle hésita. Puis se rhabilla en hâte. En se dirigeant vers la porte, elle se retourna encore vers lui.

— *Va-t-en !*

Elle obéit.

## Chapitre 20

Il était un peu plus de 21 heures quand M. X s'engagea dans le *drive-in* de *McDonald*.

— Je suis heureux que vous ayez aimé le film tous les deux. J'ai autre chose en tête pour ce soir, même si nous devons faire vite. L'un de vous doit être rentré pour 23 heures.

Billy se mit à jurer entre ses dents tandis qu'ils s'arrêtaient devant le panneau lumineux qui détaillait les menus proposés. Il commanda deux fois plus que Nullard. Qui proposa de payer sa part.

— C'est bon, je vous invite, dit M. X. Mais ne renversez rien.

Tandis que Billy mangeait et que Nullard jouait avec sa nourriture, M. X les conduisit vers une boîte de laser-game. *War Zone* était le principal lieu de drague des moins de dix-huit ans, sa relative obscurité étant idéale pour dissimuler aussi bien l'acné que les pitoyables désirs de ces adolescents. Le bâtiment de plain-pied était bondé ce soir, de gamins trop fébriles qui essayaient d'impressionner des filles boudeuses et trop habillées.

M. X prit trois pistolets et trois viseurs, et en donna un à chacun des garçons. Billy fut prêt en moins d'une minute, tenant l'arme dans sa main comme un prolongement naturel de son bras.

M. X jeta un coup d'œil à Nullard, qui se débattait encore pour fixer les bandes du viseur autour de ses épaules. La lèvre molle, le garçon était pitoyable tandis que ses doigts s'affairaient sur les lanières en plastique. Billy aussi le regardait. Comme un prédateur son prochain repas.

— J'ai pensé que nous pourrions avoir une petite compétition amicale, annonça M. X lorsqu'ils passèrent enfin les tourniquets. Pour voir lequel d'entre vous aura le dessus.

Quand ils entrèrent dans la zone de combat, les yeux de M. X s'habituaient vite à la pénombre, aux murs couverts de velours noir, aux violents éclairs lancés des autres joueurs. L'espace était assez grand pour qu'une trentaine de participants tournent autour des obstacles, riant et criant, tandis qu'ils tiraient leurs pistolets-lasers.

— Séparons-nous, déclara M. X.

Nullard clignait encore ses yeux myopes que Billy s'écartait déjà, avec la vivacité d'un animal.

L'instant d'après, le capteur placé au centre de la poitrine de Nullard se déclenchait. Le mec baissa les yeux comme s'il ne comprenait pas pourquoi.

Billy se fondait à nouveau dans l'obscurité.

— Tu ferais mieux de te mettre à couvert, fiston, murmura M. X.

M. X resta à l'écart sans cesser de les observer attentivement. Billy toucha son adversaire encore et encore, sous divers angles, se jouant des obstacles, alternant rapidité et précaution, puis tirant de plus loin. La confusion et l'angoisse de Nullard augmentaient chaque fois que se déclenchait la lumière de la cible qu'il avait sur la poitrine, et sa détresse le poussait à fuir avec un manque de coordination infantile. Il laissa tomber son laser. Trébucha en s'emmêlant les pieds. Se cogna l'épaule contre une barrière.

Billy exultait. Bien que sa cible défaillante s'affaiblisse, il ne montra aucune pitié. Même lorsque Nullard laissa tomber son arme et s'appuya, contre un mur, épuisé, Billy le toucha encore.

Puis disparut dans l'ombre.

Cette fois-ci, M. X suivit Billy, épiait ses mouvements avec un tout autre objectif que celui d'évaluer ses performances. Riddle était rapide, se cachait entre les obstacles en mousse, puis se repliait vers Nullard pour lui tendre une embuscade à revers.

M. X anticipa l'endroit vers lequel Billy se dirigeait, obliqua rapidement à droite et se mit sur son passage.

Puis lui tira dessus à bout portant.

Sidéré, Billy baissa les yeux vers la cible de sa poitrine. C'était la première fois que son capteur se déclenchait.

— Beau boulot, déclara M. X. Tu t'es bien débrouillé, fiston. Jusqu'à maintenant.

Billy releva la tête et posa sa main sur la cible clignotante. Sur son cœur.

— *Sensei*. (Il prononçait le mot avec la ferveur et l'adoration d'un amant.)

Beth n'avait pas l'intention de demander au majordome de la reconduire. Elle était trop ébranlée pour mener une conversation normale. Une fois dans la rue, elle sortit son téléphone portable pour appeler un taxi. Elle composait le numéro lorsque le ronronnement d'un moteur lui fit lever la tête.

Le majordome sortit de la Mercedes et inclina la tête.

— Le maître m'a appelé. Il veut que je vous raccompagne, maîtresse. Et je... j'aimerais vous reconduire chez vous.

Il semblait sincère et plein d'espoir comme si elle lui ferait un grand plaisir en acceptant. Mais elle avait besoin d'être seule. Après tout ce qui s'était passé, son esprit bouillonnait.

— Merci, mais non. (Elle se força à sourire.) Je vais juste...

L'homme se rembrunit. Et afficha une expression de chien battu.

Là où les bonnes manières n'avaient pas réussi, la culpabilité la fit céder.

— Bon d'accord.

Avant qu'il puisse faire faire le tour, elle ouvrit la portière côté passager et se glissa sur le siège avant. Le majordome, d'abord troublé par cette initiative, se reprit rapidement. Son visage ridé afficha à nouveau un large sourire.

Revenu derrière son, il volant démarrait le moteur, lorsqu'elle déclara :

— J'habite...

— Oh, je sais où vous habitez. Nous avons toujours su où vous étiez. Tout d'abord à l'hôpital Saint Francis, dans l'unité néonatale des soins intensifs. Puis vous avez été recueillie par l'infirmière. Nous avons espéré qu'elle pourrait vous garder, mais l'hôpital l'a obligée à vous rendre. Vous êtes alors entrée dans le système social. Ce que nous avons déploré. Vous avez d'abord été placée chez les Mc Williams, sur l'avenue du Bois des Ormes, mais vous êtes tombée malade et retournée à l'hôpital pour une pneumonie.

Il mit le clignotant et tourna à gauche après un « stop ».

Elle pouvait à peine respirer tellement elle buvait ses paroles.

— Après ça, vous avez été placée chez les Ryan où il y avait trop d'enfants. Puis ce furent les Goldrich qui habitaient une maison à demi-niveaux sur la rue Raleigh. Nous avons pensé qu'ils vous garderaient, mais la femme est tombée enceinte. Vous avez donc atterri dans cet orphelinat. Nous détestions vous savoir là, parce qu'on ne vous laissait pas suffisamment jouer dehors.

— Vous ne cessez de dire "nous", murmura-t-elle, effrayée à l'idée d'y croire— mais le voulant tellement.

— Oui. Votre père et moi.

Beth se couvrit la bouche du dos de la main et examina attentivement le profil du majordome comme pour le garder en mémoire.

— Il me connaissait ?

— Oh oui, maîtresse. Il a connu toute votre vie. De la maternelle au lycée en passant par l'école primaire. (Il croisa son regard.) Nous étions si fiers de vous quand vous avez obtenu cette bourse universitaire. Je suis venu à votre remise de diplômes. J'ai pris des photos pour les montrer à votre père.

— Mon père me connaissait. (En parlant, elle avait pourtant l'impression qu'il devait s'agir de quelqu'un d'autre.)

Le majordome jeta un regard oblique vers le siège passager et sourit.

— Nous avons lu tous les articles que vous avez écrits. Même ceux qui datent de vos années de lycée et d'université. Lorsque vous avez débuté au *Courrier de Caldwell*, votre père refusait de se coucher le matin tant que je ne lui avais pas apporté le journal. Même après une nuit difficile, il ne prenait aucun repos sans avoir lu ce que vous aviez écrit. Il était si fier de vous.

Elle farfouilla dans son sac à la recherche d'un Kleenex.

— Tenez, dit le majordome en lui tendant un paquet de mouchoirs.

Beth se moucha aussi délicatement qu'elle le put.

— Maîtresse, vous devez comprendre quel crève-cœur c'était pour lui de rester loin de vous. Mais il savait à quel point il vous mettrait en danger en agissant autrement. Les familles des guerriers doivent être protégées en permanence. Vous ne pouviez être libre qu'en étant élevée comme une humaine. Il espérait aussi que vous n'auriez pas à endurer la transition.

— Avez-vous connu ma mère ?

— Très peu. Ils ne sont pas restés longtemps ensemble. Elle s'est enfuie peu après leur rencontre, quand elle a découvert qu'il n'était pas humain. Elle ne lui a pas avoué être enceinte, et ce n'est qu'au moment d'accoucher qu'elle a repris contact. Je pense qu'elle avait peur de ce qu'elle allait mettre au monde. Malheureusement, le travail avait commencé, et elle a été emmenée dans un hôpital humain avant que nous puissions la joindre. Mais je vous assure qu'il l'aimait. Profondément.

Pendant que Beth enregistrait les informations, son esprit les absorbait et remplissait les trous.

— Mon père et Kohler étaient-ils proches ?

Le majordome hésita.

— Votre père adorait Kohler. Comme nous tous, Il est notre seigneur. Notre roi. C'est pourquoi votre père vous l'a envoyé. Vous ne devez pas le craindre. Il ne vous fera aucun mal.

— Je sais.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de son immeuble, elle regretta de ne pas avoir plus de temps à passer avec le majordome.

— Voilà, nous sommes arrivés, dit-il. 1188 Redd Avenue, appartement 1B. Je dois vous dire que ni votre père ni moi n'approuvions que vous habitiez un rez-de-chaussée.

La voiture s'arrêta. Elle ne voulait pas en sortir.

— Pourrais-je vous parler encore ? Plus tard ? demanda-t-elle.

— Oh maîtresse, oui. Je vous en prie. Il y a tant de choses que j'aimerais vous raconter. (Il sortit du véhicule, mais elle refermait déjà la porte au moment où il arriva près d'elle.)

Elle songea à lui tendre la main, à le remercier de manière formelle.

Au lieu de quoi, elle se jeta au cou du vieil homme et le serra dans ses bras.

Quand Beth quitta la chambre, la soif de sang de Kohler empira sévèrement— d'autant plus qu'il regrettait déjà de l'avoir écartée.

Il remit son pantalon et se traîna jusqu'au téléphone. Il appela Fritz, puis Tohrment. Sa voix ne cessait de flancher et il dut se répéter plusieurs fois pour se faire comprendre.

Dès qu'il raccrocha d'avec Tohr, il eut des haut-le-cœur incoercibles. Il tituba jusqu'à la salle de bain et convoqua mentalement Marissa. Il se pencha au-dessus des toilettes mais son estomac ne contenait pas grand-chose.

Il avait attendu trop longtemps, pensa-t-il. Ignoré les signaux que son corps lui envoyait depuis un certain temps déjà. Puis il avait rencontré Beth et son équilibre physiologique avait été bouleversé. Pas étonnant qu'il pète un câble.

Le parfum d'océan de Marissa lui parvint de la chambre.

— Monseigneur ? appela-t-elle.

— J'ai besoin...

De Beth, songea-t-il en proie à une hallucination. Il la voyait devant lui, entendait sa voix dans sa tête. Il tendit le bras. Sans rien rencontrer.

— Monseigneur ? Dois-je vous rejoindre ? demanda Marissa de l'autre pièce.

Kohler essuya la sueur de son visage et sortit de la salle de bain, titubant comme un ivrogne. Il chercha désespérément à trouver un appui, mais bascula en avant.

— Kohler ! (Marissa se précipita vers lui.)

Il se laissa tomber sur le lit et l'entraîna avec lui. Le corps de Marissa se plaqua contre le sien.

C'est celui de Beth qu'il sentait.

Le visage de Kohler était enfoui dans les draps marqués du parfum de Beth. Alors qu'il inspirait profondément pour tenter de recouvrer ses esprits, il ne pensait qu'à Beth.

— Monseigneur, il vous faut boire. (La voix de Marissa lui parvenait de très loin, comme si elle était encore dans l'escalier.)

Il regarda vers la voix mais ne distingua rien. Il était désormais totalement aveugle. Étrangement, la voix de Marissa devint plus audible.

— Monseigneur, voilà. Prenez mon poignet. Tout de suite.

Une peau chaude était dans sa paume. Il ouvrit la bouche, mais sans parvenir à bouger son bras. Il tendit la main, toucha une épaule, une clavicule, la courbe d'un cou.

*Beth...*

La soif prit le dessus et il se jeta sur le corps de la femelle. Avec un rugissement, il enfonça ses dents dans la chair délicate du cou, près de l'artère. Il but avec avidité, l'esprit submergé par les images de cette femme aux cheveux noirs qui était à lui. Il la revit se donnant à lui. Il crut que c'était elle qu'il tenait dans les bras.

Marissa hoqueta de surprise.

L'étreinte des bras de Kohler la cassait presque en deux. Et son corps massif était une cage d'acier autour d'elle pendant qu'il buvait à son cou. Pour la première fois, elle sentit toutes les dures surfaces de son corps mâle.

Y compris ce qu'elle identifia comme son sexe en érection— ce qu'elle n'avait jamais connu de près ou de loin jusqu'ici.

Les possibilités s'avéraient excitantes. Et terrifiantes.

Elle devint tout molle et essaya de reprendre son souffle. D'un côté, c'est ce qu'elle avait toujours attendu de lui, même si une telle passion était choquante. Mais à quoi pouvait-elle s'attendre d'autre ? Kohler était un mâle de race pure. Et un guerrier.

Qui avait enfin admis avoir besoin d'elle.

Sa satisfaction effaça son malaise. Timidement, elle passa les mains sur ses larges épaules nues— une liberté qu'elle n'avait jamais prise auparavant. Il émit un son rauque, tout au fond de sa gorge, comme s'il voulait qu'elle continue. Avec ravissement, elle enfouit ses mains dans ses cheveux noirs.

C'était doux. Qui aurait pu le croire ? Un mâle si brutal, et une telle douceur dans ces longues mèches sombres. Du vrai satin, comme celui de ses robes.

Marissa voulut lire son esprit— une invasion qu'elle n'aurait jamais risquée par le passé, de peur qu'il en prenne ombrage. Mais désormais, tout était différent. Peut-être voudrait-il même l'embrasser après avoir bu. Et lui faire

l'amour. Peut-être pourrait-elle aussi vivre avec lui. Elle aimerait habiter avec lui dans la demeure de Darius. Ou ailleurs. C'était sans importance.

Elle ferma les yeux et se concentra sur les pensées de Kohler.

Pour découvrir qu'il pensait à une toute autre femelle. À une *humaine*.

Une beauté brune aux yeux mi-clos, allongée sur le dos, les seins offerts. Les doigts de Kohler caressaient leurs pointes roses et durcies tandis qu'il embrassait son ventre et progressait plus bas.

Marissa rejeta l'image comme si elle s'était brûlée.

Non, Kohler n'était pas là avec elle en cet instant même. Ce n'était pas à son cou qu'il buvait. Ce n'était pas son corps qu'il serrait si fort contre le sien.

Elle n'avait pas provoqué son érection. Et n'en bénéficierait pas.

Marissa se mit à pleurer sur l'injustice de son sort. Sur ses espoirs. Sur son amour. Sur lui.

Autant qu'il la vide de son sang, ce serait une fin parfaite à ce désastre. Elle souhaitait vraiment qu'il en finisse avec elle. Qu'il la laisse exsangue. Qu'il la fasse mourir.

Il lui avait fallu des années et des années— toute une éternité— avant de prendre conscience de la vérité.

Jamais il ne lui avait appartenu. Jamais il ne lui appartiendrait.

Mon Dieu, maintenant que cette illusion s'était évanouie, il ne lui restait plus rien.



## Chapitre 21

Beth déposa son sac sur la table de l'entrée, dit bonjour à Boo et passa dans la salle de bain. Elle jeta un coup d'œil vers la douche, mais se ravisa. Même si le jet chaud était tentant pour soulager ses courbatures, elle préférait conserver sur sa peau l'odeur de Kohler. C'était une fragrance merveilleuse, sensuelle et épicée. Qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. Elle savait déjà qu'elle ne pourrait jamais l'oublier,

Elle ouvrit le lavabo et se lava, consciente d'une délicieuse sensibilité qui s'attardait entre ses cuisses. Cette douleur n'avait aucune importance d'ailleurs. Kohler pouvait recommencer quand il le voulait.

Il était...

Aucun mot ne lui vint à l'esprit. Juste une image de lui en plein orgasme, couvert de sueur, les épaules et la poitrine durcies tandis qu'il s'abandonnait à elle. Tandis qu'il la marquait comme sienne.

Du moins, c'est ce qu'elle avait ressenti. Elle avait eut la sensation très forte d'être dominée par un homme qui avait laissé sur elle son empreinte. Une prise de possession.

Et elle voulait encore ça. Elle voulait encore Kohler. Tout de suite.

Elle secoua la tête, pensant qu'il lui fallait arrêter ces relations sexuelles non protégées. Deux fois, c'était déjà nul. La prochaine fois, ils prendraient leurs précautions.

En sortant de la salle de bain, elle surprit son reflet et se figea. Elle se pencha pour approcher son visage du miroir. Elle était exactement la même que le matin. Pourtant elle se sentait différente. Ouvrant la bouche, elle examina ses dents. Lorsqu'elle toucha les deux canines de la mâchoire supérieure, pas de doute possible, elles étaient douloureuses.

Mon Dieu, mais elle était qui ? Elle était *quoi* ?

Elle songea à l'attitude de Kohler après l'amour. Quand il s'était écarté d'elle, le corps à demi-nu et tendu à l'extrême, comme si ses muscles allaient lui transpercer la peau. Et ensuite, quand il avait montré les dents, les canines bien plus longues que la première fois qu'elle les avait vues, Comme si elles avaient poussé.

Son beau visage était déformé par la souffrance

Et c'était ça qui l'attendait ?

Il y eut des petits coups secs dans l'autre pièce, comme si quelqu'un frappait à la vitre. Et elle entendit Boo miauler en guise de bienvenue.

Prudemment, Beth passa la tête par la porte.

Et vit quelqu'un derrière la porte vitrée. Quelqu'un d'imposant.

— Kohler ?

Elle se précipita et ouvrit la porte avant même d'avoir vérifié l'identité du visiteur.

Lorsqu'elle vit ce qui se tenait sur le seuil, elle regretta son imprudence.

Ce n'était pas Kohler— même s'il lui ressemblait un peu. Des cheveux noirs mais coupés court. Un visage dur. Des yeux bleu marine au regard intense. Intégralement vêtu de cuir.

Il fronça les sourcils, les narines frémissantes, puis la regarda avec attention. Mais ensuite, il sembla se ressaisir.

— Beth ?

Sa voix grave était amicale. Puis il esquissa un sourire qui dénuda de longues canines. Elle ne sursauta même pas.

*Incroyable la vitesse à laquelle elle s'habituaît déjà à cette bizarrerie.*

— Je m'appelle Tohrment. Je suis un ami de Kohler. (Il lui tendit la main.) Vous pouvez m'appeler Tohr.

Elle lui serra la main, sans trop savoir que dire.

— Je vais rester ici un moment, ajouta-t-il. Je serai juste là dehors si vous avez besoin de quoi que ce soit.

L'homme... le vampire — merde, n'importe— fit demi-tour pour aller vers la table de jardin.

— Attendez, dit-elle. Pourquoi ne... Entrez, je vous en prie.

Il haussa les épaules,

— D'accord.

Quand il entra, Boo se mit à miauler bruyamment et donna des coups de pattes sur ses lourdes bottes. Chat et vampire se saluèrent comme des amis de longue date et, lorsque Tohrment se redressa, son blouson de cuir s'ouvrit. Des dagues. Pareilles que celles de Kohler. Et elle supposa qu'il avait d'autres armes dissimulées dans ses poches, comme celles dont Butch avait délesté Kohler.

— Voulez-vous boire quelque chose ? (Elle grimaça. *Je vous prie, ne répondez pas "du sang".*)

Il lui sourit, comme s'il devinait ce qu'elle avait en tête.

— Vous avez de la bière ?

De la bière ? Il buvait de la bière ?

— Ah, je crois que oui.

Elle disparut dans la cuisine. En rapporta deux Sam Adams. Elle avait bien besoin d'un petit remontant.

Après tout, elle recevait un vampire. Son père avait été un vampire. Son amant était un vampire. Elle renversa la tête et but avec avidité.

— La nuit a été rude ? dit Tohrment avec un petit rire.

— Vous n'avez pas idée, répondit-elle en s'essuyant la bouche.

— Je crois que si. (Le vampire prit place dans sa bergère, son corps massif débordant de la structure et écrasant le dos pourtant haut du siège.) Je suis heureux de vous rencontrer enfin. Votre père parlait beaucoup de vous.

— C'est vrai ?

— Il était sacrément fier de vous. Il faut que vous sachiez... Il n'est resté à distance que pour vous protéger, non parce qu'il ne vous aimait pas.

— C'est ce que Fritz m'a dit. Kohler aussi.

— Comment ça se passe avec lui ?

— Kohler ?

— Oui.

Elle se sentit rougir et retourna dans la cuisine pour cacher sa réaction. Elle attrapa un paquet de gâteaux au-dessus du frigo et en disposa quelques-uns sur une assiette.

— Il est... comment dire ? (Elle s'efforçait de trouver les mots justes.)

— En fait je crois que je sais.

Elle revint et lui tendit l'assiette.

— Vous en voulez ?

— Avoine et raisins, dit-il en en prenant trois. Mes préférés.

— Je croyais que les vampires ne buvaient que du sang.

— Non. Ça nous est nécessaire niveau nutrition, mais on a aussi besoin d'aliments.

— Et l'ail ?

— J'adore ça. (Il s'appuya contre le dossier du fauteuil et mordit joyeusement dans un gâteau.) Surtout frit dans un peu d'huile d'olive.

Mince alors. Ce mec était vraiment décontracté, pensa-t-elle.

Non, c'était faux. Son regard aux aguets ne cessait de scruter les fenêtres et la porte-fenêtre, comme s'il surveillait les environs. Elle sut de façon certaine que, s'il apercevait quelque chose qui lui déplaisait, il s'extirperait du fauteuil en une fraction de seconde. Et pas pour vérifier les verrous. Mais pour attaquer.

Il enfourna un autre gâteau dans sa bouche.

Mais au moins, sa présence était apaisante. En quelque sorte.

— Vous n’êtes pas comme Kohler, déclara-t-elle soudain.

— Personne n’est comme lui,

— J’imagine. (Elle mordit dans son gâteau et s’assit sur le futon.)

— C’est une force de la nature, ajouta Tohr en levant sa bière. Quelqu’un d’implacable, ne vous y trompez pas. Mais personne n’est plus à même d’offrir sa protection s’il choisit de le faire. Comme il l’a fait pour vous.

— Comment vous le savez ? murmura-t-elle, se demandant ce que Kohler lui avait dit.

Tohr s’éclaircit la voix et rougit légèrement.

— Il vous a marquée.

Elle fronça les sourcils et baissa les yeux pour s’inspecter.

— Je peux le sentir, expliqua Tohr. L’avertissement est partout sur vous.

— L’avertissement ?

— Comme si vous étiez sa *shellane*.

— Sa quoi ?

— Sa compagne. La fragrance de Kohler sur votre peau est porteuse d’un message puissant pour les autres mâles.

Donc elle avait eu raison. Sur ce qu’ils avaient partagé et sa signification.

*Ça ne devrait pas me faire autant plaisir*, pensa-t-elle.

— Ça vous plaît, pas vrai ? dit Tohr. D’être à lui.

Elle préféra ne pas répondre à ça. D’un certain côté, elle voulait appartenir à Kohler. Mais de l’autre, elle se sentait plus en sécurité en restant comme avant. Autonome.

— Et vous, vous avez aussi une compagne ? demanda-t-elle.

Le visage du vampire s’éclaira d’une fervente dévotion.

— Elle s’appelle Wellsie. Nous avons été promis l’un à l’autre avant notre transition. C’est une chance inouïe d’être en plus tombés amoureux. En toute franchise, je l’aurais choisie en la rencontrant dans la rue. Le destin nous a gâtés.

— De temps à autre, les choses se goupillent bien, murmura-t-elle.

— Oui. Certains mâles prennent plusieurs *shellanes*, mais j’arrive pas à penser à une autre que Wellsie. Et c’est pour ça que Kohler a fait appel à moi.

Elle haussa un sourcil interrogateur.

— Pardon ?

— Les autres Frères ont des femelles pour boire, mais sans liens émotionnels. Aussi rien ne les empêcherait— (Il s’interrompit et mordit dans un autre gâteau.) Et vu que vous êtes...

— Que je suis quoi ?

Elle ne savait plus qui elle était. Et se sentait prête à entendre l'opinion d'un parfait étranger.

— Très belle. Jamais Kohler ne vous aurait confiée aux soins d'un mâle susceptible de s'attirer un paquet d'ennuis s'il avait tenté quoi que ce soit avec vous. (Tohr haussa les épaules.) Et puis certains des Frères sont vraiment dangereux. Personne ne voudrait laisser une femelle seule avec eux, surtout pas une à qui on tient.

Elle n'était pas très sûre de vouloir rencontrer ces autres Frères.

*Attends une minute*, pensa-t-elle.

— Est-ce que Kohler a déjà une *shellane* ? demanda-t-elle.

Tohr finit sa bière.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous en parliez directement avec lui.

Ce qui n'était pas un « non »

La déception qui naissait au creux de sa poitrine la rendit presque malade. Elle retourna dans la cuisine.

Bon sang. Voilà qu'elle devenait sentimentale à propos de Kohler. Ils avaient juste couché deux fois ensemble, et elle était déjà bouleversée.

Ça allait mal finir, pensa-t-elle en décapsulant une autre bière. Quand que les choses se gêteraient, elle allait être atrocement malheureuse.

En plus d'être métamorphosée en vampire. *Oh mon Dieu !*

— Vous voulez d'autres biscuits ? dit-elle.

— Ouais, ça serait génial.

— De la bière ?

— Non, c'est bon.

Elle revint de la cuisine. Ils gardèrent le silence tandis qu'ils finissaient les biscuits. Même ceux qui étaient cassés au fond du paquet.

— Vous auriez autre chose à manger ? demanda-t-il.

Elle se leva, consciente qu'elle aussi avait encore un petit creux.

— Je vais voir ce que je peux nous préparer,

— Vous avez le câble ? (Il désignait son poste de télévision.)

Elle lui lança la télécommande,

— Oui. Je crois qu'il y a une soirée spéciale Godzilla sur TBS ce soir.

— Super, dit le vampire en étendant les jambes. Je suis du côté du monstre.

Elle lui sourit.

— Moi aussi.



## Chapitre 22

Butch se réveilla parce que quelqu'un lui vrillait un clou dans la tête. Il ouvrit un œil. Non, c'était le téléphone qui sonnait. Il décrocha le combiné et le plaça à proximité de son oreille.

— Ouais ?

— Bonjour, ma poule. (La voix de José réveilla la douleur lancinante dans son crâne.)

— Quelle heure ? croassa-t-il.

— 11 heures. J'ai pensé que tu serais heureux de savoir que Beth venait d'appeler. Elle voulait te parler. Elle avait l'air en forme.

Butch sentit le soulagement se répandre dans tout son corps.

— Le type ?

— Elle n'en a pas parlé. Mais elle a dit qu'elle aimerait te parler si possible aujourd'hui. Elle appelait de chez elle, alors j'ai annulé son avis de recherche.

Butch s'assit.

Puis se recoucha immédiatement. Il n'allait pas pouvoir bouger pendant un bon moment.

— Je me sens pas au top, murmura-t-il.

— J'imagine. C'est pour ça que je lui ai dit que tu ne serais pas joignable avant cet après-midi. Au fait, juste pour t'avertir, j'ai quitté ton appartement à 7 heures ce matin.

*Et merde.*

Butch tenta encore la position verticale en se forçant à rester droit. La pièce se remit à tanguer. Il était toujours ivre mort. Avec une foutue gueule de bois.

Super de pouvoir faire plusieurs trucs à la fois.

— J'arrive.

— Á ta place, j'évitais. Parce que le capitaine veut ta peau. Il y a les Affaires Internes qui se sont pointées pour enquêter sur toi et Billy Riddle.

— Riddle ? Pourquoi ?

— Allons, inspecteur

Ouais, il le savait pertinemment.

— Écoute, tu n'es pas en état d'affronter le capitaine. (La voix de José était calme et pragmatique.) Tu dois d'abord dessoûler. Et reprendre tes esprits. En attendant, je te couvre.

— Merci.

— J'ai laissé l'aspirine a côté du téléphone avec un grand verre d'eau. J'ai pensé que n'arriverais pas jusqu'à la cafetière. Prends-en trois, décroche le téléphone et dors. S'il arrive quelque chose d'intéressant, je passe te prendre.

— Je t'aime, ma poule.

— Alors achète-moi un vison et des boucles d'oreilles en diamant pour notre anniversaire.

— Ça marche.

Il lui fallut deux essais pour raccrocher. Puis il referma les yeux. Oui, dormir encore un peu paraissait une bonne idée. Après, il se sentirait peut-être redevenir humain.

Beth corrigeait sa dernière version d'un article concernant une vague d'usurpations d'identité. Il y avait tant de corrections qu'on aurait dit que le papier saignait. Dernièrement, les *vrais mecs* de Dick se relâchaient et se reposaient de plus en plus sur elle. Il ne s'agissait plus de simples erreurs de fond, mais de fautes de grammaire et d'incohérences structurelles. Comme s'ils n'avaient jamais entendu parler du *Code Typographique*.

Dans le cadre d'une collaboration, la correction ne la dérangeait pas. À condition que le journaliste qui avait rédigé le premier jet de l'article ait fait un minimum de relecture.

Beth plaça l'article dans sa boîte d'envoi et regarda fixement l'écran de son ordinateur. Puis ouvrit un fichier sur lequel elle était revenue toute la journée.

D'accord, que lui restait-il encore à savoir ?

Elle relut sa liste de questions.

*Pourrais-je sortir en plein jour ? À quelle fréquence devrais-je boire ? Combien de temps vais-je vivre ? Ses doigts coururent sur le clavier. Contre qui combattez-vous ? Puis, As-tu une...*

Quel était le mot déjà ? *Shellane* ? Elle tapa à la place « épouse ».

Mon Dieu, elle redoutait la réponse de Kohler. Même s'il n'était pas marié, auprès de qui buvait-il ?

Et quel effet ça ferait s'il se laissait aller avec elle ? Instinctivement, elle savait que ce serait comme faire l'amour avec lui. Sauvage. Dévorant. De quoi la laisser meurtrie et faible. L'extase absolue.

— Ça bosse dur, Randall ? demanda Dick d'une voix traînante.

Elle quitta le fichier et fit apparaître à l'écran sa boîte de messagerie.

— Toujours.

— Tu sais... j'ai entendu des trucs sur toi.

— Vraiment ?

— Ouais. il paraît que tu es sortie avec cet inspecteur de la Criminelle, O'Neal. Deux fois.

— Et alors ?

Dick se pencha vers elle par-dessus le bureau. Mais Beth portait une large chemise à col rond, de sorte qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Il se redressa.

— Beau boulot. Fais-lui ton petit numéro. Vois ce que tu peux apprendre. On pourrait peut-être faire la une sur les brutalités policières avec lui en tête d'affiche. Continue comme ça, Randall, et je pourrais me laisser convaincre de te filer une promotion.

Dick s'éloigna d'un pas nonchalant, manifestement ravi de jouer au chef paternaliste.

*Quel connard !*

Lorsque son téléphone sonna, elle aboya son nom dans le combiné.

À l'autre bout du fil, il y eut d'abord un silence.

— Maîtresse ? Est-ce que tout va bien ?

Le majordome.

— Désolée— Et oui, tout va bien.

Elle mit sa tête dans sa main libre. Après avoir été confrontée à Kohler, Tohr et consorts, la pitoyable version de Dick en mâle arrogant semblait plutôt grotesque.

— S'il y a la moindre chose que je puisse faire...

— Non, non, tout va bien. (Elle éclata de rire.) Rien de nouveau en tout cas. Je sais comment me débrouiller.

— J'aurais sans doute dû éviter d'appeler— (La voix de Fritz devint un murmure :) mais je préfère que vous soyez préparée. Le maître a commandé un dîner spécial ce soir. Pour vous et lui, seuls. J'avais pensé que je pourrais passer vous prendre et que nous pourrions vous trouver une robe.

— Une robe ?

Pour une sorte de rendez-vous avec Kohler ?

À première vue, c'était une idée géniale, mais elle essaya de freiner son côté trop romantique. Elle ne savait pas trop ce qui l'attendait dans cette histoire.

Ni si Kohler avait quelqu'un d'autre dans sa vie.

— Maîtresse, je suis désolé d'être aussi présomptueux. Il doit vous appeler lui-même— (Au même moment, sa deuxième ligne se mit à sonner.) Je voulais simplement que vous soyez prête pour ce soir.

Sur l'écran, s'afficha le numéro que Kohler avait fait mémoriser à Beth. Et elle sourit comme une andouille.

— J'adorerais aller acheter une robe. Vraiment.

— Bien. Nous pourrions aller à la *Galleria*. Il y a un magasin *Brooks Brothers*. Le maître a demandé que je lui trouve un costume. Je pense qu'il veut être sur son trente-et-un pour vous, maîtresse.

Lorsque Beth raccrocha, le sourire idiot resta longtemps collé sur ses lèvres.

Après avoir laissé un message sur la boîte vocale de Beth, Kohler se retourna dans son lit pour atteindre le réveil en braille. 15 heures. Il avait dormi environ six heures, soit plus que de coutume. C'était la réaction normale de son corps après avoir pris une veine.

Bon Dieu, il aurait voulu l'avoir là, avec lui.

Tohr avait appelé à l'aube pour faire son rapport. Beth et lui avaient veillé toute la nuit en regardant des *Godzilla*. Á en juger par le ton de sa voix, Tohr était tombé sous le charme.

Kohler avait beau comprendre, ça le foutait quand même en rogne.

Mais il avait fait le bon choix en envoyant Tohr. Rhage aurait sûrement tenté quelque chose, et poussé Kohler à sévir. En lui cassant un bras ou une jambe par exemple. Ou même les deux. Et *Viscs*, s'il n'avait pas le côté ravageur d'Hollywood, était toujours très excité. Quant à *Fhurie*, son vœu de chasteté était solide, mais pourquoi le tenter inutilement ?

Zadiste ? Il n'avait pas même considéré cette option. Parce que la cicatrice qui coupait en deux le visage du Frère aurait foutu à Beth la trouille de sa vie. Même Kohler arrivait à distinguer cette putain de marque. En plus, c'était la terreur d'une femelle qui branchait Z. Ça l'excitait comme la lingerie fine de *Victoria's Secret* pour d'autres mâles.

Non, c'est Tohr qui reprendrait du service en cas de besoin.

Kohler s'étira. Le contact des draps de satin contre son corps nu lui fit davantage regretter Beth. Maintenant qu'il avait bu, son corps était plus fort que jamais, comme si ses os étaient de carbone et ses muscles d'acier. Il était redevenu lui-même et crevait d'envie d'être poussé à fond.

Sauf qu'il regrettait amèrement ce qui s'était passé avec Marissa.

Il repensa aux événements de la nuit. Dès qu'il avait relevé la tête de son cou, il avait compris qu'il avait failli la tuer. Et pas seulement de lui avoir pris trop de sang.

*Elle s'était écartée, le corps tremblant de détresse en se jetant hors du lit.*

— *Marissa—*

— *Monseigneur, je vous libère. De votre engagement. Vis-à-vis de moi.*

*Il avait juré, furieux de ce qu'il lui avait fait subir.*

— *Je ne comprends pas votre colère, avait-elle dit d'une voix faible. Après tout, je vous accorde enfin ce que vous avez toujours désiré.*

— *Je n'ai jamais voulu—*

— *...De moi, avait-elle chuchoté. Je sais.*

— *Marissa—*

— *Je vous en prie, ne dites plus rien. Je ne supporterais pas d'entendre la vérité sur vos lèvres, même si je la connais. Vous avez toujours eu honte d'être lié à moi.*

— *Merde, mais qu'est-ce que vous racontez ?*

— *Je vous dégoûte.*

— *Quoi ?*

— *Pensiez-vous que je n'avais pas remarqué ? Vous ne pensez toujours qu'à être débarrassé de moi au plus vite. Dès que j'ai fini de prendre votre veine, vous vous écartez, comme si l'effort de supporter ma présence était trop pénible. (Elle s'était mise à pleurer.) Je me suis toujours efforcée d'être soignée en venant vous voir. Je passe des heures dans la salle de bain, à me purifier. Mais je ne trouve pas la saleté que vous semblez voir.*

— *Marissa, arrêtez. Arrêtez immédiatement. Ça n'a rien à voir avec vous.*

— *Oui, je sais. J'ai vu la femelle, Dans votre esprit. (Elle avait eu un frisson.)*

— *Je suis désolé, avait-il déclaré. Et vous ne m'avez jamais dégoûté. Vous êtes belle—*

— *Ne dites pas ça. Pas maintenant. (La voix de Marissa s'était durcie.) Si vous devez être désolé, soyez-le qu'il m'ait fallu tout ce temps pour comprendre.*

— *Je continuerai à vous protéger, avait-il promis.*

— *Non. Vous n'avez plus à vous soucier de moi. Vous ne l'avez jamais fait d'ailleurs.*

*Elle s'en était allée, sa fraîche odeur d'océan flottant encore un moment dans l'air avant de disparaître.*

Kohler se frotta les yeux. Il était résolu à compenser— d'une façon ou d'une autre. Il ne savait pas quoi faire pour se racheter, vu l'enfer qu'il lui avait fait vivre. Mais il ne pouvait pas la laisser ruminer la pensée sordide qu'elle n'avait rien été pour lui. Ou qu'il la trouvait impure d'une quelconque façon.

Certes, il ne l'avait jamais aimée, Mais il n'avait pas davantage voulu la faire souffrir, raison pour laquelle il lui avait demandé si souvent de le quitter. Si elle se retirait— si elle lui signifiait clairement son rejet— elle pourrait maintenir son rang dans le cercle aristocratique qui était le sien. Aux yeux de la *glymera*, une *shellane* déniée par son compagnon perdait toute valeur sociale.

Maintenant qu'elle l'avait quitté, une telle ignominie lui serait épargnée. Et il avait l'impression que personne ne serait surpris lorsque la nouvelle s'ébruiterait.

Bizarrement, la façon dont Marissa et lui se sépareraient ne l'avait pas préoccupé. Après tant de siècles, il pensait peut-être que ça n'arriverait plus. Mais jamais il n'aurait pensé que la cause de leur rupture serait son attachement à une autre femelle. En quelque sorte.

Et pourtant, c'était le cas. Beth. Après l'avoir marquée la nuit précédente, il ne pouvait plus prétendre ne rien ressentir pour elle.

Il jura à voix haute. Il en savait suffisamment sur le comportement et la psychologie des vampires mâles pour se rendre compte qu'il s'était fourré dans un sacré pétrin. Merde, et elle aussi.

Un mâle dédié devenait dangereux.

Surtout quand il devait se séparer de sa femelle. Pour la céder à un autre.

Désireux de repousser ces implications, Kohler décrocha le combiné et appela l'office pour manger quelque chose. Vu que personne ne décrocha, il supposa que Fritz était parti faire les courses.

Bonne initiative. Kohler avait demandé aux autres Frères de passer dans la soirée et ils avaient l'habitude de dévorer. Il était temps de faire le point sur ce qu'ils avaient découvert jusque-là.

Le besoin d'*ahvenger* Darius brûlait en lui.

Brûlait d'autant plus fort qu'il se rapprochait de Beth.

## Chapitre 23

Lorsque Butch sortit du bureau du capitaine, il était un peu sonné. Son holster sans son arme semblait trop léger. Son portefeuille sans son badge trop plat. Il se sentait nu.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda José.

— Je prends des vacances.

— Merde, ça veut dire quoi ?

Butch s'engagea dans le couloir en direction de la sortie.

— La police de New York avait quelque chose sur le suspect ? demanda-t-il sans répondre.

José le saisit par le bras et l'entraîna dans une salle d'interrogatoire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis suspendu sans solde jusqu'aux résultats de l'enquête interne. Qui va conclure— toi et moi le savons parfaitement— que j'ai outrepassé mes pouvoirs.

José se passa la main dans les cheveux.

— Je t'avais dit de te calmer avec les suspects, mec.

— Ce Riddle méritait bien pire.

— C'est pas ça le problème.

— Marrant, c'est aussi ce que m'a répondu le capitaine.

Butch se dirigea vers le miroir sans tain et se regarda. Bon sang, il avait pris un sacré coup de vieux. Ou peut-être en avait-il seulement marre du seul boulot qu'il ait jamais voulu faire.

Brutalité policière ? Qu'ils aillent tous se faire foutre. Il protégeait les innocents, pas les petites frappes qui se prenaient pour des gros durs. L'ennui était qu'il existait trop de lois en faveur des criminels. Les victimes dont la vie était brisée par la violence n'avaient pas autant de chance.

— Je suis pas à ma place ici de toute façon, murmura-t-il à voix basse.

— Quoi ?

Il n'y avait de place nulle part pour des types comme lui dans le monde d'aujourd'hui, pensa-t-il.

Butch se retourna.

— Alors, la police de New York. Qu'est-ce qu'on a trouvé ?

José le regarda pendant un long moment.

— Suspendu de tes fonctions, c'est ça ?

— Jusqu'à ce qu'on me vire officiellement.

Les mains sur les hanches, le regard rivé au sol, José secoua la tête, comme s'il engueulait ses chaussures. Il répondit néanmoins.

— *Nada*. C'est comme si ce mec-là avait surgi de nulle part.

Butch jura.

— Ces *shuriken*, je sais qu'on peut les trouver sur le Web, mais on peut aussi les acheter dans le coin, pas vrai ?

— Oui. Dans des académies d'arts martiaux.

— Il y en a deux à Caldwell.

Lentement, José acquiesça.

Butch sortit des clés de sa poche.

— À plus tard.

— Attends— On a déjà envoyé quelqu'un se renseigner. Les deux académies ont déclaré qu'elles ne se souvenaient d'aucun acheteur correspondant à la description du suspect.

— Merci du tuyau, dit Butch en avançant vers la porte.

— Inspecteur ! Hey, O'Neal. (José le saisit par l'avant-bras.) Bon sang, tu veux bien attendre une minute ?

Butch lui jeta un regard mauvais par-dessus son épaule.

— C'est le moment où tu vas me conseiller de rester en dehors de l'enquête ? Garde ta salive.

— Merde, Butch, je ne suis pas ton ennemi. (José le fixa de son regard brun et pénétrant.) Les gars et moi, on est tous derrière toi. Pour nous, tu fais ce que tu as à faire, et tu t'es jamais gouré. Tous ceux que tu as tabassés l'avaient mérité. Mais peut-être que tu as juste eu de la chance. Si tu avais blessé quelqu'un qui—

— Laisse tomber le sermon. Ça m'intéresse pas.

Lorsqu'il posa la main sur la poignée de la porte, José augmenta la pression sur son bras.

— Tu es suspendu de la police, O' Neal. Te mêler d'une enquête qui t'a été retirée ne ramènera pas Janie.

Butch accusa le coup. Et poussa un long soupir.

— Tu veux aussi m'en envoyer un dans les couilles ?

José retira sa main, avec une expression sur le visage qui semblait dire qu'il jetait l'éponge.

— Je suis désolé. Mais tu dois savoir qu'en t'obstinant, tu réussiras juste à t'attirer plus d'ennuis. Ça n'aidera pas ta sœur. Ça ne l'a jamais aidée.

Lentement, Butch secoua la tête,

— Je sais, merde.

— Tu es sûr ?

Ouais, il l'était. Il avait adoré foutre une raclée à Billy Riddle, mais c'était pour venger Beth. Rien à voir avec sa sœur. Janie était partie. Il y avait de ça très, très longtemps.

Pourtant, le regard triste de José donna à Butch l'impression d'avoir une maladie incurable.

— Ça va aller, se surprit-il à dire, même s'il n'en croyait pas un traître mot.

— Évite quand même... de tenter le diable, inspecteur.

— J'ai jamais rien su faire d'autre, José, répondit Butch en ouvrant la porte.

M. X se renversa dans son fauteuil et pensa à la nuit qui l'attendait. Il était prêt à refaire un essai, même si le centre-ville était sous haute surveillance après l'attentat à la bombe et la découverte du cadavre de la pute. Il allait être dangereux de chercher un vampire à proximité du *Screamer*, mais le risque de se faire prendre rendait le défi plus excitant.

De toute façon, les requins ne se pêchaient pas en eaux claires. Pour traquer les vampires, il devait aller là où ils se trouvaient.

Il en frémit d'anticipation.

Il avait figolé ses techniques de torture, Ce matin même, avant de partir pour l'académie, il avait fait un tour dans l'atelier qu'il avait aménagé dans sa grange. Ses outils étaient prêts, alignés et bien polis : une roulette de dentiste, des couteaux de différentes tailles, un marteau à panne sphérique, un burin, une scie électrique. Une cuiller à melon aussi. Pour les yeux.

Bien sûr, tout l'art consistait à rester sur la ligne de crête entre la souffrance et la mort. On pouvait faire durer la douleur des heures, des jours durant. La mort était l'interrupteur ultime.

Un coup retentit à la porte.

— Entrez, dit M. X.

C'était la réceptionniste, une femme robuste aux bras aussi épais que ceux d'un homme et quasiment sans poitrine. Elle avait des contradictions qui ne cessaient d'étonner M. X. Bien que son envie malade d'avoir un pénis la pousse à prendre des stéroïdes et à soulever de la fonte comme un gorille, elle

persistait à se maquiller. Et à être impeccablement coiffée. Avec ses collants et son tee-shirt dévoilant son nombril, elle ressemblait à une *drag-queen* au rabais.

Elle le dégoûtait.

On devrait toujours savoir ce qu'on est, songea-t-il. *Et ce qu'on n'est pas.*

— Y'a un type qui veut vous parler. (La voix de cette femme était trop basse d'environ une octave et demie.) O'Neal— Je crois que c'est ça qu'il a dit. M'a tout l'air d'un flic, mais il a pas sorti son badge.

— Dites-lui que j'arrive. (*Erreur de la nature*, ajouta-t-il mentalement.)

Pourtant, M. X ne put s'empêcher de rire lorsque la porte se referma sur elle. Sur *lui*. N'importe. Était-ce bien à un homme dépourvu d'âme et qui tuait des vampires de traiter quiconque d'erreur de la nature ?

Oui, mais lui au moins, lui avait une mission, Et un plan. Quant à elle, elle allait juste retourner au *Gold Gym* ce soir. Juste après s'être rasé la barbe.

Un peu avant 18 heures, Butch arrêta sa voiture banalisée devant l'immeuble de Beth. Tôt ou tard, il devrait rendre le véhicule, mais sa suspension n'équivalait pas encore à un renvoi. Le capitaine aurait à le lui demander avant de récupérer cette foutue bagnole.

Il s'était rendu dans les deux académies d'arts martiaux pour parler à leurs directeurs. L'un d'eux s'était montré odieux. Le prototype même du faux-dur agressif à qui le boulot était monté au ciboulot. Ce dingue se prenait même pour un Asiatique— alors qu'il était aussi blanc que Butch.

Quant à l'autre, il avait juste été bizarre, Il ressemblait à un laitier des années 1950, les cheveux si pâles qu'ils étaient manifestement décolorés, et un large sourire énervant qui aurait fait les heures de gloire de *Pepsodent*, il y a cinquante ans. Le type s'était montré plus qu'aimable, mais quelque chose clochait chez lui. L'instinct de Butch avait flairé un truc pas net dès que Mr Pommade avait ouvert la bouche.

Et puis le type cocottait sec. Un truc de vieille. Du talc peut-être.

Butch monta quatre à quatre les marches du perron et sonna chez Beth.

Il lui avait laissé des messages sur ses boîtes vocales, à son bureau et chez elle, pour l'avertir qu'il passerait. Il s'apprêtait à encore actionner la sonnette quand il la vit par la porte-fenêtre qui avançait dans l'entrée.

*Bon sang.*

Elle portait une robe portefeuille noire. Un truc à raviver sa migraine tant elle lui allait à la perfection. L'échancrure plongeante dévoilait la naissance des

seins. La taille bien prise mettait en valeur ses hanches minces. Une fente latérale laissait brièvement apparaître ses cuisses à chacun de ses pas. Ses talons hauts soulignaient la délicatesse de ses chevilles ravissantes.

Elle leva la tête du sac dans lequel elle fouillait et sembla surprise de le voir.

Elle avait relevé ses cheveux. Il pensa qu'il aimerait être celui qui ferait tomber ce chignon.

Elle ouvrit la porte.

— Butch.

— Salut. (Il se sentait aussi intimidé qu'un adolescent.)

— J'ai eu tes messages, dit-elle d'une voix douce.

Il recula pour qu'elle puisse sortir.

— Tu as le temps de parler ? (Même s'il connaissait déjà la réponse.)

— Ah, non. Pas maintenant.

— Où tu vas ?

— J'ai un rendez-vous.

— Avec qui ?

Elle le regarda avec un calme trop étudié. Et il sut que sa réponse serait un mensonge.

— Personne en particulier.

*Ouais, tu parles.*

— Qu'est-ce qui s'est passé avec ce type la nuit dernière, Beth ? Où il est ?

— Je ne sais pas.

— Tu mens.

Les yeux de Beth restèrent rivés sur les siens.

— Si tu veux bien m'excuser—

Il la rattrapa par le bras.

— Ne va pas le rejoindre.

Le ronronnement grave d'un moteur emplit le silence qui s'était installé entre eux. Une grosse Mercedes aux vitres teintées s'arrêta. Une voiture digne d'un baron de la drogue.

— Bordel de merde, Beth. (Il serra son bras, cherchant désespérément à attirer son attention.) Ne fais pas ça. Tu deviens la complice d'un suspect.

— Lâche-moi, Butch.

— Il est *dangereux*.

— Et pas toi, peut-être ?

Butch relâcha sa prise.

— Demain, ajouta-t-elle en reculant. On se verra demain. Viens me chercher après le boulot.

Dans une tentative désespérée, Butch se mit en travers de son chemin.

— Beth, je ne peux pas te laisser—

— Tu comptes m'arrêter ?

Pas comme flic, ce n'était plus en son pouvoir. Pas avant qu'il soit réintégré.

— Non, pas vraiment.

— Merci.

— Ce n'est pas un service que je te rends, ajouta-t-il d'un ton amer tandis qu'elle passait devant lui. Beth, *je t'en prie*.

Elle s'arrêta.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Vraiment ? Pour moi, c'est on ne peut plus clair. Tu protèges un tueur, Beth, et il y a de fortes chances que tu finisses dans une jolie caisse en sapin. Sais-tu au moins ce que peut faire ce type ? J'ai vu son visage de près— quand il me serrait par le cou pour me tuer. Ce genre d'homme a le meurtre dans le sang. C'est dans sa nature. Comment peux-tu aller le rejoindre ? Merde, comment peux-tu accepter qu'un mec comme lui soit en liberté ?

— Il n'est pas comme ça. (Mais les mots avaient l'intonation d'une question.)

La portière de la voiture s'ouvrit, un petit vieillard en smoking en sortit.

— Maîtresse, y a-t-il un problème ? demanda l'homme d'un ton empreint de sollicitude, tout en jetant à Butch un regard noir.

— Non, Fritz. Aucun problème. (Elle esquissa un sourire tremblant.) À demain, Butch.

— Si tu vis jusque-là.

Elle pâlit, mais se précipita au bas des marches et se glissa dans la voiture.

Butch attendit un moment, puis il monta dans la sienne. Et les prit en filature.

Lorsque Havers entendit des pas arriver dans la salle à manger, il leva les yeux de son assiette, les sourcils froncés. Il avait espéré pouvoir dîner sans être interrompu.

Mais ce n'était pas un *doggen* venant l'informer qu'un patient réclamait son assistance.

— Marissa ! (Il se leva de son siège.)

Elle esquissa un timide sourire à son intention.

— Je me suis dit que je ferais mieux de descendre. J'en ai assez de passer tant de temps dans ma chambre.

— Je suis ravi que tu me fasses l'honneur de ta compagnie.

Il lui tira une chaise tandis qu'elle s'approchait de la table. Il se félicitait d'avoir insisté pour que le couvert de Marissa soit toujours dressé, même après avoir perdu l'espoir qu'elle vienne le rejoindre. Ce soir, elle avait fait un autre effort que simplement descendre dîner. Elle portait une magnifique robe de soie noire sous une veste à col raide et montant. Ses cheveux, lâchés sur ses épaules, brillaient comme de l'or à la lueur des bougies.

Elle était magnifique. Et Havers ressentit un élan d'animosité envers Kohler. Quelle insulte que le guerrier ne sache pas apprécier ce qu'elle avait à offrir. Que cette exquise femelle de sang noble ne soit pas assez bien pour lui.

Sauf pour le faire boire.

— Comment va ton travail ? demanda-t-elle tandis qu'un *doggen* lui versait du vin. (Un autre plaça devant elle une assiette de nourriture.) Merci, Philip. Carolyn, ça a l'air délicieux.

Elle prit une fourchette et piqua délicatement son rôti de bœuf

Grand dieux, songea Havers. Tout était presque normal.

— Mon travail ? Bien. On ne peut mieux, même. Comme je te l'ai dit, j'entrevois une avancée. Prendre une veine deviendra peut-être archaïque.

Il leva son verre et but. Le bourgogne aurait dû se marier à la perfection avec le bœuf mais il ne le trouva pas à son goût. Tout ce qu'il mangeait prenait un goût aigre sur sa langue.

— Je me suis transfusé du sang stocké cet après-midi et je me sens merveilleusement bien, ajouta-t-il.

En réalité, cette affirmation était quelque peu exagérée. Il ne se sentait pas malade, mais quelque chose n'allait pas. Il n'avait pas encore senti l'afflux de puissance qui venait normalement après une ingestion.

— Oh, Havers, dit-elle doucement. Evangaline te manque toujours, n'est-ce pas ?

— Atrocement. Et boire un autre sang... m'est tout simplement impossible.

Et il était résolu à ne plus subsister à l'ancienne. Désormais, le procédé de nutrition serait clinique. Une aiguille stérilisée reliée à une perfusion.

— Je suis tellement désolée, répondit Marissa.

Havers tendit la main, paume retournée sur la table.

— Merci.

Elle mit sa main dans la sienne.

— Je suis désolée de m’être montrée aussi... égoïste. Mais tout va aller mieux maintenant.

— Oui, répliqua-t-il avec conviction.

Kohler était tout à fait le genre de barbare qui s’obstinerait à boire du sang à la veine, mais au moins Marissa n’aurait plus à subir cet outrage.

— Toi aussi, tu pourrais essayer la transfusion. Tu retrouverais ta liberté.

Elle retira sa main et prit son verre de vin. Elle porta le bourgogne à ses lèvres mais en renversa un peu sur sa veste.

— Oh, zut ! murmura-t-elle, essuyant le vin qui tachait la soie. Je suis vraiment maladroite, non ? (Elle retira sa veste et la déposa sur la chaise libre à côté d’elle.) Tu sais, Havers, je crois que j’aimerais essayer. Boire du sang n’est plus à mon goût non plus.

Il ressentit une délicieuse sensation de soulagement qui le submergeait, comme l’esquisse d’une ouverture. C’était curieux, peu familier. Il y avait si longtemps qu’il s’inquiétait que l’éventualité même d’une amélioration était devenue un concept oublié.

— Vraiment ? murmura-il.

— Oui, vraiment. (Elle repoussa ses cheveux par-dessus son épaule et prit sa fourchette.)

C’est alors qu’il vit les marques sur son cou.

Deux blessures enflammées, presque des entailles. Et une marque rouge à l’endroit de la succion. Et des contusions violettes sur la peau de sa gorge, vers la clavicule où elle avait été saisie par une main brutale.

L’horreur lui coupa l’appétit et obscurcit sa vision.

— Comment peut-il te traiter aussi sauvagement ? dit-il dans un souffle.

Marissa porta la main à sa gorge et ramena ses cheveux d’un geste vif.

— Ce n’est rien. Vraiment, ce n’est... rien.

Mais Havers fixait sa gorge comme s’il voyait toujours ce qu’elle avait caché.

— Havers, je t’en prie. Continuons à manger. (Elle reprit sa fourchette comme si elle s’apprêtait à lui faire une démonstration.) Allez. Dîne toi aussi.

— Comment le pourrais-je ? (Il jeta ses couverts sur la table.)

— Parce que c’est terminé.

— Quoi donc ?

— J’ai rompu mon engagement avec Kohler. Je ne suis plus sa *shellane*. Je ne le reverrai plus.

Abasourdi, Havers la regarda pendant un moment, avant de demander :

— Pourquoi ? Qu’est-ce qui a changé ?

— Il désire une autre femelle.

Sous l'effet de la colère, le sang de Havers se figea.

— Et qui ose-t-il te préférer ?

— Tu ne la connais pas.

— Je connais toutes les femelles de la *glymera*. Qui est-ce ?

— Elle n'en fait pas partie.

— Alors, c'est une des Élues de la Vierge Scribe ?

Dans la hiérarchie sociale des vampires, elles seules avaient un rang plus élevé qu'une femelle de l'aristocratie.

— Non, elle est humaine. Ou du moins à demi humaine, d'après ce que j'ai pu en déduire quand Kohler pensait à elle.

Havers se tétanisa. Une *humaine* ? Marissa avait été répudiée pour une... *Homo sapiens* ?

— La Vierge Scribe a-t-elle été contactée ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— C'est à lui de s'en charger, pas à moi. Mais ne t'y trompe pas, il va aller la trouver. Tout est... terminé.

Marissa prit un petit morceau de bœuf et le porta à sa bouche. Elle mâcha soigneusement, comme si elle avait oublié comment procéder. Peut-être aussi que l'humiliation qu'elle ressentait rendait sa déglutition difficile.

Havers se cramponna aux bras de son siège. Sa sœur— si magnifique et si parfaite— avait été ignorée. Utilisée. Et même brutalisée.

De son union avec leur roi, elle ne gardait que la honte d'être rejetée au profit d'une humaine.

L'amour de Marissa n'avait jamais eu la moindre signification pour Kohler. Ni son corps. Ni sa pure lignée.

Et désormais, ce guerrier avait en plus bafoué son honneur.

Non, les choses bien étaient loin d'être terminées.



## Chapitre 24

Kohler enfila la veste qui venait de chez *Brooks Brothers*. Elle était un peu juste aux épaules, mais il avait du mal à trouver des vêtements à sa taille et il n'avait pas donné à Fritz le temps nécessaire de faire des retouches.

Même si la veste avait été taillée sur mesure, il se serait quand même senti à l'étroit. Il était bien plus à l'aise dans ses vêtements de cuir avec ses armes que dans cette merde en laine peignée.

Il alla dans la salle de bain et plissa les yeux pour se voir dans le miroir. Le costume était noir. La chemise aussi. C'était tout ce qu'il pouvait distinguer.

Il avait probablement l'air d'un putain d'avocat.

Il retira vivement sa veste et la posa sur le comptoir en marbre. D'un geste nerveux, il tira ses cheveux en arrière et les noua avec un lien en cuir.

Où était Fritz ? Ça faisait au moins une heure que le *doggen* était parti chercher Beth. Ils auraient dû être revenus maintenant... mais la maison semblait vide.

Ah, merde. Même si le majordome n'était parti que depuis une minute, Kohler aurait été aussi énervé. Il brûlait d'envie de voir Beth, ce qui le rendait tendu et impatient. Incapable de se concentrer. Il ne pensait qu'à enfouir son visage dans les cheveux de Beth et introduire la partie la plus dure de son anatomie au plus profond d'elle. Bon Dieu, ces cris qu'elle poussait en jouissant.

Il jeta un coup d'œil à son reflet. Et remit sa veste.

Mais il n'y avait pas que le sexe. Il voulait la traiter avec respect— pas seulement la coller au pieu. Il voulait y mettre les formes. Manger avec elle. Lui parler. Non mais quelle connerie ! Il voulait lui offrir ce que les femelles attendent : De la tendresse.

Il essaya de sourire. Plus fort. Il eut l'impression que ses joues allaient craquer. Ouais, ben le romantisme de carte postale, c'était pas sa spécialité. Mais il pouvait quand même tenter un petit geste romantique. Pas vrai ?

Il se frotta la joue. Merde de merde, mais qu'est-ce qu'il y connaissait en romance ?

Soudain, il se sentit ridicule.

Non, c'était bien pire encore. Ce nouveau costume à la con hurlait une vérité qui était une sacrée mauvaise surprise pour lui.

Il changeait sa personnalité pour une femelle. Juste pour essayer de lui plaire.

C'est le signe caractéristique d'un mâle dédié, pensa-t-il. Raison pour laquelle il n'aurait jamais dû la marquer et jamais— au grand jamais— se laisser aller à une telle intimité avec elle.

Il se répéta qu'une fois la transition terminée, il en aurait fini avec elle. Il retournerait à sa vie normale. Quant à elle...

Mon Dieu, pourquoi ressentait-il cette douleur intense, comme s'il avait été poignardé en pleine poitrine ?

— Kohler, mec ? (La voix de Tohrment retentit dans la chambre.)

Entendre le baryton du Frère fut une diversion qui aida Kohler à se recentrer. Il sortit de la salle de bain et prit aussitôt un air féroce en entendant l'autre vampire pousser un long sifflement.

— Mais regardez-moi ça, dit Tohr qui tournait autour de Kohler.

— Va te faire foutre.

— Non merci. Je préfère les femelles. (Il éclata de rire.) Mais je dois admettre que tu as un sacré style quand tu t'y mets.

Kohler croisa les bras sur sa poitrine, ce qui tira sa veste si fort aux entournures qu'il craignit de faire craquer la couture dans le dos. Il laissa retomber ses mains.

— Pourquoi es-tu venu ?

— J'ai appelé sur ton portable mais t'as pas décroché. Tu as dit que tu voulais qu'on se retrouve tous ici ce soir, À quelle heure ?

— Je suis occupé jusqu'à 1 heure du matin.

— 1 heure ? répéta Tohr d'une voix moqueuse.

Kohler planta les mains sur ses hanches. Il ressentait un profond sentiment de malaise, comme si quelqu'un s'était introduit chez lui et venait pour l'espionner.

Une erreur, pensa-t-il. Ce rendez-vous avec Beth était une erreur. Mais merde, c'était trop tard pour tout annuler.

— D'accord, on a qu'à dire minuit, dit-il.

— Je préviens les Frères d'être prêts.

Il avait l'impression que Tohr affichait un sourire amusé, mais sa voix n'en trahissait rien. Il y eut un silence.

— Hey, Kohler ?

— Quoi ?

— Elle est super belle. Ça t'intéresse peut-être de le savoir.

Si un autre mâle avait osé dire ça, le con aurait été bon pour se faire refaire le nez. Et même si la remarque venait de Tohr, Kohler sentit sa colère monter. Il

n'aimait pas qu'on lui rappelle à quel point Beth était irrésistible. Ça le faisait penser au mâle qu'elle choisirait un jour comme compagnon.

— Tu as quelque chose à dire— ou c'est juste pour dire une connerie ?

Ce n'était pas vraiment une invitation à poursuivre, mais Tohr plongea néanmoins dans la brèche.

— Tu tiens vraiment à elle.

Kohler pensa qu'il aurait dû s'en tenir à : « *Va te faire foutre* » au lieu de répondre.

— Et je crois qu'elle ressent la même chose, ajouta Tohr.

Oh, génial. Il se sentait beaucoup mieux. Comme ça en plus, il risquait de lui briser le cœur au final. Ce dîner était *vraiment* une très mauvaise idée. Mais à quoi il jouait au juste avec ses conneries sentimentales ?

Kohler montra les dents.

— Je reste avec elle jusqu'à sa transition. C'est tout.

— Ouais, tu parles. (Quand Kohler émit un grondement sourd, mais l'autre vampire haussa les épaules.) Je ne t'ai jamais vu te mettre sur ton trente-et-un pour une femelle.

— C'est la fille de Darius. Tu veux que je la traite comme Zadiste ses putes ?

— Bon Dieu, non. Si seulement il pouvait arrêter ses conneries, celui-là. Mais ça me plaît que tu sois avec Beth. Tu es resté seul trop longtemps.

— C'est ton avis.

— Et celui des autres.

Kohler sentit la sueur perler à son front.

La franchise de Tohr lui donnait la sensation d'être piégé. Tout comme le fait qu'il était censé protéger Beth, mais s'évertuait au contraire à lui donner la fausse impression qu'elle comptait pour lui.

— Tu n'as rien d'autre à foutre ?

— Non.

— C'est bien ma veine.

De plus en plus crispé, Kohler alla jusqu'au canapé et ramassa son blouson de motard. Il devait refaire son stock d'armes et, puisque Tohr ne semblait pas pressé de se barrer, cette distraction lui éviterait peut-être de se mettre à hurler.

— La nuit où il est mort, dit Tohr, D m'a dit que tu avais refusé de t'occuper de sa fille.

Kohler ouvrit la penderie et atteignit un coffre-fort rempli d'étoiles ninja, de dagues et de chaînes. Il fit son choix d'une main brusque.

— Et alors ?

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Kohler serra les dents de toutes ses forces. Il était à deux doigts d'exploser.

— Il est mort. Je lui dois bien ça.

— Tu le lui devais aussi de son vivant.

Kohler fit volte-face, soudain enragé.

— Y'a autre chose que tu veux voir avec moi ? Sinon, dégage !

Tohr leva les mains.

— Holà, du calme, mon Frère.

— Va te faire foutre avec ton calme ! aboya-t-il. Je n'ai pas l'intention de parler d'elle— ni avec toi ni avec personne. Compris ? Et ferme-la aussi devant les autres.

— C'est bon, c'est bon. (Tohr se replia vers la porte.) Mais tu devrais réfléchir. Et reconnaître ce qui existe avec cette femelle. Une faiblesse qu'on ignore peut se montrer fatale.

Kohler gronda et adopta une posture d'attaque imminente, le corps en avant, les jambes prêtes à bondir.

— Une faiblesse ? Et c'est un mâle assez con pour aimer sa *shellane* qui me fait la leçon ? Tu te fous de moi ou quoi ?

Il y eut un long silence. Puis Tohr s'exprima d'une voix contrainte :

— Je suis heureux d'avoir trouvé l'amour. Je remercie chaque jour la Vierge Scribe que Wellsie fasse partie de ma vie.

La colère de Kohler explosa, déclenchée par quelque chose qu'il ne parvenait pas à identifier.

— Tu me fais *pitié*.

Tohr poussa un cri de rage rentrée, comme un feulement.

— Et toi, tu es déjà mort depuis des siècles. Tu es juste trop minable pour te trouver une tombe et y rester.

Kohler jeta son blouson de cuir par terre.

— Au moins, je ne suis pas à la botte d'une femelle.

— Ravissant— Ton— Petit— Costume.

En deux enjambées, Kohler franchit la distance qui les séparait. Tohrment se campa, tête baissée. C'était un mâle énorme, aux épaules larges et aux bras robustes. Et une lourde menace vibrait entre les deux guerriers.

Kohler eut un sourire froid et ses canines s'allongèrent.

— Si tu passais moitié moins de temps à courir après ta femelle et moitié plus à défendre la race, on n'aurait peut-être pas perdu Darius. Tu y as déjà pensé ?

La souffrance du Frère fut aussi palpable que du sang qui coulait d'une plaie au cœur. Kohler inspira l'effluve de cette agonie brûlante, laissant la détresse pénétrer ses poumons en profondeur, et son âme aussi. Il se méprisait d'avoir porté un coup aussi bas à un mâle honorable et courageux. Pendant qu'il attendait l'attaque de Tohr, il sentit l'arrivée de sa vieille amie, une haine amère et brûlante... contre lui-même.

— Je n'arrive pas à croire que t'aies pu dire ça. (La voix de Tohr vibrait d'émotion.) Tu devrais—

— Je ne veux plus de tes conseils à la con.

— *Va te faire foutre.* (Tohr lui assena un violent coup sur l'épaule.) Tu l'entendras quand même. Tu ferais mieux d'apprendre qui sont tes véritables ennemis, espèce de connard arrogant. Avant de te retrouver tout seul.

Kohler entendit à peine la porte claquer. La voix qui hurlait dans sa tête qu'il était le dernier des salauds était plus forte que tout le reste.

Il prit une profonde inspiration et vida ses poumons dans un hurlement violent. Le son vibra dans toute la pièce, résonna contre les portes, les armes au sol, le miroir de la salle de bain. Les bougies ondulèrent furieusement, leurs flammes léchant les murs, avides de liberté et de destruction. Kohler hurla encore et encore, jusqu'à sentir sa gorge prête à se déchirer et sa poitrine brûler.

Lorsqu'il referma la bouche, il ne ressentit aucun soulagement. Juste des remords.

Il se dirigea vers la penderie et sortit un Beretta 9mm. Après l'avoir chargé, il le plaça dans la ceinture de son pantalon, dans son dos. Puis il quitta la chambre et monta les marches deux jusqu'au rez-de-chaussée.

En entrant dans le salon, il écouta. Il était seul, ce qui était probablement une bonne chose pour tout le monde. Il devait se ressaisir.

Il arpenta la demeure et s'arrêta devant la table de la salle à manger. Elle avait été dressée comme il l'avait demandé. Deux couverts, un à chaque extrémité. Cristal et argenterie. Bougies.

Et il avait osé dire que son Frère faisait pitié ?

Si ça n'avait pas été les possessions sans prix de Darius, il aurait tout bazardé d'un geste du bras. Il tendit la main comme pour passer à l'acte malgré tout, mais la veste le serrait. Il en saisit les revers. Il était prêt à la déchirer et la brûler... quand la porte d'entrée s'ouvrit. Il se retourna.

Elle venait d'arriver. Beth. Elle était sur le seuil. S'engageait dans le vestibule. Kohler laissa retomber ses bras le long du corps.

Elle était vêtue de noir. Les cheveux remontés. Elle sentait... la rose de nuit épanouie. Il huma le délicat parfum. Et son corps se raidit, tous ses instincts exigeant qu'il la prenne.

Puis il perçut les émotions de Beth. Elle était sur ses gardes, nerveuse. Il sentait sa méfiance, trouva une satisfaction perverse à la voir ainsi hésiter à le regarder. Sa colère revint, vive et intense.

Fritz refermait la porte, mais le bonheur du *doggen* était perceptible dans l'air autour de lui, brillant comme un soleil.

— J'ai préparé du vin dans le salon. Je servirai le premier plat dans une demi-heure, si cela vous convient.

— Non, ordonna Kohler sèchement. Nous allons dîner tout de suite.

Fritz sembla troublé, puis perçut manifestement la violence des émotions de Kohler.

— À vos ordres, maître. Tout de suite.

Le majordome disparut comme si la cuisine était en flammes.

Kohler regarda fixement Beth.

Elle recula. Probablement à cause de son regard noir.

— Tu as l'air... différent, dit-elle. Dans ces vêtements.

— Ne crois surtout pas que je suis devenu civilisé.

— Non.

— Tant mieux. Finissons-en alors.

Kohler se dirigea vers la salle à manger, pensant qu'elle le suivrait si elle le voulait. Et dans le cas contraire— merde, c'était aussi bien. Il n'était pas du tout pressé de se sentir coincé devant une table.

## Chapitre 25

Beth regarda Kohler s'éloigner d'un pas nonchalant comme s'il se foutait royalement de savoir si elle allait le suivre ou non.

Mais elle-même n'était plus sûre de rien, sinon elle se serait sentie terriblement insultée. C'est lui qui l'avait invitée à dîner, non ? Alors pourquoi, était-il si en colère de la voir arriver ? Elle eut envie de prendre ses cliques et ses claques et de le planter là.

Pourtant, elle le suivit, parce qu'elle n'avait pas d'autre choix. Elle avait trop de questions auxquelles lui seul pouvait répondre. Dieu sait pourtant que s'il lui avait été possible d'obtenir les informations de quelqu'un d'autre, elle aurait préféré.

Tandis qu'il la précédait, elle jeta un regard furibond à sa nuque et s'efforça d'ignorer la puissance de sa démarche. Échec cuisant. Il était bien trop magnifique à regarder. À chaque fois que ses talons heurtaient vigoureusement le sol, ses épaules gonflaient sous la veste luxueuse pour équilibrer la poussée de ses jambes. Ses bras se balançaient légèrement et elle savait que les muscles de ses cuisses se contractaient et se relâchaient en cadence. Elle l'imagina nu, les muscles bougeant ainsi sous la peau.

La voix de Butch résonna dans sa tête : « *Ce genre d'homme a le meurtre dans le sang. C'est dans sa nature.* »

Pourtant, la nuit précédente, Kohler l'avait renvoyée chez elle pour ne pas la mettre en danger.

Elle ferait mieux de renoncer à vouloir concilier ces contradictions. Pourquoi ne pas tenter de lire dans des feuilles de thé ? Elle devait se fier à son instinct qui lui disait que Kohler était le seul recours qu'elle avait.

En entrant dans la salle à manger, elle fut surprise par la magnifique table dressée en son honneur. Il y avait des fleurs au centre— tubéreuses et orchidées. Des bougies ivoire. De la porcelaine étincelante et de l'argenterie.

Kohler fit le tour de la table et tira une chaise, attendant qu'elle prenne place. Penché sur le siège, il était gigantesque et plutôt menaçant.

Seigneur, il était vraiment super avec ce costume. Le col ouvert de sa chemise dénudait son cou, la soie noire donnant un côté hâlé à sa peau. Dommage qu'il soit aussi en colère. Son visage était aussi dur que son humeur et, avec ses

cheveux en arrière, le contour agressif de sa mâchoire n'en ressortait que davantage. Quelque chose avait dû le mettre dans cet état. Manifestement.

Super rencard, pensa-t-elle. Un vampire enragé, prêt à tout casser.

Elle s'approcha d'un pas prudent. Quand il l'aida à s'asseoir, elle aurait juré qu'il s'était penché vers ses cheveux pour en respirer le parfum.

— Pourquoi es-tu si en retard ? demanda-t-il tandis qu'il prenait place à l'autre bout de la table.

Comme elle gardait le silence, il lui jeta un coup d'œil interrogateur, l'arc sombre de son sourcil haussé apparaissant au-dessus de ses lunettes noires.

— Fritz a dû te persuader de venir ? insista-t-il.

Pour se donner une contenance, Beth prit sa serviette et la déplia sur ses genoux.

— Non, c'est pas ça.

— Alors dis-moi pourquoi.

— Butch a tenté de nous suivre. Ça a pris du temps pour le semer.

Elle sentit l'espace autour de Kohler s'assombrir comme si sa colère absorbait la lumière.

Fritz entra avec deux petites assiettes de salade qu'il posa devant eux.

— Du vin ? demanda-t-il.

Kohler acquiesça.

Le majordome remplit les verres puis se retira. Beth prit sa lourde fourchette en argent et se força à manger.

— Pourquoi t'as peur de moi maintenant ? demanda Kohler, une pointe de sarcasme dans la voix, comme si cette idée l'agaçait.

De sa fourchette, Beth piqua la salade.

— Hmm ? Peut-être parce que tu as l'air prêt à étrangler quelqu'un ?

— Tu avais déjà peur en arrivant. Avant même de me voir, je te flanquais la trouille. Je veux savoir pourquoi.

Elle garda les yeux rivés sur son assiette,

— Peut-être parce qu'on m'a rappelé que tu as failli tuer un ami la nuit dernière.

— Merde, tu ne vas pas remettre ça !

— Tu as voulu savoir, non ? rétorqua-t-elle. Tant pis pour toi si tu n'aimes pas mes réponses.

Kohler s'essuya la bouche d'un geste impatient.

— Je ne l'ai pas tué, pas vrai ?

— Juste parce que je t'en ai empêché.

— Et c'est ça qui te travaille ? Les gens adorent jouer les héros.

Elle reposa sa fourchette.

— Tu sais quoi ? Ta compagnie commence à me gonfler.

Il continua à manger.

— Alors pourquoi être venue ?

— Parce que tu m'as invitée !

— Crois-moi, ça ne m'aurait pas gêné que tu refuses.

*Comme si elle ne comptait pas pour lui.*

— Je m'en vais, dit-elle en posant sa serviette à côté de son assiette avant de se lever.

Il jura.

— Assieds-toi.

— Ne me dis pas ce que j'ai à faire !

— Je reprends : Assieds-toi et boucle-la.

Elle le regarda, bouche bée.

— Espèce de connard arrogant—

— Tu es la deuxième à me dire ça ce soir, merci beaucoup.

Fritz choisit ce moment-là pour faire son entrée avec des petits pains chauds.

Beth jeta un regard furieux à Kohler et fit semblant de s'être levée pour prendre la bouteille de vin. Elle n'avait pas l'intention de faire une scène devant Fritz. Et puis, elle avait soudain envie de rester.

Pour engueuler Kohler un peu plus longtemps.

— Tu cherches à obtenir quoi en me traitant comme ça ? reprit-elle d'une voix furieuse quand ils se retrouvèrent seuls.

Il termina sa salade, posa la fourchette sur le bord de son assiette et se tamponna les commissures des lèvres avec sa serviette. Comme s'il avait pris des cours de maintien.

— On va jouer franc-jeu, dit-il. Tu as besoin de moi. Alors arrête de pinailler sur ce que j'aurais *pu* faire à ce flic. Ton copain Butch est toujours vivant, pas vrai ? Alors où est le problème ?

Beth le dévisagea, cherchant à lire son regard derrière ses lunettes noires, espérant un peu de douceur, quelque chose à quoi se raccrocher. Mais les verres sombres dissimulaient ses yeux et son visage fermé ne laissait rien paraître.

— Pourquoi la vie a-t-elle aussi peu d'importance pour toi ? demanda-t-elle.

Il lui décocha un sourire froid.

— Pourquoi la mort en a-t-elle autant pour *toi* ?

Beth s'enfonça dans son siège. Comme si elle voulait être le plus loin possible de lui. Comment avait-elle pu faire l'amour— non, juste couché — avec lui ? Il était par trop inhumain.

Soudain, son cœur sombra. Pas à cause de sa dureté envers elle, mais plutôt de déception. Elle avait tant voulu qu'il soit différent de ce qu'il paraissait. Elle avait voulu croire que les élans de tendresse qu'il avait eus pour elle pouvaient compenser sa violence innée.

Elle frotta son sternum, comme pour effacer la douleur qu'elle ressentait dans la poitrine.

— Si ça ne te fait rien, je préférerais rentrer.

Il y eut un long silence.

— Ah, merde... marmonna-t-il avec un soupir. Ça ne va pas du tout.

— Non, en effet.

— J'avais pensé que tu méritais... Je sais pas trop. Une sorte de rendez-vous. Un truc normal. (Il eut un rire dur quand elle le regarda avec surprise.) C'est con, hein ? Je devrais m'en tenir à ce que je sais faire. Je serais bien meilleur en t'apprenant à tuer.

Sous la fierté brutale, elle sentit un soupçon d'autre chose. De l'insécurité ? Non, pas vraiment. Comme toujours avec Kohler, c'était plus intense.

Il se haïssait.

Fritz entra, débarrassa les assiettes et revint avec de la soupe, une vichyssoise froide. *Tiens donc*, pensa-t-elle machinalement. En général, on servait la soupe avant la salade, non ? Mais les vampires devaient avoir des coutumes différentes. Comme celle qu'un homme ait plusieurs femmes.

Son estomac se tordit. Non, elle n'allait pas penser à ça. Elle s'y refusait absolument.

— Écoute, je veux que tu saches, déclara Kohler en prenant sa cuiller, je suis un guerrier. Je combats et je tue pour protéger ma race, et non parce que ça me fait flipper. Mais j'ai déjà tué des milliers de gens. Des milliers, Beth. Tu comprends ? Je ne peux pas prétendre avoir un problème avec ça. C'est impossible.

— Des milliers ? répéta-t-elle, abasourdie.

Il acquiesça.

— Au nom du ciel, mais tu te bats contre qui ?

— Des salauds qui te tueraient sans hésiter juste après ta transition.

— Des chasseurs de vampires ?

— Non, des *lessers*. Ce sont des humains qui ont vendu leur âme à l'Omega en échange d'un règne de terreur.

— L'Omega ? C'est qui— ou quoi ?

Lorsqu'elle prononça le nom, les bougies se mirent à flamboyer furieusement, comme tourmentées par des mains invisibles.

Kohler hésita. Le sujet le rendait-il mal à l'aise ? Lui qui n'avait peur de rien ?

— Tu parles du diable ? insista-t-elle.

— Pire. On ne peut pas comparer. Le premier n'est qu'une métaphore. L'autre est horriblement réel. Par chance, l'Omega a une contrepartie : La Vierge Scribe. (Il esquissa un sourire ironique.) Peut-être que "par chance" est un peu excessif. Mais ça crée un équilibre.

— Dieu et Lucifer.

— Peut-être selon ta culture. D'après la notre, les vampires ont été créés par la Vierge Scribe comme son seul et unique apanage. L'Omega lui a envié ce don de créer la vie et redoutait les puissantes spécificités qu'elle avait attribuées aux vampires. Pour s'en défendre, il fonda la *Lessening* Société. Il est incapable de créer, aussi il utilise des humains qui ont déjà un potentiel de violence facilement mobilisable. Il prend leur âme et en fait des non-vivants.

*C'est vraiment trop bizarre, pensa-t-elle. Des gens qui perdaient leur âme. Des non-vivants.* Tout ça n'existait pas dans le monde réel.

Pourtant, elle dînait avec un vampire. Alors était-ce à ce point impossible ?

Elle pensa au bel homme blond qu'elle avait vu se recoudre. Et à celui qui avait passé la nuit chez elle devant Godzilla.

— Il y en a d'autres qui se battent avec toi, pas vrai ?

— Les Frères. (Il but une gorgée de vin.) Quand les vampires ont pris conscience qu'ils étaient menacés, les mâles les plus robustes et les plus vigoureux se sont organisés. Se sont entraînés au combat. Et ont attaqué les *lessers*. Depuis des générations, ces guerriers se sont unis aux femelles les plus fortes jusqu'à l'émergence d'une espèce à part parmi les vampires. Le plus puissants d'entre eux ont été enrôlés dans la Confrérie de la Dague Noire.

— Vous êtes frères de sang ?

Il eut un sourire dur.

— D'une certaine façon.

Son visage se referma, comme si c'était un sujet interdit. Elle sentit qu'il ne dirait rien de plus sur la Confrérie, mais elle avait d'autres questions sur la guerre qu'il livrait.

Surtout parce qu'elle était sur le point de devenir l'un de ceux qu'il protégeait.

— Donc, ce sont bien des humains que tu tues.

— Oui, bien qu'ils soient théoriquement déjà morts. Pour donner à ses combattants la longévité et la force dont ils ont besoin pour nous combattre, l'Omega leur enlève leur âme. (Il y eut une expression de dégoût sur ses traits durs.) Même si avoir une âme n'a jamais empêché un humain de nous pourchasser.

— Tu ne nous... aimes pas, hein ?

— Je te rappelle que ce qui coule dans tes veines vient pour moitié de ton vampire de père. Ensuite, pourquoi je devrais aimer les humains ? Ils m'ont traité comme un chien avant ma transition. Et s'ils me m'emmerdent plus à présent, c'est juste parce je leur fous les jetons.

» Si les humains connaissaient l'existence des vampires, que se passerait-il à ton avis ? Ils nous pourchasseraient— même sans faire partie de la *Lessening* Société. Ils se sentent toujours menacés par tout ce qui est différent et cherchent à l'éliminer. Ce sont des brutes qui s'en prennent aux faibles et rampent devant les puissants.

» (Kohler secoua la tête.) Et puis, ils m'énervent. Regarde un peu comment leurs légendes décrivent notre race. D'abord Dracula, bordel, ce maudit buveur de sang qui s'attaque aux enfants. Et sinon, que des navets ou des pornos. Sans parler de tout ce cirque à Halloween : Canines en plastique. Capes noires. Les seuls trucs vrais de ces crétins à notre sujet, c'est qu'on boit du sang et qu'on ne peut pas s'exposer en plein jour. Tout le reste n'est qu'un amas de conneries concocté pour nous aliéner et susciter la peur. Tout aussi énervant, il y a ces dilettantes à la recherche de leur côté obscur qui utilisent le mythe pour fonder des sectes prétendues mystiques.

— Mais tu ne nous poursuis pas vraiment, hein ?

— Arrête avec ça, Beth. Ne dis pas "nous" en parlant d'eux. Même aujourd'hui, tu n'es pas complètement humaine, et bientôt, tu le seras plus du tout. (Il marqua une pause.) Et non, je ne les poursuis pas. Mais par contre, s'ils me cherchent, ils rencontrent un sacré problème.

Elle réfléchit à ce qu'il avait dit, s'efforçant d'ignorer la panique qu'elle éprouvait quant à la transition qui l'attendait.

— Pourquoi tu t'en es pris à Butch comme ça ? C'est quand même pas un... truc là— un *lesser* ?

— Il a essayé de t'éloigner de moi, (La mâchoire de Kohler se serra.) Je ferai tout pour que ça n'arrive pas. Qu'il soit ton amant ou pas, s'il essaie encore—

— Tu m’as promis de ne pas le tuer.

— Je ne le tuerai pas. Mais je ne le ménagerai pas.

*Gros-Dur* avait du souci à se faire, pensa-t-elle.

— Pourquoi tu manges pas ? demanda Kohler. Tu as besoin de te nourrir.

Elle baissa les yeux sur son assiette. *Manger* ? Sa vie ressemblait soudain à un roman de Stephen King et il s’inquiétait de son alimentation ?

— Mange. (Il désigna son bol de soupe d’un signe de tête.) Il faut que tu sois aussi forte que possible pour le change.

Beth prit sa cuiller, juste pour qu’il lui fiche la paix. La soupe devait être parfaite mais pour Beth, elle avait un goût de colle.

— Tu es armé en ce moment même, n’est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Tu ne poses jamais tes armes ?

— Non.

— Mais quand on a... (Elle referma la bouche avant que les mots « *fait l’amour* » ne lui échappent.)

Il se pencha en avant.

— J’ai toujours une arme à portée de main, Même quand je te prends.

Beth déglutit. Elle en revenait toujours au même point avec lui, une attraction brûlante marquée de l’horrible réalisation qu’il était soit parano soit impitoyable.

Ah merde, pensa-t-elle. Kohler était beaucoup de choses, mais certainement pas hystérique.

Un long silence s’installa entre eux, jusqu’à ce que Fritz débarrasse les bols. Lorsqu’il apporta des assiettes d’agneau, Elle remarqua que la viande destinée à Kohler avait été coupée en petits morceaux. *Bizarre*, pensa-t-elle,

— Il y a quelque chose que je veux te montrer après le dîner.

Il prit sa fourchette et dut s’y prendre à deux fois avant de piquer une bouchée de viande.

C’est là qu’elle remarqua qu’il ne s’était pas donné la peine de jeter un coup d’œil à son assiette. Son regard restait dirigé vers elle.

Un frisson la parcourut. Ce n’était pas normal.

Elle étudia attentivement les lunettes sombres qu’il portait.

Elle se souvint des doigts qui avaient exploré son visage lors de leur première nuit, comme s’il essayait de la « voir » au toucher. Puis elle prit conscience qu’il n’enlevait jamais ses verres, qui ne servaient pas uniquement à bloquer la lumière mais à lui cacher les yeux.

— Kohler ? dit-elle doucement.

Il tendit le bras vers son verre de vin, sa main ne se refermant que quand le cristal heurta sa paume.

— Quoi ? (Il avait porté le verre à ses lèvres, mais le reposa.) Fritz, il nous faut du vin rouge.

— Tout de suite, maître. (Fritz apporta une autre bouteille.) Maîtresse ?

— Oui, merci.

— Tu voulais savoir quelque chose, dit Kohler quand la porte de la cuisine se fut refermée.

Elle s'éclaircit la voix. Elle devait inventer des choses. À force de chercher une faille en lui, elle essayait maintenant de se convaincre qu'il était aveugle.

Si elle avait deux sous de bon sens— ce qui restait à démontrer— elle ferait mieux de lui poser sa liste de questions. Puis de rentrer chez elle.

— Beth ?

— Oui... Ah, alors c'est vrai que vous ne pouvez pas sortir pendant la journée ?

— Les vampires ne supportent pas le soleil.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Des brûlures du second ou troisième degré dès l'exposition. La combustion se produit peu après. On ne doit jamais déconner avec le soleil.

— Mais moi, je peux sortir actuellement.

— Le change ne s'est pas encore produit. Et puis, va savoir. Peut-être que tu pourras encore le faire, même après. C'est différent pour ceux qui ont du sang humain. Les caractéristiques des vampires peuvent être diluées. (Il but une gorgée et le goûta en remuant les lèvres.) Mais tu vas subir la transition, ce qui signifie que le sang de Darius est fort dans tes veines.

— Est-ce que je devrais... boire souvent ?

— Au début, oui. Peut-être deux ou trois fois par mois. Mais là encore, pas moyen de le savoir à l'avance.

— Tu seras là la première fois. Mais ensuite, je ferai comment pour trouver un homme—

Le sourd grondement de Kohler la fit taire. Quand elle leva les yeux, elle se tassa sur sa chaise. Il avait repris une expression féroce.

— Je te trouverai quelqu'un, déclara-t-il avec un accent plus marqué. En attendant, tu boiras sur moi.

— Avec un peu de bol, ça ne durera pas, marmonna-t-elle, vu qu'il ne semblait pas ravi de l'avoir sur les bras.

Kohler la regarda avec un rictus sur les lèvres.

— Tu es si pressée de trouver quelqu'un d'autre ?

— Non, je pensais juste que...

— Quoi ? Tu pensais quoi ?

Son ton était dur, aussi féroce que le regard qu'elle sentait brûler derrière les lunettes noires.

Elle ne tenait pas à énoncer à voix haute qu'il ne voulait pas se trouver coincé avec elle. Un rejet qui la blessait— même s'il était probable que ce serait mieux pour elle.

— Je... Ah, d'après Tohr, tu es le roi des vampires. Alors je pensais à tes obligations.

— Mon pote devrait apprendre à la boucler.

— Alors c'est vrai ? Que tu es le roi ?

— Non, aboya-t-il.

*Bon, voilà une porte qui lui claquait en pleine figure, pas vrai ?*

— Tu es marié ? dit-elle un peu trop vite. Je veux dire, tu as déjà une compagne ? Ou deux peut-être ?

Elle pensait que ce serait mieux de vider son sac. Il était déjà d'humeur massacrant. Alors elle ne risquait guère d'empirer les choses.

— *Bon Dieu, non !*

Cette peu aimable réponse procura à Beth un curieux soulagement. Bien que ça exprime un peu trop clairement ce qu'il pensait d'une relation suivie.

Elle but une gorgée de vin.

— Il y a une femme dans ta vie ?

— Non.

— Alors comment fais-tu pour boire ?

Un long silence. Qui n'avait rien d'encourageant.

— Il y a eu quelqu'un.

— Eu ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Dernièrement. (Il haussa les épaules.) Elle et moi n'avons jamais été proches. Ça n'allait pas du tout.

— Tu vas aller voir qui maintenant ?

— Seigneur, mais tu es une vraie journaliste, hein ?

— Qui ? insista-t-elle

Il la regarda pendant un long moment. Puis son expression se modifia, et soudain son agressivité le quitta. Il reposa doucement sa fourchette à côté de son assiette et plaça son autre main sur la table, paume retournée.

— *Et merde.* (Malgré ça, l'atmosphère autour de lui semblait plus aimable.)

Tout d'abord, elle ne crut pas à ce changement d'humeur, mais il retira ses lunettes noires et se frotta les yeux. Lorsqu'il les remit, elle remarqua qu'il inspirait profondément, comme pour mieux se contrôler.

— Beth, j'aurais voulu que ce soit toi. Mais je ne resterai pas assez longtemps dans les parages après ta transition. (Il secoua la tête.) Bon sang, qu'est-ce que je peux être con.

Beth cligna des yeux. Une étrange excitation monta en elle à l'idée qu'il pourrait avoir besoin de son sang pour vivre.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Ça n'arrivera pas. Et je vais vite te trouver un autre mâle.

Il repoussa son assiette encore à moitié remplie.

— Quand as-tu bu pour la dernière fois ? demanda-t-elle, en repensant à la terrible pulsion qu'elle l'avait vu combattre la veille.

— La nuit dernière.

L'oppression qui la frappa en pleine poitrine lui donna l'impression que ses poumons étaient congestionnés.

— Pourtant, tu ne m'as pas mordue.

— Ça s'est passé après ton départ.

Elle l'imagina avec une autre femme dans les bras. Lorsqu'elle reprit son verre de vin, elle avait la main qui tremblait.

Waouh. Ses émotions battaient tous les records, ce soir. Elle avait connu la peur, la colère et maintenant la jalousie malade.

Et après ?

Le bonheur ? Non, elle n'avait pas le sentiment que ça ferait partie de son futur.

## Chapitre 26

Beth reposa son verre de vin, souhaitant avoir davantage de contrôle sur elle-même.

— Ça ne te plaît pas, hein ? dit Kohler d'une voix rauque.

— Quoi ?

— Que je boive le sang d'une autre femelle.

Elle éclata d'un rire amer. Elle en avait ras le bol. D'elle. De lui. De toute la situation.

— Tu cherches à enfoncer le clou ?

— Non. (Il resta silencieux un moment.) L'idée que tu marqueras un jour de tes dents la peau d'un autre mâle, que tu prendras son sang en toi— ça me donne envie de sortir mon couteau.

Beth le regarda fixement.

*Dans ce cas, pourquoi ne pas me garder avec toi ?* pensa-t-elle.

— Mais je n'ai pas le droit de penser à ça, dit Kohler qui secoua la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne peux pas m'appartenir. Malgré ce que je t'ai dit l'autre jour.

Fritz entra, débarrassa, puis servit le dessert. Des fraises présentées sur des assiettes incrustées d'or. Accompagnées d'une sauce au chocolat et d'un petit biscuit.

En temps normal, Beth aurait tout avalé à vitesse grand V mais elle était trop secouée pour manger.

— Tu n'aimes pas les fraises ? demanda Kohler alors qu'il en mettait une dans sa bouche.

Ses dents d'un blanc éclatant mordirent la chair rouge.

Elle frissonna et se força à détourner le regard.

— Si.

— Tiens. (Il prit une fraise dans son assiette et se pencha vers elle.) Laisse-moi te la donner.

De ses longs doigts, il maintenait fermement la queue du fruit, le bras en l'air. Et elle voulait prendre ce qu'il lui offrait.

— Je suis capable de manger toute seule.

— Je sais, dit-il doucement. Mais c'est pas le problème.

— Tu as couché avec elle ?

— La nuit dernière ? demanda-t-il en levant des sourcils interrogateurs.

— Hm-hm. (Elle hocha la tête.) Quand tu bois, est-ce que tu fais aussi l'amour avec elle ?

— Non. Et pour répondre à ta prochaine question, je n'ai personne d'autre que toi à l'heure actuelle.

*À l'heure actuelle*, pensa-t-elle.

Beth baissa les yeux et regarda ses mains. Elle se sentait bêtement blessée.

— Prends la nourriture de ma main, murmura-t-il. Je t'en prie.

*Oh, grandis un peu*, se sermonna-t-elle. Ils étaient adultes. Et s'entendaient super bien au lit— ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Avec personne. Allait-elle laisser tomber juste parce qu'elle finirait par le perdre ?

De plus, même s'il lui avait promis un avenir radieux, un homme comme lui n'était pas du genre à se poser. C'était un guerrier qui battait le pavé avec d'autres types de sa trempe. Il s'ennuierait comme un rat mort une fois domestiqué.

Pour le moment, il était là. Pour le moment, elle le voulait.

Beth se pencha en avant, ouvrit les lèvres et prit le fruit tout entier dans la bouche. Kohler la regarda mordre. Et ses narines se dilatèrent. Lorsque le jus du fruit coula le long du menton de Beth, il poussa une sorte de feulement étouffé.

— Je vais arranger ça, marmonna-t-il entre ses dents.

Il se pencha en avant et saisit la mâchoire de Beth. Leva sa serviette.

Elle posa sa main sur la sienne pour l'interrompre : « Avec ta langue. »

Un son grave et profond qui provenait de la poitrine de Kohler résonna dans la pièce. Il se pencha vers elle et inclina la tête. Elle aperçut ses longues canines lorsqu'il ouvrit la bouche pour sortir sa langue. Il lécha le jus à même la peau puis s'écarta.

Ils échangèrent un long regard. Les bougies vacillèrent à nouveau.

— Viens avec moi, dit-il en lui offrant sa main.

Beth n'hésita pas. Elle posa sa paume dans la sienne et le laissa l'entraîner loin de la salle à manger. Il la conduisit dans le salon, passa le portrait à travers le mur, descendit l'escalier de pierre. Il était une immense silhouette dans toute cette obscurité.

Lorsqu'ils atteignirent le bas des marches, il la fit entrer dans sa chambre. Elle regarda le lit. Qui avait été fait, avec des oreillers bien alignés contre la tête-de-lit, des draps de satin aussi lisses qu'une eau tranquille. Beth sentit tout son

corps s'enflammer au souvenir de ce qu'elle avait ressenti avec lui. Avec lui sur elle— avec lui en elle.

Ils allaient refaire l'amour, pensa-t-elle. Et elle mourait d'impatience.

Un grondement rauque lui fit lever la tête et regarder par-dessus son épaule. Le regard de Kohler était posé sur elle, avide et déterminé, comme si elle était une cible à atteindre.

Il avait lu dans ses pensées. Savait ce qu'elle voulait. Et était tout disposé à la satisfaire. Il avança vers elle. Et elle entendit la porte se fermer et se verrouiller. Elle regarda autour d'elle, se demandant s'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Non, ils étaient seuls.

Kohler posa la main sur son cou et, de son pouce, l'inclina vers l'arrière.

— J'ai eu envie de t'embrasser toute la soirée.

Elle s'était attendue à une étreinte brutale, prête à accepter tout ce qu'il voulait. Or ses lèvres effleurèrent sa peau dans un baiser langoureux. Elle sentait la passion qui faisait trembler tous ses muscles mais il voulait manifestement prendre son temps. Quand il releva la tête, il lui sourit.

Elle s'était totalement habituée à ses canines, pensa-t-elle.

— Ce soir, on va aller tout doucement, dit-il.

Elle l'arrêta avant qu'il recommence à l'embrasser.

— Attends. J'ai quelque chose à te... Tu as des préservatifs ?

— Non. (Il fronça les sourcils.) Pourquoi ?

— Pourquoi ? Tu as jamais entendu des précautions à prendre ?

— Je n'ai aucune maladie. Et tu ne peux rien me refiler.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Les vampires ne sont pas réceptifs aux virus humains.

— Donc tu peux avoir tous les rapports sexuels que tu veux ? Sans rien risquer ?

Lorsqu'il acquiesça, elle se sentit mal à l'aise. Mon Dieu, combien de femmes il avait dû—

— En plus, tu n'es pas fertile, ajouta-t-il.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Crois-moi. On s'en rendrait compte tous les deux si c'était le cas. Et puis tu n'auras ton premier appel que cinq ans environ après ta transition. Et même à ce moment-là, la conception n'est pas garantie parce que—

— Attends un peu. C'est quoi encore cette histoire d'appel ?

— Les femelles sont fertiles à peu près tous les dix ans. Ce qui est une bénédiction.

— Pourquoi ?

— C'est une période dangereuse. (Il se racla la gorge. Sembla même un peu gêné.) À différents stades, tous les mâles sont réceptifs à proximité d'une femelle durant cette période. Ils sont incapables de se maîtriser. Ça peut dégénérer en bagarres. Quant à la femelle, elle, ah... elle a des pulsions assez intenses. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Tu n'as pas d'enfants ?

Il secoua la tête, Puis fronça les sourcils.

— Bon Dieu !

— Quoi ?

— T'imaginer durant un appel. (Son corps vacilla comme s'il avait fermé les yeux.) Être celui que tu utiliserais.

Un désir sexuel intense émana de lui. Elle sentit comme une bourrasque brûlante autour d'elle.

— Ça dure combien de temps ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Deux jours. Si la femelle a été... bien satisfaite— niveau sexe et niveau sang, elle récupère vite.

— Et l'homme ?

— Le mâle est totalement épuisé à la fin. Desséché. Vidé de son sang aussi. Il lui faut plus de temps pour récupérer, mais je n'ai jamais entendu un vampire s'en plaindre. Jamais. (Il réfléchit un moment.) Ça me plairait de te soulager.

Brusquement, il recula. Elle sentit un courant d'air froid quand son humeur changea et que la chaleur de son désir s'évanouit.

— Mais ce sera le rôle d'un autre mâle, dit-il. Et son privilège,

Son téléphone portable se mit à sonner.

Alors qu'il le sortait de sa poche intérieure avec un grognement féroce, elle se sentit désolée pour la personne qui se trouvait au bout du fil.

— Quoi ? (Il y eut une pause.)

Elle se dirigea vers la salle de bain pour lui laisser un peu d'intimité. Et parce qu'elle aussi avait besoin d'être seule. Les images qui se succédaient dans sa tête lui donnaient une sorte de vertige. Deux jours— De sexe— Avec lui...

Quand elle regagna la chambre, Kohler était assis sur le canapé, les coudes sur les genoux, l'air sombre. Il avait enlevé sa veste et ses épaules dans la chemise noire paraissaient très larges. En approchant, elle entraînerçut l'éclat d'un revolver sous la veste. Elle frissonna un peu.

Il releva la tête quand elle prit place à ses côtés. Elle aurait aimé pouvoir mieux lire en lui, et regrettait qu'il ait ces lunettes noires. Elle tendit la main

vers son visage, caressa la ligne dure de sa joue, sa mâchoire vigoureuse. Il ouvrit les lèvres comme si son toucher lui coupait le souffle.

— Je veux voir tes yeux, dit-elle.

Il se recula un peu.

— Non.

— Pourquoi *non* ?

— Á quoi bon ?

Elle fronça les sourcils.

— Avec ces lunettes, c'est dur de savoir ce que tu penses. Et là, maintenant, j'aimerais le savoir.

*Ou ce que tu ressens, ce qui est encore plus important.*

Il finit par hausser les épaules.

— Ah. Fais comme tu veux.

Comme il n'esquissait aucun geste pour retirer ses lunettes, elle approcha la main et fit les glisser sur son visage. Il avait baissé les paupières et ses cils noirs contrastaient fortement avec sa peau. Il n'ouvrit pas les yeux.

— Tu ne veux pas que je les voie ?

Il contracta sa mâchoire.

Elle regarda les verres. Lorsqu'elle les leva devant la flamme d'une bougie, elle ne vit rien au travers tellement ils étaient noirs.

— Tu es aveugle, c'est ça ? dit-elle doucement.

Ses lèvres se retroussèrent, mais pas dans un sourire.

— Tu as peur que je ne puisse pas m'occuper de toi ?

Son hostilité ne la surprit pas. Un homme comme lui devait détester avoir la moindre faiblesse.

— Non, je n'ai pas peur. Je voudrais juste voir tes yeux.

D'un geste brusque, Kohler l'attira sur ses genoux. Elle fut déséquilibrée et seule la force des bras du vampire l'empêcha de tomber la tête en avant. Il avait la bouche dure et amère. Lentement, il releva les paupières.

Et Beth en resta bouche bée.

Les iris étaient d'une couleur extraordinaire : Un vert-argent luminescent, si pâle qu'il en était presque blanc. Très enfoncés dans l'orbite, bordés de cils noirs et épais, ses yeux étincelaient comme allumés par une source intérieure.

Puis elle remarqua les pupilles. Si étranges. De minuscules taches noires en tête d'épingle.

Elle lui caressa le visage.

— Tu as des yeux magnifiques.

— Sans la moindre utilité.

— *Magnifiques.*

Elle le vit examiner ses traits, plissant fort les yeux comme pour forcer sa vision à mieux accommoder.

— Ça a toujours été comme ça ? murmura-t-elle.

— Oui, je suis né avec un handicap visuel. Mais c'est devenu pire après la transition et ça va probablement encore dégénérer au fil du temps.

— Donc tu vois quand même ?

— Oui. (Il leva la main vers les cheveux de Beth. Quand les lourdes mèches tombèrent sur ses épaules, elle prit conscience qu'il retirait une à une les épingles de son chignon.) J'aime quand tes cheveux sont lâchés, par exemple. Et je sais que tu es très belle.

De ses doigts, Kohler suivit les contours du visage de Beth, puis descendit légèrement le long de son cou et de sa clavicule. Ses doigts continuèrent leur exploration et tracèrent un chemin entre ses seins.

Elle avait le cœur qui battait à tout rompre, la tête vide. Le monde s'évanouit et il n'y eut plus que Kohler.

— On fait trop de foin au sujet de la vue, murmura-t-il en posant la paume sur le sternum de Beth. (Elle en ressentit le poids. La chaleur. Un avant-goût de son corps lorsqu'il pèserait sur elle.) Le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe. Les quatre autres sens sont tout aussi importants.

Il se pencha vers elle et plaqua sa bouche dans son cou. Elle sentit comme une légère égratignure. *Ses canines*, pensa-t-elle. Qui couraient le long de sa gorge.

Elle voulait qu'il la morde.

Kohler inspira profondément.

— Le parfum de ta peau me fait un effet immédiat. Je suis prêt à te prendre dès que je te sens.

Elle se cambra dans ses bras, la poitrine dressée, puis se frotta contre les cuisses dures sous ses reins. Elle laissa tomber sa tête en arrière et émit un petit gémissement.

— Ah, que j'aime ce son, dit-il en remontant sa main pour la poser sur la base de sa gorge. Encore, Beth.

Il lui lécha le cou. Elle gémit encore.

— Oh oui, c'est ça, dit-il la voix rauque. C'est tellement bon.

À nouveau, il laissa courir ses doigts, cette fois sur le nœud de sa robe... qu'il défit.

— J'ai demandé à Fritz de ne pas changer les draps.

— Quoi ? bafouilla-t-elle.

— Du lit. Après ton départ. Je voulais retrouver ton odeur en me couchant.

Le devant de sa robe s'ouvrit. L'air frais courut sur sa peau tandis que la main de Kohler descendait le long de son buste. Quand il arriva à son soutien-gorge, il décrivit des cercles autour des dentelles, de plus en plus petits, jusqu'à caresser son mamelon.

Le corps de Beth eut un sursaut, et elle s'agrippa les épaules de Kohler. Il avait les muscles tendus à l'extrême pour la maintenir dans cette position. Elle regarda son visage terrible et magnifique.

Ses yeux étincelaient littéralement et leur lumière se reflétait sur la poitrine de Beth. La promesse d'un rapport sexuel aussi passionné qu'intense— et le désir qu'il avait de la posséder— se voyaient à la crispation de sa mâchoire. Á la chaleur qui émanait de son corps. Á la tension qui raidissait ses jambes et son torse. Mais il restait parfaitement maître de lui. Et d'elle.

— Tu sais, j'ai été trop pressé avec toi, dit-il. (Il baissa la tête vers sa clavicule. Et la mordit légèrement, sans écorcher sa peau. Puis il passa le velours chaud de sa langue au même endroit. Avant de descendre vers les seins.) Je ne t'ai pas encore prise comme il faut.

— Je n'en suis pas si sûre, dit-elle avec difficulté.

Il se mit à rire dans un sourd grondement, son souffle chaud et humide frémissait sur la peau de Beth. Il lui embrassa les seins, puis saisit le mamelon dans sa bouche à travers la dentelle. Á nouveau, elle s'arcbouta, tandis que son ventre s'inondait de plaisir.

Kohler releva la tête, un sourire d'anticipation sur les lèvres.

D'un geste doux, il fit glisser la bretelle de son soutien-gorge et retira la dentelle. Le mamelon devint plus dur encore. Elle le regarda enfouir sa tête brune contre sa peau blanche. Sa langue, brillante et rose, se mit à la lécher,

Ses jambes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il rit encore, avec une satisfaction toute masculine. Il glissa la main dans les plis de sa robe, caressa sa hanche et progressa vers son ventre. Il trouva la ceinture de sa culotte et glissa son doigt sous la dentelle. Un peu. Il eut un mouvement d'aller-retour, un effleurement sensuel à quelques centimètres de l'endroit où elle désirait qu'il aille. Où elle avait besoin qu'il aille.

— Encore, demanda-t-elle. Encore.

— Bien sûr. (Beth poussa un cri lorsque la main passa tout entière sous la dentelle noire pour se poser sur son sexe brûlant et trempé.) Beth ?

Elle l'entendait à peine. Concentrée sur ses sensations.

— Hmm ?

— Tu veux savoir quel goût tu as ? dit-il contre son sein.

Un long doigt plongea en elle. Comme pour lui indiquer qu'il ne parlait pas de sa bouche.

Elle agrippa son dos à travers sa chemise en soie, le griffant de ses ongles.

— Une pêche, dit-il tout en descendant sa bouche le long de son ventre et en embrassant sa peau. C'est comme manger une pêche. De la chair soyeuse sur mes lèvres et ma langue quand je te lèche. Douce et sucrée dans le fond de ma gorge lorsque j'avale.

Au bord de l'orgasme, elle gémit, déjà très— très loin de toute pensée cohérente.

D'un geste rapide, il la souleva et l'emporta vers le lit. Lorsqu'il la coucha, il lui écarta les jambes de la tête et posa sa bouche contre la dentelle noire entre ses cuisses.

Elle s'étouffa et enfouit ses mains dans les cheveux de Kohler, mais s'y emmêla. Il arracha le lien de cuir. Des lourdes mèches noires tombèrent sur le ventre de Beth, comme le battement des ailes d'un faucon.

— Exactement comme une pêche, répéta-t-il alors qu'il lui enlevait sa culotte. Et j'adore ce fruit.

La terrible et magnifique lumière de ses yeux parcourut tout le corps de Beth.

Puis il baissa à nouveau la tête.

## Chapitre 27

Havers descendit dans son laboratoire et fit les cent pas, ses mocassins claquant contre le carrelage blanc. Après avoir fait deux fois le tour de la pièce, il s'arrêta devant son poste de travail. Et caressa le gracieux col émaillé de son microscope. Puis jeta un regard à l'alignement de ses fiasques en verre, à ses bataillons de fioles sur les étagères. Il entendit le ronronnement des réfrigérateurs, le bourdonnement de l'unité de ventilation au plafond. Capta l'odeur aseptisée du désinfectant.

Cet environnement scientifique lui rappelait l'objectif de ses recherches.

La fierté qu'il tirait de ses capacités intellectuelles.

Il se considérait comme un être civilisé. Capable de gérer ses émotions. De réagir de façon logique aux événements. Et pourtant cette haine qu'il ressentait, cette colère folle, ne pouvait être ainsi régentée. C'était une émotion trop violente, trop instinctive.

Il échafaudait des plans dans sa tête, des plans qui faisaient couler le sang.

Mais qu'est-ce qu'il croyait ? S'il osait brandir ne serait-ce qu'un couteau suisse sous le nez de Kohler, c'est son sang à lui qui serait répandu.

Il avait besoin de quelqu'un rompu à tuer. Quelqu'un susceptible d'approcher le guerrier. Et la solution évidente s'imposa à lui. Il sut vers qui se tourner et où le trouver. Havers se dirigea vers la porte, un sourire satisfait aux lèvres.

Mais lorsqu'il aperçut son reflet dans le miroir qui surplombait le profond lavabo du laboratoire, il se figea instantanément. Ses yeux fuyants brillaient d'un éclat trop vif, trop intense. Son sourire mauvais lui était totalement étranger. Cette rougeur fiévreuse sur son visage était née de l'anticipation d'une mort sinistre.

Il ne se reconnut pas sous ce masque de vengeance. Il détestait ce qu'il voyait. « Oh, mon Dieu ! » Comment pouvait-il nourrir de telles pensées ? Il était médecin. Il soignait. Se consacrait à sauver des vies, pas à les prendre.

Marissa avait dit que tout était fini. Elle avait rompu l'engagement. Elle ne reverrait plus jamais Kohler.

Pourtant, ne méritait-elle pas d'être *ahvengée* pour la façon dont elle avait été traitée ?

Le moment de frapper était parfait. Marissa ne pourrait plus être atteinte par les retombées de ce qui attendait Kohler.

Havers sentit un frisson le parcourir et supposa que c'était de l'horreur face à l'ampleur de ce qu'il envisageait. Puis son corps vacilla, et il dut se retenir pour ne pas tomber. Il eut un vertige qui fit tournoyer le monde autour de lui. Il tituba et s'effondra sur une chaise. Le souffle court, il défit son nœud papillon pour mieux respirer.

*C'est le sang*, songea-t-il. La transfusion. Ça ne fonctionnait pas. De désespoir, il tomba à genoux. Terrassé par son échec, il ferma les yeux et se laissa sombrer dans le néant.

Kohler roula sur le côté, sans cesser d'enlacer Beth. Leurs deux corps restèrent unis, son sexe toujours enfoui en elle. Il repoussa en arrière les cheveux de la femelle, humides d'une sueur odorante.

*Elle est à moi.*

Il l'embrassa sur les lèvres et constata avec satisfaction qu'elle n'avait pas encore retrouvé son souffle. Cette fois, il lui avait fait l'amour comme il faut, pensa-t-il. Avec lenteur et détermination.

— Tu vas rester ? demanda-t-il.

— Oh que oui. (Elle eut un rire rauque). Je ne suis pas sûre de pouvoir marcher. Alors, rester couchée me paraît un très bon plan.

Il appuya ses lèvres contre le front de Beth.

— Je serai de retour juste avant l'aube.

Alors qu'il se retirait du cocon chaud de son corps, elle releva la tête.

— Où tu vas ?

— J'ai rendez-vous avec mes Frères, puis on doit sortir.

Il quitta le lit et se dirigea vers la penderie, s'habilla de cuir et fixa son holster autour de ses épaules. Il glissa une dague de chaque côté et prit son blouson.

— Fritz reste ici, ajouta-t-il. Si tu as besoin de quelque chose, décroche le combiné et compose le 40. Ça sonne en haut.

Beth enroula le drap autour de son corps et se leva.

— Kohler, dit-elle en lui touchant le bras. Reste.

Il se pencha pour lui donner un rapide baiser.

— Je vais revenir.

— Tu vas te battre ?

— Oui.

— Mais comment peux-tu faire ça ? Tu es... (Elle s'interrompt net.)

— Il y a plus de trois siècles que je suis aveugle.

Beth en eut le souffle coupé.

— Tu es si vieux que ça ?

Kohler éclata de rire.

— Ouais.

— Je dois admettre que tu es bien conservé ! (Le sourire de Beth s'évanouit.)

Et moi, combien de temps je vais vivre ?

Kohler sentit le froid l'envahir et son cœur manqua un battement. Et si elle ne survivait pas à la transition ? Il sentit son estomac se retourner. Lui, qui était comme *cul-et-chemise* avec la Grande Faucheuse, il avait soudain les tripes qui faisaient des nœuds par peur de la mort.

Mais elle allait s'en sortir, pas vrai ? *Pas vrai ?*

Il réalisa qu'il avait les yeux au plafond et se demanda à qui diable il s'adressait. À la Vierge Scribe ?

— Kohler ?

Il attira Beth contre lui et la serra fort, comme s'il pouvait physiquement la protéger d'un destin funeste.

— Kohler, dit-elle dans le creux de son épaule. Kohler, mon cœur, je peux plus... respirer.

Immédiatement, il desserra son étreinte et baissa les yeux sur elle, essayant de vraiment la voir. L'effort fit saillir ses tempes.

— Kohler, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Parce que je n'ai pas la réponse.

Elle sembla décontenancée, mais se reprit et se hissa sur la pointe des pieds— pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

— N'importe. Quelle que soit ma durée de vie, j'aimerais que tu restes avec moi cette nuit.

On tambourina à la porte.

— Hey, Kohler ? (La voix de Rhage porta à travers l'acier.) On est tous là.

Beth recula et serra les bras autour d'elle. Il sentit qu'elle s'éloignait de lui.

Il fut tenté de l'enfermer dans la pièce, mais ne pouvait supporter l'idée de la traiter comme une prisonnière, Et puis son instinct l'avertissait que, même si elle aurait préféré que les choses soient différentes, elle s'était résignée à son destin, tout comme au rôle que Kohler y jouerait. À l'heure actuelle, les *lessers* ne constituaient pas une menace pour elle, car ils la percevaient comme une humaine.

— Tu seras là quand je rentrerai ? demanda-t-il en passant son blouson.

— Je ne sais pas.

— Si tu pars, je dois savoir où te trouver.

— Pourquoi ?

— Le change, Beth. Ta transition. Écoute, tu serais plus en sécurité ici.

— Peut-être.

Il garda pour lui le juron qui lui montait aux lèvres. Il n'allait pas la supplier,

— L'autre porte dans le couloir, dit-il, elle mène à la chambre de ton père.

Peut-être aimerais-tu y jeter un coup d'œil.

Kohler partit avant de se ridiculiser.

Les guerriers ne suppliaient pas. Ils demandaient même rarement. Ils prenaient ce qu'ils voulaient et tuaient éventuellement pour l'obtenir.

Mais il espérait vraiment qu'elle serait là à son retour. Il aimait l'idée qu'elle dorme dans son lit.

Beth se rendit dans la salle de bain et prit une douche, laissant l'eau chaude la calmer. Lorsqu'elle sortit, elle se sécha et remarqua un peignoir noir suspendu. Elle le passa. Elle sentit les revers et ferma les yeux. L'odeur de Kohler l'imprégnait entièrement, un mélange de savon, d'après-rasage et de... vampire mâle. *Mon Dieu. Vivait-elle réellement tout ça ?*

Elle regagna la chambre. Kohler avait laissé la penderie ouvert, aussi elle s'en approcha pour jeter un coup d'œil à ses vêtements. Elle découvrit à la place une réserve d'armes qui la pétrifia.

Elle regarda la porte qui menait à l'escalier. Elle aurait aimé s'en aller mais elle savait que Kohler avait raison. Elle était plus en sécurité ici.

Sans compter l'attrait indéniable de découvrir la chambre de son père.

Elle allait y faire un tour, en espérant que ce qu'elle y découvrirait ne lui causerait pas un choc. Avec son amant, elle avait déjà eu son compte.

Dès qu'elle émergea sur le palier, elle resserra les revers du peignoir. Les lanternes à gaz tremblotaient et donnaient l'impression que les murs étaient vivants. Elle fixa la porte en face. Avant de craquer, elle se dirigea vers elle, saisit la poignée et l'ouvrit.

De l'autre côté, elle fut accueillie par l'obscurité, un mur noir semblable à un puits sans fond ou à l'infini de l'espace. Elle entra et tâtonna sur la paroi, espérant trouver un interrupteur— et pas un truc qui la mordrait.

Pas de chance côté lumière. Mais sa main resta attachée son bras.

Elle avança dans le néant, allant prudemment vers la gauche jusqu'à ce que son corps heurte quelque chose d'énorme. Vu les poignées en cuivre et l'odeur de cire au citron, ce devait être une commode. Elle poursuivit son exploration, à tâtons, jusqu'à ce qu'elle trouve une lampe.

Qui s'alluma avec un cliquetis, et la luminosité la fit cligner des yeux. Le pied de la lampe, un beau vase oriental, était posé sur une table en acajou, aux riches ornements. Pas de doute, la chambre de son père était meublée aussi luxueusement que les pièces au-dessus.

Lorsque ses yeux se furent adaptés, Beth regarda autour d'elle.

*Oh... mon... Dieu.*

Il y avait des photos d'elle partout. Noir et blanc, portraits, photos couleur. Et de tous les âges— bébé, enfant, adolescente. Au collège ou au lycée. À l'université. Une photo très récente devait avoir été prise alors qu'elle quittait les locaux du *Courrier de Caldwell*. Elle se souvenait de ce jour-là. C'était la première neige de l'hiver et elle riait en regardant le ciel,

Huit mois plus tôt.

La pensée qu'elle aurait pu rencontrer son père la frappa dans toute sa vérité tragique. *Quand était-il mort ? Quelle vie avait-il eue ?*

Une chose était évidente : Il avait du goût. Du style. De toute évidence, il appréciait le raffinement. Cette chambre était splendide. Sur les murs d'un rouge profond était exposée une autre collection spectaculaire de paysages de l'*École du fleuve Hudson* dans des cadres dorés. Au sol, des tapis orientaux bleu, rouge et or, rayonnaient comme des vitraux. Mais le joyau de la pièce était sans conteste le lit. Sa structure massive, sculptée à la main, était ornée de tentures en velours d'un rouge profond qui pendaient d'un baldaquin. Sur la table de chevet, à côté du lit, se trouvaient une lampe et une autre photo d'elle. Sur la droite, un réveil, un livre et un verre.

Il avait dormi de ce côté-là.

Beth s'approcha et saisit le livre relié. Qui était en français. Dessous était un magazine. *Forbes*.

Elle remit le livre et le magazine en place et regarda le verre. Qui contenait encore un peu d'eau.

Soit quelqu'un d'autre dormait ici... soit son père était mort depuis peu.

Elle inspecta la pièce autour d'elle, cherchant des vêtements ou une valise qui suggéreraient la présence d'un invité. Son regard fut attiré par le bureau d'acajou au fond de la pièce. Elle s'y dirigea et prit place dans le fauteuil aux allures de trône. Elle fut comme enveloppée par les bras massifs du siège. Près

du sous-main en cuir se trouvait une petite pile de papiers. Des factures pour la maison. Électricité. Téléphone. Câble TV. Toutes au nom de Fritz. Tout était si... normal. Elle avait des factures similaires sur son propre bureau.

Beth jeta un coup d'œil au verre posé sur la table de chevet. *Il était mort brutalement*, songea-t-elle,

Se faisant l'effet d'une intruse, mais incapable de résister à la tentation, elle ouvrit le mince tiroir sous le bureau. Des stylos *Montblanc*, des attache-lettres, une agrafeuse. Elle referma le tiroir, puis en inspecta un autre, plus grand. Qui était rempli de dossiers. Elle en prit un. Il s'agissait de dossiers financiers—

Nom d'un chien. Son père était plein aux as. Vraiment. Elle jeta un coup d'œil à une autre page. Des millions de millions de millions. Elle remit le dossier en place et referma le tiroir. Voilà qui expliquait la maison. Les œuvres d'art. La voiture. Le majordome.

Près du téléphone se trouvait une photo d'elle dans un cadre en argent. Elle la prit en essayant d'imaginer son père la regarder.

Y avait-il quelque part une photo de lui ? se demanda-t-elle,

*Est-il seulement possible, techniquement parlant, de prendre un vampire en photo ?*

Elle refit le tour de la pièce et regarda chacun des cadres. Il n'y avait qu'elle. Sauf... Beth se pencha. D'une main tremblante, elle saisit un cadre d'or.

Qui contenait la photo en noir et blanc d'une femme aux cheveux sombres qui regardait timidement vers l'appareil. Elle portait la main à son visage, comme si elle était gênée.

*Ce visage*, songea Beth pleine d'étonnement. Tous les jours de sa vie, elle avait regardé le même dans le miroir.

Sa mère.

Elle passa le doigt sur le verre du cadre. Et tomba assise sur le lit et leva la photo aussi près de ses yeux que possible sans que sa vue se brouille. Comme si une telle proximité avait pu abolir la distance et le temps, la conduire auprès de la femme sur la photo.

*Sa mère.*

## Chapitre 28

*Voilà qui est mieux*, songea M. X en jetant sur son épaule le vampire inconscient. D'un pas rapide, il emporta le mâle au bout de la ruelle, puis ouvrit l'arrière de son monospace pour y lancer sa proie comme un sac de pommes de terre. Puis il recouvrit le corps d'une couverture en laine sombre.

Il savait désormais que son système de ramassage fonctionnait. Opter pour un tranquillisant plus puissant— l'*Acépromazine* au lieu du *Demosedan*— avait fait toute la différence. Son intuition avait payé, à savoir privilégier un sédatif pour les chevaux au lieu d'un traitement adapté aux humains. Pourtant, il avait fallu deux fléchettes d'*Acépro* pour que le vampire s'effondre.

Avant de monter dans la voiture, M. X jeta un coup d'œil derrière lui dans la ruelle. La prostituée qu'il avait tuée gisait dans le collecteur d'eaux pluviales, son sang saturé d'héroïne coulant dans l'égout. La fille avait poussé la gentillesse jusqu'à lui filer un coup de main pour l'injection. Bien sûr, elle ne s'attendait pas à de l'héroïne pure à 100%.

Ou à en recevoir une dose suffisante pour assommer un élan,

La police la retrouverait au petit matin. Comme toujours, M. X avait agit proprement : Gants en latex. Chapeau vissé sur les cheveux. Vêtements en nylon épais qui ne laisseraient aucune fibre.

Et Dieu sait que la fille ne s'était pas débattue.

M. X mit calmement le moteur en marche et rejoignit la rue du Commerce.

Une fine sueur d'anticipation perla au-dessus de sa lèvre supérieure. L'excitation, la décharge d'adrénaline qui avait envahi son corps lui faisait regretter l'époque où il pouvait encore avoir des rapports sexuels.

Même si le vampire n'avait aucune information à fournir, le reste de la soirée s'annonçait agréable.

Il commencerait par le marteau, pensa-t-il.

Non, la fraise de dentiste serait mieux. Sous les ongles.

Voilà qui devrait très vite ranimer le mâle. Après tout, ça ne rimait à rien de torturer un être inconscient. C'était comme donner des coups de pieds dans un cadavre, juste un échauffement d'aérobic. Et pas très intéressant en plus. Il le savait d'expérience.

Vu ce qu'il avait infligé au corps de son père après l'avoir découvert.

Il entendit un son étouffé à l'arrière. Et regarda par-dessus son épaule. Sous la couverture, le vampire remuait. Bien. Il était donc vivant.

Lorsque M. X regarda à nouveau la route, il fronça les sourcils et se pencha en avant sur son siège, les mains serrées sur le volant. Devant lui, il y avait des éclairs rouges. Des feux arrière. Parce que plusieurs véhicules étaient à l'arrêt, les uns derrière les autres. Des cônes orange étaient disposés sur la chaussée. Des clignotants bleus et blancs annonçaient aussi la présence de la police.

Un accident ?

Non. Un barrage routier. Deux flics, une lampe-torche à la main, inspectaient les voitures. Et un panneau indiquait : « *Contrôle d'alcoolémie* ».

M. X écrasa la pédale de frein. Il fouilla dans son sac noir, en sortit le pistolet et décocha une autre flèche au vampire pour le réduire au silence. Avec les vitres foncées et la couverture noire, les flics auraient du mal à le découvrir— À condition que le mâle ne bouge pas.

Quand ce fut à son tour, M. X baissa la vitre tandis que le policier approchait. La lampe-torche du mec éclaira le tableau de bord.

— Bonsoir, dit M. X d'un ton aimable.

— Vous avez bu ce soir, monsieur ?

Le flic était d'une banalité affligeante. D'âge moyen, autour de la cinquantaine. Rondouillard à la taille. Avec une moustache broussailleuse qui aurait mérité une bonne coupe. Des cheveux gris qui jaillissaient de sous son képi comme des mauvaises herbes. Il avait tout du chien de berger, à part le collier antipuces et la queue.

— Non, pas du tout.

— Hey, mais je vous connais.

— Ah bon ?

Le sourire de M. X s'élargit tandis que son regard se rivait sur la gorge de l'homme. La frustration lui fit songer au couteau qu'il gardait dans la portière de la voiture. Il baissa le bras et, de son doigt, en effleura la poignée pour se calmer.

— Oui, vous enseignez le *jujitsu* à mon fils. (Quand le policier s'écarta, la lueur de sa lampe-torche se déporta sur le côté et vint éclairer le sac noir posé sur le siège passager.) Darryl, viens que je te présente le *sensei* de Phillie.

Tandis que l'autre flic approchait d'un pas tranquille, M. X s'assura que son sac était bien fermé. Ce n'était pas la peine d'exposer le pistolet à fléchettes ou le Glock 9mm qu'il renfermait.

Pendant cinq bonnes minutes, il échangea des amabilités avec les hommes en bleu, tout en imaginant de multiples façons de les faire taire. Définitivement.

Lorsqu'enfin le monospace redémarra, il réalisa qu'il tenait le couteau dans la main, quasiment sur ses genoux.

Il allait avoir un paquet d'agressivité à évacuer.

Kohler fixa de son mieux les contours flous du bâtiment de plain-pied. Depuis deux heures, Rhage et lui étaient en planque devant l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell, pour repérer une éventuelle activité nocturne. L'académie occupait l'extrémité d'un petit centre commercial, à la lisière des bois. Rhage, qui avait surveillé les lieux la nuit précédente, en estimait la taille à quelque dix-huit cents mètres carrés.

Largement de quoi abriter un centre de *lessers*.

Un parking avait été aménagé à l'avant du bâtiment, sur toute la longueur, et offrait entre dix et quinze places de stationnement par rangée. Une double porte vitrée à l'entrée. Une porte pleine sur le côté. De leur poste d'observation dans les bois, Kohler et Rhage avaient vue sur le parking et les entrées du bâtiment.

Les autres sites avaient mené à des impasses. Ils n'avaient rien trouvé d'autre au *Gold Gym* que des férus de gonflette. La salle fermait à minuit, rouvrait à 5 heures du matin, et avait été parfaitement tranquille au cours des nuits précédentes. Idem pour le club de paint-ball, où un calme plat régnait dès la fermeture des portes. Les deux académies d'arts martiaux constituaient les pistes les plus sérieuses. Viscs et les jumeaux surveillaient la seconde, à l'autre bout de la ville.

Bien que les *lessers* puissent sortir en plein jour, ils chassaient la nuit, au moment où leurs cibles émergeaient. À l'approche de l'aube, les centres de recrutement et d'entraînement de la Société étaient souvent utilisés comme lieux de rassemblement— mais pas toujours. En outre, vu que les *lessers* changeaient fréquemment d'endroit, un site pouvait être très actif pendant un mois, une saison ou même une année, puis déserté.

La mort de Darius ne remontait qu'à quelques jours, aussi Kohler espérait que la Société n'avait pas encore déménagé.

Il toucha sa montre.

— Bon sang, il est presque 3 heures.

Rhage bougea derrière l'arbre où il se cachait.

— Donc j'imagine que Tohr ne viendra pas ce soir.

Kohler haussa les épaules et espérait vivement que Rhage laisserait tomber le sujet. Ce ne fut pas le cas.

— Ça ne lui ressemble pas. (Rhage marqua une pause.) Et pourtant, tu ne sembles pas surpris.

— Je ne le suis pas.

— Pourquoi ?

Kohler fit craquer ses articulations.

— Je lui ai balancé des conneries. Sur un truc où j'aurais dû la fermer.

— Je ne te demanderai pas quoi.

— Ça vaut mieux pour toi. (Puis, pour quelque raison obscure, il poursuivit :) Maintenant, il va falloir que je m'excuse.

— Ça serait une première.

— Je suis si pénible que ça ?

— Non, dit Rhage sans sa bravade habituelle. C'est juste que tu te trompes rarement.

Une telle franchise venant d'Hollywood, c'était plutôt rare.

— Peut-être, mais j'ai quand même sacrément merdé avec Tohr.

Rhage lui administra une claque dans le dos,

— Moi qui n'arrête pas d'énerver les autres, je vais te dire un truc : Presque tout peut s'arranger.

— Ça concernait Wellsie.

— Mauvaise idée.

— Et aussi ce qui il ressent pour elle.

— Merde.

— Ouais. Ça la fout mal.

— Pourquoi ?

— Parce que je...

Parce qu'il se sentait nul d'avoir essayé de détruire ne serait-ce qu'une miette de ce que Tohr avait accompli depuis deux siècles. En dépit de sa vocation de guerrier, le mâle vivait une relation avec une femelle de valeur. Une union forte et remplie d'amour. Il était le seul de la Confrérie à y être parvenu.

Kohler pensa à Beth. La revit qui s'avançait vers lui, lui demandait de rester.

Combien il espérait la retrouver dans son lit à son retour. Pas parce qu'il voulait la prendre. Mais juste pour dormir à ses côtés. Se reposer un peu en la sachant en sécurité, près de lui.

Ah merde. Il avait la terrible sensation qu'il allait devoir rester aux côtés de cette femelle. Pour un temps.

— Parce que ? insista Rhage.

Kohler sentit un picotement dans ses narines. Une odeur légèrement douceâtre flottait dans l'air— comme du talc.

— Sors le matériel pour accueillir les copains, dit-il en ouvrant son blouson,

— Combien ? demanda Rhage en se retournant.

Ils entendirent des brindilles craquer et des feuilles bruisser. Et ça se rapprochait.

— Trois. Au moins.

— Youpi.

Les *lessers* arrivaient droit sur eux, traversant une clairière dans le bois, Ils étaient bruyants, parlaient et marchaient sans prendre de précautions. Puis l'un d'eux s'arrêta net. Les deux autres l'imitèrent, et se turent.

— Bonsoir, les gars, dit Rhage en se montrant à découvert.

Kohler opta pour une approche plus discrète. Tandis que les *lessers*, le corps regroupé, tiraient leurs couteaux pour encercler le Frère, Kohler fit le tour par l'orée du bois.

Quand il surgit de l'ombre, il souleva du sol l'un des *lessers* et engagea le combat. Il lui trancha la gorge, mais n'eut pas le temps de l'achever. Rhage se battait contre deux à la fois, mais un troisième était sur le point de frapper le vampire à la tête avec une batte de base-ball.

Kohler se jeta sur le non-vivant qui se prenait pour Sammy Sousa (*NdT : Joueur de baseball*), l'entraîna au sol et le poignarda à la gorge. Il y eut des gargouillements étranglés. Kohler regarda autour de lui, vérifiant s'il en arrivait d'autres ou si le Frère avait besoin d'aide.

Rhage se débrouillait très bien.

Même avec ses yeux presque aveugles, voir combattre Rhage était un spectacle magnifique. Á coups de poing. Á coups de pied. Des mouvements rapides. Des réflexes instinctifs. De la puissance et de l'endurance. Le vampire était un maître au corps-à-corps. Les *lessers* tombaient, encore et encore, et avaient de plus en plus de mal à se relever.

Kohler retourna auprès du premier *lessers* et s'agenouilla près du corps. Qui fut saisi de convulsions pendant qu'il fouillait dans ses poches pour prendre tous les papiers qui s'y trouvaient.

Il s'apprêtait à le poignarder en pleine poitrine lorsqu'il y eut un coup de feu.



## Chapitre 29

— Alors, Butch, tu comptes rester jusqu'à la fin de mon service, ce soir ?  
(Abby sourit tandis qu'elle lui versait un autre scotch.)

— Possible.

Il n'en avait pas envie mais, après quelques verres de plus, il pourrait changer d'avis. À condition qu'il puisse encore bander une fois bourré.

La serveuse se déporta sur la gauche pour regarder un autre client par-dessus l'épaule de Butch. Elle adressa un clin d'œil au mec, tout en exposant son décolleté. Elle assurait ses arrières. C'était probablement une bonne idée.

Le téléphone portable de Butch vibra contre sa ceinture. Il le prit.

— Ouais ?

— On a retrouvé une autre prostituée morte, annonça José. Je pensais que ça t'intéresserait.

— Où ? (Il sauta de son tabouret comme s'il devait y aller. Puis secoua la tête et se rassit lentement.)

— À l'intersection de la rue du Commerce et de la 5<sup>e</sup> Rue. Mais ne te pointe pas. Tu es où ?

— Au Mac'Grider.

— Dans dix minutes ?

— Je t'attends.

Butch repoussa son verre de scotch, en proie à une grande frustration.

Alors c'est comme ça qu'il allait finir ? À se soûler tous les soirs ? À trouver peut-être un autre boulot— détective privé ou agent de sécurité— jusqu'à ce qu'on le vire parce qu'il devenait une épave ? À vivre seul dans son deux-pièces jusqu'à ce que son foie le lâche ? Il n'avait jamais été du genre à faire des projets, mais peut-être qu'il était temps de s'y mettre.

— Tu l'aimes pas ? demanda Abby en encadrant le verre de ses seins.

D'un geste absent, il tendit la main en direction du verre, le porta à ses lèvres et le vida.

— Voilà le Butch que je connais,

Mais, alors qu'elle s'apprêtait à remplir le verre, il posa sa main dessus.

— Non, j'ai mon compte pour ce soir.

— C'est ça. (Elle sourit quand il secoua la tête.) Bon, tu sais où me trouver.

*Ouais, malheureusement.*

Il fallut plus de dix minutes à José. Une bonne demi-heure s'était écoulée avant que Butch voie l'inspecteur se frayer un chemin parmi la foule des buveurs, sombre silhouette dans ses vêtements de ville.

— On la connaissait ? demanda Butch avant même que l'autre se soit assis.

— Carla Rizzoli, surnommée : Candy. Une autre fille de *Big Daddy*.

— Même mode opératoire ?

José commanda immédiatement une vodka.

— Oui. La gorge tranchée. Du sang partout. Des traces sur les lèvres comme si elle avait bavé.

— De l'héroïne ?

— Probablement. Le légiste fera l'autopsie à la première heure demain.

— Des indices sur la scène de crime ?

— Une fléchette. Comme celles qu'on tire pour anesthésier un animal. Elle est en cours d'analyse. (José avala la vodka d'un trait, la tête rejetée en arrière.) Il paraît que *Big Daddy* est furax. Il va vouloir se venger.

— Ouais, ben espérons qu'il s'en prendra au petit copain de Beth. Une guerre des gangs, peut-être que ça le fera sortir de son trou. (Butch posa ses coudes sur le bar et frotta ses yeux douloureux.) Bon sang, j'arrive pas à croire qu'elle veuille le protéger.

— Ouais, j'ai rien vu venir non plus. Elle se trouve enfin un mec et—

— C'est un truand.

— On va devoir la convoquer au poste, dit José sérieusement.

— J'imagine. (Butch plissa les yeux pour mieux se concentrer.) Écoute, je dois la revoir demain. Laisse-moi d'abord tenter le coup avec elle, d'accord ?

— Je ne peux pas faire ça, O'Neal. Tu n'es pas—

— Mais si, tu peux. Tu n'as qu'à la programmer pour le lendemain.

— L'enquête a besoin d'avancer—

— S'il te plaît. (Butch n'arrivait pas à croire qu'il en était réduit à supplier.) Allez, José. Je suis bien mieux placé qu'un autre pour la faire parler.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'elle était là quand il a failli me tuer,

José baissa les yeux sur la surface crade du comptoir.

— Tu as un jour. Et que ça reste entre nous, sinon le capitaine aura ma peau. Ensuite, quoi qu'il arrive, il faudra que je l'interroge au poste.

Butch acquiesça tandis qu'Abby revenait vers eux d'un pas dansant, une bouteille de scotch dans une main et une bouteille de vodka dans l'autre.

— Vous avez l'air à sec, les gars, dit-elle en gloussant.

Dans son sourire engageant et ses yeux éteints, le message se faisait plus fort, plus désespéré, vu que la nuit avançait.

Butch pensa à son portefeuille vide. À son holster vide. À son appartement vide.

— Il faut que je sorte d'elle, murmura-t-il en descendant du tabouret. Je veux dire... que je sorte de là.

Ce fut le bras de Kohler qui absorba la décharge du coup de feu. Sous l'impact, le torse du vampire se tordit sur lui-même. Il bascula en avant, mais se releva vite. Vif et rapide, il fila se mettre à l'abri, histoire de ne pas laisser une autre chance au tireur de l'assaisonner.

Le cinquième *lessers* avait surgi de nulle part. Avec un fusil à canon scié chargé à bloc. Derrière le tronc d'un pin, Kohler inspecta rapidement sa blessure. Qui n'était pas trop profonde. De la peau et du muscle arrachés de son biceps. L'os était intact. Il pouvait encore se battre.

Il tira une étoile ninja et sortit à découvert. Et ce fut alors qu'une lumière intense illumina la clairière.

Il battit aussitôt en retraite dans le bois. « Et merde. »

Désormais, ils allaient tous y passer. La bête de Rhage émergeait. Et allait leur péter la gueule dans les grandes largeurs.

Les yeux de Rhage lancèrent un faisceau blanc aussi puissant qu'un projecteur tandis que son corps se métamorphosait avec d'horribles bruits de déchirements et de cassures. Une chose monstrueuse prit sa place, avec des écailles qui luisaient sous la lune, des griffes qui déchiraient l'air. Les *lessers* ne surent même pas ce qui les frappait quand la créature attaqua, crocs en avant, jusqu'à ce que leur sang noir coule à flots sur son large poitrail.

Kohler resta en arrière. Il avait déjà assisté à ça et savait que la bête n'avait pas besoin d'aide. Merde, s'il approchait, il risquait aussi d'y laisser des plumes.

Quand tout fut terminé, la créature poussa un grognement si sonore et puissant que les arbres ployèrent, leurs branches secouées par le souffle animal.

C'était un véritable carnage. Aucune chance d'identifier les *lessers* dont il ne restait plus rien. Même leurs vêtements avaient été dévorés.

Kohler s'avança dans la clairière. La créature fit volte-face, le souffle rauque. Il veilla à garder ses mains le long du corps. Rhage se trouvait quelque part à l'intérieur mais, jusqu'à ce qu'il revienne, on ne pouvait être certain que la bête reconnaisse les membres de la Confrérie.

— Tout va bien, dit Kohler d'une voix basse. Toi et moi, on a déjà connu ça.

Le poitrail de la bête pompait comme un soufflet de forge, et ses narines s'élargissaient pour renifler l'air. Ses yeux luisants étaient rivés sur le sang qui coulait le long du bras de Kohler. Elle poussa un grognement, leva ses griffes.

— Laisse tomber. Tu as bien travaillé. Tu as fini de bouffer. Maintenant, laisse Rhage revenir.

La créature secoua son énorme tête, mais ses écailles commençaient à vibrer. Après un dernier cri aigu qui émergea de sa gorge comme une sorte de protestation, il y eut un autre éclair. Rhage s'écroula nu sur le sol, la tête en avant.

Kohler se précipita vers lui et tomba à genoux, les mains tendues. La peau du guerrier ruisselait de sueur et son grand corps tremblait de froid comme celui d'un nouveau-né.

À son contact, Rhage s'agita un peu. Essayait de relever la tête. En vain.

Kohler prit la main du Frère et la serra. La douleur de Rhage, après la réintégration dans son corps, était toujours atroce.

— Du calme, Hollywood. Ça va. Ça va aller maintenant. (Il retira son blouson pour en recouvrir le corps nu.) Tu vas rester tranquille et de me laisser m'occuper de tout, pigé ?

Rhage murmura quelque chose et se recroquevilla.

Kohler ouvrit son téléphone portable et composa un numéro.

— Viscs ? On a besoin d'une voiture. Tout de suite. Quoi ? Tu te fous de moi ? Non, il faut absolument que je ramène Rhage le plus vite possible. Il y a sa bestiole qui vient de passer. Mais dis à Zadiste de ne pas déconner.

Il raccrocha et regarda Rhage.

— Je déteste ça, déclara le Frère.

— Je sais. (Kohler écarta du visage du vampire les cheveux collants et trempés de sang.) On va te ramener à la maison.

— J'ai pas aimé qu'on te tire dessus.

Kohler esquissa un sourire.

— Manifestement.

Beth remua, enfouissant sa tête dans l'oreiller. Quelque chose clochait. Elle ouvrit les yeux au moment où une profonde voix mâle brisait le silence.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fous là ?

Beth se rassit d'un bond. Paniquée, elle regarda en direction du son. Un homme immense et menaçant était penché sur elle. Il avait des yeux noirs et sans vie. Un visage dur avec une cicatrice irrégulière qui le coupait en deux. Des cheveux presque rasés. Et des canines dénudées, très longues et très blanches.

Elle poussa un hurlement strident.

Il ricana.

— Ah. Le son que je préfère au monde.

Elle plaqua la main sur sa bouche.

Mon Dieu, cette cicatrice. Qui courait depuis le front, le long du nez, sur la joue et s'enroulait autour de la bouche. Le jambage du « S » déformait la lèvre supérieure, soulevant l'un des côtés dans un rictus permanent.

— Tu admires le chef-d'œuvre ? demanda-t-il d'une voix gouailleuse. Et encore t'as pas tout vu.

Beth jeta un regard à son torse massif. Il portait un tee-shirt noir moulant à manches longues. Au niveau de ses pectoraux, de petits anneaux se voyaient sous le tissu, comme s'il avait les mamelons percés. Quand elle releva la tête vers son visage, elle remarqua qu'il avait une bande noire tatouée autour du cou et une gauge dans le lobe de son oreille gauche.

— Pas mal, non ?

Son regard froid était comme la réminiscence d'un cauchemar— De ces ténèbres d'où l'espoir était banni— De l'enfer lui-même.

*Oublie la cicatrice, pensa-t-elle. Ce sont ses yeux le vrai danger.*

Et ils étaient rivés sur elle... comme s'il mesurait son cercueil. Ou pensait à coucher avec elle.

Beth s'écarta le plus loin possible de lui. Et commença à chercher autour d'elle quelque chose à utiliser comme arme.

— Quoi, j'te plais pas ?

Lorsque Beth jeta un coup d'œil vers la porte, il éclata de rire.

— Tu crois pouvoir courir assez vite ? dit-il en sortant le bas de son tee-shirt de son pantalon de cuir. (Puis il porta ses mains à sa braguette.) Putain, je suis sûr que non.

— *Laisse-la tranquille, Zadiste.*

Entendre la voix de Kohler fut un merveilleux soulagement. Jusqu'à ce qu'elle remarque qu'il n'avait plus sa chemise et que son bras était en écharpe.

Mais il lui jeta à peine un regard.

— Il est temps de partir, Z.

Zadiste lui décocha un sourire froid.

— Tu ne comptes pas partager ta femelle ?

— Tu n'aimes que les putes, Z.

— Je peux lui laisser 20 dollars. Si elle survit à l'expérience.

Kohler avança jusqu'à l'autre vampire, et ils se retrouvèrent nez à nez. L'air crépitait autour d'eux, surchargé d'agressivité.

— Tu ne la touches pas, Z. Tu ne la regardes même pas. Tu vas lui dire au-revoir et foutre le camp.

Kohler arracha son bras de l'écharpe, dévoilant autour de son biceps un bandage avec une tache rouge au centre. Mais même s'il saignait, il semblait prêt à se jeter sur l'autre vampire.

— Ça a dû méchamment te foutre les boules d'avoir besoin d'un chauffeur ce soir, ricana Zadiste. Et surtout que ce soit moi qui vienne parce que ma bagnole était dans le coin.

— Ne me force pas à le regretter davantage.

Zadiste fit un pas vers la gauche. Kohler l'imita, protégeant Beth de son corps.

— Tu veux vraiment te battre pour une humaine ? dit Z avec un petit rire mauvais.

— C'est la fille de Darius.

Zadiste pencha brusquement la tête, examinant les traits de Beth de ses yeux noirs comme un puits sans fond. Au bout d'un moment, il y eut comme une subtile détente sur son visage brutal et son rictus s'effaça. Puis, sans la quitter des yeux, il rentra délibérément son tee-shirt dans son pantalon. Comme pour s'excuser.

Mais Kohler ne s'écarta pas.

— Tu t'appelles comment ? demanda Zadiste à Beth.

— Elle s'appelle Beth. (Kohler se plaça dans le champ de vision de Zadiste.)  
Et tu t'en vas.

Il y eut un long silence.

— Oui, bien sûr. Comme tu veux.

Quand Zadiste se dirigea vers la porte, il avait la même démarche souple et létale que Kohler. Avant de sortir, il s'arrêta et jeta un regard derrière lui.

Il avait dû être très beau autrefois, songea Beth. Mais ce n'était pas sa cicatrice qui le rendait réellement effrayant. C'étaient ces flammes infernales qui le consumaient de l'intérieur.

— Ravi de te connaître, Beth.

Beth poussa un long soupir quand la porte se referma et que les verrous furent actionnés.

— Ça va ? demanda Kohler. (Elle sentit son regard parcourir son corps, puis il posa doucement sa main sur la sienne.) Il t'a pas... touchée, au moins ? Je t'ai entendue crier.

— Non, non. Il m'a juste fait peur. Quand je me suis réveillée, il était dans la chambre.

Kohler s'assit sur le lit, sans cesser de la caresser comme pour s'assurer que tout allait bien. Il avait les mains qui tremblaient.

— Tu es blessé, dit-elle. Que s'est-il passé ?

Il plaça son bras valide autour d'elle et l'attira contre son torse.

— C'est rien.

— Alors pourquoi tu as le bras en écharpe ? Et un bandage ? Et pourquoi tu saignes encore ?

— Chut...

Il posa son menton au sommet de la tête de Beth. Qui sentit le grand corps frémir.

— Tu es malade ? demanda-t-elle.

— J'ai juste besoin de te serrer une minute, d'accord ?

— Bien sûr.

Dès qu'il se calma, elle s'écarta.

— Qu'est-ce que tu as ? insista-t-elle.

Il lui prit le visage dans ses mains. Appuya ses lèvres contre les siennes.

— Je n'aurais pas supporté qu'il t'ait... enlevée à moi,

— Ce type-là ? Ne t'inquiète pas, je serais allée nulle part avec lui. (Puis elle comprit que Kohler ne parlait pas d'un rendez-vous.) Tu crois vraiment qu'il allait me tuer ?

En fait, elle voyait bien qu'une telle éventualité était possible. Si Froids. Ses yeux avaient été si froids.

Sans répondre, Kohler l'embrassa férocement. Mais elle l'arrêta.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je veux plus te voir près de Z. Jamais. (Il replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de Beth. Son contact était tendre. Mais pas sa voix.) Tu m'écoutes ?

— Oui. Mais que—

— S'il entre dans une pièce et que je suis dans la maison, tu viens me chercher. Si je ne suis pas là, tu t'enfermes dans l'une des chambres du sous-sol.

Les murs sont en acier, et il ne peut s'y matérialiser. Et ne le touche pas. Jamais. Même par inadvertance.

— C'est un guerrier ?

— Tu as bien compris ce que je t'ai dit ?

— Oui, mais ça m'aiderait si j'en savais un peu plus.

— C'est un membre de la Confrérie, mais il est quasiment dépourvu d'âme. Malheureusement, on a besoin de lui.

— Pourquoi— s'il est si dangereux ? Ou est-ce seulement envers les femmes ?

— Il hait tout le monde. Sauf peut-être son jumeau.

— Oh, génial. Ils sont deux comme lui ?

— Grâce au ciel, il y a aussi Fhurie. C'est le seul à pouvoir communiquer avec Z, même si rien n'est garanti. (Kohler embrassa Beth sur le front.) Je ne veux pas t'effrayer, mais tu dois prendre ça au sérieux. Z est une vraie brute, mais jecrois qu'il respectait ton père. Il devrait te laisser tranquille. Mais je veux courir aucun risque avec lui. Ou avec toi. Promets-moi que tu resteras loin de lui.

— D'accord.

Elle ferma les yeux et s'appuya contre Kohler. Qui passa son bras autour d'elle, puis le retira.

— Viens. (Il la fit se lever.) Viens dans ma chambre.

Quand ils entrèrent dans la chambre de Kohler, Beth entendit la douche couler. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit.

C'était le guerrier qu'elle avait rencontré auparavant— le beau mec qui s'était recousu tout seul. Il marchait lentement, une serviette autour de la taille, les cheveux encore trempés. Il se déplaçait comme s'il avait quatre-vingts ans, comme si chaque muscle de son corps était douloureux.

Mon Dieu, pensa-t-elle. Il n'avait pas l'air bien du tout, et quelque chose clochait au niveau de son ventre. Qui était aussi gonflé que s'il avait avalé un ballon de basket. Ne sachant trop quoi faire avec ça, elle se demanda si sa blessure s'était infectée. Il semblait fiévreux.

Elle examina son épaule et fronça les sourcils parce que la cicatrice se distinguait à peine. Comme si la blessure datait de plusieurs mois.

— Rhage, mec, comment tu te sens ? demanda Kohler en s'écartant de Beth.

— Mal au ventre.

— Ouais, j'imagine.

Rhage vacilla en regardant tout autour de lui, les yeux à peine ouverts.

— Rentre chez moi. Mes fringues sont où ?

— Tu les as perdues. (Kohler passa son bras valide autour de la taille du Frère.) Et tu restes ici. Tu vas te pieuter dans la chambre de D.

— Non.

— Ne commence pas. Et c'est pas une valse, merde. Appuie-toi sur moi.

Quand l'autre vampire s'affaissa, les muscles de Kohler se raidirent pour absorber son poids. Les deux mâles traversèrent lentement le palier, puis la chambre du père de Beth. Elle resta discrètement en arrière, et regarda Kohler aider Rhage à se mettre au lit.

Dès que le guerrier posa la tête sur l'oreiller, il serra fort les paupières. Il plaça aussi une main sur son ventre, grimaça et la laissa retomber, comme si la moindre pression était trop douloureuse.

— Je me sens mal.

— Ouais, une indigestion. C'est une vraie saloperie.

— Vous voulez quelques Rennie ? lâcha Beth. Ou de l'Alka-Seltzer ?

Les deux vampires la regardèrent et elle eut l'impression d'être importune.

*De toutes les inepties à dire—*

— Ouais, murmura Rhage tandis que Kohler hochait la tête.

Beth retourna chercher son sac et opta pour l'Alka-Seltzer qui contenait aussi de l'aspirine contre la douleur. Elle alla dans la salle de bain de Kohler, prit un verre et prépara le médicament.

Lorsqu'elle revint près du lit de son père, elle tendit le verre à Kohler. Il secoua la tête,

— Tu en renverseras moins que moi.

Elle s'empourpra. Il était si facile d'oublier qu'il ne pouvait pas vraiment voir.

En se penchant vers Rhage, elle ne parvint pas à atteindre sa bouche. Aussi elle serra contre elle les pans de son peignoir et grimpa sur le matelas pour s'agenouiller près de lui. Elle ne se sentait pas trop à l'aise d'être aussi proche d'un bel homme nu en présence de Kohler.

Vu ce qui était arrivé avec Butch.

Pourtant, Kohler n'avait pas à s'inquiéter. Aussi séduisant que soit l'autre vampire, elle ne ressentait rien pour lui. Et puis, dans l'état où il était, il ne risquait sûrement pas de lui faire des avances.

Doucement, elle souleva la tête de Rhage et posa le bord du verre sur ses lèvres merveilleusement ciselées. Il fallut cinq bonnes minutes au vampire pour réussir à avaler le médicament. Quand il eut fini, Beth s'apprêta à redescendre

du lit. Mais n'alla pas loin. D'un geste vif, Rhage se tourna sur le côté et posa la tête sur les genoux de Beth, l'entourant de son bras musclé.

Il cherchait du réconfort.

Beth ne savait pas trop ce qu'elle pouvait faire pour lui, mais elle reposa le verre et lui caressa le dos, passant la main sur son effrayant tatouage. Elle lui murmura ce qu'elle aurait aimé qu'on lui dise quand elle se sentait mal. Chantonna même un peu.

Au bout d'un moment, elle sentit que la tension se relâchait en lui. Sa respiration devint plus régulière.

Lorsqu'elle fut certaine qu'il dormait pour de bon, elle se dégagea avec précaution de son étreinte. Puis se prépara à affronter Kohler. Il comprendrait sûrement qu'il n'y avait rien—

Sous le choc de son regard, elle se figea net.

Kohler n'était pas furieux. Loin de là.

— Merci, dit-il d'une voix rauque en inclinant la tête avec une déférence qui était presque de l'humilité. Merci d'avoir pris soin de mon Frère.

Il enleva ses lunettes noires. Et elle lut dans ses yeux une vénération éperdue.

## Chapitre 30

M X rejeta la scie électrique sur son établi et s'essuya les mains sur une serviette. *Merde alors*, pensa-t-il. Le foutu vampire était mort.

Il avait tout essayé pour ranimer le mâle, même le burin— opération qui avait saligoté toute la grange. Parce que le sang du vampire avait éclaboussé partout.

Au moins, c'était facile à nettoyer.

M. X se dirigea vers les doubles portes et les ouvrit en grand. Droit devant, le soleil se levait la crête au loin, couvrant le paysage d'une lumière dorée. Il recula tandis que l'intérieur de la grange s'illuminait.

Le corps du vampire s'enflamma, la mare de sang sous la table disparut en un nuage de fumée. La douce brise matinale emporta au loin la puanteur de la chair calcinée.

M. X sortit dans la lumière du petit matin et observa la brume qui nimbait la prairie. Il n'était pas disposé à se déclarer vaincu. Son plan aurait fonctionné s'il n'était pas tombé sur ces flics— ce qui l'avait obligé à planter davantage de fléchettes dans son prisonnier. Il lui fallait ressortir.

Il brûlait du désir de recommencer ses tortures.

En attendant, il devait lever le pied avec les prostituées. Ces crétins de flics avaient été un bon rappel : Il ne travaillait pas en vase clos. Il pouvait se faire prendre. Même si d'éventuels démêlés avec la loi n'étaient qu'un inconvénient mineur, il se flattait d'opérer sans accroc.

Raison pour laquelle il avait choisi les putes comme appât. D'abord, il s'était dit que si une ou deux d'entre elles mouraient, ça susciterait peu d'émotion. Il était peu probable qu'elles aient une famille pour les pleurer, et les flics ne subiraient aucune pression pour épingle un suspect. Pour leur enquête, ils auraient aussi une pleine fournée de coupables potentiels parmi les souteneurs et les voyous qui arpentaient les ruelles mal famées. La police n'aurait que l'embarras du choix.

Mais ce n'était pas une raison pour agir avec imprudence. Ou abuser de la *Vallée des Putes*.

Il rentra dans la grange pour ranger ses outils, puis se dirigea vers la maison. Où, avant de prendre une douche, il vérifia ses messages.

Il en avait plusieurs.

Le plus important était de Billy Riddle. Manifestement, le gars avait fait une rencontre perturbante la nuit précédente et avait appelé M. X peu après 1 heure du matin. C'était une bonne chose qu'il cherche du réconfort, songea M. X. Le moment était sans doute venu d'avoir avec lui une conversation sur son avenir.

Une heure plus tard, M. X prit sa voiture pour se rendre à l'académie, en ouvrit les portes et les laissa déverrouillées.

Les *lessers* qu'il avait appelés au rapport commencèrent à arriver peu après. Il les entendit parler dans le couloir qui jouxtait son bureau, à voix basse. Ils se turent dès qu'il émergea, et le regardèrent. Ils étaient vêtus de treillis noirs, le visage sévère. L'un d'entre eux se détachait des autres : M. O, avec ses courts cheveux bruns en brosse et ses sombres yeux marron.

Plus un *lessor* durait dans la Société, plus il perdait ses caractéristiques physiques individuelles. Les cheveux— qu'ils soient bruns, noirs ou roux— devenaient d'un gris pâle et cendré. Les teints— jaunes, rouges ou hâlés— viraient au blanc décoloré et livide. En général, le processus prenait une dizaine d'années, mais aucune mèche claire n'était pas encore apparue sur la tête d'O.

M. X se livra à un rapide calcul. Une fois tous les *Primes* de ses deux escadrons présents, il verrouilla la porte d'entrée de l'académie et conduisit le groupe au sous-sol. Leurs lourdes bottes résonnaient fort sur les marches métalliques, comme un écho de leur puissance corporelle.

M. X n'avait rien aménagé de spécial dans la salle des opérations. Ce n'était qu'une salle de classe à l'ancienne, avec douze chaises et un tableau noir, un poste de télé et une estrade à l'avant. L'agencement banal ne relevait pas seulement du subterfuge. M. X ne souhaitait aucun gadget high-tech susceptible de détourner l'attention de son auditoire.

La dynamique de groupe était au centre et au cœur de ces réunions.

— Parlez-moi de la nuit dernière, dit-il en examinant ses égorgeurs. Comment ça s'est passé ?

M. X écouta les rapports, sans se laisser distraire par les excuses. Il n'y avait eu que deux éliminations. Il leur avait fixé un quota de dix. Lamentable. Pire encore, l'auteur des deux meurtres était M. O, une récente recrue.

M. X se croisa les bras sur sa poitrine.

— Quel est le problème ?

— On n'a pas trouvé de vampires, répondit M. M.

— Moi, j'en ai bien trouvé un la nuit dernière, rétorqua M. X. Sans grande difficulté, qui plus est. Et M. O en a trouvé deux.

— Ouais, ben pas nous. (M. M regarda les autres.) Les effectifs ont diminué par ici.

— Le problème n'est pas géographique, marmonna une voix dans le fond.

Les yeux de M. X balayèrent l'auditoire avant de se fixer sur la chevelure foncée de O dans le fond de la salle. Il n'était pas surpris que le *lessers* ait pris la parole. O était un élément exceptionnel. Qui possédait d'étonnants réflexes et de l'endurance. Qui était un excellent combattant. Mais, comme tout ce qui était puissant et dangereux, il se montrait difficile à contrôler. C'est pourquoi M. X l'avait mis avec ceux qui avaient des siècles d'expérience. Parce que O aurait écrasé un groupe d'individus plus faibles que lui.

— Pourriez-vous développer, M. O ?

M. X n'était pas intéressé par l'opinion du type. Mais par contre très disposé à moucher la nouvelle recrue devant tous les autres.

O haussa les épaules et s'exprima sur un ton traînant qui frisait l'insolence.

— Le problème, c'est le manque de motivation. Il n'y a pas de représailles en cas d'échec.

— Et que proposez-vous au juste ? demanda M. X.

O se pencha en avant, agrippa M par les cheveux et lui trancha la gorge avec un couteau.

Les autres *lessers* s'écartèrent d'un bond, le corps regroupé en position d'attaque, alors que O s'était rassis et essayait calmement de ses doigts la lame de son couteau.

M. X montra les dents. Puis reprit le contrôle de lui-même. Il traversa la pièce jusqu'à M. Le *lessers* était encore vivant. Il cherchait l'air et tentait de bloquer l'hémorragie avec ses mains.

M. X s'agenouilla.

— Sortez-tous. Immédiatement. Nous reprendrons demain matin, quand vous aurez de meilleures nouvelles à m'apporter. M. O, restez ici.

Lorsqu'O défia l'ordre et fit le geste de se lever, M. X figea l'homme sur sa chaise, prenant le contrôle de ses muscles puissants. O parut d'abord sidéré, puis il s'évertua à combattre l'emprise que M. X exerçait sur son corps.

Mais ce n'était pas une bataille qu'il pouvait gagner. En nommant un directeur, l'Omega lui conférait toujours quelques avantages supplémentaires. Ce pouvoir mental de contrôler le corps des autres égorgeurs en faisait partie.

Dès que la pièce fut vide, M. X prit un couteau et poignarda M. M en pleine poitrine. Il y eut un éclair de lumière, puis un bruit sec lorsque le *lessers* se désintégra.

Depuis le sol, M. X jeta un regard furieux à O.

— Si vous refaites ce coup-là, je vous défère devant l'Omega.

— Non, vous ne le ferez pas. (Bien qu'il soit à la merci de M. X, l'arrogance d'O n'avait pas diminué.) Vous n'aimeriez pas lui donner l'impression d'être incapable de contrôler vos propres hommes.

— Attention, M. O, dit M. X en se relevant. Ne sous-estimez pas le goût de l'Omega pour les sacrifices. Si je vous offrais à lui, il serait des plus reconnaissants.

M. X se dirigea vers M. O et laissa courir un doigt le long de sa joue avant d'ajouter :

— Si je devais vous attacher et l'appeler, il prendrait le plus grand plaisir à déballer son petit cadeau. Et moi à regarder.

O rejeta violemment sa tête en arrière, plus en colère qu'effrayé.

— Ne me touchez pas.

— Je suis votre directeur. Je peux faire de vous ce qui me chante. (D'une main, M. X saisit la mâchoire d'O et enfonça son pouce entre les dents du *lesser* pour lui tirer le visage en avant.) Alors soignez vos manières. Et ne tuez plus jamais un membre de la Société sans mon autorisation. Obéissez, et nous nous entendrons parfaitement.

Les yeux marron d'O lançaient des flammes.

— Et maintenant, qu'avez-vous à me dire ? murmura M. X.

De la main, il poussa en arrière les cheveux du *lesser*. Qui étaient d'un brun riche et profond, comme du chocolat.

O grommela quelque chose.

— Je ne vous ai pas entendu.

M. X appuya son pouce dans la chair tendre et fragile sous la langue d'O, jusqu'à ce que les yeux du mec soient noyés de larmes. Lorsqu'il relâcha sa pression, il toucha de son doigt humide la lèvre inférieure du *lesser*.

— J'ai dit que je ne vous avais pas entendu.

— Oui, *sensei*.

— Parfait.

## Chapitre 31

Marissa n'arrivait pas à trouver une position confortable dans son lit. Peu importe de quel côté elle se tournait, ou la façon dont elle disposait les oreillers, rien n'y faisait. Comme si son matelas était en pierre et ses draps en papier de verre. Elle rejeta les couvertures, se leva et se dirigea vers les fenêtres fermées et dissimulées derrière d'épaisses tentures en satin. Elle avait besoin d'air frais, mais il lui était impossible de les ouvrir. C'était le matin.

Elle s'allongea sur la méridienne et recouvrit ses pieds nus de sa chemise de nuit en soie.

*Kohler.*

Elle ne cessait de penser à lui. Chaque fois qu'un souvenir lui venait à l'esprit, un juron lui montait aux lèvres. Très choquant.

Toujours, elle avait été docile. Aimante. La perfection féminine et la douceur faites vampire. Une telle colère était en totale opposition avec sa nature. Pourtant, plus elle pensait à Kohler, plus elle avait envie de cogner.

À supposer qu'elle sache fermer le poing.

Elle baissa les yeux vers sa main. Oui, elle savait, Même si son poing paraissait ridiculement petit. Surtout comparé au sien.

Seigneur, elle avait tant enduré. Sans qu'il n'ait jamais rien compris aux difficultés qu'elle rencontrait quotidiennement.

C'était un enfer d'être la *shellane* du plus puissant des vampires tout en restant vieille fille et vierge. Son échec comme femelle avait réduit à néant le peu d'estime qu'elle se portait. Son isolement mettait en danger sa santé mentale. La honte de devoir vivre chez son frère— car elle n'avait pas de maison à elle— la terrassait.

Elle avait été horrifiée de voir les membres de la *glymera* la dévisager et parler d'elle dans son dos. Elle était parfaitement conscience d'être un sujet constant de conversation. D'être enviée, plainte, épiée. D'être un personnage de légende. Elle savait que son histoire était racontée aux jeunes femelles, mais elle ignorait— et préférait qu'il en soit ainsi— si c'était en guise d'avertissement ou d'encouragement.

Kohler n'avait pas conscience de la souffrance qu'il lui avait infligée.

Elle était en partie responsable de son sort. Jouer la bonne petite femelle lui avait paru la meilleure chose à faire, la seule façon de rester digne, la seule chance de partager un jour sa vie avec lui.

Et tout ça pour quoi ? Pour qu'il lui préfère une humaine aux cheveux bruns.

Mon Dieu, la récompense de tous ses efforts se trouvait entre injustice et cruauté. Sans compter qu'elle n'était pas la seule à souffrir. Havers s'inquiétait pour elle depuis des siècles.

En revanche, tout allait bien pour Kohler. Qui, à cet instant même, était probablement couché, nu, auprès de cette femelle. Faisant bon usage de son... membre viril. Marissa ferma les yeux.

Et évoqua la sensation d'être plaquée contre son corps, écrasée dans son étreinte vigoureuse, consumée par lui. Elle avait été trop choquée pour ressentir une quelconque chaleur. Il avait été trop agressif envers elle, ses mains enfouies dans ses cheveux, sa bouche aspirant vigoureusement à sa gorge. En outre, son membre dur lui avait fait un peu peur.

Quelle ironie !

Elle en avait rêvé pendant si longtemps. De ce moment où il la prendrait. De ce moment où elle lui offrirait sa virginité et connaîtrait la sensation d'avoir un mâle en elle. Chaque fois qu'elle s'était imaginée avec lui, son corps s'était échauffé, sa peau sensibilisée. Mais la réalité avait été trop violente. Et puis, elle ne s'y attendait pas. Maintenant, elle regrettait de ne pas avoir eu davantage de temps, ou rencontré une passion moins intense. Peut-être aurait-elle aimé ça s'il avait été plus doucement.

Qu'importe, puisque ce n'était pas à elle qu'il pensait.

À nouveau, Marissa serra le poing.

Elle ne voulait plus qu'il revienne. Elle voulait juste le voir endurer à son tour sa part de douleur.

Kohler enlaça Beth et l'attira plus près de lui, tout en regardant Rhage par-dessus sa tête. La voir manifester une telle sollicitude envers le mâle avait rompu en lui toutes sortes de barrières.

« *Ce qui est prodigué à un Frère l'est à tous les Frères,* » pensa-t-il. Le plus ancien code des guerriers.

— Viens au lit, murmura-t-il à son oreille.

Elle le laissa lui prendre la main pour la conduire dans sa chambre. Une fois à l'intérieur, il ferma et verrouilla la porte, puis éteignit toutes les bougies— sauf

une. Ensuite, il dénoua la ceinture du peignoir qu'elle portait et laissa glisser le satin sur ses épaules. Sa peau nue luisait à la lueur de la dernière bougie.

Kohler retira son pantalon en cuir. Puis ils s'allongèrent ensemble.

Il ne voulait pas coucher avec elle. Pas maintenant. Il voulait juste partager un moment de réconfort avec elle. Sentir sa peau chaude contre la sienne, son souffle sur sa poitrine, son cœur contre le sien. Et lui offrir en retour le même contact apaisant.

Il caressa ses longs cheveux soyeux et les inspira profondément.

— Kohler ?

Sa voix était adorable dans le silence de la chambre, et il aimait sentir sa gorge vibrer contre ses pectoraux.

— Oui. (Il l'embrassa sur le haut du crâne.)

— Qui as-tu perdu ? demanda-t-elle en changeant de position, le menton posé sur la poitrine du vampire.

— Perdu ?

— Qui les *lessers* t'ont-ils pris ?

La question semblait incongrue. Pourtant, ce ne l'était pas le cas. Elle avait vu les séquelles d'un combat. Avait plus ou moins compris qu'il ne se battait pas uniquement pour sa race, mais pour lui.

Un long moment s'écoula avant qu'il puisse répondre.

— Mes parents.

Il sentit l'état émotionnel de Beth passer de la curiosité au chagrin.

— Je suis désolée.

Le silence s'éternisa.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'était une question intéressante, pensa-t-il. Parce qu'il existait deux versions. Dans les traditions vampires, cette nuit sanglante s'était enrichie de toutes sortes d'implications héroïques, y compris l'avènement d'un guerrier d'exception. Mais la fiction n'était pas de son fait. Son peuple avait besoin de croire en son roi, aussi avait-il créé une légende pour soutenir sa foi mal placée.

Lui seul connaissait la vérité.

— Kohler ?

Il posa les yeux sur le beau visage de Beth qu'il voyait brouillé. Il lui était difficile d'ignorer la douceur de sa voix. Elle voulait lui offrir sa compassion et ça lui plaisait— bien qu'il ne la mérite pas.

— Ça s'est passé avant ma transition, murmura-t-il. Il y a très longtemps.

Sa main se figea sur les cheveux de Beth tandis que ses souvenirs lui revenaient, aussi vivaces que terribles.

— En tant que *Première famille*, nous nous pensions à l’abri des *lessers*. Nos foyers étaient bien défendus, bien cachés au fin fond des forêts, et nous déménagions sans arrêt.

Kohler se rendit compte que s’il continuait à caresser les cheveux de Beth, il pourrait poursuivre son récit.

— C’était l’hiver. Une froide nuit de février. Un domestique nous a trahi et a révélé notre présence. Une meute de *lessers* est arrivée— quinze ou vingt— et ils ont massacré tout sur leur passage dans notre domaine avant de franchir nos remparts. Je n’oublierai jamais le bruit de leurs coups de bûtoir contre la porte de nos quartiers privés. Mon père a pris ses armes tout en m’obligeant à rentrer dans un réduit. Il m’a enfermé à clé juste avant qu’ils ne défoncent la porte avec un bélier. Mon père était habile à l’épée, mais ils étaient trop nombreux.

Beth leva les mains vers le visage de Kohler. Il entendit à peine les mots apaisants qui sortaient de ses lèvres. Il ferma les yeux, revoyant les images épouvantables qui avaient toujours le pouvoir de le tirer du sommeil.

— Ils ont égorgé les domestiques avant de tuer mes parents. J’ai tout vu par une fente dans le bois. C’est vrai que ma vue était meilleure à l’époque.

— Kohler—

— Pendant le massacre, les *lessers* faisaient un tel boucan que personne ne m’a entendu hurler. (Il tressaillit.) J’ai essayé de sortir. J’ai poussé le loquet, mais il était robuste et moi faible. Alors j’ai gratté le bois jusqu’à en avoir les ongles en sang et plein d’échardes. J’ai donné des coups de pieds...

» (Son corps réagissait au souvenir horrible d’être enfermé, sa respiration s’accélérait, sa peau se couvrait d’une sueur froide.) Quand les *lessers* sont partis, mon père a essayé de me rejoindre. Ils l’avaient poignardé en plein cœur et il... Il s’est effondré à deux pas du réduit, la main tendue vers moi. J’ai continué à l’appeler, encore et encore, jusqu’à en perdre la voix. Je l’ai supplié de vivre alors que je voyais la lumière diminuer dans ses yeux, puis s’éteindre. Je suis resté coincé là-dedans durant des heures. Á regarder les cadavres. Á observer les mares de sang qui s’élargissaient.

» La nuit suivante, des vampires civils sont venus, et ils m’ont fait sortir.

Lorsqu’il sentit une douce caresse de réconfort sur son épaule, il porta la main de Beth à ses lèvres pour embrasser sa paume.

— Avant de partir, les *lessers* avaient enlevé toutes les tentures des fenêtres. Dès que le soleil s'est levé, qu'il est entré dans la pièce, tous les corps ont brûlé. Je n'ai rien eu à enterrer.

Quelque chose tomba sur son visage. Une larme. De Beth. Il tendit la main et lui caressa la joue.

— Ne pleure pas.

Mais la tendresse qu'elle exprimait ainsi lui faisait chaud au cœur.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne change rien. Moi aussi j'ai pleuré autrefois en assistant au massacre, et pourtant ils sont tous morts. (Il se tourna sur le côté et l'attira tout contre lui.) Si seulement j'avais pu... Je continue à rêver de cette nuit-là. J'ai été si lâche. J'aurais dû être avec mon père, et me battre.

— Mais tu aurais été tué.

— Comme un mâle doit l'être. En protégeant les siens. Ce qui est honorable. Au lieu de ça, je pleurnichais dans un réduit. (Il poussa un rugissement de dégoût.)

— Tu avais quel âge ?

— Vingt-deux ans.

Elle fronça les sourcils, comme si elle l'avait pensé beaucoup plus jeune.

— Tu as dit que c'était avant ta transition ?

— Oui.

— De quoi avais-tu l'air à l'époque ? (Elle lui caressa les cheveux.) C'est difficile de t'imaginer tenant dans un réduit, vu ta taille actuelle.

— J'étais différent.

— Tu as dit que tu étais faible.

— Oui.

— Alors peut-être avais-tu besoin d'être protégé.

— *Non !* (Sa colère explosa.) Un mâle protège les autres. Et pas l'inverse.

Elle n'insista pas.

Tandis que le silence s'éternisait entre eux, il sut qu'elle évaluait à son attitude d'autrefois.

Terrassé par la honte, il s'écarta d'elle. Et roula sur le dos. Il n'aurait jamais dû lui raconter ça. Il imaginait ce qu'elle pensait de lui maintenant. Après tout, comment pourrait-elle accepter sa lâcheté ? Et les conséquences de sa faiblesse au moment où sa famille avait le plus besoin de lui ?

Avec un sentiment d'oppression, il se demanda si elle voudrait encore de lui. Si elle l'accueillerait encore dans la chaleur de son corps. Ou tout ça était-il désormais révolu ? Maintenant qu'elle savait ?

Il attendit qu'elle se rhabille et s'en aille. Elle resta dans son lit. Bien sûr, pensa-t-il. Elle avait compris que sa transition était inévitable, et qu'elle aurait besoin de son sang. Elle restait par nécessité.

Il l'entendit soupirer dans l'obscurité. Comme si elle se résignait.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, allongés côte à côte, sans se toucher ? Il n'en savait rien. Des heures sans doute. Il dormit par à coup, et se réveilla quand Beth remua contre lui, posant une jambe nue par-dessus la sienne.

Une bouffée de désir le parcourut, qu'il refréna aussitôt.

Elle posa la main sur sa poitrine. Descendit sur son ventre et sa hanche. Il retint son souffle et son sexe s'érigea douloureusement lorsque la main de Beth s'en approcha. Elle serra son corps contre le sien, ses seins caressant son flanc, son sexe se frottant sur sa cuisse.

Peut-être dormait-elle encore.

Puis elle le prit dans sa main. Et Kohler gémit, le dos arqué. Les doigts qui le caressaient étaient doux et fermes. Instinctivement, il se tendit vers elle, avide de prendre ce qu'elle lui offrait, mais elle l'arrêta en se mettant à genoux. Puis elle appuya sur ses épaules. Et le força à se rallonger.

— Ce moment est pour toi, murmura-t-elle en l'embrassant doucement.

Il pouvait à peine parler.

— Tu veux... encore de moi ?

Perplexe, elle fronça les sourcils.

— Bien sûr.

Avec un gémissement de soulagement et de gratitude, Kohler voulut à nouveau l'attirer vers lui. Mais elle ne le laissa pas faire. Elle le repoussa sur le matelas, saisit ses poignets et lui leva les bras au-dessus de la tête.

Puis elle l'embrassa dans le cou.

— La dernière fois, tu t'es montré très... généreux. Tu mérites le même traitement.

— Mais ton plaisir est le mien, protesta-t-il d'une voix éraillée. Tu n'imagines pas à quel point j'aime te faire jouir.

— Mais si. (Il la sentit bouger, puis sa main enserra son sexe. Il s'arcbuta sur le matelas avec un grondement rauque.) J'en ai une petite idée.

— Tu n'as pas à faire ça, ajouta-t-il avec encore un geste vers elle.

— Chut. Laisse-moi faire. C'est moi qui commande, murmura-t-elle.

Kohler, incrédule et le souffle court, ne put que la regarder tandis qu'elle appuyait ses lèvres contre les siennes. Vive et soyeuse, la langue de Beth s'introduisit dans sa bouche. La pénétra. Effectua des allers et retours comme si elle le possédait sexuellement.

Le corps de Kohler devint rigide de tension.

À chacune de ses entrées, elle s'enfonçait plus profondément en lui, sous sa peau et dans son cerveau. Dans son cœur. Elle le prenait, le possédait. Apposait sa marque sur lui. En quittant sa bouche, elle continua à explorer son corps, lécha son cou. Suça ses mamelons. Griffa légèrement son ventre. Mordilla ses os iliaques.

Il s'agrippa à la tête-de-lit et tira, soutirant à la structure massive un craquement de protestation. Des vagues de chaleur le submergeaient et menaçaient sa santé mentale. La sueur perlait sur sa peau. Son cœur battait si vite qu'il commençait à s'emballer.

Des mots se bousculaient sur ses lèvres, flux de pensée en Langage Ancien, une expression libre et gutturale de ce qu'elle lui faisait, de la beauté qu'elle avait à ses yeux.

Lorsqu'elle prit son sexe dans sa bouche, il faillit jouir. Et cria, le corps secoué de spasmes. Elle recula, lui laissant un peu de temps pour récupérer.

Puis elle le soumit à une véritable torture.

Elle savait quand s'activer et quand s'arrêter. La combinaison de sa bouche humide sur le gland épais et de ses mains qui s'activaient en dessous le long de son sexe, lui procuraient une double sensation à laquelle il pouvait à peine résister. Elle l'amena encore et encore au bord de la jouissance, jusqu'à ce qu'il en soit réduit à la supplier.

Alors elle l'enfourcha et se plaça au-dessus lui. Il regarda entre leurs deux corps et vit ses cuisses écartées au-dessus de son sexe douloureux et avide. Il faillit en perdre la tête.

— Prends-moi, je t'en prie, gémit-il. *Je t'en prie.*

Elle s'empala sur lui, et la sensation se répercuta dans tout le corps de Kohler. Étroite, humide, brûlante, elle commença à bouger dans un rythme lent et régulier. Il ne résista pas longtemps. En jouissant, il se sentit comme éventré, l'énergie libérée créant une onde de choc qui se répercuta dans la pièce, fit trembler les meubles, éteignit les bougies.

Lorsqu'il retomba lentement sur terre, il réalisa que c'était la première fois que quiconque prenait autant de peine à le satisfaire.

Il avait envie de pleurer— juste parce qu'elle voulait encore de lui.

Dans l'obscurité, Beth sourit en entendant les grondements de Kohler tandis que son corps se tordait au rythme de sa jouissance. L'intensité de cet orgasme déclencha le sien. Elle s'écroula contre le torse puissant lorsque les spasmes de plaisir lui coupèrent le souffle

Craignant d'être trop lourde, elle ébaucha un mouvement pour s'écarter, mais il l'en empêcha en la tenant par les hanches. Elle ne comprit pas les mots à la sonorité merveilleuse qu'il prononçait.

— Quoi ?

— Reste où t'es, répéta-t-il en anglais.

Elle s'étendit sur lui, parfaitement relaxée.

Elle se demanda aussi ce qu'il lui avait murmuré pendant l'amour, mais le ton de sa voix— déférent et laudateur— était explicite. Quoi qu'il ait dit, c'étaient les mots d'un amant.

— Ce langage est magnifique, dit-elle.

— Aucun mot n'est digne de toi.

Sa voix semblait différente. Il était différent avec elle.

Plus de barrière, pensa-t-elle. Elles n'existaient plus entre eux à présent. Cette méfiance implacable, cette attitude de prédateur toujours sur ses gardes, avait disparu. Curieusement, elle se sentit devenir protectrice à son égard. C'était étrange d'éprouver ce sentiment pour quelqu'un de physiquement tellement plus puissant qu'elle. Mais il avait besoin d'un garde du corps. En cet instant d'abandon, elle devinait sa vulnérabilité. Et savait le cœur de son guerrier à portée de sa main.

Mon Dieu, quelle histoire horrible que la mort de ses parents !

— Kohler ?

— Hmm ?

Elle voulait le remercier de la confiance qu'il lui avait témoignée. Mais craignait d'anéantir la fragile communion qui s'était établie entre eux.

— Est-ce que quelqu'un t'a déjà dit que tu es beau ? dit-elle.

Il gloussa.

— Les guerriers ne sont pas beaux.

— Tu l'es. Pour moi. Je te trouve très beau.

Il cessa de respirer. Puis l'écarta de lui. D'un mouvement rapide, il sortit du lit et, quelques instants plus tard, la lumière s'alluma dans la salle de bain. Elle entendit l'eau couler.

Elle aurait dû savoir que ça n'allait pas durer. Mais quand même, elle avait envie de pleurer. Beth chercha ses vêtements, les trouva et les enfila.

Lorsque Kohler sortit de la salle de bain, elle se dirigeait déjà vers la porte.

— Où tu vas ? demanda-t-il.

— Travailler. Je ne sais pas quelle heure il est, mais j'arrive généralement vers 9 heures. Je dois déjà être en retard.

Elle ne voyait pas grand-chose dans la pièce, mais finit par trouver la porte.

— Je ne veux pas que tu partes. (Kohler se trouvait tout près d'elle et sa voix la fit sursauter.)

— J'ai une vie. Je dois la reprendre.

— Ta vie est ici.

— Non.

Beth tâtonna à la recherche des verrous, mais elle ne parvint pas à les actionner. Même en y mettant toutes ses forces.

— Tu vas me laisser sortir d'ici ? marmonna-t-elle.

— Beth. (Il prit sa main dans la sienne, la forçant à s'arrêter. Les bougies s'allumèrent comme s'il désirait qu'elle le voie.) Je suis désolé d'être... si difficile à vivre.

Elle s'écarta.

— Je n'avais pas l'intention de te mettre mal à l'aise. Je voulais juste que tu saches ce que je ressentais. C'est tout.

— J'ai du mal à croire que je ne te dégoûte pas.

Beth le regarda, incrédule.

— Mon Dieu, mais pourquoi ?

— Parce que tu sais ce qui s'est passé.

— Avec tes parents ? (Elle en resta bouche bée.) Attends, si j'ai bien compris, tu crois me dégoûter parce que tu as été forcé d'assister au massacre de ta mère et de ton père ?

— Je n'ai rien fait pour les sauver, dit-il les dents serrées.

— Tu étais *enfermé*.

— J'ai été lâche.

— Mais pas du tout. (Elle avait probablement tort de s'énerver, mais pourquoi n'arrivait-il pas à voir le passé plus clairement ?) Comment tu peux dire—

— *J'ai arrêté de crier !* (Le cri ricocha dans la pièce, la faisant sursauter.)

— Quoi ? murmura-t-elle.

— J'ai arrêté de crier. Après que les *lessers* aient fini de tuer mes parents et les *doggens*, j'ai arrêté de crier. Ils fouillaient partout. Et c'est *moi* qu'ils

cherchaient. Et je n'ai plus fait un seul bruit. J'ai même mis ma main sur ma bouche. J'ai prié pour qu'ils ne me trouvent pas.

— Bien sûr, dit-elle doucement. Tu voulais vivre.

— Non, rétorqua-t-il. J'avais *peur* de mourir.

Elle voulut le consoler, mais elle était certaine qu'il s'écarterait d'elle.

— Kohler, mais tu ne vois pas ? Tu es une victime, tout comme tes parents. Si tu es encore là aujourd'hui, c'est uniquement parce que ton père t'aimait assez pour te mettre en sécurité. Tu n'as pas fait de bruit parce que tu voulais survivre. Il n'y a aucune honte à ça.

— J'ai été lâche.

— Ne sois pas ridicule ! Tu venais juste de voir tes parents massacrés sous tes yeux ! (Elle secoua la tête, la voix durcie par la frustration qu'elle éprouvait.) Tu ferais mieux de réviser ta façon de voir ce qui est arrivé. Tu as laissé ces heures terribles te marquer— et qui pourrait t'en blâmer ? — mais tu prends ça tout de travers. *Tout de travers !* Laisse tomber ton baratin sur l'honneur du guerrier et lâche un peu du lest.

Silence.

Et merde. Il ne manquait plus que ça. Alors que le mec s'était confié, elle lui renvoyait sa honte en pleine figure. Génial pour encourager l'intimité.

— Kohler, je suis désolée. Je n'aurais pas dû—

Il lui coupa la parole, sa voix et son visage étaient aussi durs que de la pierre.

— Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton.

*Oups.*

— Je suis vraiment désolée. C'est juste que je n'arrive pas à comprendre pourquoi—

Kohler la prit dans ses bras et la serra fort, en lui parlant encore dans cette langue étrange.

Lorsqu'il s'écarta, il termina son monologue par un mot qui ressemblait à « *leelane* »

— C'est comme ça qu'on dit "garce" en langue vampire ?

— Non, pas du tout. (Il l'embrassa.) Disons que c'est une façon de dire que j'ai vachement de respect pour toi. Même si je ne suis pas d'accord avec ta façon d'évaluer mon passé.

Beth posa la main sur son cou et secoua légèrement sa tête.

— Tu pourrais au moins accepter l'idée que ce qui s'est passé autrefois ne change en rien mon opinion de toi. Même si j'ai énormément de peine pour toi et ta famille, et pour ce que vous avez dû endurer.

Il y eut un long silence.

— Kohler ? Répète après moi : "Oui, Beth, je comprends et j'ai confiance en la sincérité de tes sentiments pour moi." (À nouveau, elle lui secoua le cou.) Allez, on va le dire ensemble. (Un autre silence.) Maintenant.

— Oui, dit-il, les dents serrées.

Mince, s'il serrait un peu plus ses mâchoires, il allait faire sauter ses dents de devant.

— Oui, qui ?

— Oui, Beth.

— *"J'ai confiance en la sincérité de tes sentiments pour moi."*

Il grommela plus ou moins les mots.

— Très bien.

— Tu es dure, tu sais ça ?

— Il vaut mieux si je dois rester un moment avec toi,

Soudain, il prit le visage de Beth dans ses mains.

— Je le veux, déclara-t-il avec fougue.

— Quoi ?

— Que tu restes avec moi.

Elle en eut le souffle coupé. Un espoir ténu s'enflamma dans son cœur.

— C'est vrai ?

Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Ouais. Et c'est complètement déconnant. C'est dingue. Et dangereux.

— Donc ça doit correspondre très bien à ton genre de vie.

Il éclata de rire et baissa les yeux sur elle.

— Ouais, plutôt.

Mon Dieu. La tendresse dans les yeux de Kohler lui brisait le cœur.

— Beth, je veux rester avec toi. Mais tu dois comprendre... tu vas devenir une cible. Et je ne sais pas comment te garder suffisamment en sécurité. Merde, je ne sais pas comment—

— *Nous* trouverons une solution, répondit-elle. Ensemble, on y arrivera.

Il l'embrassa. Un baiser long. Langoureux. Amoureux.

— Tu restes alors ? demanda-t-il.

— Non. Il faut vraiment que j'aille travailler.

— Je ne veux pas que tu partes. (Il lui prit le menton.) Je déteste l'idée que tu sois dehors sans moi pendant la journée.

Mais les verrous s'actionnèrent et la porte s'ouvrit.

— Comment tu fais ça ? demanda-t-elle.

— Tu seras rentrée avant le crépuscule. (Ce n'était pas une requête. Loin de là.)

— Je serai de retour un peu après le coucher du soleil.

Il grogna.

— Et je promets d'appeler s'il y a le moindre truc bizarre. (Elle roula les yeux. Mince, c'est un mot qu'elle allait devoir redéfinir.) Je veux dire de *très* bizarre.

— Ça ne me plait pas.

— Je serai prudente.

Elle l'embrassa puis monta les escaliers. Elle sentait encore ses yeux sur elle lorsqu'elle ouvrit le tableau et entra dans le salon.

## Chapitre 32

Beth retourna dans son appartement le temps de donner à manger à Boo, puis arriva au journal vers midi. Pour une fois, elle n'avait pas faim du tout, aussi elle travailla pendant l'heure du déjeuner. Plus ou moins. Elle ne parvenait pas vraiment à se concentrer. Du coup, elle ne fit guère plus que remuer, dans une rotation régulière, les piles de documents qui encombraient son bureau.

Durant la journée, Butch lui laissa deux messages, confirmant leur rendez-vous chez elle à 20 heures.

Vers 16 heures, elle décida de l'annuler.

Rien de bon n'en sortirait. En aucun cas, elle ne dénoncerait Kohler à la police. Du coup, *Gros-Dur* ne prendrait pas de gants avec elle. Même s'il l'aimait bien. Même s'ils se trouvaient dans son appartement. Elle n'avait aucune illusion et ne cherchait pas non plus à se mentir.

Néanmoins, il ne fallait pas jouer à l'autruche en se cachant la tête dans le sable. Il était évident qu'elle allait être convoquée pour un interrogatoire. Comment pourrait-il en être autrement ? Tant que Kohler restait suspect, elle serait dans le collimateur de la police. Elle devait prendre un bon avocat et attendre sa convocation au poste.

En revenant de la photocopieuse, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel de fin d'après-midi était couvert, annonciateur d'orage dans l'air épais et lourd. Elle dut détourner le regard. Ses yeux étaient douloureux et l'inconfort ne disparaissait pas, même en clignant plusieurs fois.

Revenue à son bureau, elle avala deux aspirines et appela le poste de police pour avoir Butch. Lorsque Ricky l'informa que l'inspecteur était en congé administratif, elle demanda à parler à José. Qui prit immédiatement l'appel.

— La suspension de Butch. C'est arrivé quand ? demanda-t-elle.

— Hier après-midi.

— Il va être viré ?

— Officieusement ? C'est très probable.

Butch n'allait donc pas passer à son appartement, après tout.

— Où es-tu, la miss ? demanda José.

— Au bureau.

— C'est vrai ? (Sa voix était plus triste qu'agressive.)

— Vérifie le numéro d'appel.

José poussa un très long soupir.

— Je vais devoir te convoquer.

— Je sais. Tu peux me laisser le temps de prendre un avocat ?

— Tu crois que tu vas en avoir besoin ?

— Ouais.

José jura.

— Tu devrais rester loin de cet homme.

— Je te rappelle plus tard.

— Une autre prostituée a été tuée la nuit dernière. Même mode opératoire.

Il fallut quelques instants à Beth pour digérer l'information. Après tout, elle n'avait aucune idée de ce que Kohler avait fait lorsqu'il était sorti. Mais pourquoi aurait-il tué une prostituée ? *A fortiori*, deux prostituées.

L'angoisse la gagna et battit à ses tempes.

Mais elle ne pouvait pas imaginer Kohler trancher la gorge d'une pauvre femme sans défense et la laisser agoniser dans une ruelle. C'était un guerrier, pas un assassin. Et même s'il agissait en dehors du cadre de la loi, elle ne le voyait pas tuer quelqu'un qui n'était pas une menace pour lui. Surtout après ce qui était arrivé à ses parents.

— Écoute-moi bien, Beth, reprit José. Je n'ai pas besoin de te dire à quel point la situation est grave. Cet homme est notre principal suspect dans trois meurtres, et faire obstruction à la justice est un délit sérieux. Même si ça me fait mal au cœur, je vais te flanquer en prison.

— Il n'a tué personne la nuit dernière. (Son estomac se retourna.)

— Donc tu admetts savoir où il est.

— Je dois y aller, José.

— Beth, je t'en prie. Arrête de le protéger. Il est dangereux—

— Il n'a pas tué ces femmes.

— C'est ce que tu crois.

— Tu as été un vrai ami, José.

— Bordel ! (Il ajouta quelques mots en espagnol.) Grouille-toi de prendre un avocat, Beth.

Elle raccrocha, prit son sac et éteignit son ordinateur. Elle ne pouvait pas laisser José venir au bureau lui passer les menottes avant de l'embarquer. Elle devait repasser chez elle, prendre quelques vêtements, et filer chez Kohler aussi vite que possible.

Pouvaient-ils disparaître ensemble ? Peut-être était-ce leur seule option. Parce que sinon, la police les retrouverait tôt ou tard à Caldwell.

En marchant dans la rue du Commerce, elle fut saisie de crampes d'estomac. Et puis la chaleur lui pompait toute son énergie. Dès son arrivée chez elle, elle se versa un grand verre d'eau glacée mais, quand elle essaya de le boire, ses intestins se nouèrent. Avait-elle chopé une gastro ? Elle prit deux Rennie et pensa à Rhage. Qui lui avait peut-être refilé quelque chose.

Mon Dieu, ses yeux la faisaient atrocement souffrir.

Au lieu de commencer à faire son sac, elle retira ses vêtements, passa un tee-shirt et un short et s'assit sur le futon. Elle voulait juste se reposer un petit moment mais, une fois assise, elle n'arriva plus à bouger.

Dans le brouillard qui la gagnait— comme si ses neurones se bouchaient dans son cerveau— elle revit la blessure de Kohler, Il ne lui avait pas dit comment c'était arrivé. Et s'il avait attaqué une prostituée qui s'était défendue ?

De ses doigts, elle se massa les tempes tandis qu'une vague de nausée lui faisait remonter de la bile dans la gorge. Des lumières dansaient devant ses yeux. Non, ce n'était pas une gastro. Elle se payait une migraine infernale.

Kohler recomposa le numéro.

Manifestement, Tohrment devait voir le numéro d'appel et l'évitait comme la peste. Bordel, Kohler était nul niveau excuses, mais il voulait vraiment régler cette histoire. Parce que ça allait être pénible à souhait.

Il prit le téléphone portable avec lui dans le lit et s'appuya contre la tête-de-lit. Il avait envie d'appeler Beth. Juste pour entendre sa voix.

Ouais, tu parles qu'il pouvait disparaître après sa transition. Il supportait à peine d'être loin d'elle pendant deux petites *heures*.

Bon sang, il était dingue de cette femelle. Il n'arrivait pas à croire les mots qui étaient sortis de sa propre bouche pendant qu'elle lui faisait l'amour. Puis il avait terminé son panégyrique en l'appelant *leelane* avant qu'elle parte.

Il ferait aussi bien de l'admettre : Il était probablement amoureux.

Comme si ce premier choc ne suffisait pas— elle était à demi-humaine. Et c'était la fille de Darius.

Mais comment ne pas l'adorer ? Elle était si forte, avait une volonté si bien accordée à la sienne. Il la revit lui tenir tête, ou l'engueuler à propos de son passé. Peu auraient osé faire une telle chose, et il savait de qui elle tenait son courage. De son père qui aurait sans doute agi pareil.

Son téléphone portable sonna et il décrocha.

— Ouais ?

— On a un problème. (C'était Viscs.) Je viens de voir le journal. Une autre prostituée retrouvée morte. Dans une ruelle. Vidée de son sang

— Et alors ?

— J'ai piraté la base de données de l'enquête. À chaque fois, la femelle a été mordue au cou.

— Merde. Zadiste.

— C'est ce que j'ai pensé. Je lui ai déjà dit d'arrêter ses conneries. Il faut que tu lui parles.

— Ce soir. Dis aux Frères de venir ici d'abord. Je vais le mettre au pas devant tout le monde

— Bonne idée. Comme ça, on sera nombreux pour enlever tes mains de sa gorge après qu'il ait ouvert sa grande gueule.

— Hey, tu sais où est Tohr ? J'arrive pas à le joindre.

— Aucune idée, mais si tu veux, je peux passer chez lui avant de te retrouver chez D.

— Fais-le. J'ai besoin qu'il soit là ce soir.

Kohler raccrocha.

Merde ! Quelqu'un allait devoir mettre une muselière à Zadiste. Ou une dague dans la poitrine.

Butch laissa la voiture s'arrêter doucement. Il n'espérait pas vraiment trouver Beth chez elle, mais il se dirigea quand même vers la porte et sonna. Pas de réponse. *Surprise, surprise.*

Il fit le tour du bâtiment et pénétra dans la cour. Bien que la nuit soit tombée depuis longtemps, tout était éteint chez elle. Ce qui n'était pas très encourageant. Il posa ses mains en coupe contre la porte-fenêtre pour tenter de voir à l'intérieur.

— *Beth. Bon Dieu !*

Elle gisait sur le sol, face contre terre, le bras tendu devant elle vers un téléphone qui restait hors de portée. Elle avait une jambe pliée, comme si elle s'était tordue de douleur.

— *Non !* (Il cogna contre la vitre.)

Elle remua légèrement, comme si elle l'avait entendu.

Butch se dirigea vers une fenêtre, enleva une chaussure et passa son poing dedans. Il frappa la vitre avec jusqu'à ce qu'elle se fissure et se brise. En tentant d'atteindre le verrou, il se coupa, mais il se foutait royalement de perdre un bras

pour sauver Beth. Il s'engagea dans l'ouverture et renversa une table en plongeant en avant.

— Beth, tu m'entends ?

Elle ouvrit la bouche. Remua lentement les lèvres. Rien n'en sortit.

Il chercha du sang mais n'en trouva pas, alors il la fit doucement rouler sur le dos. Elle était aussi pâle qu'une épitaphe de pierre tombale, moite et à peine consciente. Quand elle ouvrit les yeux, ses pupilles étaient complètement dilatées. Il lui prit les bras et chercha de traces de piqûres. Il n'en vit aucune, et n'allait pas perdre du temps à lui enlever ses chaussures pour regarder entre ses orteils.

Butch ouvrit son téléphone portable et appela le 911. Lorsqu'il obtint une réponse, il n'attendit pas les formules de politesse.

— J'ai un cas probable d'overdose.

Beth tenta de lever la main et secoua la tête. Elle essayait de repousser le téléphone.

— Du calme, ma belle. Je vais m'occuper de—

La voix de l'opérateur l'interrompit,

— Allô ? Monsieur ?

— Conduis-moi chez Kohler, gémit Beth.

— Qu'il aille se faire foutre !

— Pardon ? dit l'opérateur. Monsieur, pourriez-vous être plus précis ?

— Une overdose. À l'héroïne, je crois. Ses pupilles sont fixes et dilatées. Elle ne vomit pas encore—

— Kohler, il faut que j'aille chez Kohler.

— ... mais ne cesse de perdre et de reprendre conscience—

Beth eut un geste brusque et lui fit tomber le téléphone des mains.

— Je vais mourir...

— *Non, merde !* hurla-t-il.

Elle saisit Butch par les pans de sa chemise. Son corps tremblait violemment, il y avait de la sueur qui maculait l'avant de son tee-shirt.

— J'ai *besoin* de lui.

Butch examina les yeux de Beth. Il s'était gouré. Sur toute la ligne. Ce n'était pas une overdose. C'était une crise de manque.

Il secoua la tête.

— Non, ma belle.

— *Je t'en prie.* J'ai besoin de lui. Je vais mourir. (Soudain, elle se plia en deux, le corps en position fœtale, comme si une vague de douleur venait de la

frapper au ventre. Le téléphone lui échappa, hors de portée.) Butch... je t'en prie.

Merde de merde ! Elle avait l'air mal en point. Comme si elle allait vraiment y rester. S'il la conduisait aux urgences, elle risquait de mourir pendant le transport ou en attendant d'être soignée. La méthadone était censée soulager les crises de manque, non faire émerger un drogué de sa vrille fatale.

— Aide-moi.

— Quel sale con ce type, dit Burtch. C'est loin ?

— Wallace.

— L'avenue ?

Elle acquiesça.

Butch ne se donna pas le temps de réfléchir. Il la prit dans ses bras et traversa la cour. Il allait *enfin* pouvoir s'expliquer avec le salopard.

Kohler croisa les bras et s'appuya contre le mur du salon. Autour de lui, les Frères attendaient qu'il prenne la parole.

Et Tohr était là lui aussi— bien qu'il ait refusé à croiser le regard de Kohler depuis le moment où il avait passé la porte.

Très bien, pensa Kohler. *On va pouvoir régler ça en public.*

— Mes frères, on a deux trucs à régler. (Il regarda Tohr bien en face.) J'ai gravement offensé l'un de vous. C'est pourquoi je propose un *rythe* à Tohrment.

Tohr devint soudain très attentif. Les Frères étaient également surpris.

C'était une action sans précédent, et Kohler le savait. Un *rythe* était essentiellement une liberté de frapper en guise de représailles, et celui qui l'acceptait avait le choix de l'arme : Poing, dague, pistolet, chaînes. Ce rituel avait pour objectif de l'assouvir l'honneur d'un guerrier, celui de l'offensé comme celui de l'offenseur. Tous deux en sortaient purifiés.

La surprise dans la pièce ne provenait pas de l'acte en soi. Les Frères avaient l'habitude de ce rituel. Compte tenu de leur nature agressive, chacun d'entre eux avait, à un moment donné, offensé gravement l'un des autres.

Malgré tous ses défauts, Kohler n'avait encore jamais accordé de *rythe*. Parce que quiconque levait une main ou une arme sur un membre de la *Première Famille* était passible de mort selon la loi vampire.

— Devant nos Frères comme témoins, écoute-moi, Tohrment, dit-il d'une voix forte et claire, je t'offre un *rythe* et t'absous de toute répercussion vis-à-vis de la loi. Tu acceptes ?

Tohr baissa les yeux, enfouit ses mains dans les poches de son pantalon de cuir et secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas te frapper, monseigneur.

— Et tu ne peux pas non plus me pardonner, pas vrai ?

— Je ne sais pas.

— Bon. Je ne t'en blâme pas. (Mais bon sang, il aurait aimé que Tohr accepte. Ils avaient tous les deux besoin d'oublier ça.) Je te referai ma proposition à un autre moment.

— Et je continuerai à la décliner.

— Qu'il en soit ainsi. (Puis Kohler jeta un regard furieux à Zadiste.) Passons maintenant à ta putain de vie amoureuse, Z.

Le guerrier, qui s'était jusqu'ici tenu derrière son jumeau, avança d'un pas nonchalant.

— Si quelqu'un s'est tapé la fille de Darius, c'est toi, pas moi. C'est quoi le problème ?

Il y eut quelques jurons marmonnés à voix basses parmi les Frères.

Kohler dénuda ses canines.

— Je vais laisser passer ça, Z. Mais seulement parce que je sais que tu aimes bien les coups et que je ne suis pas d'humeur à te faire plaisir. (Il se redressa, pour parer une éventuelle attaque du Frère.) Je veux que tu te calmes avec les putes. Ou au moins, que tu nettoies après toi.

— De quoi tu parles ?

— On n'a pas besoin de tout ce ramdam.

Zadiste jeta un coup d'œil vers Fhurie, qui déclara :

— Les corps. Les flics les ont retrouvés.

— Quels corps ?

Kohler secoua la tête.

— Bon Dieu, Z. Tu crois vraiment que les flics n'allaient pas tiquer en trouvant deux femmes vidées de leur sang dans un caniveau ?

Zadiste avança— si près que leurs torsos se touchaient,

— Je ne sais pas de quoi tu parles, bordel. Vérifie. Je dis la vérité.

Kohler inspira profondément. Détecta l'odeur de l'outrage, une fragrance acidulée comme celle d'un aérosol d'ambiance au citron. Mais il ne sentit ni angoisse ni subterfuge émotionnel.

L'ennui, c'était que Z n'était pas seulement un tueur sans âme et assoiffé de sang, c'était aussi un fieffé menteur.

— Je te connais trop, dit Kohler d'une voix calme, pour croire un traître mot de ce que tu dis.

Z commença à grogner et Fhurie s'interposa rapidement, entourant de son avant-bras puissant le cou de son jumeau pour le faire reculer.

— Tout doux, Z, dit-il.

Zadiste saisit le poignet de son jumeau et se dégagea brutalement. Son regard brûlait de haine.

— Un de ces quatre, *monseigneur*, je vais—

Il fut interrompu par un bruit semblable à un tir de canon qui atterrirait sur un mur. Quelqu'un cognait de toutes ses forces à la porte d'entrée.

Tous ensemble, les Frères sortirent du salon pour avancer jusqu'à l'entrée. Leurs pas lourds furent accompagnés du cliquetis des armes qu'ils sortaient et préparaient.

Kohler vérifia le moniteur vidéo fixé au mur. Lorsqu'il vit Beth inerte dans les bras du flic, il cessa de respirer. D'un geste brusque, il ouvrit la porte en grand et arracha le corps dès que l'homme se précipita pour entrer.

Ça y est, pensa-t-il. Elle est entrée dans sa transition.

Le flic vibrait d'une folle colère quand il laissa passer Beth de ses bras à ceux de Kohler.

— Espèce d'infâme salopard ! Comment as-tu pu faire ça ?

Kohler ne se donna pas la peine de répondre. Serrant Beth dans les bras, il dépassa rapidement ses Frères agglutinés. Il sentait leur étonnement, mais il n'avait pas le temps de s'arrêter pour leur fournir des explications.

— Cet humain est à moi, aboya-t-il. Personne ne le tue. Et je ne veux pas qu'il quitte la maison avant que je revienne.

Kohler traversa le salon à toute vitesse. Poussa le tableau. Descendit les escaliers aussi rapidement qu'il le put.

Le temps leur était compté.

Butch regarda le foutu baron de la drogue disparaître en courant avec Beth. Elle avait la tête ballante, et ses longs cheveux flottaient derrière eux comme un drapeau soyeux.

Pendant un instant, il en resta comme paralysé, écartelé entre son envie de hurler et son besoin de pleurer.

*Quel gâchis. Quel terrible gâchis.*

Puis il entendit derrière lui la porte claquer et les verrous tourner. Il réalisa alors qu'il était cerné par cinq malabars, les plus énormes et les plus menaçants salauds qu'il ait jamais vus.

Une main aussi lourde qu'une enclume atterrit sur son épaule.

— Ça te dit de rester dîner ?

Butch leva les yeux. Le mec portait une casquette de baseball et avait une sorte de marquage— Était-ce bien un tatouage, sur son *visage* ?

— Ça te dit *d'être* le dîner ? demanda un autre qui ressemblait à un top-modèle.

La colère de Butch revint en force, gonflant ses muscles, durcissant ses os. Il remonta son pantalon d'un geste insolent. Ces gars-là avaient envie de s'amuser ? pensa-t-il. Parfait. *On va leur donner une putain de danse !*

Pour leur montrer qu'il n'avait pas peur d'eux, il les fixa l'un après l'autre, droit dans les yeux. Les deux qui venaient de parler. Puis un mec à l'allure presque normale qui se tenait en arrière. Un autre avec une tignasse incroyable— pour obtenir ça, les femmes auraient payé sans hésiter des centaines de dollars dans un salon branché.

Puis le dernier homme. Butch examina le visage balaféré. Des yeux noirs lui rendirent son regard. Ce type-là est dangereux, pensa Butch. C'est manifestement celui dont il faut se méfier.

D'un haussement d'épaules, il se dégagea de la main posée sur son épaule.

— Dites-moi un truc, les gars, commença-t-il d'une voix gouailleuse. Vous portez du cuir pour que ça vous excite ? Je veux dire, vous vous la mettez entre vous ?

Butch se retrouva plaqué contre la porte, si violemment que ses dents du fond s'entrechoquèrent. Son agresseur, le top-modèle, colla son visage parfait tout près de celui de Butch.

— Á ta place, je la fermerais, mec.

— Pourquoi donc, alors que tu n'arrêtes pas de me zieuter comme ça ? Et tu vas aussi me rouler une pelle maintenant ?

Butch n'avait encore jamais entendu le genre de grognement qui sortit de la gorge du type.

— D'accord. (Celui qui semblait le plus normal s'avança.) Recule, Rhage. Hey, on se calme.

Il fallut près d'une minute au top-modèle pour lâcher Butch.

— Très bien. Ça va aller, marmonna M. Normal, en envoyant une claque dans le dos de son copain avant de regarder Butch. Toi, rends-toi service et boucle-la.

Butch haussa les épaules.

— C'est Blondin qui meurt d'envie de me tripoter. Moi, j'y peux rien.

Le type se jeta à nouveau sur lui. Cette fois M. Normal leva les yeux au ciel, et ne chercha plus à intervenir.

Le poing qui atterrit sur la mâchoire de Butch lui fit violemment tourner la tête. Sous l'effet de la douleur, il laissa libre cours à la rage qui l'animait. Sa peur pour Beth, sa haine intense pour ces voyous, sa frustration concernant son boulot— tout flamba en lui. Il se rua en avant et renversa au sol l'autre mec pourtant bien plus grand que lui.

Sur le coup, le blond parut surpris, comme s'il ne s'attendait pas tant de vitesse ou de force chez Butch, qui profita vite de son hésitation. En guise de représailles, il balança son poing sur le menton de Blondin, puis le saisit à la gorge.

L'instant d'après, Butch se retrouva sur le dos, avec l'homme assis à califourchon sur sa poitrine, aussi lourd qu'un camion. Blondin lui prit le visage dans la main et le pressa comme un citron, écrasant ses traits de sa poigne. Respirer devint quasiment impossible, et Butch se mit à haleter.

— Peut-être bien que je vais aller trouver ta femme, déclara le type, et me la faire une fois ou deux. Qu'est-ce que t'en dis ?

— J'ai pas de femme.

— Alors je vais m'occuper de ta copine.

Butch aspira un peu d'air.

— J'ai personne.

— Si les nanas ne veulent pas de toi, pourquoi moi j'en voudrais ?

— Je voulais juste t'énervé.

Les étonnants yeux bleu électrique du mec s'étrécirent.

*Il doit porter des lentilles*, pensa Butch. Personne ne peut avoir des mirettes de cette couleur-là.

— Et pourquoi tu voudrais faire un truc pareil ? demanda Blondin.

— Si j'avais attaqué le premier— (Butch essaya de respirer un peu) — tes gars seraient intervenus tout de suite. Et m'auraient réglé mon compte. Avant que j'aie une chance de t'atteindre.

Blondin relâcha sa prise et éclata de rire tout en enlevant à Butch son portefeuille, ses clés et son téléphone portable.

— Les mecs, cet enfoiré me plaît, dit-il d'une voix gouailleuse.

Quelqu'un se racla la gorge. Discrètement. Et même cérémonieusement.

D'un bond, Blondin se remit debout. Et Butch roula sur le côté, encore haletant. Lorsqu'il leva les yeux, il crut halluciner.

Planté dans l'entrée se trouvait un petit vieillard en livrée surannée. Qui portait un plateau d'argent.

— Excusez-moi, messires. Le dîner sera servi d'ici un quart d'heure.

— Hey, ce sont bien les crêpes aux épinards qui me font flipper ? demanda Blondin en désignant le plateau.

— Oui, messire.

— Génial.

Les hommes se regroupèrent autour du majordome, prenant ce qu'il leur offrait. Ainsi que des serviettes à cocktail. Comme s'ils ne voulaient pas renverser quoi que ce soit par terre.

*Merde, je suis tombé où au juste ?*

— Puis-je vous demander une faveur ? dit le majordome.

M. Normal acquiesça vigoureusement.

— Apportez-nous un autre plateau et on tuera qui vous voudrez.

*Ouais, finalement, ce type n'était pas si normal que ça.*

Le majordome sourit comme si la réponse le touchait.

— Si vous envisagez de saigner l'humain, pourriez-vous être assez aimables de le faire dans la cour sur l'arrière ?

— Aucun problème, dit M. Normal en enfournant une autre crêpe dans sa bouche. Bon sang, Rhage, tu as raison. Ces crêpes sont trop bonnes.



### Chapitre 33

Kohler sentait le désespoir le gagner. Il n'arrivait pas à ranimer Beth. Dont la peau ne cessait de refroidir. Une fois encore, il la secoua sur le lit.

— Beth ! Beth ! Tu m'entends ?

Ses mains bougèrent un peu, mais Kohler eut l'impression qu'il s'agissait d'un spasme involontaire. Il colla son oreille contre sa bouche. Elle respirait encore, mais les intervalles entre deux expirations étaient d'une longueur alarmante. Et son souffle était d'une faiblesse tout aussi alarmante.

— Merde !

Il dénuda son poignet et allait s'ouvrir une veine lorsqu'il prit conscience qu'il voulait la tenir dans ses bras si elle était capable de boire.

*Quand elle serait capable de boire.*

Il retira son holster, en sortit une dague et enleva sa chemise. Il tâta son cou jusqu'à ce qu'il trouve sa jugulaire. Il plaça la pointe de la dague contre sa peau et se coupa. Le sang gicla.

Il passa son doigt sur l'entaille et le porta aux lèvres de Beth. Lorsqu'il l'enfonça dans sa bouche, la langue resta inerte.

— Beth, murmura-t-il, reviens. (Il lui donna encore de son sang.) Bon sang, ne meurs pas ! *Je t'aime, merde. Ne pars pas.*

Sous l'effet de sa colère, les bougies flamboyèrent dans la pièce. La peau de Beth commençait à virer au bleu, et même lui pouvait s'en apercevoir.

Il se mit à prier avec frénésie, des prières anciennes dans la vieille langue des vampires. Des prières qu'il croyait avoir oubliées.

Beth ne bougeait plus. Elle était bien trop raide et immobile.

L'Au-delà s'ouvrait devant elle.

Soudain enragé, Kohler se mit à hurler et agrippa le corps inerte. Qu'il secoua au point d'emmêler les longs cheveux épars.

— Beth ! *Je ne te laisserai pas partir. Je viendrai avec toi avant de te laisser...*

Il poussa un gémissement déchirant, puis l'attira contre lui. Pendant qu'il berçait son corps d'avant en arrière, ses yeux aveugles fixaient le mur noir devant lui.

Marissa accorda le plus grand soin à sa toilette, résolue à paraître à son avantage lorsqu'elle descendrait pour le premier repas de la nuit. Après avoir inspecté sa garde-robe, elle opta pour une longue robe ivoire en mousseline de soie. Elle l'avait achetée la saison passée chez Givenchy, mais ne l'avait encore jamais portée. Le corsage était moulant et un peu plus échancré que ce qu'elle portait d'ordinaire, mais la forme empire garantissait un effet général des plus décents.

Elle se brossa les cheveux, et les laissa détachés. Ils étaient si longs désormais qu'ils lui arrivaient aux hanches.

Les regarder la fit penser à Kohler. Une fois, il avait mentionné leur douceur. Aussi, elle les avait laissé pousser en supposant qu'il les apprécierait davantage. Et elle aussi par la même occasion.

Peut-être devrait-elle couper ses longues mèches blondes. Les tailler à coups de ciseaux.

La colère, qui s'était un peu calmée, bouillonna à nouveau en elle.

Soudain, Marissa prit une décision. C'en était terminé de garder tout pour elle. Il était temps de s'exprimer.

Puis l'image de Kohler lui revint. Sa haute stature. Ses traits froids et durs, Sa présence terrifiante. Serait-elle vraiment capable de l'affronter ?

Jamais elle ne le saurait si elle n'essayait pas. Et puis elle n'avait nullement l'intention de le laisser voguer vers son avenir (quel qu'il soit) sans lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Elle jeta un coup d'œil à son réveil Tiffany. Si elle ne descendait pas pour le dîner et n'aidait pas son frère à la clinique comme elle l'avait promis, Havers aurait des soupçons. Elle ferait mieux d'attendre un peu avant de se rendre chez Kohler. Elle avait senti qu'il était toujours chez Darius. Elle irait plus tard. Et patienterait jusqu'à ce qu'il revienne.

Certaines choses valaient la peine d'attendre.

— Merci d'avoir accepté de me voir, *sensei*.

— Billy, comment vas-tu ? (M. X posa le menu qu'il avait parcouru pour passer le temps.) Ton appel m'a inquiété. Et tu n'as pas assisté au cours.

Quand Riddle prit place dans la stalle, il ne faisait plus le mariole. Ses yeux étaient toujours marqués de meurtrissures et l'épuisement se lisait sur ses traits.

— Quelqu'un me cherche, *sensei*. (Billy croisa les bras sur sa poitrine. Et marqua une pause, comme s'il n'était pas sûr de ce qu'il devait raconter.)

— Ça a un rapport avec ton nez ?

— Possible. Sais pas.

— Bien, je suis content que tu sois venu me trouver, fiston. (Autre silence.)

Tu peux me faire confiance, Billy.

Riddle prit une profonde inspiration, comme s'il s'apprêtait à plonger dans une piscine.

— Mon vieux est à Washington, comme d'habitude. Alors hier soir, j'ai fait une petite fête avec des potes. On a fumé quelques joints—

— Tu ne devrais pas. Les drogues illicites n'ont aucun intérêt.

Mal à l'aise, Billy remua sur son siège et commença à jouer avec la chaîne en platine qu'il portait autour du cou,

— Je sais.

— Continue.

— Mes potes et moi, on était à la piscine. Il y en a un qui a voulu baiser sa copine. Alors, je leur ai dit de prendre la cabine, mais elle était fermée. J'ai dû aller chercher la clé dans la maison et, quand je suis revenu, il y a un type s'est planté devant moi, surgi de nulle part. Put— Pétard, c'était une vraie baraque. De longs cheveux noirs. Tout en cuir.

La serveuse s'approcha.

— Que désirez—

— Plus tard, aboya M. X.

Tandis qu'elle s'éloignait ulcérée, M. X fit un signe de tête à Billy. Qui prit le verre d'eau de M. X et le vida.

— N'importe, il m'a foutu la trouille de ma vie. Il m'a vraiment regardé comme s'il voulait me bouffer. Puis mon pote s'est pointé, parce qu'il se demandait ou j'étais passé avec la clé. Le type a dit mon nom et il s'est comme qui dirait... volatilisé, juste au moment où mon pote arrivait.

» (Billy secoua la tête.) Sauf que je me demande encore comment il a pu passer le mur. Mon père en a fait poser un tout autour l'année dernière, parce qu'il avait reçu des menaces terroristes ou un truc du genre. Le mur doit faire— Je sais pas trop, près de quatre mètres de haut. Et la maison était fermée avec le système de sécurité branché.

M. X baissa les yeux vers les mains de Billy. Qui étaient serrées l'une contre l'autre.

— J'ai... ah, j'ai vraiment la trouille, *sensei*.

— Il y a de quoi.

Riddle sembla vaguement nauséux en entendant ses craintes confirmées.

— Billy, dis-moi. J'ai besoin de savoir. Tu as déjà tué quelque chose ?

Le brusque changement de conversation suscita chez Riddle un froncement de sourcils.

— Hein ? Mais de quoi vous parlez ?

— Tu sais. Un oiseau. Un écureuil. Peut-être un chat ou un chien ?

— Non, *sensei*.

— Non ? (M. X regarda Billy dans les yeux.) Je n'ai pas de temps à perdre avec les menteurs, fiston.

Billy se racla la gorge.

— Ouais, peut-être. Quand j'étais plus jeune.

— Qu'est-ce que tu as ressenti ?

Une rougeur monta au cou de Billy. Qui desserra les mains.

— *Nada*. J'ai rien ressenti.

— Allons, Billy. Tu dois me faire confiance.

— D'accord. (Les yeux de Billy étincelèrent.) Peut-être que ça m'a bien plu.

— Ouais ?

— Ouais. (L'aveu sortit difficilement.)

— Bien, dit M. X en levant la main pour attirer l'attention de la serveuse— qui prit son temps pour venir. On reparlera de cet homme plus tard. D'abord, j'aimerais que tu me parles de ton père.

— De mon père ?

— Vous êtes enfin décidés ? demanda la serveuse d'un ton pincé.

— Qu'est-ce que tu veux, Billy ? C'est moi qui t'invite.

Riddle récita la moitié du menu. Quand la serveuse se fut éloignée, M. X insista :

— Alors, ton père ?

Billy haussa les épaules.

— Je le vois pas beaucoup. Mais c'est... vous savez, pas grave. Un paternel, en fait, qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Ecoute-moi bien, Billy, dit M. X qui se pencha vers lui. Je sais que tu as fugué trois fois avant l'âge de douze ans. Je sais que ton père t'a envoyé dans un internat à la minute même où ta mère a été enterrée. Et je sais que, quand tu t'es fait renvoyer de *Northfield Mount Hermon*, il t'a mis à *Groton*. Quand là encore, tu as été mis à la porte, il t'a placé dans une académie militaire. J'ai l'impression qu'il a surtout essayé de se débarrasser de toi ces dix dernières années.

— Il est super occupé.

— Et tu n'as pas été facile, pas vrai ?

— Possible.

— On dirait que les relations ne sont pas idylliques entre toi et ton cher père.  
(M. X marqua une pause.) Dis-moi la vérité.

— Je le hais, lâcha Riddle.

— Pourquoi ? (M. X regardait Billy qui avait à nouveau les bras croisés sur la poitrine. Et dont les yeux étaient devenus opaques.) Pourquoi est-ce que tu le hais, fiston ?

— Parce qu'il respire.



## **Chapitre 34**

Beth fixait une sorte de néant vaporeux et immense. Elle se trouvait dans un paysage onirique dont les contours nébuleux suggéraient que l'infini s'étendait devant elle.

Une silhouette, éclairée par l'arrière, émergea de la brume et s'approcha. Elle sentit qu'il s'agissait d'un mâle, quel qu'il soit, et ne se sentit pas menacée. Elle avait l'impression de le connaître.

— Père ? murmura-t-elle, sans trop savoir si elle s'adressait à son géniteur ou à Dieu lui-même.

L'homme était encore assez loin, mais il leva la main pour la saluer, comme s'il l'avait entendue.

Beth fit un pas en avant, mais sa bouche fut soudain envahie d'un goût qu'elle ne parvint pas à identifier. Elle porta les doigts à ses lèvres. Quand elle les regarda, ils étaient teintés de rouge.

La silhouette laissa retomber sa main. Comprenant ce que la tache signifiait.

Beth réintégra brutalement son corps. C'était comme être catapultée du toit et atterrir sur du gravier. Elle eut mal partout. Elle hurla. Mais dès qu'elle ouvrit la bouche, elle sentit à nouveau ce goût sur sa langue. Par réflexe, elle avala.

Quelque chose de miraculeux se produisit. Comme un ballon regonflé, sa peau se gorgea de vie. Ses sens se ranimèrent.

Sans rien distinguer, elle s'agrippa à quelque chose de dur. Et se jeta en avant vers la source vitale.

Kohler sentit le corps de Beth tressauter comme si elle avait été électrocutée. Puis elle se mit à boire à son cou avec frénésie, la bouche animée de spasmes. Elle serra ses bras autour des épaules du vampire et lui plantait ses ongles dans la chair.

Avec un rugissement de triomphe, il se laissa tomber en arrière sur le lit pour lui faciliter la tâche. Et inclina la tête pour lui donner un meilleur accès. Elle grimpa sur lui tandis que ses longs cheveux croulaient partout sur lui. Le bruit mouillé de la succion et le fait de savoir qu'il lui donnait la vie provoquèrent chez Kohler une érection phénoménale.

Il la tint serrée contre lui, lui caressa les bras, l'encouragea à prendre plus de lui. À prendre tout ce dont elle avait besoin.

Très longtemps après, Beth leva la tête. Passa la langue sur ses lèvres. Ouvrit les yeux. Et trouva Kohler qui la regardait. Avec un trou béant dans le cou.

— Oh, mon Dieu... Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Elle tendit la main pour arrêter le sang qui s'écoulait de sa veine. Mais il lui saisit les mains et les porta à ses lèvres.

— Veux-tu de moi comme *hellren* ?

— Quoi ? (Elle avait encore du mal à réfléchir de façon cohérente.)

— Épouse-moi.

Elle regarda le trou dans sa gorge et sentit son estomac se nouer.

— Je... je...

La douleur la frappa sans prévenir, violente et intense. La submergea. La mena aux portes de l'agonie. Elle se plia en deux et roula sur le matelas.

Kohler se leva d'un bond, s'assit sur le lit et la prit sur ses genoux.

— Je suis en train de mourir ? murmura-t-elle affolée.

— Oh non, *leelane*. Sûrement pas. Ça va passer, chuchota-t-il. Mais ça ne va pas être une partie de plaisir.

Par vagues, tout le système digestif de Beth fut saisi de convulsions. Elle se cabra d'un mouvement brusque et roula en arrière sur le lit. La douleur l'empêchait quasiment de distinguer le visage de Kohler, mais elle vit quand même qu'il avait les yeux écarquillés d'angoisse. Il prit sa main dans la sienne et la serra fort lorsque la vague de torture suivante l'emporta.

Sa vue baissa. Revint. Baissa encore.

Son corps en sueur trempait les draps. Elle serra les dents et s'arc-bouta, Se tourna d'un côté puis de l'autre. Essayait de fuir. En vain.

Elle ne sut pas combien de temps ça dura. Des heures. Des jours.

Kohler resta tout le temps à ses côtés.

Quand Kohler put respirer normalement, il était plus de 3 heures du matin.

Beth ne bougeait plus. Enfin. Une immobilité qui n'était pas celle de la mort mais celle de l'apaisement. Elle s'était montrée incroyablement courageuse. Elle avait supporté la douleur sans gémir ni pleurer. Même lui avait supplié autrefois que sa transition prenne fin.

Elle émit un son rauque.

— Quoi, ma *leelane* ? (Il approcha son oreille des lèvres de Beth.)

— Douche.

— D'accord.

Il sortit du lit, fit couler l'eau et revint la chercher. Il la souleva doucement et la porta dans ses bras jusqu'à la salle de bain. Elle ne pouvait pas tenir debout, alors il l'assit sur le comptoir en marbre, la déshabilla, puis la reprit dans ses bras. Il entra avec elle dans la douche, protégeant le corps de Beth de son dos. Il voulait s'assurer que la température et l'humidité ne lui seraient pas pénibles. Comme elle ne protestait pas, il laissa l'eau couler sur ses pieds d'abord, au cas où la sensation serait trop forte. Peu à peu, il la plaça tout entière sous le jet d'eau.

Elle sembla aimer, puisqu'elle tendit le cou et ouvrit la bouche.

Il vit ses canines, et les trouva magnifiques. D'un blanc lumineux. Acérées. Il se rappela ce qu'il avait ressenti tandis qu'elle prenait sa veine.

Kohler la ramena contre lui, la tenant un moment. Puis il la mit debout et la soutint d'un seul bras. De sa main libre, il prit la bouteille de shampoing et en versa un peu au sommet de sa tête. Il fit mousser puis rinça. Il prit ensuite le savon et massa doucement sa peau du mieux qu'il put, sans la lâcher, en veillant bien ensuite à rincer toute la mousse.

Il la souleva à nouveau, arrêta l'eau, sortit de la douche et attrapa une serviette. Il l'enveloppa dedans et l'adossa contre le comptoir, l'appuyant contre le mur et le miroir. Avec précaution, il lui essuya les cheveux, le visage, le cou, les bras. Puis les pieds, les mollets, les genoux. Sa peau serait ultrasensible pendant un moment. Ainsi que sa vue et son ouïe.

Pendant la transition, il avait cherché les signes que son corps changeait, mais n'en avait vu aucun. Elle avait la même taille qu'auparavant. Il se demandait si elle pourrait toujours s'exposer à la lumière du jour.

— Merci, murmura-t-elle.

Il l'embrassa et la porta sur le canapé. Puis il alla retirer les draps mouillés et l'alèse. Refaire le lit fut une vraie galère. Il mit du temps à trouver l'autre parure et il eut toutes les difficultés du monde à les positionner correctement. Lorsqu'enfin il eut terminé, il déposa Beth sur les draps de satin propres.

Son profond soupir fut le plus beau compliment qu'on lui ait jamais adressé.

Kohler s'agenouilla à côté du lit et prit soudain conscience que son pantalon en cuir et ses bottes de combat étaient trempés.

— Oui, chuchota-t-elle.

Il l'embrassa sur le front.

— Oui, quoi, ma *leelane* ?

— Je veux t'épouser.

## Chapitre 35

À nouveau, Butch faisait les cent pas dans le salon. Il s'arrêta devant la cheminée, regarda les bûches bien empilées dans l'âtre. Il imagina la douceur d'un feu dans cette pièce en hiver. Le plaisir de regarder les flammes, assis sur le sofa en soie. Avec le majordome qui servirait des grogs ou d'autres douceurs.

Qu'est-ce que cette bande de brutes épaisses pouvait bien foutre dans un endroit pareil ?

Butch entendait le bruit que faisaient les hommes au fond du couloir. Il y avait des heures qu'ils étaient là-bas, dans ce qu'il supposait être une salle à manger, à actionner leurs mâchoires. Au moins, ils avaient bon goût en matière de musique. Du rap pur et dur résonnait dans toute la maison : *2Pac, Jay-Z, D-12 (NdT : Rappeurs des États-Unis)*. De temps en temps, il percevait des éclats de rire par-dessus la musique. Des vanes entre mecs.

Pour la millionième fois au moins, il jeta un coup d'œil à la porte principale.

Lorsque les hommes l'avaient flanqué dans le salon avant de partir pour la salle à manger— il y avait de ça une éternité— Butch avait tout d'abord pensé à s'enfuir, même s'il devait pour ça briser une vitre avec une chaise. Ensuite, il appellerait José. Et rameuterait toute la brigade.

Mais avant qu'il ait pu suivre son impulsion, il avait entendu une voix à son oreille :

— *Ça me plairait tu essaies de te barrer.*

*Butch avait fait volte-face. Il n'avait rien entendu approcher, et pourtant le balafre au crâne rasé était juste à côté de lui.*

— *Vas-y. (Les yeux noirs du psychopathe avaient l'intensité létale d'un requin en fixant Butch.) Défonce la porte. Fais marcher tes petites guiboles. Cours très vite. Appelle à l'aide. Mais attention à toi, parce que je te lâcherai pas. Je serai juste derrière toi. Comme un corbillard.*

— *Zadiste, laisse-le tranquille. (Le type avec la chevelure abondante avait passé la tête à la porte.) Kohler veut cet humain vivant. Pour le moment.*

*Le balafre avait jeté un dernier regard à Butch.*

— *Essaie. Juste pour voir. J'aime la chasse. Je préfère m'amuser avec toi que dîner avec eux.*

*Puis il était sorti d'un pas nonchalant.*

Sans tenir compte de la menace, Butch avait cherché à observer le plus de choses possible. Il n'avait pas trouvé de téléphone et, à en juger par le système de sécurité qu'il avait repéré dans l'entrée, toutes les fenêtres et les portes devaient être surveillées. Impossible de se faire discrètement la malle. Il serait intercepté tout de suite

Et puis il ne voulait pas abandonner Beth. Mon Dieu, si jamais elle mourait...

Butch inhala, et fronça les sourcils. Mais c'était quoi ce truc ? Les tropiques. Il sentait l'océan. Il se retourna.

Une femme d'une extraordinaire beauté se tenait dans l'embrasement de la porte. Élégante et racée, elle portait une robe vaporeuse et ses somptueux cheveux blonds lui descendaient jusqu'en bas du dos. Son visage était d'une perfection remarquable, ses yeux avaient la couleur bleu tendre de la pâte de verre.

Elle recula, comme si elle avait peur de lui.

— Non, dit-il en s'avançant vers elle, pensant aux hommes dans la pièce au bout du couloir. N'y retournez pas.

Elle regarda autour d'elle, comme pour appeler à l'aide.

— Je ne vous ferai aucun mal, ajouta-t-il.

— Comment puis-je en être sûre ?

Elle avait un léger accent. Comme tous les autres. Russe, peut-être ?

Il tendit les mains, paumes vers le haut, pour lui montrer qu'il n'avait pas d'armes.

— Je suis flic.

Ouais, c'est ça. C'était plus tout à fait vrai, mais il voulait la rassurer.

Elle releva le bas de sa robe, comme si elle s'apprêtait à s'enfuir.

Merde, il n'aurait jamais dû parler de flicaille. Si elle était la nana d'un des mecs, elle allait encore plus vouloir se tirer en sachant qu'il appartenait à la police.

— Je ne suis pas en service, dit-il. Pas d'arme, pas de badge.

Brusquement, elle lâcha sa robe. Ses épaules se raidirent comme si elle rassemblait son courage.

Elle avança un peu, se mouvant de manière fluide et gracieuse. Butch garda le silence et essaya de paraître plus petit qu'il l'était, moins menaçant.

— En général, il ne laisse pas approcher ceux de votre espèce, dit-elle.

Ouais, ce n'était pas trop difficile pour Butch d'imaginer pourquoi les flics ne traînaient pas trop souvent dans cette maison.

— J'attends... une amie, dit-il.

Elle pencha la tête. Alors qu'elle approchait, il se sentit presque aveuglé par sa beauté. Son visage hiératique était destiné aux magazines de mode, son corps long et souple créé pour arpenter les podiums. Quant à ce parfum qu'elle portait... il s'insinuait dans ses narines, dans son cerveau. Elle sentait si bon qu'il en eut les larmes aux yeux.

Elle était irréelle, pensa-t-il. Si pure. Si lisse.

Il avait l'impression de devoir se laver les dents et se raser pour pouvoir lui dire un mot de plus.

Merde, pourquoi une femme comme elle traînait avec cette bande de truands ?

Le cœur de Butch se serra en réalisant le rôle qu'elle devait avoir auprès d'eux. *Mon Dieu*. Sur le marché du sexe, une heure avec une femme pareille pouvait rapporter des milliers et des milliers de dollars.

Pas étonnant que cette maison ressemble à un musée.

Marissa se méfiait de l'humain, surtout en raison de sa taille. Elle avait entendu tant d'histoires sur eux. Qu'ils haïssaient les vampires. Qu'ils pourchassaient ceux de son espèce.

Mais celui-ci prenait grand soin de ne pas l'effrayer. Il ne bougeait pas. Respirait à peine. Il se bornait à la regarder.

Ce qui était perturbant. D'abord, elle n'avait pas l'habitude d'être regardée. Et ensuite les yeux noisette qui brillaient dans le visage dur de l'humain ne laissaient rien passer. Ils observaient tout d'elle.

Ce mâle était intelligent. Oui, intelligent et... triste.

— Quel est votre nom ? demanda-t-il doucement,

Elle aimait sa voix, profonde et grave. Un peu éraillée sur les bords, comme un enrrouement permanent. Elle se trouvait maintenant très proche de lui, à quelques pas. Alors elle s'arrêta.

— Marissa. Je m'appelle Marissa.

— Moi c'est Butch. (Il porta la main à sa large poitrine.) Euh... Brian. O'Neal. Mais on m'appelle Butch.

Il lui tendit la main, la retira, l'essuya vigoureusement contre la jambe de son pantalon, puis la tendit à nouveau.

Elle perdit contenance. Le toucher serait trop pour elle, aussi elle recula.

Il laissa lentement retomber sa main, sans sembler surpris qu'elle l'ait rejeté. Pourtant, il la regardait toujours.

— Que regardez-vous ?

Gênée, elle ramena ses mains le long du corset de sa robe, comme pour se couvrir.

Butch sentit l'embarras monter le long de son cou et lui empourprer les joues.

— Désolé. Vous en avez probablement marre de tous ces hommes qui vous reluquent.

Marissa secoua la tête.

— Aucun mâle ne me regarde.

— J'ai beaucoup de mal à le croire.

— C'est la vérité.

Ça l'était. Les mâles de la *glymera* étaient tous bien trop terrifiés de ce que Kohler pourrait leur faire. Mon Dieu, s'il savait combien elle avait été ignorée.

— Pourtant... (La voix de l'humain s'étouffa.) Mince, vous êtes si... merveilleusement... belle.

Aussitôt, il se racla la gorge comme pour retirer ce qu'il venait de dire.

Elle pencha la tête et l'étudia. Il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait déchiffrer dans son intonation. Une note douloureuse.

Il se passa la main dans ses épais cheveux bruns.

— Je ferais mieux de me taire. Avant de vous mettre encore plus mal à l'aise.

Mais ses yeux restaient fixés sur son visage.

Il avait vraiment de beaux yeux, pensa-t-elle. Si chaleureux. Avec une pointe de solitude ou de nostalgie en la regardant. Comme s'il ne pourrait jamais obtenir ce qu'il désirait.

Elle connaissait ça sur le bout des doigts.

L'humain éclata d'un rire bruyant qui lui venait du tréfonds de la poitrine.

— Et si j'essayais de ne plus vous fixer ? Ça pourrait être pas mal. (Il fourra les mains dans les poches de son pantalon et regarda le sol.) Voyez. Je ne le fais plus. Plus du tout. Hey, en voilà un beau tapis. Vous l'aviez remarqué ?

Marissa sourit timidement et fit un pas de plus dans sa direction.

— J'aime bien la façon dont vous me regardez.

— C'est vrai ?

Les yeux noisette revinrent immédiatement sur son visage.

— Mais je n'ai pas trop l'habitude, expliqua-t-elle. (Elle porta timidement la main à son cou, puis la laissa tomber.)

— Bon sang, vous ne pouvez pas être réelle, dit l'humain doucement.

— Pourquoi ?

— C'est pas possible.

— Pourtant, je le suis. (Elle eut un petit rire.)

À nouveau, il s'éclaircit la voix. Puis lui décocha un sourire de biais.

— Ça vous embête si je vous demande de me le prouver ?

— Comment ?

— Je peux toucher vos cheveux ?

La première pensée de Marissa fut de s'enfuir. Mais pourquoi ? Elle n'était plus engagée auprès de personne. Si cet humain voulait la toucher, pourquoi ne le pourrait-il pas ?

Surtout qu'elle aussi le désirait. Plus ou moins. Elle pencha la tête pour laisser ses cheveux tomber en avant. Et pensa à lui tendre une mèche. Mais non. Elle allait le laisser approcher.

Ce qu'il fit.

Il tendit la main. Qui était grande. Marissa retint son souffle, mais il ne toucha pas la mèche blonde qui se balançait devant lui. Au contraire, ses doigts se posèrent sur une boucle reposant sur l'épaule de Marissa.

Elle sentit un éclair chaleur courir sur sa peau, comme s'il avait approché d'elle une allumette. En un instant, la sensation se propagea à tout son corps, comme si une fièvre la gagnait,

*Qu'est-ce qui lui arrivait ?*

Du doigt, l'humain écarta les cheveux, et sa main vint lui caresser l'épaule. Sa paume était chaude. Vigoureuse. Forte.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je ne peux plus respirer, murmura-t-elle.

Butch faillit tomber à la renverse.

*Seigneur*, pensa-t-il. Elle le désirait. L'innocent étonnement qu'elle exprimait à son contact lui était plus précieux que les rapports sexuels les plus intenses qu'il ait jamais connus.

Butch sentit son corps s'emballer. Son sexe raidi appuyait contre son jean, demandant à sortir.

Ça n'est pas possible, pensa-t-il. Elle devait se foutre de lui. Une femme comme elle— qui fricotait avec des types comme eux— devait connaître toutes les subtilités du jeu. Et être passée maître dans la façon de les exercer sur le dos.

Il la regarda reprendre une respiration mal assurée. Puis s'humecter la bouche. Le petit bout rose de sa langue apparut entre ses lèvres.

*Bon Dieu.*

Elle devait être une remarquable actrice. Elle devait être la meilleure pute que quiconque ait jamais rencontrée. Mais lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle le tenait dans la paume de la main. Butch était prêt à acheter tout ce qu'elle avait à vendre. Quitte à y laisser sa chemise.

Il laissa courir son doigt le long du cou de Marissa. Sa peau était si douce, si pâle, qu'il avait peur de laisser une marque juste en la touchant.

— Vous vivez ici ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— J'habite chez mon frère.

— Tant mieux. (Il en était réellement soulagé.)

D'un geste léger, il lui caressa la joue. Puis fixa sa bouche, Quel goût aurait-elle ? Ses yeux s'aventurèrent plus bas, vers ses seins. Qui semblaient avoir gonflé et pousser contre le corset de sa robe délicate.

— Vous me regardez comme si vous aviez soif, dit Marissa d'une voix incertaine.

Oh Seigneur. Comme elle avait raison ! Il avait la gorge desséchée.

— Mais je croyais que les humains ne buvaient pas comme nous, dit-elle.

Butch fronça les sourcils. Elle avait parfois une curieuse façon de s'exprimer, mais il était évident que l'anglais n'était pas sa langue d'origine.

Butch tendit les doigts vers la bouche de Marissa. S'arrêta, en se demandant si elle lui refuserait ses lèvres. Allait-elle reculer ? *Probablement*, pensa-t-il. Juste pour continuer le jeu.

— Votre nom, dit-elle, c'est bien Butch ? (Il acquiesça.) Vous avez soif de quoi, Butch, en me regardant ?

Butch ferma les yeux en sentant son corps vaciller sous le choc.

— Butch ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'ai dit ? Est-ce que vous souffrez ?

Ouais, pensa-t-il, du moins si on considère un désir aussi brûlant qu'incontrôlable comme une forme de souffrance.

## Chapitre 36

Kohler sortit du lit et passa un nouveau pantalon de cuir noir et un tee-shirt noir propre.

Beth dormait profondément, allongée sur le côté. Quand il se pencha sur elle pour l'embrasser, elle s'étira.

— Je monte, dit-il en lui caressant la joue. Mais je ne quitte pas la maison.

Elle hocha la tête, posa brièvement ses lèvres dans la paume de sa main et retomba dans le sommeil réparateur dont elle avait tant besoin.

Kohler remit ses lunettes noires, verrouilla la porte derrière lui et monta l'escalier. Il savait qu'il arborait un ridicule sourire béat et que ses Frères n'allaient pas manquer de se payer sa tête.

Mais il s'en foutait royalement.

Il allait faire d'elle sa véritable *shellane*. Il allait avoir une compagne. Et ils pouvaient tous aller se faire voir.

Il ouvrit le tableau et entra dans le salon.

Devant le spectacle qui l'accueillit, il n'en crut pas ses yeux.

Marissa était là, vêtue d'une longue robe ivoire. Et le flic était planté devant elle, à lui caressait le visage, manifestement tétanisé. Tout autour d'eux, dans l'air, flottait le parfum délicieux du sexe.

Ce fut alors que Rhage fit irruption dans la pièce, dague au poing. Le Frère était manifestement prêt à faire du petit bois de l'humain qui osait toucher la supposée *shellane* de Kohler.

— *Enlève immédiatement tes mains*—

Kohler bondit en avant.

— Rhage ! Arrête !

Le Frère se ressaisit tandis que Butch et Marissa regardaient autour d'eux, affolés.

Avec un sourire féroce, Rhage lança sa dague à Kohler à travers la pièce.

— C'est à toi, monseigneur. Il mérite la mort pour avoir porté la main sur elle, mais est-ce qu'on peut s'amuser un peu avec lui avant ?

Kohler attrapa le couteau.

— Retourne dans la salle à manger, Hollywood.

— Ah, allez. Tu sais bien que c'est meilleur devant un public.

Kohler eut un sourire en coin.

— Pour toi seulement, mon Frère. Maintenant, laisse-nous.

Il lui renvoya la dague que Rhage remit dans son étui avant de quitter la pièce.

— Vraiment mec, y'a des fois où t'es pas marrant. Mais alors là, pas du tout.

Kohler regarda Marissa et le flic. Il ne pouvait qu'approuver la façon dont l'humain avait cherché à la protéger de son corps.

Peut-être ce type était-il davantage qu'un bon adversaire.

Butch fixa le suspect d'un regard noir et écarta les bras pour tenter de garder Marissa à l'abri. Mais elle refusa de rester derrière lui. En fait, elle le contourna même pour passer devant.

Est-ce qu'elle essayait de le protéger lui ?

Il agrippa le bras mince, mais elle résista. Lorsque le meurtrier aux cheveux noirs avança, elle lui adressa la parole d'un ton sec, et ils conversèrent un moment dans une langue que Butch ne reconnut pas. Elle haussa le ton. L'homme se contenta de hausser la tête à plusieurs reprises. Peu à peu, elle recouvra son calme.

Puis l'homme posa la main sur l'épaule de Marissa et tourna la tête en indiquant Butch. Bon Dieu, il avait dans le cou une plaie béante, comme si quelqu'un l'avait mordu.

L'homme reprit la parole. La réponse de Marissa fut d'abord un peu hésitante, puis elle se répéta d'un ton plus assuré.

— Qu'il en soit ainsi, déclara le salaud avec un petit sourire,

Marissa se déplaça de sorte à se trouver à côté de Butch. Elle le regarda et rougit. Une décision avait été prise. Une décision qui—

D'un geste brusque, l'homme saisit Butch par la gorge. Marissa cria : « Kohler ! »

*Ah, merde, on va pas remettre ça*, pensa Butch en se débattant.

— Pour le moment, tu sembles l'intriguer, murmura le meurtrier à l'oreille de Butch. Alors je vais te laisser respirer. Mais si tu lui fais le moindre mal, je t'écorche vif.

Marissa parlait vite dans cette langue étrangère, et elle injurait probablement le type.

— On s'est bien compris ? demanda l'homme.

Le regard de Butch s'étrécit sur les lunettes noires.

— Elle n'a rien à craindre de moi.

— T'as intérêt à ce que ça reste comme ça.

— Toi, en revanche, c'est une autre histoire.

L'homme le lâcha. Lui rajusta sa chemise. Sourit.

Butch fronça les sourcils. Merde, il y avait quelque chose qui clochait vraiment avec les dents du type.

— Où est Beth ? demanda Butch.

— En sécurité. Elle va bien.

— Pas grâce à toi.

— Uniquement grâce à moi.

— Alors tu as une façon super bizarre de définir la chose. Je veux la voir.

— Plus tard. Et uniquement si elle en a envie.

Butch sentit sa colère revenir. Et le salaud sembla ressentir la tension qui s'emparait de son corps.

— Fais gaffe à toi, Cop. Tu es dans mon monde à présent.

*Ouais, va te faire foutre, mon pote.*

Butch était sur le point de répliquer quand il sentit qu'elle s'agrippait à son bras. Il regarda Marissa. Qui avait des yeux écarquillés d'effroi.

— Butch, je vous en prie, murmura-t-elle. Non.

Le suspect hocha la tête.

— Si tu es poli, tu peux rester avec elle, dit l'homme, et sa voix s'adoucit quand il regarda Marissa. Elle apprécie ta compagnie, et elle mérite bien un peu de bonheur. Quant à Beth, on verra. Plus tard.

Des heures après, M. X reconduisit Billy à la demeure des Riddle. Ils avaient longuement discuté tout en roulant au hasard, autour de la ville.

Le passé de Billy était parfait. D'abord en raison de la violence qu'il manifestait à l'égard des autres. Et puis son père était tout à fait le genre de géniteur que M. X aimait à rencontrer. Un malade mental qui se prenait pour Dieu. Cet ancien joueur de la NFL (*NdT : National Football League, association d'équipes professionnelles de football américain,*) était un homme lourd et agressif, très porté sur la compétition, qui avait tourmenté Billy depuis sa naissance.

Rien de ce que faisait son fils n'était assez bien pour lui. L'épisode favori de M. X concernait la mère de Billy. Elle s'était noyée dans la piscine après avoir trop bu un après-midi et c'est Billy qui l'avait retrouvée, le visage dans l'eau. Il avait essayé de la ranimer avant d'appeler le 911. À l'hôpital, tandis que le cadavre étiqueté à l'orteil était conduit à la morgue, le distingué sénateur du

grand État de New York avait déclaré que Billy aurait dû appeler une ambulance plutôt que jouer au secouriste. Qu'il avait tuée sa mère.

Non que M. X ne remette pas en question les vertus du matricide. Mais en l'occurrence, les efforts de Billy pour sauver sa mère avaient été réels. Et il avait une formation de secouriste.

— Je hais cette maison, marmonna Riddle en fixant les briques glorieusement illuminées, les colonnes et les persiennes.

— Dommage que tu sois toujours sur liste d'attente. L'université t'aurait sorti de là.

— Ouais, j'aurais pu en avoir une ou deux. S'il ne m'avait pas obligé à n'envoyer des dossiers que pour les *Ivies*. (NdT : *Ivy League*, groupe de huit universités privées à connotation élitiste qui sont parmi les plus anciennes des États-Unis— sept ayant été fondées par les Britanniques avant l'indépendance.)

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ?

Billy haussa les épaules.

— Il veut que je m'en aille. Que je me dégotte un boulot. C'est juste que... je sais pas trop où aller.

— Dis-moi, Billy, est-ce que tu as une petite amie ?

Billy eut une sorte de rictus à peine esquissé.

— J'en ai même plusieurs.

Oui, M. X pouvait parfaitement y croire, un beau garçon comme lui.

— Quelqu'un en particulier ?

Les yeux de Billy se détournèrent.

— Pour baiser, ça va. Mais elles sont tout le temps après moi. À m'appeler. À vouloir savoir où je suis, ce que je fais. Des conneries comme ça. Elles en veulent trop et je, ah...

— Tu quoi ?

Les yeux de Billy s'étrécirent.

— Vas-y, fiston. Tu peux tout me dire.

— Je, ah... Je préfère quand elles sont pas si faciles à avoir... (Il se racla la voix.) En fait, j'aime mieux quand elles essaient de se sauver.

— Tu aimes les rattraper ?

— J'aime les *prendre*. Si vous voyez ce que je veux dire ?

M. X acquiesça, pensant que c'était un point de plus en faveur de Riddle. Aucun lien familial. Aucun lien amoureux. Quant à son dysfonctionnement sexuel, la cérémonie d'intégration dans la Société permettrait d'y remédier.

Riddle posa la main sur la poignée de la portière.

— En tout cas, merci, *sensei*. C'était génial.

— Billy.

Riddle s'arrêta et jeta un regard interrogateur par-dessus son épaule.

— Oui, *sensei* ?

— Que dirais-tu de travailler pour moi ?

Les yeux de Billy étincelèrent.

— Vous voulez dire à l'académie ?

— Plus ou moins. Je vais te parler de ce que tu auras à faire, ensuite tu pourras y réfléchir.



## Chapitre 37

Beth roula sur elle-même pour chercher Kohler, avant de se souvenir qu'il était monté. Elle s'assit dans le lit, les bras serré autour d'elle au cas où la douleur reviendrait. Comme rien ne vint, elle se leva. Elle était nue et elle baissa les yeux pour examiner son corps. Tout semblait comme avant. Elle gigota un peu. Tout semblait fonctionner.

Sauf qu'elle ne voyait pas bien. Elle alla dans la salle de bain. Retira ses lentilles de contact. Sa vue était devenue parfaite. Bon, c'était au moins un avantage. Et—

*Waouh.* Des canines. Elle avait des canines.

Elle se pencha vers son reflet et appuya son doigt dessus. Manger avec ces trucs-là allait lui demander quelque temps d'adaptation, pensa-t-elle.

Sur son impulsion, elle leva les mains devant la glace, les doigts écartés comme des griffes. Poussa un rugissement. *Génial.* Désormais, pour Halloween, ça allait vraiment être le pied.

Elle se brossa les cheveux, enfila le peignoir de Kohler et se dirigea vers les escaliers. Une fois en haut, elle n'était pas du tout essoufflée. Voilà qui allait améliorer ses performances en gym, non ?

Quand elle poussa le tableau et émergea dans le salon, elle y trouva Butch assis sur le sofa avec une blonde à la beauté stupéfiante. Dans une autre pièce, plus loin, elle entendait des voix mâles et une musique assourdissante.

Butch leva la tête en la voyant.

— Beth ! (Il se précipita vers elle et la serra dans une étreinte d'ours.) Tu vas bien ?

— Très bien. Parfaitement bien même.

Ce qui était surprenant, en fait, après ce qu'elle venait de traverser.

Butch s'écarta et lui prit le visage entre ses mains. Il semblait examiner les yeux de Beth. Puis il fronça les sourcils.

— Tu n'as pas l'air de planer.

— Ben non. Pourquoi tu dis ça ?

Il secoua la tête d'un air triste.

— Tu n'as pas à me mentir. C'est moi qui t'ai conduite ici, tu te souviens ?

— Je vais m'en aller, dit la blonde en se levant.

Immédiatement, Butch se tourna vers elle.

— Non, ne partez pas.

Il revint jusqu'au sofa en regardant la femme. Et il avait sur le visage une expression que Beth ne lui avait jamais vue. Il paraissait littéralement envoûté.

— Marissa, permettez-moi de vous présenter mon *amie*— (il accentua le mot) —Beth Randall. Beth, voici Marissa.

Beth leva une main. « Salut. »

À travers la pièce, Marissa l'examina de la tête aux pieds.

— Vous êtes la femelle de Kohler, dit-elle, sur un ton de respect mêlé de crainte— comme si Beth avait réussi une sorte d'exploit. Vous êtes celle qu'il veut.

Beth sentit la chaleur lui monter aux joues.

— Ah, oui... je crois en effet.

Il y eut un silence gêné. Le regard de Butch allait de l'une à l'autre, les sourcils froncés, comme si lui aussi voulait être dans le secret.

En fait, Beth aussi aurait aimé savoir de quoi il retournait.

— Vous savez où est Kohler ? demanda-t-elle.

Butch se renfrogna, mécontent à l'idée de la voir auprès de cet homme.

— Il est dans la salle à manger.

— Merci.

— Attends, Beth. Il faut que—

— Je ne partirai pas d'ici.

Butch prit une profonde inspiration qu'il expira dans un lent sifflement.

— Quelque part, je savais que tu allais dire ça. Mais si tu as besoin de moi, je, ah... (Il regarda la blonde.) Je reste là.

Beth sourit intérieurement et regarda Butch se rasseoir à côté de Marissa.

Lorsqu'elle sortit dans le couloir, le bruit des conversations d'hommes et le tempo grave du rap devinrent plus audibles.

— Alors, qu'est-ce que tu lui as fait, à ce *lesser* ? demanda l'un des hommes.

— J'ai allumé sa clope avec un canon scié, répondit un autre. Du coup, il ne s'est pas attardé pour le petit-déjeuner.

La réponse fut ponctuée de rires sonores. Et de quelques « *bang* », comme si des poings vigoureux martelaient la table.

Beth resserra contre elle les pans de son peignoir. Il aurait probablement été plus intelligent de s'habiller avant de monter, mais elle n'avait pas voulu attendre pour voir Kohler.

Elle tourna à l'angle du couloir.

Dès qu'elle fit son apparition dans l'encadrement de la porte, toutes les conversations cessèrent. Toutes les têtes se tournèrent. Tous les yeux la fixèrent. Seule la violence du rap emplissait le silence, dans un martèlement de basses mêlé à la psalmodie des voix.

Mon Dieu. Jamais de sa vie elle n'avait vu autant d'hommes aussi immenses. Qui tous étaient entièrement vêtus de cuir noir.

Elle recula d'un pas au moment où Kohler se levait brusquement de sa place, au bout de la table. Il arriva vers elle, le regard intense. De toute évidence, elle venait d'interrompre une sorte de moment sacré entre hommes.

Elle essaya de réfléchir à quelque chose à lui dire. Devant ses Frères, il allait probablement vouloir jouer l'indifférence, du genre : « *Je suis un vrai dur, les mecs, cette nana est juste une...* »

Kohler enveloppa tout son corps autour d'elle et enfouit son visage dans ses cheveux.

— *Leelane*, chuchota-t-il à son oreille. Ma merveilleuse *leelane*.

Puis il s'écarta un peu pour l'embrasser sur la bouche. Et son sourire se fit encore plus tendre tandis qu'il lui caressait les cheveux, Beth sourit. Génial— son homme n'avait aucun problème avec les manifestations d'affection en public. Bon à savoir.

Elle pencha la tête pour regarder derrière l'épaule de Kohler. Manifestement, ils avaient un public. Les hommes les regardaient, bouche bée. Positivement sidérés. Elle faillit éclater de rire. Cette bande de baraqués à la mine patibulaire dînant à une table dressée avec argenterie et porcelaine était déjà incongru en soi. Mais les voir à ce point abasourdis relevait de l'absurde.

— Tu me présentes ? dit-elle avec un signe de tête en direction du groupe.

Kohler passa le bras autour des épaules de Beth, la serrant contre lui.

— Voici la Confrérie de la Dague Noire. Mes camarades de combat. Mes Frères. (Il fit un signe en direction du plus beau.) Tu connais déjà Rhage. Ainsi que Tohr. Celui avec la barbe et la casquette des *Sox*, c'est Viscs. Celui aux cheveux longs, là-bas, c'est Fhurie. (Et d'une voix soudain hargneuse, il ajouta :) Quant à Zadiste, il s'est déjà présenté tout seul.

Les deux hommes que Beth connaissait déjà lui sourirent. Les autres lui adressèrent un signe de tête— à l'exception du balafre, qui se borna à la regarder fixement. *Ce mec a un jumeau*, se souvint-elle. Mais elle aurait eu du mal à dire lequel. Sauf que celui à la chevelure étonnante et aux magnifiques yeux jaunes lui ressemblait un peu.

— Messieurs, déclara Kohler. Voici Beth.

Puis il rajouta quelques mots dans cette langue qu'elle ne comprenait pas.

Lorsqu'il eut terminé, il y eut un hoquet général de surprise.

Kohler la regarda, sourire aux lèvres.

— Tu as besoin de quelque chose ? Est-ce que tu as faim, *leelane* ?

Beth porta la main à son ventre.

— En fait, oui. J'ai une envie très bizarre de bacon et de chocolat. Va savoir pourquoi.

— Je m'en occupe. Assieds-toi.

Il lui désigna la chaise qu'il avait occupée puis disparut par une porte battante.

Beth jeta un coup d'œil aux hommes.

Super. Elle se retrouvait nue sous un peignoir, seule devant un quintal de vampires. Impossible de prendre un air détaché, aussi elle se contenta d'avancer vers la chaise de Kohler. Mais elle n'arriva pas jusque là.

Il y eut le bruyant grincement au sol de cinq chaises qu'on repoussait. Les cinq vampires se levèrent comme un seul homme. Et se dirigèrent vers elle.

Beth regarda les deux qu'elle connaissait, mais leur expression grave n'avait rien d'encourageant.

Puis ils tirèrent tous leur couteau. Dans un sourd cliquetis métallique, cinq dagues noires étincelèrent hors de leurs fourreaux.

Paniquée, Beth recula, les mains levées devant elle. Elle se cogna contre un mur et se recroquevilla, prête à appeler Kohler, lorsque les hommes tombèrent tous à genoux en cercle autour d'elle. D'un même mouvement, presque chorégraphié, ils plantèrent leur dague dans le sol à ses pieds et inclinèrent la tête. Le son de l'acier heurtant le bois résonnait autant comme un engagement que comme un cri de bataille.

Les manches des dagues vibraient.

Le martèlement du rap continuait.

Les hommes semblaient attendre une réponse de sa part.

— Hmm, merci, dit-elle.

Ils relevèrent la tête. Sur les traits durs de leurs visages était gravée une expression de totale vénération. Même le balafre exprimait le respect.

Sur ces entrefaites, Kohler revint de la cuisine avec un chocolat bien chaud.

— Le bacon arrive. (Il sourit.) Hey, on dirait qu'ils t'aiment bien.

— Dieu merci, murmura-t-elle, l'œil fixé sur les dagues.

## **Chapitre 38**

Marissa sourit et pensa que plus elle passait du temps avec lui, plus l'humain devenait séduisant.

— Comme ça, votre métier consiste à protéger votre espèce. C'est bien.

À ses côtés, Butch s'agita un peu sur le sofa.

— En fait, je ne sais plus trop. J'ai comme l'impression d'être entre deux boulots.

En entendant le carillon de la pendule, Marissa réalisa qu'elle ignorait combien de temps ils avaient passé ensemble. Ou quand le soleil se lèverait.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— 4 heures du matin.

— Je dois y aller.

— Quand pourrai-je vous revoir ?

Elle se leva.

— Je ne sais pas.

— Que diriez-vous qu'on dîne ensemble ? (Il bondit sur ses pieds.) Ou alors au déjeuner ? Vous faites quoi demain ?

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Je ne sais pas.

Elle n'avait jamais encore été courtisée. C'était agréable.

— Et mer— mince, marmonna-t-il. Je vais tout faire foirer, pas vrai ?

Les mains sur les hanches, il fixait le tapis comme dégoûté de lui-même.

Lorsque Marissa s'approcha, Butch releva brusquement la tête.

— Avant de partir, je voudrais vous toucher, dit-elle d'une voix timide. (Les yeux de Butch étincelèrent.) Je peux ? Butch ?

— Où vous voudrez, répondit-il dans un souffle.

Marissa leva la main, pensant qu'elle allait juste la poser sur son épaule. Mais les lèvres de cet humain la fascinaient. Elle les avait regardées bouger tandis qu'il parlait et se demandait quelle texture elles avaient.

— Votre bouche, dit-elle. Elle est plutôt...

— Quoi ? (Sa voix était rauque.)

— Attrayante.

Marissa posa le doigt sur la lèvre inférieure de Butch. Qui inspira bruyamment. Elle sentit son souffle sur sa peau quand il poussa un long soupir, comme une caresse subtile.

— C'est doux, dit-elle sans cesser de souligner les contours de ses lèvres.

Butch ferma les yeux.

Du corps du mâle émanait l'odeur la plus enivrante que Marissa ait jamais connue. Elle en avait perçu la fragrance dès qu'il l'avait vue entrer dans la pièce. Mais c'était plus fort à présent, l'air en était saturé.

Curieuse, elle introduisit son doigt dans la bouche de Butch. Qui ouvrit brusquement les yeux. Elle tâta ses dents d'en haut et trouva étrange l'absence de canines. Lorsqu'elle enfonça son doigt plus profond, c'était humide et chaud. Lentement, les lèvres de Butch se refermèrent autour de son doigt. Puis sa langue commença à décrire des cercles.

Marissa sentit une sorte de vague de chaleur qui parcourait son corps. Fit durcir la pointe de ses seins et produisit un effet étrange entre ses jambes. Comme une douleur. Un désir à apaiser.

— Je veux... (Elle ne savait pas comment continuer.)

Butch couvrit la main de Marissa de la sienne et pencha la tête en arrière, suçant son doigt sur toute la longueur jusqu'à ce qu'il émerge de sa bouche. Les yeux plongés dans les siens, il retourna sa main, lui lécha la paume, pressa ses lèvres contre la peau.

Marissa se laissa aller contre lui.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à voix basse. Dites-le-moi, ma puce. Dites-moi ce que vous voulez.

— Je... ne sais pas. Je n'ai encore jamais ressenti cela.

Sa réponse sembla briser l'enchantement. Le visage de Butch se durcit et il laissa tomber la main de Marissa. Une horrible obscénité lui échappa tandis qu'il s'écartait d'elle.

Marissa sentit ses yeux la brûler devant ce rejet inexplicable.

— Vous aurais-je déplu ? chuchota-t-elle.

Dieu en était témoin, elle semblait exceller en ce domaine dès qu'un mâle était en cause.

— Déplu ? Non, vous êtes vraiment parfaite. Une vraie professionnelle. (Il se passa la main dans les cheveux. Il paraissait lutter contre lui-même, comme pour revenir sur terre.) C'est juste que votre petit jeu commence à me gonfler.

— Jeu ?

— Vous savez bien, ce truc de la vierge innocente à l'œil de biche.

Elle fit un pas vers lui en essayant de formuler sa réponse, mais il leva les mains.

— C'est assez près pour l'instant.

— Pourquoi ?

— Allez, ma puce. Ça suffit maintenant.

Marissa se rembrunit.

— Je ne vous comprends pas.

— Oh, *vraiment* ? dit-il. Écoutez, vous voir suffit largement à m'exciter. Vous n'avez pas en plus à faire semblant. Et puis je... ah, je me fiche de ce que vous êtes. Je ne compte pas non plus vous arrêter pour ça.

— Pourquoi voudriez-vous m'arrêter ?

Il leva au ciel des yeux exaspérés, mais Marissa ne comprenait rien à son attitude.

— Je vais m'en aller, dit-elle un peu vite. (Parce que Butch semblait de plus en plus contrarié.)

— Attendez, dit-il en tendant la main pour saisir le bras de Marissa— mais il le relâcha aussitôt. J'ai toujours envie de vous revoir.

Elle fronça les sourcils et regarda la main qui venait de la toucher. L'humain la frottait comme pour se débarrasser d'une sensation désagréable.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Il est manifeste que vous n'appréciez pas mon contact.

— Hm-hm. Ouais, c'est ça. (Il la regarda, l'air cynique.) Écoutez, combien ça me coûterait que vous vous comportiez normalement ?

Elle lui jeta un regard outré. Avant sa confrontation avec Kohler, elle se serait peut-être contentée de boudier en silence. Mais plus maintenant.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— N'importe, ma puce. Mais dites-moi, les pigeons qui ne bandent que pour les gamines avalent vraiment ce petit numéro ?

Si Marissa ne comprit pas tous les mots d'argot qu'il utilisait, elle saisit cependant l'essentiel de sa pensée. Elle se redressa de toute sa taille, l'échine raidie d'indignation.

— Comment osez-vous !

Il la regarda, les mâchoires crispées. Puis il soupira.

— Et merde. (Il se frotta le visage.) Écoutez, on oublie tout ça, d'accord ? On a qu'à faire comme si on ne s'était jamais rencontré—

— Je n'ai *jamais* été prise. Mon *hellren* n'appréciait pas ma compagnie. En conséquence, je n'ai jamais été embrassée, touchée ou même serrée dans les bras

d'un mâle. Mais je ne suis pas... je ne suis pas sans valeur. (Sa voix se brisa.) C'est juste que je n'ai jamais été désirée auparavant.

Les yeux écarquillés, Butch eut une sensation de choc, comme si elle venait de le gifler.

— Et je n'ai jamais touché un mâle, murmura-t-elle en détournant la tête. Je ne sais pas quoi faire.

L'humain expira longuement, comme s'il expulsait tout l'oxygène de son corps.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-il. Je suis désolé. Je suis vraiment— vraiment désolé. Je suis... Je suis un vrai con et je me suis complètement trompé sur vous.

La consternation et le regret qu'il exprimait étaient si manifestes qu'elle esquissa un faible sourire.

— Vous avez l'air sincère.

— Ouais, bordel ! Euh... Oui, je le suis. J'espère ne pas vous avoir épouvantablement offensée. Mais si bien sûr que si. Comment pourrait-il en être autrement. Bon Dieu... je suis tellement désolé. (Il était livide.)

Marissa posa la main sur le bras de Butch.

— Je vous pardonne.

Il éclata de rire incrédule.

— Vous ne devriez pas. Vous devriez être en colère après moi. Au moins une semaine, peut-être même un mois. Ou encore plus. J'ai été absolument odieux.

— Mais je ne veux pas être en colère après vous.

Il y eut un long silence.

— Vous êtes toujours d'accord pour me voir demain ?

— Oui.

Butch semblait abasourdi de si bien s'en sortir.

— Vraiment ? Mince, vous devriez postuler pour la sainteté, vous savez ? (Du doigt, il lui caressa la joue.) Où, ma puce ? Qu'est-ce que vous préféreriez ?

Marissa y réfléchit un moment. Havers serait furieux s'il apprenait qu'elle voyait un humain.

— Ici. Je vous verrai ici. Demain soir.

Il sourit.

— Parfait. Et maintenant, comment allez-vous rentrer chez vous ? Vous voulez que je vous dépose ? Ou que j'appelle un taxi ?

— Non, j'y vais directement.

— Attendez— avant que vous partiez. (Il avança vers elle. Son odeur délicieuse monta aux narines de Marissa qui l'inspira avec délices.) Je peux vous embrasser ? Même si je ne le mérite pas ?

Par la force de l'habitude, elle lui offrit sa main à baiser.

Butch prit la main offerte et attira Marissa jusqu'à lui. Elle sentit revenir cette émotion brûlante qui faisait battre son pouls et trembler ses jambes.

— Fermez les yeux, murmura-t-il.

Elle obtempéra.

Doucement, les lèvres du mâle effleurèrent son front. Puis sa tempe. Tout émue, elle ouvrit la bouche pour mieux respirer.

— Jamais vous ne pourriez me déplaire, dit-il de sa voix râpeuse.

Puis ses lèvres effleurèrent sa joue. Elle en attendit davantage. Lorsque rien ne vint, elle ouvrit les yeux. Il la regardait d'un air fermé, lointain.

— Allez-y, dit-il. Je vous verrai demain.

Elle acquiesça. Puis se dématérialisa juste devant ses yeux.

Butch hurla et recula d'un bond. « *Merde !* »

Il regarda sa main. Il pouvait encore sentir la paume de Marissa dans la sienne. Encore humer son parfum. Mais bordel, elle s'était bel et bien volatilisée. « *Pfutt* » Elle se tenait là devant lui et, l'instant d'après...

Beth arriva en courant dans la pièce.

— Ça va ?

— Non, merde— ça va pas du tout, aboya-t-il.

— Où est Marissa ? demanda le suspect qui entra à son tour.

— Qu'est-ce que j'en sais ? hurla-t-il. Elle s'est volatilisée. Juste devant... Elle était... Je lui tenais la main et...

Il avait l'air d'un crétin absolu, aussi il préféra refermer son clapet.

Mais comment ne pas être secoué ? Il croyait fermement aux lois de la physique, aux trucs normaux. Á la gravité sur cette foutue planète qui devait laisser les trucs là où ils étaient. Á  $E = mc^2$  qui donnait la vitesse à laquelle il arrivait au bar du coin. Les gens n'étaient pas censés faire « *pfutt* » et se volatiliser comme ça d'une pièce.

— Je peux lui dire ? demanda Beth à son homme.

Le suspect haussa les épaules.

— En général, c'est mieux quand ils ne savent rien. Mais étant donné ce qu'il a vu—

— Me dire quoi ? Que vous êtes une bande de—

— Vampires, compléta Beth.

Butch la regarda, agacé.

— Ouais, c'est ça. Trouve autre chose, poulette.

Alors Beth se mit à parler et à lui raconter des choses qu'il n'arrivait pas à croire. Quand elle se tut, il ne put que la fixer, abasourdi. Son intuition lui disait qu'elle ne mentait pas. Mais c'était vraiment trop dur à accepter.

— J'arrive pas à le croire, lui dit-il.

— Moi aussi, j'ai eu du mal à m'y faire.

— Je m'en doute.

Il arpenta la pièce, regrettant de ne pas avoir un verre sous la main. Les deux autres se contentaient de le regarder en silence.

Au bout d'un moment, il s'arrêta devant Beth.

— Ouvre la bouche.

Il entendit un grognement féroce derrière lui, comme un vent froid qui arrivait dans son dos.

— Kohler, ça va, dit Beth. Du calme.

Elle écarta les lèvres, révélant sur sa mâchoire du haut deux longues canines qui n'y étaient certainement pas auparavant. Butch sentit ses genoux vaciller et tendit la main pour les toucher. Mais une main épaisse s'abattit sur son bras, exerçant une pression assez forte pour lui plier les os du poignet.

— N'y pense même pas, grogna le mec de Beth.

— Laisse-le, ordonna-t-elle doucement. (Mais elle ne proposa plus sa bouche après que le mec ait relâché sa prise.) Elles sont vraies, Butch. Tout ça... c'est on ne peut plus réel.

Butch leva les yeux vers le suspect.

— Alors en fait, tu serais un vampire, c'est ça ?

— Tu ferais mieux d'y croire, Cop. (L'énorme et sombre salaud sourit, dévoilant ses canines monstrueuses.)

*Tu parles d'un matos de choc*, pensa Butch, sidéré.

— Tu l'as mordue et transformée en vampire ?

— Ça ne marche pas comme ça. On naît vampire, sinon on ne peut pas le devenir.

Eh ben, voilà une info qui allait décevoir tous les fans de Dracula : Pas de dents qui poussaient après une conversion. Butch se laissa lourdement tomber sur le sofa.

— C'est pour ça que tu as tué ces femmes ? Pour boire leur...

— Sang ? Non. Une veine humaine ne me sert à rien. Ça ne me permettrait pas de vivre bien longtemps.

— Alors tu prétends n'avoir rien à voir avec ces deux meurtres ? Pourtant, on a trouvé des étoiles ninja sur les scènes de crime, les mêmes que celles que tu avais la nuit où je t'ai arrêté.

— Je ne les ai pas tuées, Cop.

— Et celui de la voiture non plus ?

Le mec secoua la tête.

— Ceux que je chasse ne sont pas humains, Cop. Ceux que je combats n'ont rien à voir avec ton monde. Quant à la bombe, on a perdu un des nôtres dans cet attentat.

Beth eut une sorte de cri étouffé.

— Mon père, murmura-t-elle.

L'homme la prit dans ses bras.

— Et on cherche toujours le salaud qui a fait ça.

— Tu as des idées sur celui qui a appuyé sur le bouton ? demanda Butch, ses instincts de flic refaisant surface.

Le type haussa les épaules.

— On a une piste. Mais c'est notre boulot, pas le tien.

Ouais, exact. Butch n'avait aucun droit de poser des questions. Après tout, il n'appartenait plus à la police.

Le type caressa le dos de Beth, puis il secoua la tête.

— Je ne vais pas te mentir, Cop. Il arrive parfois qu'un humain se mêle de nos affaires. Je tuerai tous ceux qui menacent notre race, sans autre considération. Mais je vais quand même revoir ma position concernant les humains. Le risque de dévoiler notre existence ne suffira plus à justifier une élimination. (Il posa un baiser sur les lèvres de Beth et la regarda dans les yeux.)

Au même instant, le reste du gang fit irruption dans la pièce. Avec ces regards froids posés sur lui Butch eut l'impression d'être un insecte sous un microscope. Ou un rôti de bœuf avant la découpe.

M. Normal avança et lui tendit une bouteille de scotch.

— On dirait que t'en as bien besoin.

*Ouais, tu crois ?*

Butch en avala une longue goulée

— Merci.

— Alors, on peut le tuer, maintenant ? demanda le barbu avec la casquette de base-ball.

Le mec de Beth répliqua d'un son sec.

— Laisse tomber, V.

— Pourquoi ? C'est juste un humain.

— Et ma *shellane* est à demi-humaine. Cet homme ne mourra pas sous le seul prétexte qu'il n'est pas des nôtres.

— Bon sang, tu as changé de discours.

— Tu ferais bien de t'y faire, mon Frère.

Butch se leva. Puisqu'ils discutaient de l'éventualité de sa mort, il voulait faire partie du débat.

— J'apprécie le coup de main, dit-il à l'ex-suspect. Mais j'en ai pas besoin.

Il se dirigea vers le mec à la casquette, serrant discrètement la main autour du goulot de la bouteille de scotch au cas où il devrait lui briser ce foutu truc sur le crâne. Il approcha si près que leurs nez se touchaient presque. Il sentit que le vampire s'échauffait, prêt à se battre.

— Je suis ton homme, connard, dit Butch. Je vais peut-être perdre, mais je suis vicieux quand je me bats, alors tu vas en baver avant que tu me tues. (Puis il leva les yeux vers la casquette du mec.) Dommage pourtant de foutre une raclée à un autre fan des *Red Sox*.

Il y eut un éclat de rire général derrière lui.

— Ça va être marrant à voir, dit quelqu'un.

Les yeux du mec s'étrécirent jusqu'à devenir à peine visibles.

— C'est vrai pour les *Sox* ?

— Planté et élevé à *Southie*, mec (*NdT : Surnom de South Boston, quartier de Boston avec une importante communauté d'origine irlandaise.*) Et la victoire de 2004 m'a filé une sacrée patate.

Il y eut un long silence.

Le vampire grogna.

— J'aime pas les humains.

— Ouais, ben moi, j'aime pas trop les suceurs de sang.

Autre silence.

Le type se frottait la barbe.

— Comment on appelle vingt types qui regardent les *World Series* ? (*NdT : Série finale de la Ligue majeure de baseball nord-américaine.*)

— Les *New York Yankees*, répondit Butch.

Le vampire éclata d'un rire sonore, retira sa casquette de base-ball et se tapa la cuisse avec. Brusquement, la tension s'était évanouie.

Butch laissa échapper un profond soupir, comme s'il venait d'échapper un trente-huit tonnes. Du coup, il prit une autre goulée de scotch et se dit qu'il venait de vivre une putain de sacrée nuit.

— Dis-moi que Curt Schilling n'était pas un dieu, dit le vampire. (*NdT : Ancien lanceur partant droitier de baseball qui a joué dans les Ligues majeures de 1988 à 2007, dont les Red Sox de Boston.*)

Il y eut un grognement collectif de la part des autres mecs.

— S'il nous refait l'article sur Varitek, je me barre, grommela l'un des hommes. (*NdT : Joueur de baseball évoluant en Ligue majeure de baseball qui a remporté deux Séries mondiales en 2004 et 2007 avec les Red Sox.*)

— Schilling était un vrai guerrier, répondit Butch en avalant une autre gorgée de son pur malt. Quand il proposa du scotch au vampire, l'autre saisit la bouteille et en avala une bonne lampée.

— Amen à ça, dit-il ensuite.



## Chapitre 39

Lorsque Marissa pénétra dans sa chambre, elle tournoya et laissa virevolter sa robe autour d'elle.

— Où étais-tu ?

Elle se figea à la voix inattendue. La robe se rabattit sur ses talons dans un bruissement de tissu.

Havers, assis dans un fauteuil, avait le visage dans l'ombre.

— Je t'ai demandé *ou tu étais*.

— Je t'en prie, n'emploie pas ce ton—

— Tu as été voir cette brute.

— Ce n'est pas—

— Ne le défends pas devant moi.

Elle n'en avait pas eu l'intention. Elle voulait juste dire à son frère que Kohler avait écouté ses récriminations et accepté toute la responsabilité de leur misérable passé. Qu'il s'était excusé et que ses regrets avaient été sincères. Même si ses mots ne pouvaient pas tout réparer, elle avait au moins eu le sentiment d'être entendue.

De plus, si son ancien *hellren* avait été le motif de sa visite chez Darius, ce n'était pas pour lui qu'elle y était restée.

— Havers, je t'en prie. Les choses ont changé. (Après tout, Kohler lui avait annoncé qu'il allait prendre une compagne. Quant à elle, elle avait... rencontré quelqu'un.) Tu dois m'écouter.

— Non. Je sais que tu continues à le voir. Ça me suffit.

Havers se leva, se déplaçant sans la grâce habituelle qui le caractérisait. Quand il apparut en pleine lumière, Marissa fut horrifiée. Sa peau avait une teinte grisâtre et ses joues étaient creusées. Il n'avait cessé de perdre du poids dernièrement. Désormais, il n'avait plus que la peau sur les os.

— Tu es malade, murmura-t-elle.

— Je vais parfaitement bien.

— La transfusion n'a pas fonctionné, n'est-ce pas ?

— N'essaie pas de changer de sujet. (Il lui lança un regard noir.) Mon Dieu, je n'aurais jamais pensé que nous en arriverions là. Á ce que tu fasses les choses en cachette.

— Je ne t'ai rien caché.

— Tu m’as dit que tu avais brisé l’engagement.

— C’est le cas.

— *Tu mens.*

— Havers, écoute-moi—

— Je ne veux plus t’écouter. (Il ne la regarda pas tandis qu’il quittait la pièce.) Tu es tout ce qui me reste, Marissa. Ne me demande pas de rester tranquillement assis et d’être le témoin silencieux de ta destruction.

— Havers !

La porte claqua. Résolue à s’expliquer, Marissa lui emboîta le pas et sortit de sa chambre en courant.

— *Havers !*

Il avait déjà atteint le haut des escaliers et refusa de se retourner. Il agita furieusement la main derrière lui dans l’air, comme pour la chasser.

Marissa revint sur ses pas et s’assit devant sa coiffeuse. Il fallut un long moment pour que sa respiration redevienne normale.

La colère de Havers était compréhensible, mais effrayante par son intensité et sa rareté. Jamais elle n’avait vu son frère dans un tel état. Il était clair qu’elle ne pourrait pas le raisonner avant qu’il soit calmé.

Demain, elle lui parlerait.

Elle lui expliquerait tout, même qu’elle avait rencontré un nouveau mâle. Elle se regarda dans son miroir et évoqua la façon dont l’humain l’avait touchée. En levant la main devant elle, la sensation de Butch lui léchant le doigt était encore tangible. Elle en voulait davantage. Ses canines s’allongèrent légèrement.

Quel goût avait son sang ?

Après avoir installé Beth dans le lit de son père, Kohler retourna dans sa chambre et passa un *fakata*, la tenue de cérémonie pour l’Autre Côté— une chemise blanche et un large pantalon blanc. Il prit un rang d’énormes perles noires dans un coffret d’ébène et s’agenouilla sur le sol à côté du lit, assis sur ses talons. Il passa le collier autour de son cou, posa ses mains, paumes retournées, sur ses cuisses et ferma les yeux.

Tandis qu’il maîtrisait sa respiration, ses sens s’aiguïsèrent à l’extrême. Il pouvait entendre Beth remuer dans le lit de l’autre côté du couloir, soupirer en enfouissant sa tête dans les oreillers. Le reste de la maison était assez tranquille et seules de subtiles variations lui parvenaient. Quelques-uns des Frères dormaient dans les chambres d’en haut et il entendait leurs pas lourds.

Il était prêt à parier que Butch et V discutaient encore base-ball.

Kohler ne put réprimer un sourire. Cet humain était un sacré numéro. L'un des hommes les plus agressifs qu'il ait jamais rencontrés.

Quant à l'attrance de Marissa pour le flic, il faudrait voir où ça mènerait. Il était dangereux de nouer ce type de relation inter-espèce. Évidemment, les Frères couchaient avec bon nombre d'humaines, mais c'étaient en général des aventures d'une nuit, des souvenirs qui pouvaient s'effacer facilement. Lorsque les émotions s'en mêlaient, et que le temps passait, il était plus difficile de faire un lavage de cerveau efficace sur un humain. Les choses qui se gravaient revenaient en mémoire plus tard. Et créaient des problèmes.

Peut-être Marissa ne voulait-elle que jouer avec le flic avant de le vider de son sang. D'accord, pourquoi pas ? Mais qu'elle le tue ou qu'elle le garde, Kohler devait surveiller de près la situation.

Il fit le vide dans son esprit et se mit à psalmodier en Langage Ancien, se servant des sons pour mettre au repos ses fonctions cognitives. Il était un peu rouillé et butait sur les mots. La dernière fois qu'il avait récité ces prières, il avait dix-neuf ou vingt ans. Le souvenir de son père jadis assis à ses côtés en lui soufflant les mots était une diversion attrayante, mais il s'efforça de rester concentré.

Les perles commencèrent à chauffer sur sa peau.

Il se retrouva dans une cour intérieure toute blanche, à l'architecture de style italien. La pierre de la fontaine, les colonnes et le sol en marbre brillaient tous d'une faible lueur phosphorescente. La seule touche de couleurs vives était apportée par des oiseaux chanteurs perchés dans un arbre blanc.

Kohler cessa ses prières et se releva.

— Il y a bien longtemps, guerrier, dit la voix majestueuse d'une femelle dans son dos.

Il se retourna. La minuscule silhouette qui approchait de lui était entièrement drapée de soie noire. La tête et le visage étaient couverts, ainsi que les mains et les pieds. Elle glissa vers lui, se déplaçant sans marcher dans l'air immobile. Sa présence rendit Kohler mal à l'aise.

Il inclina la tête.

— Vierge Scribe, comment vous portez-vous ?

— Il m'intéresse davantage de savoir comment *tu* te portes, guerrier ? Tu es venu demander un changement, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Je ...

— Tu veux que soit brisé ton engagement avec Marissa. Tu as trouvé une autre femelle et tu veux la prendre comme *shellane*.

— Oui.

— Cette femelle que tu désires. C'est la fille de ton frère Darius, qui se trouve dans l'Au-delà.

— Vous l'avez vu ?

La Vierge Scribe eut un rire pincé.

— Tu ne dois pas me poser de questions. J'ai laissé passer la première qui était une formule de politesse, mais veille à tes manières, guerrier.

*Merde.*

— Je vous présente mes excuses, Vierge Scribe.

— Je vous libère, Marissa et toi, de votre engagement.

— Merci.

Il y eut un long silence.

Kohler attendit qu'elle se prononce sur la seconde partie de sa requête. Mais il n'allait sûrement pas se risquer à poser cette foutue question.

— Dites-moi, guerrier. Penses-tu que ta race est indigne de toi ?

Kohler fronça les sourcils puis effaça très vite cette expression de son visage. La Vierge Scribe n'allait pas tolérer un regard noir posé sur elle.

— Alors, guerrier ?

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle attendait de lui.

— Ma race est fière et courageuse.

— Je ne t'ai pas demandé sa définition. Mais ce que tu pensais d'elle.

— Je la protégerais de ma vie.

— Vu que tu refuses de diriger ton peuple, je présume qu'il est sans valeur à tes yeux. De ce fait, tu ne combats que pour toi. Est-ce parce que tu aimes ça, ou bien parce que tu veux mourir ? Quelle est la véritable raison ?

Kohler ne chercha plus à cacher son froncement de sourcils.

— Ma race ne survit que grâce à ce que mes Frères et moi accomplissons.

— Elle survit à peine. En fait, la population ne cesse de décliner au lieu de croître. La seule colonie répertoriée est celle de la côte est des États-Unis. Et même eux vivent isolés les uns des autres. Il n'existe plus aucune notion de communauté. Les festivals ne sont plus organisés. Les rituels ne sont pratiqués qu'en privé— dans le meilleur des cas. Il n'y a plus de médiateur en cas de conflit. Plus personne pour insuffler l'espoir. Quant à la Confrérie de la Dague Noire, elle est maudite. Et ses rares membres bien tourmentés.

— Les Frères ont certains... problèmes. Mais ils sont forts.

— Et devraient l’être plus encore. Tu as failli à ta lignée, guerrier. Tu as failli à ta mission. Alors dis-moi, pourquoi devrais-je accéder à ta requête de prendre cette sang-mêlé pour reine ? (Les voiles de la Vierge Scribe remuèrent comme si elle secouait la tête.) Mieux vaut que tu gardes une relation privée plutôt que faire miroiter aux yeux de ton peuple un nouveau mirage. Retire-toi, guerrier. L’entretien est clos.

— Je souhaiterais parler pour ma défense, répondit-il, dents serrées.

— Je ne t’écouterai pas. (Elle se détourna.)

— *J’implore votre pitié.*

Il détestait devoir prononcer ces mots— et devina qu’elle le savait quand il l’entendit rire.

La Vierge Scribe revint vers lui. Et s’exprima alors d’une voix dure, aussi tranchante que les contours de ses voiles noirs contre le marbre blanc.

— Si tu dois implorer, guerrier, fais-le correctement. Mets-toi à genoux.

Kohler força son corps à obtempérer. Il s’agenouilla. En la détestant.

— Je te préfère ainsi, dit-elle, redevenue presque aimable. Qu’as-tu à dire ?

Il ravala les mots hostiles qui se bousculaient dans sa gorge, et se força à afficher une attitude impassible qui n’était qu’un mensonge éhonté.

— Je l’aime. Je veux l’honorer, pas seulement la mettre dans mon lit.

— Alors traite-la bien. Mais ce n’est pas une raison suffisante pour que j’organise une cérémonie.

— Je ne suis pas d’accord, rétorqua-t-il. Avec tout le respect que je vous dois.

Il y eut un long silence.

— Tu n’es jamais venu chercher mon conseil au cours des derniers siècles.

Il releva la tête.

— Est-ce ce qui vous a déplu ?

— Pas de questions ! aboya-t-elle. Ou je ferai en sorte de t’enlever cette sang-mêlé plus vite que tu ne peux l’imaginer.

Kohler baissa la tête et, de rage, il enfonça ses poings dans le marbre.

Il attendit.

Attendit si longtemps qu’il fut tenté de vérifier si elle n’était pas partie.

— Je vais te réclamer une faveur, dit-elle.

— Je suis à vos ordres.

— Tu vas diriger ton peuple.

Kohler releva la tête, la gorge serrée. Il n'avait pu sauver ses parents, il avait à peine réussi à faire ce qu'il fallait pour sauver Beth, et la Vierge Scribe voulait qu'il assume la responsabilité de toute sa race déjà maudite ?

— Qu'en dis-tu, guerrier ?

Comme s'il avait l'option de répondre « non ».

— Qu'il en soit selon vos désirs, Vierge Scribe.

— C'est mon ordre, guerrier. Et non mon désir ou la faveur que je te réclamerai. (Elle laissa échapper un son exaspéré.) Relève-toi. Tes poings saignent sur mon marbre.

Il se releva et la regarda. Mais il garda le silence, sachant qu'elle allait probablement ajouter d'autres conditions.

Elle s'adressa à lui d'une voix sèche.

— Tu ne désires pas être roi. C'est évident. Mais ta naissance t'y oblige et il est grand temps que tu assumes ton héritage.

Kohler passa la main dans ses cheveux, le corps raidi par une angoisse affolée.

La voix de la Vierge Scribe s'adoucit. À peine.

— Ne t'inquiète pas, guerrier. Je ne te laisserai pas trouver ta voie sans appui. Tu viendras à moi, et je t'aiderai. Être ton conseiller fait partie de mon rôle.

Tant mieux, car il allait sacrément avoir besoin d'aide. Il ne savait rien d'utile pour diriger. Bien sûr, il pouvait tuer d'une centaine de manières différentes. Il maîtrisait toutes les formes de combat et gardait la tête froide au milieu des pires tourmentes.

Mais parler devant des milliers de personnes ? À cette seule idée, il sentait son estomac se nouer.

— Guerrier ?

— Oui, je ferai appel à vous.

— Mais il ne s'agit toujours pas de la faveur que tu me dois.

— Quelle est— (Il battit l'air de sa main.) Je retire ça.

La Vierge Scribe eut un petit rire.

— Tu apprends vite. Tu l'as toujours fait.

— J'ai intérêt. (Surtout s'il devait devenir roi.)

La Vierge Scribe se rapprocha de lui en flottant, et il sentit un parfum de lilas.

— Tends la main.

Il obtempéra.

Les voiles noirs bruissèrent autour d'elle tandis qu'elle levait le bras. Quelque chose atterrit dans la main de Kohler. Un anneau, Un lourd anneau d'or serti d'un rubis de la taille d'une noix. Il était si chaud qu'il faillit le laisser tomber.

*Le Rubis de Saturne.*

— Tu le lui donneras de ma part. Et j'assisterai à la cérémonie.

Kohler serra si fort l'anneau que celui-ci lui mordit la peau.

— C'est un honneur pour nous.

— Oui, mais ma présence répond à un autre objectif

— La faveur.

— Joliment accompli. (Elle rit) Une question posée sous forme d'affirmation. Bien entendu, tu ne seras pas surpris que je ne réponde pas. Maintenant retire-toi, guerrier. Retourne auprès de ta femelle. Espérons qu'elle soit pour toi un choix avisé.

La silhouette se retourna et s'éloigna.

— Vierge Scribe ?

— L'entretien est clos.

— Merci.

Elle s'arrêta près de la fontaine.

Les voiles noirs bruissèrent encore lorsqu'elle leva le bras vers l'eau qui coulait. La soie noire s'écarta et une lumière éclatante apparut, comme si les os luisaient sous une peau translucide. Dès que sa main toucha l'eau, un arc-en-ciel apparut au point de contact, emplissant de lumière toute la cour si blanche.

Kohler reçut un choc, et poussa un cri étouffé lorsque sa vue devint parfaitement nette. La cour, les colonnes, les couleurs, *elle*— il pouvait tout distinguer. Il se focalisa sur l'arc-en-ciel. Jaune, orange, rouge, violet, bleu, vert. Les couleurs si vives avaient l'éclat des joyaux. Elles transcendaient et pourtant leur lumineuse beauté ne lui blessait pas les yeux. Il s'absorba dans cette vision, en imprégna son esprit, s'y accrocha.

La Vierge Scribe se tourna vers lui et laissa retomber la main. Instantanément, les couleurs disparurent et la vue de Kohler se brouilla à nouveau. Elle lui avait fait ce cadeau, comprit-il. Tout comme elle lui avait offert l'anneau pour Beth.

— Tu as raison, dit-elle doucement. J'avais espéré que nous serions plus proches. Ton père et moi avons ce lien, et ces derniers siècles écoulés ont été longs et pénibles. Sans culte, sans psalmodie, sans histoire à préserver. Je deviens inutile. Oubliée.

» Mais ce qui est pire, poursuivit-elle, c'est que je peux voir l'avenir, et il est sombre. La survie de la race n'est pas assurée. Tu n'y parviendras pas seul, guerrier.

— Alors j'apprendrai à demander de l'aide.

Elle acquiesça.

— Nous allons repartir sur de nouvelles bases, toi et moi. Et nous allons travailler ensemble, comme il se doit.

— Comme il se doit, répéta-t-il pour se familiariser avec les mots.

— Je viendrai ce soir pour rencontrer tes Frères et toi, dit-elle. Et la cérémonie aura lieu, comme il se doit. Nous vous unirons dans un engagement approprié, guerrier, et nous ferons les choses selon la tradition. Du moins, si la femelle veut bien de toi.

Il eut la sensation que la Vierge Scribe souriait.

— Mon père m'avait dit votre nom, dit-il. Je l'emploierai, si vous le souhaitez.

— Fais-le.

— Nous vous verrons donc ce soir, Analisse. Les préparatifs seront faits.

## **Chapitre 40**

M. X observa celui qui entrait dans le bureau. Billy Riddle portait un polo bleu foncé et un bermuda kaki. Il paraissait bronzé, costaud, et en bonne santé. Un solide gaillard, pour reprendre une expression désuète qui datait de la jeunesse de M. X.

— *Sensei*, dit Billy en inclinant la tête.

— Comment vas-tu, fiston ?

— J'ai réfléchi.

M. X attendit la réponse, surpris en réalisant l'importance qu'il lui accordait.

— Je veux travailler pour vous.

M. X sourit.

— Bien, fiston. C'est très bien.

— J'aurai quoi à faire ? Je vais avoir des papiers à remplir pour l'académie ?

— C'est un peu plus important que ça. Et l'académie ne sera pas à proprement parler ton employeur.

— Mais je croyais que vous aviez dit—

— Billy, il y a quelques autres notions que tu vas devoir comprendre. En outre, il y aura un passage obligatoire, une sorte d'initiation.

— Comme un bizutage ? Parce que c'est bon. J'en ai passé plusieurs déjà. Pour le football.

— Ce sera un peu plus éprouvant que ce que tu as déjà connu, j'en ai peur. Mais ne t'inquiète pas, je suis passé par là et je sais que tu t'en sortiras très bien. Je te dirai ce qu'il te faudra apporter avec toi et je resterai à tes côtés. Tout le temps.

Après tout, assister au rite effectué par l'Omega n'était pas un événement à manquer.

— *Sensei*, je, ah... (Riddle s'éclaircit la voix.) Je voulais juste vous dire que je vous laisserai pas tomber.

M. X esquissa un sourire en songeant qu'il s'agissait de la meilleure partie de son travail.

Il se leva et s'approcha de Billy. Il lui posa une main sur l'épaule, serra les os d'une poigne ferme et fixa les yeux bleus écarquillés qui rencontrèrent les siens.

Billy entra sans difficulté dans une sorte de transe.

M. X se pencha et enleva avec soin la boucle d'oreille de Billy. Il prit ensuite le lobe entre le pouce et l'index et le massa légèrement.

Il parla d'une voix douce et calme :

— Je veux que tu téléphones à ton père. Tu lui diras que tu déménages, avec effet immédiat. Tu lui diras que tu as trouvé du travail et que tu vas suivre un programme de formation intensive.

M. X retira à Riddle sa Rolex en acier inoxydable, puis ouvrit le col de son polo. Il mit la main à l'intérieur, suivant la chaîne en platine que Billy avait au cou jusqu'à arriver sur la nuque. Il défit l'attache et laissa glisser les maillons dans sa main. Le métal était chaud de son contact avec la peau de Billy.

— Quand tu parleras à ton père, tu resteras calme quoi qu'il te dise. Tu le rassureras sur ton avenir et tu lui diras que tu as été sélectionné parmi de nombreux candidats pour une mission très importante. Tu lui diras que tu seras joignable sur ton téléphone portable, mais qu'il ne pourra pas te voir, car tu seras en déplacement.

M. X passa la main sur la poitrine de Billy, sentant les muscles, la chaleur de la vie, le frémissement de la jeunesse. Tant de pouvoir dans ce corps, songea-t-il. Tant de force vibrante.

— Tu ne parleras pas de l'académie. Tu ne donneras pas mon nom. Et tu ne lui diras pas que tu vas venir vivre avec moi. (M. X parlait directement à l'oreille de Billy.) Tu diras à ton père que tu es désolé pour toutes les choses stupides que tu as faites. Tu lui diras que tu l'aimes. Puis je passerai te prendre et je t'emmènerai.

Tandis que Billy respirait profondément, dans un abandon total, M. X se remémora sa propre cérémonie d'intégration.

Un bref et fugace instant, il souhaita avoir réfléchi plus soigneusement à l'offre qu'il avait acceptée des décennies plus tôt.

Il serait un vieil homme maintenant. Un vieillard avec des petits-enfants, peut-être, s'il avait pu trouver une femme qui lui aurait donné envie de rester auprès d'elle assez longtemps. Il aurait mené une vie moyenne, aurait peut-être travaillé dans l'une des usines de papeterie ou dans une station essence. Il aurait été un homme anonyme, un parmi des centaines de millions d'autres— ces gens normaux, toujours asticotés par leur femme, qui vont boire avec leurs potes et passent leurs précieuses journées à ruminer leur vague frustration de ne pas être importants.

Mais il serait encore vivant.

En regardant les yeux bleus et brillants de Billy, M. X se demanda s'il avait réellement gagné au change. Parce qu'il n'était plus maître de sa vie désormais. Il était soumis aux caprices de l'Omega. Le chef de ses serviteurs, mais rien de plus qu'un serviteur.

Dont personne ne pleurerait la disparition. Soit parce qu'il ne cesserait jamais de respirer... soit peut-être parce que personne ne le regretterait, une fois son dernier souffle rendu.

Il fronça les sourcils. Tout ceci était sans importance, car il était impossible de revenir en arrière une fois entré dans la Société. Ce que Riddle apprendrait par lui-même, dès ce soir.

M. X relâcha son emprise sur le corps et l'esprit de Billy

— Nous sommes d'accord ? demanda-t-il.

Billy acquiesça, encore tout étourdi. Il baissa les yeux sur lui-même, comme s'il se demandait ce qui s'était passé.

— Bien, Maintenant, donne-moi ton téléphone portable. (Dès que Billy le lui tendit, M. X sourit.) Qu'est-ce que tu as à me répondre, fiston ?

— Oui, *sensei*.



## Chapitre 41

Beth se réveilla dans le lit de Kohler. À un moment donné, durant la journée, il avait dû venir la chercher et la porter jusque dans sa chambre. Elle avait le dos appuyé contre la poitrine de Kohler. Qui avait le bras passé autour de sa taille. Et la main entre ses cuisses. Son sexe dur, lourd et chaud, reposait contre sa hanche.

Beth se retourna. Il avait les yeux clos, la respiration lente et profonde. Elle sourit en pensant qu'il la désirait même pendant son sommeil.

— Je t'aime, chuchota-t-elle.

Il ouvrit les paupières. Elle fut comme aveuglée par les lasers de ses pupilles.

— Quoi, *leelane* ? Ça va ? (Il arracha brusquement sa main comme s'il venait de réaliser l'endroit où elle se trouvait.) Désolé. Je, ah... Tu n'as probablement pas envie... Si peu de temps après...

Elle lui prit la main, la guida entre ses cuisses, et appuya ses doigts contre elle. Aussitôt, les canines de Kohler s'allongèrent et dépassèrent sa lèvre inférieure tandis qu'il prenait une inspiration profonde.

— Pour toi, je suis toujours prête, murmura-t-elle.

Et elle referma la main sur son sexe long et dur.

Quand il gronda et se rapprocha d'elle, elle eut une nouvelle sensation physique en elle du corps du mâle : Le battement de son cœur, la circulation de son sang dans ses veines, l'air qui remplissait ses poumons. C'était très bizarre. Elle ressentait aussi l'intensité de sa passion pour elle, et c'était plus profond que le simple fait de caresser son érection.

Puis il bougea les doigts, les glissant profondément en elle, et son corps s'enflamma, tandis que le désir de Kohler ne faisait que croître. Elle avait l'impression d'être reliée à lui, et ça magnifiait chaque sensation. Chaque baiser, chaque caresse, chaque coup de langue, chaque frisson.

Kohler ne pressa pas la chose. Alors qu'elle voulait grimper sur lui et l'enfourcher, il la mit sur le dos et vénéra son corps alors même qu'il était lui-même tordu de tension. Il se montrait si tendre, si aimant.

Il se positionna enfin entre les cuisses ouvertes de Beth, ses bras puissants supportant le poids de son corps au-dessus d'elle. Les longs cheveux noirs de Kohler retombèrent sur elle, pour se mêler aux siens sur les oreillers.

— J'aimerais tant voir ton visage clairement, dit-il, les yeux plissés pour tenter de la distinguer. Juste une fois, j'aimerais...

Elle posa ses mains sur les joues de Kohler, au contact rugueux de sa barbe naissante.

— Je vais te dire ce que tu verrais, murmura-t-elle. Que je t'aime. Voilà ce que tu verrais.

Il ferma les yeux et eut un sourire béat. L'expression transforma son visage. Il irradiait de bonheur.

— Ah, *leelane*, tu représentes tant pour moi.

Il l'embrassa. Puis, lentement, la pénétra. Une fois enfoui en elle, son sexe l'écartelant et faisant de leurs deux corps une seule entité, il se figea. Et parla en Langage Ancien, puis dans celle qu'elle comprenait.

Son « Je t'aime, ma femme » fut accueilli par un sourire radieux.

Butch se retourna, encore mal réveillé. Le lit n'était pas le sien. Il était dans un lit jumeau, et non dans son grand lit deux places. Les oreillers n'étaient pas non plus à lui— bien trop moelleux, c'était comme si sa tête était posée sur un pain de mie. Les draps, eux aussi, étaient bien plus fins que ceux qu'il utilisait.

Mais ce fut le ronflement à ses côtés qui confirma de façon définitive sa supposition. Il n'était pas chez lui. Aucun doute.

Il ouvrit les yeux. D'épaisses tentures étaient pendues devant les fenêtres, mais la lumière restée allumée dans la salle de bain suffisait à lui permettre de distinguer quelques trucs. La pièce était décorée avec standing. Antiquités, tableaux, papier peint hyper-chic.

Il regarda vers le ronflement. Dans l'autre lit, un homme dormait à poings fermés, sa tête aux cheveux noirs enfouie dans l'oreiller, draps et couvertures remontés jusque sous le menton.

Tout lui revint. C'était Viscs. Son nouveau pote. Fan des *Red Sox*, comme lui. Génie de l'informatique et du high-tech. Et putain de vampire.

Butch posa la main sur son front. Il lui était arrivé de nombreuses fois de se soûler et de découvrir avec stupéfaction au réveil qui se trouvait à ses côtés. Mais cette fois-ci, merde, c'était le pompon.

Comment en étaient-ils... ? Ah oui. Ils s'étaient couchés après avoir descendu la bouteille de scotch de Tohr— Tohr. Diminutif de Tohrment.

Seigneur, il connaissait même leurs noms. Rhage, Fhurie. Et ce terrifiant enfoiré de Zadiste. Ouais, pas de Tom, Dick et Harry chez les vampires. Mais,

sérieusement, comment imaginer un suceur de sang répondant au nom de Howard ? Ou d'Eugène ? *Oh mon Dieu, non Willie, je t'en prie ne me mords*— Bon Dieu, il perdait les pédales.

*Quelle heure il est ?*

— Ouais, Cop, quelle heure il est ? demanda Viscs, encore dans les vapes.

Butch tendit le bras vers la table de chevet. À côté de sa montre étaient posés une casquette des *Red Sox*, un briquet en or et un gant de conduite en cuir noir.

— 17 h 30.

— Super. (Le vampire se retourna.) Touche pas aux rideaux avant deux heures. Sinon, je crame. Et mes Frères s'occuperont de ton cas. Tu finirais en pièces détachées.

Butch sourit. Vampires ou pas, il comprenait ces mecs. Qui parlaient le même langage que lui. Avaient la même vision du monde que lui. Il se sentait à l'aise avec eux. Ça avait de quoi foutre la trouille.

— Tu souris, dit Viscs.

— Comment tu le sais ?

— J'en connais un rayon niveau émotions. T'es le genre de chieur à avoir la patate le matin ?

— Bordel, non. Et c'est pas le matin.

— Ça l'est pour moi, Cop. (Viscs se retourna pour le regarder.) Tu sais, t'as été super la nuit passée. Je connais pas beaucoup d'humains qui s'en seraient pris comme ça à Rhage ou à moi. Encore moins devant tous les autres.

— Ah, mais quand même, t'emballe pas trop. On sortira pas ensemble.

En vérité, Butch était plutôt touché par ce témoignage de respect.

Mais Viscs le fixa, les yeux étrécis. Son intelligence était si vivace qu'être ainsi jaugé par lui équivalait à se retrouver à poil et étrillé sévèrement.

— Tu as une sacrée envie de mourir, mec. (Ce n'était pas une question.)

— Ouais, peut-être, répondit Butch.

Il attendit que Viscs lui demande une explication. Quand rien ne vint, il en fut un peu étonné.

— On est tous dans le même cas, murmura Viscs. C'est pour ça que je ne demande rien.

Ils gardèrent le silence pendant un moment.

Puis Viscs lui jeta un nouveau regard pénétrant avant d'annoncer :

— Tu peux plus retourner à ton ancienne vie, Cop. Tu le sais, pas vrai ? C'est foutu parce que t'as vu trop de choses sur nous. On ne pourrait pas correctement t'effacer la mémoire.

— Tu veux dire que je dois me choisir un cercueil ?

— J'espère pas. Mais c'est pas moi qui décide. En fait, ça va surtout dépendre de toi. (Il y eut une pause.) Tu ne laisses pas grand-chose derrière toi, pas vrai ?

Butch regarda le plafond. Quand les Frères l'avaient laissé vérifier ses messages ce matin, il n'y en avait qu'un. Du capitaine. Pour lui dire de passer chercher les résultats de l'enquête des Affaires Internes.

*Tu parles.* Voilà un rendez-vous qui n'allait pas lui manquer. Merde, il en connaissait déjà l'issue. Il allait être viré et offert en bouc émissaire pour la lutte contre la brutalité policière. Ou au mieux, muté dans une voie de garage à un travail de bureau.

Sa famille ? Ses parents, Dieu les bénisse, vivaient encore dans leur maison à *Southie*. Personne n'avait oublié Janie, mais ils passaient pourtant une retraite heureuse entourés de leurs autres enfants. Les frères et sœurs de Butch ne s'occupaient que de leurs obligations familiales— avoir des enfants, les élever, en faire d'autres. Dans le clan O'Neal, Butch était comme une anomalie. *Le Mauvais Élément Sans Descendance*.

Ses amis ? José était le seul qui pourrait vaguement mériter le titre. Mais pas Abby. Ce n'était qu'une fille qu'il baisait de temps à autre.

Après avoir rencontré Marissa la nuit dernière, il avait perdu tout intérêt pour ce type de rapports sexuels.

Il jeta un coup d'œil au vampire.

— Non, je ne laisse rien.

— Je sais ce que c'est.

Viscs remua dans le lit, comme s'il essayait de s'installer plus confortablement. Il finit sur le dos et posa un bras épais sur ses yeux.

Butch fronça les sourcils en voyant la main gauche du vampire. Qui était recouverte de tatouages, des dessins denses et sophistiqués qui couraient sur le dos de la main, toute la paume et même autour de chacun des doigts. Il avait dû souffrir le martyre en les faisant faire.

— V ?

— Ouais ?

— Ça veut dire quoi, ces tatouages ?

— Je t'ai rien demandé sur tes problèmes, Cop. (Mais Viscs retira son bras.) Si je suis pas levé à 20 heures, tu me réveilles, d'accord ?

— Ça marche.

Butch referma les yeux.

## Chapitre 42

Au sous-sol, Beth arrêta la douche, tendit la main pour récupérer sa serviette et cogna sa bague de fiançailles sur le comptoir en marbre.

— Oh non... merde... *Merde de merde.*

Elle serra sa main contre elle comme pour la protéger, en pensant qu'elle avait de la chance que Kohler soit en haut, à veiller aux préparatifs de la cérémonie. Sauf si le bruit sonore s'était propagé jusqu'à l'étage. Elle prit son courage à deux mains avant de regarder la bague, certaine qu'elle avait descellé le rubis ou cassé la pierre. Mais le joyau était intact. Elle n'était pas pressée de reprendre un risque avec ce truc. Elle n'était pas du genre à porter des bijoux et il lui faudrait un peu de temps pour s'habituer à cet anneau.

Les ajustements de la vie quotidienne seraient-ils tous aussi durs ? pensa-t-elle amusée. *Quelle épreuve vraiment ! Un engagement marqué d'un caillou hors de prix.*

En se séchant, elle ne put s'empêcher de sourire en pensant à Kohler. Qui avait été si fier de lui glisser cet anneau au doigt. D'après ce qu'il avait dit, le cadeau venait de quelqu'un qu'elle rencontrerait ce soir.

Lors de son mariage.

Elle se figea, la serviette à la main. Mon Dieu, ce mot. *Mariage.* Qui aurait cru qu'elle—

Quelqu'un frappa à la porte.

— Beth ? Vous êtes là ? (La voix féminine, inconnue, était assourdie.)

Beth passa le peignoir de Kohler et se dirigea vers la porte, sans l'ouvrir.

— Je suis Wellsie, la *shellane* de Tohr. J'ai pensé que vous auriez besoin d'un coup de main pour ce soir. Je vous ai apporté une robe, si vous n'en avez pas déjà prévu une. Et j'avoue aussi être comme tout le monde, plutôt curieuse, et j'ai envie de vous rencontrer.

Beth ouvrit la porte.

*Waouh.*

Wellsie n'était pas du tout *comme tout le monde* : Elle avait des cheveux d'un roux flamboyant, un visage de déesse gréco-romaine. Tout en elle exprimait l'assurance. Sa robe bleu vif faisait ressortir ses couleurs comme un ciel d'automne un feuillage auburn.

— Euh, salut, dit Beth.

— Salut. (Les yeux de Wellsie, d'un brun-roux, étaient pénétrants, mais sans froideur. Surtout lorsqu'elle se mit à sourire.) Pas à dire, vous êtes superbe. Pas étonnant que Kohler soit dingue de vous.

— Vous voulez entrer ?

Wellsie avança dans la pièce avec dans les bras une longue boîte plate et un grand sac. Elle semblait très décidée, sans paraître arrogante pour autant.

— Tohr a failli ne rien me raconter pour ce soir. Lui et Kohler sont en froid.

— En froid ?

Wellsie roula des yeux, ferma mentalement la porte à l'autre bout de la pièce, puis posa la boîte sur la table basse.

— De temps en temps, les mâles comme eux se prennent la tête pour des broutilles. C'est inévitable. Tohr ne veut pas me dire ce qui s'est passé, mais j'ai mon idée. Ça ne peut concerner que l'honneur, un truc au combat, ou alors nous— leurs femelles. (Wellsie ouvrit la boîte, révélant une masse de satin rouge.) Ils ont bon fond, mais quand ils s'énervent, ils disent parfois une bêtise de trop, et ça fait des histoires entre eux.

Elle se retourna et sourit à Beth.

— Assez parlé d'eux. Vous êtes prête pour ça ?

En général, Beth se montrait réservée avec les inconnus. Mais cette femme inspirait confiance avec son franc-parler et ses yeux pleins de bon sens.

— Pas sûr. (Beth éclata de rire.) Je ne connais pas Kohler depuis longtemps, pourtant j'ai déjà l'impression qu'il est à moi. J'y vais à l'instinct, sans trop avoir pris le temps de réfléchir.

— J'ai fait la même chose pour Tohr, (Le visage de Wellsie s'adoucit.) Il m'a suffi de poser les yeux sur lui pour savoir.

Elle posa une main distraite sur son ventre,

*Elle est enceinte*, pensa Beth.

— C'est pour quand ?

Wellsie rougit, montrant cependant plus d'inquiétude que de bonheur.

— Dans longtemps. Un an. Si je peux le garder. (Elle se pencha et sortit la robe de sa boîte.) Ça vous dit de passer cette robe ? On fait à peu près la même taille.

La robe était ancienne, avec un haut de dentelle noire orné de perles brodées et une jupe ample. Le satin rouge reflétait la lumière des bougies, et en conservait l'éclat dans ses replis.

— Elle est... somptueuse, dit Beth qui tendit la main pour toucher le satin.

— C'est ma mère qui l'avait fait faire pour mon union avec Tohr, il y a près de deux cents ans. Vous n'êtes pas obligée de mettre le corset, mais j'ai apporté les jupons. C'est marrant de les porter. Et faites comme vous voulez, si vous n'aimez pas la robe, ou si vous aviez prévu autre chose, je ne m'en vexerai absolument pas,

— Ça ne va pas la tête ? Vous croyez que je vais refuser ça et me marier en short ?

Beth prit la robe et courut presque jusqu'à la salle de bain. La mettre fut comme remonter le temps et, lorsqu'elle revint dans la chambre, elle ne put s'empêcher de faire bruissier les jupons. La robe était un peu serrée en haut, mais elle se fichait bien de ne plus pouvoir respirer normalement.

— Vous êtes magnifique, dit Wellsie.

— Oui, parce que c'est la plus belle chose que j'aie jamais portée. Vous pouvez m'aider pour les derniers boutons dans le dos ?

Les doigts de Wellsie étaient habiles et rapides. Quand elle eut terminé, elle pencha la tête, les mains jointes.

— Vous la portez bien. Le rouge et le noir se marient très bien à la couleur de vos cheveux. Kohler va avoir une attaque en vous voyant.

— Vous êtes sûre de vouloir me la prêter ? (Et si elle renversait quelque chose dessus ?)

— Les vêtements sont faits pour être portés. Et cette robe ne l'a pas été depuis 1814. (Wellsie jeta un coup d'œil à sa montre incrustée de diamants.) Je vais remonter voir où en sont les préparatifs. Fritz va probablement avoir besoin d'aide. C'est sûr que les Frères aiment manger, mais ils ne sont pas très doués niveau cuisine. On aurait pu penser qu'ils sauraient se servir d'un couteau, vu leur boulot.

Beth se tourna vers Wellsie.

— Aidez-moi à défaire ces boutons et je vous accompagne.

Après l'avoir aidée à enlever la robe, Wellsie sembla hésiter.

— Écoutez, Beth... Je suis heureuse pour vous. Vraiment. Mais je vais être franche. Il n'est pas simple d'avoir l'un de ces mâles pour compagnon. J'espère que vous viendrez me voir si vous avez besoin de quelqu'un à qui parler.

— Merci, dit Beth, pensant qu'elle pourrait bien le faire.

Elle imaginait assez bien Wellsie donner de bons conseils. Sans doute parce que cette femme avait l'air de tout contrôler dans sa vie. Elle semblait si... compétente.

Wellsie sourit.

— Et peut-être que je pourrais aussi venir vous voir de temps en temps. Seigneur, j'ai attendu si longtemps d'avoir quelqu'un à qui parler et qui puisse me comprendre.

— Aucun autre Frères n'a de femme, pas vrai ?

— Il n'y a que vous et moi, mon chou.

Beth sourit.

— Dans ce cas, autant se serrer les coudes.

Kohler monta jusqu'au premier étage, se demandant qui avait dormi où. Il frappa à la porte d'une des chambres d'amis. Et ce fut Butch qui répondit. L'humain se séchait les cheveux avec une serviette. En avait une autre enroulée à la taille.

— Tu sais où est V ? demanda Kohler.

— Ouais, il se rase. (De la tête, le flic pointa par-dessus son épaule avant de s'écarter pour le laisser entrer.)

— Tu as besoin de moi, chef ? demanda V depuis la salle de bain.

Kohler gloussa.

— Si c'est pas mignon, tout ça.

Deux « *Va te faire foutre !* » lui arrivèrent en stéréo, tandis que V sortait de la salle de bain, dans un boxer porté bas sur les hanches. Il avait les joues blanches de mousse et un rasoir à l'ancienne contre la mâchoire. Ses deux mains étaient nues.

*Ben merde alors !* La main gauche de V était libre, ses tatouages sacrés énonçant les terribles conséquences qui guettaient ceux qui entreraient en contact avec elle. Kohler se demandait si l'humain avait la moindre idée de ce que V pouvait faire avec ce truc.

Probablement pas, sinon le flic ne se promènerait pas aussi détendu à moitié à poil dans la pièce.

— V, dit Kohler, je voudrais terminer un truc avant la cérémonie.

En général, Kohler travaillait seul mais, s'il devait régler son compte à Billy Riddle, il voulait Viscs en renfort. Les humains n'avaient pas l'obligeance de se désintégrer quand on les poignardait, mais la main gauche de son Frère saurait prendre soin du corps. En quelques instants, le cadavre aurait disparu.

V sourit.

— Donne-moi encore cinq minutes et j'arrive.

— Ça marche. (Kohler sentait les yeux de Butch sur lui. Manifestement, le mec voulait savoir ce qui se passait.) Vaut mieux que tu restes en dehors de ça, Cop. Vu ton boulot, surtout.

— Je suis plus flic. Autant que tu le saches.

Intéressant, pensa Kohler.

— Tu veux bien m’expliquer pourquoi ?

— J’ai explosé le nez d’un suspect.

— Dans une bagarre ?

— Pendant un interrogatoire.

Dans un sens, ce n’était pas surprenant.

— Pourquoi t’as fait un truc pareil ?

— Il avait essayé de violer ta future femme, vampire. J’ai pas trop apprécié quand il a prétendu qu’elle demandait que ça.

Kohler sentit un grognement lui monter de la gorge. Le son était comme un organisme vivant qui aurait pris naissance dans ses entrailles.

— Billy Riddle.

— Beth t’a parlé de lui ?

Kohler fila vers la porte.

— Magne-toi le train, V, aboya-t-il.

Lorsqu’il revint au salon, Kohler sentit la présence de Beth qu’il vit bientôt passer par le tableau. Il s’avança pour la prendre dans ses bras, et la serrer contre lui. Il l’*ahvengerait* avant qu’ils soient unis. Elle n’en méritait pas moins de son *hellren*.

— Ça va ? murmura-t-elle.

Il acquiesça, le visage enfoui dans ses cheveux, puis regarda la *shellane* de Tohr.

— Salut Wellsie. Merci d’être venue.

La femelle sourit.

— J’ai pensé qu’elle aurait besoin d’un peu de soutien.

— Je suis heureux que tu sois là.

Il s’écarta de Beth pour baiser la main de Wellsie.

Viscs entra dans la pièce, armé de pied en cap.

— Kohler, alors ? On y va ?

— Vous allez où ? demanda Beth.

— J’ai quelque chose à régler. (Il laissa courir sa main le long du bras de Beth.) Les autres Frères restent ici pour aider à tout préparer. La cérémonie commencera à minuit et je serai rentré bien avant.

Elle eut envie de protester, puis regarda Wellsie, et quelque chose sembla passer entre elles deux.

— Fais attention à toi, finit par répondre Beth. S'il te plaît.

— Ne t'inquiète pas. (Il lui donna un long baiser.) Je t'aime, *leelane*.

— Ça veut dire quoi au fait ?

— Quelque chose comme "ma chérie".

Il prit son blouson sur une chaise et déposa un autre baiser sur les lèvres de sa *leelane* avant de partir.

### **Chapitre 43**

Butch passa un peigne dans ses cheveux, mit un peu d'eau de toilette, puis revêtit un costume qui ne lui appartenait pas. L'armoire à glace de la salle de bains regorgeait d'un grand choix d'après-rasage et de crèmes à raser, tandis que les penderies étaient remplies de vêtements d'hommes dans toutes les tailles. Tout était flambant neuf. Et haut de gamme, que des trucs de marque.

Il n'avait encore jamais porté de Gucci.

Même s'il n'aimait pas jouer les parasites, il ne pouvait pas se présenter devant Marissa dans ses vêtements de la veille. Même si ces fringues avaient été élégantes— ce qui n'était pas le cas— elles auraient maintenant empesté comme au sortir d'un bar, mélange du tabac turc de V et de l'alcool consommé.

Pour elle, il voulait être propre comme un sou neuf.

Quand Butch se regarda devant le miroir en pied, il se fit l'effet d'être ridicule— mais il ne put s'en empêcher. Le costume noir à fines rayures lui allait bien. La chemise blanche à col ouvert faisait ressortir son bronzage. Quant à la paire de mocassins Ferragamo qu'il avait trouvée dans une boîte, elle apportait la petite touche tendance qu'il fallait.

Il était presque beau, pensa-t-il. Tant qu'on ne regardait pas de trop près ses yeux injectés de sang. Qui trahissaient les quatre heures de sommeil et la quantité de scotch avalée.

Il entendit un petit grattement à la porte.

Il n'était pas trop à l'aise et espérait ne pas tomber sur l'un des Frères quand il ouvrit la porte. C'était le majordome qui, en le voyant, esquissa un sourire.

— Monsieur, vous êtes superbe. Excellents choix, vraiment.

Butch haussa les épaules tout en jouant nerveusement avec le col de la chemise.

— Ouais, pas mal.

— Mais il vous manque une pochette. Vous permettez ?

— Bien sûr.

Le petit vieillard se dirigea vers un bureau à cylindre, tira un tiroir et farfouilla dedans.

— Ceci devrait être parfait.

Ses mains noueuses s'affairèrent auprès du morceau de tissu blanc, qu'il plia avec la dextérité d'un origamiste avant de le placer dans la poche de devant du costume de Butch.

— Vous voilà prêt pour votre invitée. Elle est ici. Voulez-vous la recevoir ?

*La recevoir ?*

— Oh que oui !

Tandis qu'ils sortaient dans le couloir, le majordome eut un petit rire.

— J'ai l'air ridicule, pas vrai ? demanda Butch.

Le visage de Fritz prit un air sérieux.

— Non, pas du tout, messire. Je pensais juste combien maître Darius aurait apprécié tout ça. Il aimait que la maison soit remplie.

— Qui est Da—

— Butch ?

La voix de Marissa les fit s'arrêter net. Elle arrivait en haut des escaliers, et Butch eut le souffle coupé à sa vue. Elle avait relevé ses cheveux et portait un fourreau de soie jaune pâle. Devant le plaisir timide qu'elle exprima en le voyant, Butch sentit sa poitrine se gonfler.

— Salut, ma puce.

Butch s'avança vers elle, conscient du sourire radieux qui éclairait le visage du majordome.

Marissa jouait avec sa robe, comme si elle était un peu nerveuse.

— J'aurais probablement dû attendre en bas. Mais tout le monde est si occupé. J'avais l'impression de gêner.

— Vous voulez rester un peu ici ?

Elle acquiesça.

— Si cela ne vous gêne pas. C'est plus calme.

Le majordome intervint.

— Il y a une véranda à cet étage. Suivez le couloir. C'est au bout.

Butch lui offrit son bras.

— Ça vous dit ?

Marissa glissa sa main sous le bras de Butch. Et détourna les yeux, avec un rougissement enchanteur.

— Oui, tout à fait.

Ainsi, elle voulait rester seule avec lui. Un bon signe, pensa Butch.

Tandis qu'elle portait un plateau de crudités dans la salle à manger, Beth songea que Fritz et Wellsie avaient l'autorité nécessaire pour diriger un petit pays. Ils avaient envoyé les Frères courir de ci de là en leur assignant différentes tâches— dresser la table, installer des bougies neuves, aider à préparer les plats.

Et Dieu seul savait ce qui se passait dans la chambre de Kohler. La cérémonie devait s'y dérouler, et Rhage y était enfermé depuis plus d'une heure déjà.

Beth déposa le plateau sur le buffet et retourna dans la cuisine. Elle y trouva Fritz, qui tentait d'attraper un grand saladier en cristal en haut d'un placard.

— Laissez-moi faire.

— Oh, merci, maîtresse.

Elle le posa sur le plan de travail puis regarda Fritz le remplir de sel.

*Waouh, bonjour l'hypertension*, songea-t-elle.

— Beth ? (Wellsie l'appelait.) Vous pourriez prendre à l'office trois bocaux de pêches pour accompagner le jambon braisé ?

Beth se rendit dans la petite pièce qui servait de réserve et alluma la lumière. Des boîtes et des bocaux emplissaient l'espace du sol au plafond, dans une infinie variété de choix. Elle cherchait où se trouvaient les pêches quand elle entendit la porte s'ouvrir.

— Fritz, vous savez où—

Elle fit volte-face. Et heurta de plein fouet le corps massif de Zadiste.

Il poussa un grondement sourd et tous deux reculèrent d'un bond tandis que la porte claquait pour les enfermer ensemble. Le vampire avait fermé les yeux— comme s'il souffrait— et ses lèvres relevées dévoilaient ses canines et ses dents.

— Je suis désolée, murmura Beth en tentant de s'écarter davantage. (Il n'y avait pas beaucoup de place et aucune issue possible vu qu'il se tenait devant la porte.) Je ne vous avais pas vu. Je suis vraiment désolée.

Il portait un autre de ses tee-shirts serrés à manches longues. Aussi, quand il serra les poings, les muscles de ses bras et de ses épaules se dessinèrent clairement. Bien sûr, il était grand, mais la violence qui vibrait dans son corps raidi le rendait gigantesque.

Il releva les paupières. Quand ces yeux si noirs se posèrent sur elle, Beth eut un mouvement de recul.

Froids. Ils étaient si froids.

— Bordel, je sais que je suis laid, aboya-t-il. Mais n'ayez pas peur. Je ne suis pas complètement sauvage.

Puis il prit quelque chose et s'en alla.

Beth s'affaissa contre les boîtes et les bocaux, fixant l'espace vide qu'il avait laissé sur l'étagère. Du chutney. Il avait pris du chutney

— Beth, vous avez trouvé— (Wellsie s'arrêta net dans l'embrasement de la porte.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. C'est... rien.

Wellsie la regarda longuement puis qu'elle ajusta un tablier sur sa robe bleue.

— Vous mentez, mais vu que c'est le jour de votre union, je vais accepter ça. (Elle trouva les pêches et en prit quelques boîtes.) Vous devriez aller vous reposer dans la chambre de votre père. Rhage a terminé en bas, vous pourrez souffler un peu avant de vous préparer pour la cérémonie.

— Oui, je crois que c'est une bonne idée.

Butch s'adossa dans son fauteuil à bascule, jambes croisées, et repoussa le sol de son pied. Le bois émit un grincement.

Au loin, des éclairs de chaleur zébraient le ciel. La nuit apportait les effluves du jardin en contrebas. L'air embaumait l'océan.

Sous la véranda, Marissa tendit le cou pour regarder le ciel. Une légère brise estivale soulevait les boucles de ses cheveux. Butch se dit qu'il pourrait passer sa vie entière à la regarder sans jamais se lasser.

— Butch ?

— Désolé. Vous disiez ?

— Je disais que vous étiez magnifique dans ce costume.

— Ce vieux machin ? J'ai pris le premier truc qui me tombait sous la main.

Elle éclata de rire, exactement comme il l'avait souhaité mais, tandis que les sons résonnaient à ses oreilles, il redevint sérieux,

— C'est vous qui êtes magnifique.

Marissa porta la main à son cou. Elle semblait ne pas savoir que faire des compliments, comme si elle n'avait pas l'habitude d'en recevoir. Il avait vraiment du mal à le croire.

— Je me suis coiffée pour vous, dit-elle. Je me suis dit que peut-être vous aimeriez mes cheveux relevés ainsi.

— Je les aime relevés. Je les aimais aussi détachés. Je les aime de toutes les façons.

Elle sourit.

— J'ai choisi cette robe pour vous.

— Elle me plaît. Mais, vous savez, Marissa, vous n'avez pas à faire d'effort pour moi.

Elle baissa les yeux.

— J'y suis habituée.

— Alors déshabitez-vous. Vous êtes parfaite.

Elle lui renvoya un sourire radieux. Et il la regarda, subjugué.

La brise, qui enflait légèrement, s'engouffra dans les plis de sa robe, soulignant la courbe gracieuse de ses hanches. Soudain, Butch prit conscience qu'il pensait à autre chose qu'à la beauté de Marissa.

Il faillit éclater de rire. Jamais il n'aurait cru que le désir pouvait gâcher un moment, mais il aurait préféré pourtant oublier ses besoins sexuels cette nuit. Et plus longtemps encore. Il voulait vraiment bien agir avec Marissa. C'était une femme digne d'être adorée, et rendue heureuse.

Butch fronça les sourcils. Ouais, et comment serait-il capable de le faire ? Pour la rendre heureuse, s'entend. Parce que pour l'adoration, il s'en tirait plutôt bien. C'était juste que... Une vierge vampire rentrait dans une catégorie de femmes dont il ignorait tout.

— Marissa, vous savez que je suis pas des vôtres, pas vrai ?

Elle acquiesça.

— Je l'ai su dès que je vous ai vu.

— Et ça ne— (*vous repousse pas ?*) —vous ennuie pas ?

— Non. J'aime ce que je sens auprès de vous.

— Et vous sentez quoi ? demanda-t-il en se figeant.

— Je me sens en sécurité. Je me sens belle. (Elle marqua une pause et regarda les lèvres de Butch.) Et parfois aussi je ressens d'autres choses.

— Lesquelles ? (Malgré ses bonnes intentions, il voulait vraiment entendre ces autres choses.)

— Je ressens de la chaleur. Surtout ici— (elle se toucha les seins) —et ici. (Elle effleura la zone située entre ses cuisses.)

Butch voyait double, tant son cœur battait la chamade. Lorsqu'il expira tout l'air de ses poumons, il fut persuadé que sa tête allait exploser.

— Ressentez-vous quelque chose aussi ? demanda-t-elle.

— Ouais, ça s'est sûr.

Sa voix était aussi rauque qu'après avoir ingurgité du scotch toute la nuit. *Voilà ce qu'un désir éperdu faisait à un mec.*

Marissa traversa la véranda pour venir vers lui.

— J'aimerais vous embrasser maintenant. Si vous le voulez bien.

Le vouloir ? Il était prêt à la supplier juste pour continuer à la regarder.

Il décroisa les jambes et se redressa dans son fauteuil, songeant qu'il pourrait sans doute se maîtriser vu le risque que quelqu'un les surprenne à tout moment. Il était sur le point de mettre debout quand Marissa s'agenouilla devant lui. Et plaça son corps juste entre les jambes de Butch.

— *Waouh*. Doucement. (Il l'arrêta avant qu'elle n'entre en contact avec son érection. Il n'était pas sûr qu'elle soit prête pour ça. Merde. Il n'était sûr de l'être non plus.) Si on doit... Prenons notre temps. Je veux que ce soit bon pour vous.

Elle sourit et il aperçut la pointe de ses canines. Son sexe devint carrément douloureux. Qui aurait cru que ça l'exciterait comme ça ?

— J'ai rêvé de vous la nuit dernière, murmura-t-elle.

Butch se racla la gorge.

— Ah bon ?

— Vous venez me rendre visite dans ma chambre. Vous vous penchiez sur moi.

Il arrivait parfaitement à imaginer la scène. À ceci près que, dans son fantasme à lui, ils seraient tous les deux nus.

— Vous étiez nu, ajouta-t-elle en se penchant vers lui. Moi aussi. Votre bouche était dure sur la mienne. Vous aviez un goût acidulé, comme le scotch, et j'aimais bien ça. (Les lèvres de Marissa s'approchèrent à quelques centimètres des siennes.) Je vous aimais bien.

Grands dieux. Il était sur le point de jouir. Et ils ne s'étaient même pas encore embrassés.

Elle s'approcha encore, mais il la retint au dernier moment. C'en était trop pour lui. Elle était trop belle. Trop attirante. Bien trop innocente. Merde. Il avait laissé tomber tant de gens dans sa vie. Il ne voulait pas l'ajouter à la liste.

Et puis elle méritait un prince pour sa première fois. Pas un ex-flic minable, déguisé dans les fringues d'un autre, Il n'avait aucune idée de la façon dont les vampires menaient leur vie privée. Mais il était foutrement certain qu'elle pouvait trouver quelqu'un de bien mieux que lui.

— Marissa ?

— Hmm ? (Elle ne détournait pas les yeux de ses lèvres. En dépit de sa totale inexpérience, elle donnait l'impression d'être prête à le dévorer.)

Et lui était tout disposé à se laisser manger.

— Vous ne voulez pas, Butch ? murmura-t-elle en s'écartant. (Elle paraissait inquiète.) Butch ?

— Oh, non, ma puce. C'est pas ça. Pas ça du tout.

Il remonta ses mains des épaules de Marissa à son cou, en lui maintenant fermement la tête. Puis il pencha la sienne et posa ses lèvres sur sa bouche.

Marissa haleta, aspirant le souffle de Butch dans ses poumons, le prenant en elle. Il émit un grognement de satisfaction, mais se maîtrisa et caressa sa bouche avec douceur. Quand le corps de Marissa oscilla vers le sien, il suivit de la pointe de sa langue le pourtour de sa bouche.

Elle devait avoir si bon goût, pensa-t-il, prêt à introduire sa langue plus profondément. Mais Marissa brûla les étapes. Elle captura la langue de Butch dans sa bouche et la suçà.

Butch grogna et ses hanches se soulevèrent d'elles-mêmes du fauteuil.

Marissa interrompit le baiser.

— Vous n'aimez pas ? J'ai aimé quand vous avez fait cela hier avec mon doigt.

Il tira sur le col de sa chemise, à moitié asphyxié. *Bordel, mais qui avait piqué tout l'oxygène dans cette partie de l'Amérique du Nord ?*

— Butch ?

— Si, j'aime, répondit-il dans un croassement guttural. Croyez-moi, j'aime même beaucoup.

— Alors je vais recommencer.

Elle se pencha vers lui et lui prit la bouche dans un baiser torride— qui lui tomba dessus comme une tonne de briques. Sous le choc, il ne put que s'agripper aux bras du fauteuil. Les lèvres de Marissa exprimaient une passion puissante. Érotique. Plus chaude que les Enfers. Et elle grimpa presque sur son torse pour mieux explorer sa bouche. Il se campa plus fermement, s'appuyant de tout son poids sur les bras du fauteuil.

Soudain, il y eut un craquement sonore.

Et Butch roula au sol avec Marissa.

— C'est quoi ce bor— ?

Butch leva la main gauche. Qui tenait encore le bras du fauteuil qu'il avait agrippé. Qu'il avait arraché.

— Ça va ? demanda-t-il, le souffle court, en jetant le morceau de bois.

— Oh, oui.

Elle lui sourit. Sa robe était prise dans les jambes de Butch. Son corps serré contre le sien. Presque à l'endroit idéal.

Il la regarda et sut qu'il était prêt à tout, prêt à aller voir sous cette robe, à écarter ses cuisses et à pénétrer la chaleur de son corps jusqu'à ce qu'ils perdent tous les deux l'esprit.

Sauf que, vu son état d'excitation, il ne pourrait que la prendre brutalement au lieu de lui faire l'amour en douceur. Et il était tellement malade de désir qu'il se sentait même capable de le faire ici, sous la véranda, en plein air.

L'interruption était donc plus que bienvenue.

— Relevez-vous, dit-il d'un ton brusque.

Marissa fut plus rapide que lui. D'un bond, elle fut debout. Lorsqu'elle lui tendit une main pour l'aider, il l'accepta par politesse. Et se retrouva soulevé du sol comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un journal. Il esquissa un sourire tandis qu'il époussetait sa veste.

— Vous êtes plus forte que vous en avez l'air.

Elle sembla gênée et s'absorba dans la vérification de sa robe.

— Pas vraiment.

— Ce n'est pas une critique, Marissa.

Elle releva les yeux vers lui, puis lentement parcourut son corps. Soudain gêné, Butch prit conscience que son érection faisait une tente dans son pantalon. Il se tourna pour réajuster ses vêtements.

— Que faites-vous ?

— Rien, dit-il en lui faisant à nouveau face.

Il se demanda si les battements de son cœur allaient un jour redevenir normaux. Pour sûr, il n'aurait pas besoin de faire un test d'endurance avant longtemps. Si son cœur supportait un baiser de Marissa, Butch était probablement apte pour courir le marathon.

Même en tirant une voiture derrière lui.

Même en restant sur le bas-côté.

— Ça m'a plu, déclara-t-elle,

Il éclata de rire.

— moi aussi. Mais j'ai du mal à croire que vous soyez encore vier—

Butch la boucla vite fait. Et se frotta les sourcils avec le pouce. Pas étonnant qu'il ne sorte avec personne. Il avait autant de manières en société qu'un chimpanzé.

— Juste pour que vous le sachiez, murmura-t-il. Il m'arrive parfois de me prendre les pieds dans le tapis. Mais je vais faire attention.

— Les pieds dans le tapis ?

— De dire des conneries. Ah... Des bêtises. Et merde. (Il jeta un coup d'œil vers la porte.) Dites, que diriez-vous de redescendre pour voir où en sont les préparatifs de la fête ?

Car s'il restait une minute de plus ici, il allait se jeter sur elle.

— Butch ?

Il se retourna pour la regarder.

— Oui, ma puce ?

Les yeux brillants, elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Je veux autre chose de vous.

Butch en eut le souffle coupé. Et se demanda si elle pensait à son sang.

En fixant son visage magnifique, il évoqua ce qu'il avait ressenti lorsqu'elle l'avait plaqué contre le fauteuil. Et il imagina qu'au lieu de l'embrasser, elle plantait ses canines nacrées profondément dans son cou. Il ne voyait aucune meilleure façon pour lui de partir qu'en étant dans ses bras.

— Vous pouvez prendre tout ce que vous voulez de moi, murmura-t-il. Absolument tout.



## Chapitre 44

Kohler observa Billy Riddle sortir de la maison et s'adosser aux colonnes à l'avant, l'air poseur. Le mec posa à terre son paquetage et regarda le ciel.

— Parfait, déclara Kohler à Viscs. On a le temps de le tuer et de rentrer.

Mais avant que V et lui n'aient pu sortir de l'ombre, un Hummer noir remonta l'allée circulaire. Quand la voiture passa devant eux, l'odeur douceâtre du talc émergeait de la vitre ouverte.

— Ça alors, c'est la meilleure, murmura Kohler.

— C'est un *lesser*, mon Frère.

— Qu'est-ce que tu paries qu'il vient chercher une nouvelle recrue ?

— Bon candidat.

Billy grimpa à l'intérieur du 4x4 qui se remit en marche.

— On aurait dû prendre ma voiture, souffla V. On aurait pu les suivre.

— On n'a pas le temps de les filer. La Vierge Scribe doit arriver à minuit. On s'en occupe ici et maintenant.

Kohler bondit devant le Hummer, les mains plantées sur le capot pour forcer le véhicule à s'arrêter. Il regarda à travers le pare-brise tandis que Viscs approchait de côté, glissant vers la portière du conducteur.

La voiture s'immobilisa et Kohler sourit. De l'habitacle lui parvenait les odeurs de la peur et de l'anticipation. Il savait laquelle émanait de Billy Riddle. Qui était à cran. Le *lesser*, quant à lui, était prêt à se battre.

Mais il y avait autre chose. Un truc qui clochait. Kohler jeta un rapide coup d'œil aux alentours.

— Fais attention, V.

Le bruit d'un moteur déchira la nuit et ils se retrouvèrent tous épinglés dans la lumière des phares. Une berline banale s'arrêta, et deux hommes en sortirent d'un bond, revolver au poing.

— Police d'État. Haut les mains. Vous dans la voiture, descendez.

Kohler garda les yeux fixés sur la portière côté conducteur. Ce qui en sortit était massif et violent. Sous l'odeur de talc, le *lesser* exhalait la puanteur du mal.

Tout en levant les mains, l'égorgeur observa fixement l'insigne brodé sur le blouson de Kohler.

— Mon Dieu. Je croyais que vous n'étiez un mythe. Le Roi Aveugle.

Kohler dénuda ses canines.

— Rien de ce que tu as entendu sur moi n'est un mythe.

Les yeux du *lesser* s'allumèrent.

— Je suis impressionné.

— Bon, ça me brise le cœur qu'on doive se séparer. Mais on se reverra. Toi et ta nouvelle recrue. À très bientôt.

Kohler fit un signe de tête à Viscs, effaça les souvenirs des humains et se dématérialisa.

M. X était au comble de la stupéfaction.

Le Roi Aveugle existait.

Depuis des siècles, on racontait sur lui des histoires— ou plutôt des légendes— mais il n'y avait eu aucun témoignage attesté de son existence depuis que M. X avait rejoint la Société. En fait, les rumeurs, basées sur la désintégration de la société vampire, prétendaient en général que le guerrier royal était mort. Mais non, le roi était vivant.

Grands dieux. Quelle offrande à déposer aux pieds de l'Omega !

— Je vous avais dit qu'il viendrait. (Billy s'adressait aux hommes de la police d'État.) C'est mon professeur d'arts martiaux, Pourquoi vous nous avez arrêtés ?

Les policiers rangèrent leurs armes, le regard fixé sur M. X.

— Puis-je voir vos papiers, monsieur ? demanda l'un d'eux.

M. X sourit et tendit son permis de conduire.

— Billy et moi sortons juste dîner. Avant peut-être d'aller au cinéma.

Le policier observa attentivement la photo, puis le visage de l'homme qui se tenait devant lui.

— M. Xavier, je vous rends votre permis. Désolé pour le dérangement.

— Mais je vous en prie.

M. X et Billy remontèrent en voiture.

Riddle jura.

— Quelle bande de crétins ! Pourquoi ils nous ont arrêtés ?

*Parce que deux vampires nous sont tombés dessus, pensa M. X. Tu ne t'en souviens pas, et ces flics non plus.*

Joli tour de force que ce truc mental. Très joli.

— Que fabrique ici la police d'État ? demanda M. X en remettant sa voiture en marche.

— Mon père a encore reçu une menace terroriste. Du coup, il s'est décidé à quitter Washington pendant un petit moment. Il doit rentrer ce soir, et les flics vont grouiller ici jusqu'à ce qu'il retourne à la capitale.

— Tu as parlé à ton père ?

— Ouais. En fait, il a semblé soulagé.

— Je suis sûr qu'il l'est.

Billy fouilla dans son sac.

— J'ai apporté ce que vous m'avez demandé. (Il tenait une jarre en céramique dotée d'un couvercle.)

— C'est bien, Billy. La taille est parfaite.

— Qu'est-ce qu'on va mettre dedans ?

M. X sourit.

— Tu le sauras très vite. Tu as faim ?

— Nan. Trop excité pour manger, (Billy mit ses paumes l'une contre l'autre et les serra, muscles bandés.) Je voulais vous dire, je craque pas facilement. Peu importe ce qui se passera ce soir, je tiendrai le coup.

*Nous verrons ça*, songea M. X tandis qu'il se dirigeait vers son domicile. La cérémonie allait se dérouler dans la grange, et la table de torture lui serait bien utile. Parce qu'il pourrait facilement y attacher Billy.

Tandis que la campagne se substituait à la ville le long de la route, M. X se rendit compte qu'il souriait.

Le Roi Aveugle.

À Caldwell.

M. X jeta un regard en direction du siège passager. Le roi en voulait à Billy. Tiens donc. Et pourquoi ça ?



## Chapitre 45

Beth avait revêtu La Robe. Et elle adorait ça.

— Je n'ai pas de chaussures, dit-elle.

Wellsie retira une épingle de sa bouche et la piqua dans le chignon de Beth.

— Vous n'êtes pas censée en porter. Bon, laissez-moi vous regarder.

Wellsie sourit en voyant Beth se mettre à danser dans la chambre de son père, la robe de satin rouge scintillant autour d'elle.

— Je vais pleurer dit Wellsie qui porta la main à sa bouche. Je le sais. Dès qu'il va vous voir, je vais me mettre à pleurer. Vous êtes tellement belle, et c'est le premier événement heureux depuis... je ne sais plus quand.

Beth s'arrêta, la robe s'immobilisa sur un dernier tourbillon de soie.

— Merci. Pour tout.

Wellsie secoua la tête.

— Ne dites pas des choses comme ça ou je vais me mettre à pleurer.

— Je suis sincère. C'est comme... Je ne sais pas, comme si, en me mariant, je recevais une famille entière. Ce que je n'ai jamais vraiment connu.

Le nez de Wellsie commença à rougir.

— Nous sommes votre famille. Vous êtes l'une des nôtres. Maintenant, ça suffit, d'accord ?

On frappa à la porte.

— Ça va là-dedans ? demanda une voix mâle de l'autre côté.

Wellsie alla jusqu'à la porte et passa la tête à l'extérieur sans complètement ouvrir le panneau.

— Oui, Tohr. Les Frères sont prêts ?

— Qu'est-ce— Tu as pleuré ? Ça va ? Mon Dieu, c'est à cause du bébé ?

— Tohr, du calme. Je suis une femelle. Donc, je pleure aux mariages. C'est dans mes gènes.

Il y eut le bruit d'un baiser.

— Je ne veux pas que tu sois triste, *leelane*.

— Alors dis-moi que les Frères sont prêts.

— Oui.

— Bien. Je l'accompagne.

— *Leelane* ?

— Quoi ?

Des mots sourds furent prononcés dans leur merveilleux langage.

— Oui, Tohr, murmura Wellsie. Et après deux siècles, je te prendrai comme compagnon. Même si tu ronfles et que tu laisses traîner tes armes partout dans la chambre.

La porte se ferma, et Wellsie se retourna vers Beth.

— Ils vous attendent. Vous êtes prête ?

Beth tira sur le corsage de la robe. Regarda la bague en rubis.

— Jamais je n'aurais pensé faire une chose pareille. La vie est pleine de merveilleuses surprises, pas vrai ?

— En effet.

Les deux femmes sortirent de la chambre de Darius et pénétrèrent dans celle de Kohler.

Tous les meubles avaient disparu et, à l'endroit où se trouvait précédemment le lit, se tenaient les membres de la Confrérie alignés contre le mur. Ils étaient magnifiques à voir, dans leur veste et leur souple pantalon de satin noir, une dague ornée de bijoux à la taille.

En voyant Beth, tous eurent une brusque inspiration. Les Frères se redressèrent, puis baissèrent les yeux. Les relevèrent. Des sourires discrets apparurent sur les visages si durs. Sauf sur celui de Zadiste. Il ne lui jeta qu'un bref coup d'œil, avant fixer résolument le tapis.

Butch, Marissa et Fritz se tenaient du même côté. Elle leur fit un petit signe. Fritz sortit un mouchoir.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Une personne minuscule drapée de noir de la tête aux pieds. Même son visage était couvert.

Beth fronça les sourcils. Sous les voiles noirs, il y avait une mare de lumière dessinée sur le sol. Comme si la silhouette brillait.

Mais où était Kohler ?

Wellsie escorta Beth jusque devant les hommes. Celui aux beaux cheveux, Fhurie, fit un pas en avant.

Beth baissa la tête, essayant de contrôler ses émotions, et elle remarqua que le vampire avait une prothèse à la place d'un pied. Elle regarda à nouveau les yeux jaunes, ne voulant pas se montrer impolie. Il sourit, ce qui l'aida à recouvrer un peu son calme. Il s'exprima d'une voix pleine et régulière :

— Nous allons conduire la cérémonie essentiellement en anglais, pour que vous compreniez. Vous êtes prête à commencer ?

Elle acquiesça.

— Monseigneur, entre ci-dedans, dit-il.

Beth regarda par-dessus son épaule.

Quand Kohler se matérialisa dans l'embrasement, elle porta la main à sa bouche. Il était superbe, vêtu d'une tunique noire ceinturée et brodée de fil noir. Une longue dague à poignée d'or était fixée à sa ceinture et, sur la tête, un cercle de rubis sertis dans un métal au fini mat.

Il s'avança vers elle, de cette démarche souple qu'elle aimait tant, ses cheveux noirs tombant sur ses épaules massives, jusqu'au milieu du dos.

Il ne regardait qu'elle.

Lorsqu'il se tint devant elle, il murmura :

— Tu es belle à couper le souffle.

Beth commença à sangloter.

Le visage du vampire se teinta d'inquiétude tandis qu'il lui tendait la main vers elle.

— *Leelane*, qu'est-ce qui se passe ?

Beth secoua la tête et sentit que Wellsie lui mettait un mouchoir en papier dans la main.

— Elle va bien, répondit Wellsie. Crois-moi, elle va bien. Pas vrai, Beth ?

Beth acquiesça et se tamponna les yeux. « Oui. »

Kohler lui caressa la joue.

— On peut tout arrêter.

— Non ! s'exclama-t-elle. Je t'aime et on va se marier. Tout de suite.

Il y eut quelques rires étouffés parmi les Frères.

— Ça, c'est de l'autorité, dit l'un d'eux d'un ton respectueux.

Une fois calmée l'émotion de Beth, Kohler adressa un signe de tête à Fhurie.

— Nous commencerons par la présentation à la Vierge Scribe, dit le Frère.

Kohler prit sa *shellane* par la main et la conduisit devant la silhouette en noir.

— Vierge Scribe, voici Elizabeth, fille de Darius, guerrier de la Confrérie de la Dague Noire, petite-fille du *princeps* Marklon, arrière-petite-fille du *princeps* Horusman...

L'énumération se poursuivit. Lorsque Kohler se tut, Beth, spontanément, tendit la main vers la silhouette.

Il y eut un cri d'angoisse générale et Kohler lui agrippa la main, la retirant fermement. Plusieurs des Frères avaient bondi en avant.

— C'est de ma faute, déclara Kohler, en écartant les bras comme pour protéger Beth. Je n'ai pas pensé à la préparer comme il se doit. Elle ne voulait pas vous offenser.

Un rire— grave, chaud et féminin— émana de la silhouette.

— Ne crains rien, guerrier. Je ne lui veux aucun mal. Approche, femelle.

Kohler s'écarta, tout en restant près d'elle.

Beth s'approcha de la silhouette, angoissée à l'idée de commettre un nouvel impair. Elle se sentait examinée, jaugée.

— Ce mâle demande à ce que tu le prennes pour *hellren*, mon enfant. Veux-tu de lui comme ton compagnon s'il en est digne ?

— Oh, oui, dit Beth qui regarda Kohler qui était encore tendu. Oui, je le veux.

La silhouette acquiesça.

— Guerrier, cette femelle est disposée à t'accepter. Es-tu prêt à te montrer digne d'elle ?

— Oui, je le suis.

La voix grave de Kohler résonna dans toute la pièce.

— Es-tu prêt à te sacrifier pour elle ?

— Je le suis.

— Es-tu prêt à la défendre contre tous ceux qui voudraient lui nuire ?

— Je le suis.

— Donne-moi ta main, mon enfant.

Beth tendit lentement la main.

— Paume vers le haut, murmura Kohler.

Elle retourna son poignet, Les voiles noirs remuèrent et lui recouvrirent la main. Elle ressentit une étrange vibration, comme une décharge électrique de faible intensité.

— Guerrier.

Kohler tendit la main, qui elle aussi disparut dans les épais voilages.

Soudain, Beth se sentit une chaleur qui l'entourait et la pénétrait. Elle regarda Kohler. Qui lui sourit.

— Ah, s'exclama la silhouette. C'est une bonne union. Une très bonne union.

Leurs mains furent lâchées, puis Kohler enlaça Beth et l'embrassa.

Les personnes présentes se mirent à applaudir. Quelqu'un se moucha.

Beth se serrait de toutes ses forces contre son nouvel époux. C'était fait. C'était réel. Ils étaient—

— C'est presque terminé, *leelane*.

Kohler s'écarta et retira la ceinture de sa tunique. Puis il enleva le vêtement, révélant son torse nu.

Wellsie s'avança et prit la main de Beth.

— Tout va bien se passer. Respirez un grand coup.

Beth jeta un coup d'œil nerveux autour d'elle tandis que Kohler s'agenouillait, tête baissée, devant ses Frères. Fritz apporta une petite table sur laquelle étaient posés le récipient en cristal rempli de sel, un pichet d'eau et un petit coffret laqué.

Fhurie se plaça au-dessus de Kohler.

— Monseigneur, quel est le nom de ta *shellane* ?

— Elle est nommée Elizabeth.

Dans un crissement, Fhurie dégaina sa dague noire. Et se pencha sur le dos nu de Kohler, Beth eut un hoquet et se jeta en avant quand la lame descendit.

— Non—

Wellsie la retint fermement.

— Restez ici.

— Qu'est-ce que—

— Vous êtes devenue la compagne d'un guerrier, murmura Wellsie d'une voix féroce. Laissez-le prouver son honneur devant ses Frères.

— *Non !*

— Écoutez-moi— Kohler vous donne son corps, il se donne tout entier à vous. Tout ce qu'il a vous appartient désormais. C'est l'objet de la cérémonie.

Fhurie recula, et Beth aperçut un filet de sang couler du flanc de Kohler.

Viscs s'avança.

— Monseigneur, quel est le nom de ta *shellane* ?

— Elle est nommée Elizabeth.

Tandis que le frère se penchait, Beth ferma les yeux et serra très fort la main de Wellsie.

— Il n'a pas besoin de faire ça pour prouver sa valeur à mes yeux.

— Vous l'aimez ? demanda Wellsie.

— Oui.

— Alors vous devez accepter sa façon de faire.

À son tour, Zadiste sortit du rang.

— Doucement, Z, lui dit Fhurie à voix basse en restant près de son jumeau.

*Mon Dieu, faites que ça s'arrête.*

Les Frères répétèrent encore et encore le rituel, en posant la même question.

Quand ils eurent terminé, Fhurie prit le pichet d'eau et le versa dans le récipient contenant le sel. Puis il versa la solution saumâtre sur le dos de Kohler.

Beth vacilla en observant les muscles qui se tordaient de spasmes. Elle ne pouvait qu'imaginer l'intensité de sa douleur. Kohler appuya fort ses deux

poings à terre, mais il ne laissa échapper aucun cri. Il endura la douleur pendant que ses Frères poussaient un grondement d'approbation.

Fhurie se pencha et ouvrit le coffret laqué, d'où il sortit un linge d'un blanc immaculé. Il sécha les blessures, puis roula le tissu et le rangea.

— Relève-toi, monseigneur.

Kohler se mit debout. Sur toute la largeur de ses épaules, le prénom de Beth était gavé à même la peau, en vieil anglais.

Fhurie présenta le coffret à Kohler.

— Porte ceci à ta *shellane* comme le symbole de ta force, pour qu'elle sache que tu es digne d'elle et que ton corps, ton cœur et ton âme lui appartiennent désormais.

Kohler s'avança vers Beth, qui scruta anxieusement son visage. Il semblait aller bien. Mieux que bien. En fait, il irradiait d'amour.

Il s'agenouilla devant elle, baissa la tête et lui présenta le coffret.

— M'acceptes-tu ? demanda-t-il en la regardant par-dessus ses lunettes noires. Ses yeux pâles et aveugles étincelaient,

Les mains tremblantes, Beth lui prit le coffret des mains.

— Oui.

Kohler se releva. Et Beth le prit dans ses bras, veillant bien à ne pas toucher son dos.

Les Frères se mirent à psalmodier, un lent battement de mots scandés dans le langage qu'elle ne comprenait pas.

— Ça va ? lui demanda-t-il à l'oreille.

Elle acquiesça. Pourtant, elle regrettait de ne pas s'appeler Mary. Ou Sue. Mais non, il avait fallu que ce soit Elizabeth— un prénom à neuf lettres.

— On ne recommencera pas un truc ça, dis ? demanda-t-elle en enfouissant sa tête dans le creux de son épaule.

Kohler eut un petit rire.

— Sauf si on a des enfants. Tu as le temps de t'y préparer.

Les graves voix mâles enflèrent et le chant s'éleva, plus rythmé encore.

Beth regarda les Frères, ces hommes fiers et immenses qui faisaient maintenant partie de sa vie. Kohler se retourna et lui passa le bras autour de la taille. Ensemble, ils se balancèrent au rythme du chant qui emplissait l'air. Les Frères ne faisaient plus qu'un tandis qu'ils leur rendaient hommage dans leur langue. Une magnifique et puissante entité.

Soudain, une voix puissante s'éleva au-dessus des autres, encore et encore. La tessiture du ténor était si claire, si pure, qu'elle donnait des frissons et

réchauffait le cœur. Les notes superbes s'envolèrent toujours plus haut, transformant la pièce en cathédrale et les Frères en tabernacle. Comme une voie royale qui mettait les cieux à portée de main.

C'était Zadiste.

Les yeux fermés, la tête en arrière, la bouche grande ouverte, il chantait.

Le vampire défiguré, le guerrier sans âme, avait la voix d'un ange.



## Chapitre 46

Lors du repas de noces, Butch limita sa consommation d'alcool. Ce qui ne fut pas difficile. Il était trop occupé à se délecter de la compagnie de Marissa.

Ainsi qu'à observer Beth en compagnie de son nouvel époux, Mon Dieu, comme elle avait l'air heureux. Tout comme cet enfoiré de vampire qu'elle avait choisi. Le mec ne la lâchait pas une seconde et ne cessait de la regarder. Toute la nuit, il l'avait gardée sur ses genoux, lui donnant à manger de sa main tandis qu'il lui caressait le cou.

La fête tirait à sa fin, et Marissa se leva,

— Je dois rentrer chez mon frère. En fait, il m'attend pour dîner.

Ce qui expliquait pourquoi elle n'avait rien mangé.

Butch fronça les sourcils, il ne voulait pas qu'elle s'en aille.

— Quand vous reverrai-je ?

— Demain soir ?

*Merde, c'était une éternité à attendre.* Butch reposa sa serviette.

— Très bien, je serai là. À vous attendre.

*Pas à dire, il était raide dingue d'elle,* pensa-t-il.

Marissa salua l'assemblée et... disparut.

Butch saisit son verre de vin en essayant d'occulter le fait que sa main tremblait. Toute cette histoire de sang et les canines, il arrivait presque à s'y faire. Mais se volatiliser comme ça... « *Pfutt* ». Il allait lui falloir un peu de temps.

Dix minutes plus tard, il se rendit compte qu'il restait seul à table.

Il n'avait nulle envie de rentrer chez lui, En l'espace d'une journée, il avait réussi à mettre de côté sa vie réelle, à la repousser dans un coin de son esprit. Comme un vieux truc cassé qu'il ne comptait pas réparer ou réutiliser.

Il regarda les chaises vides et songea aux gens— ah, aux vampires — qui les avaient occupées quelques minutes plus tôt.

Il n'appartenait pas à leur monde. Il n'était qu'un intrus.

Et c'était une situation à laquelle il était plus qu'habitué. Les autres flics étaient des types bien mais, à part le boulot, il ne partageait rien avec eux. Même avec José. Il n'était jamais allé chez les De La Cruz pour dîner ou autre chose.

Tandis qu'il fixait les assiettes vides et les fonds de verres, il prit conscience qu'il n'avait nulle part où aller. Nulle part où il avait envie d'être. Dans le passé,

la solitude ne l'avait jamais gêné. En fait, elle lui procurait même une sensation de sécurité. C'était plutôt comique, à présent que se retrouver tout seul ne lui paraisse plus aussi génial.

— Dis, Cop. On va au *Screamer*. Tu veux venir ?

Butch leva les yeux vers la porte. Viscs se tenait dans le couloir, avec Rhage et Fhurie derrière lui. Arborant une expression d'attente, les vampires semblaient véritablement souhaiter qu'il aille avec eux.

Butch retrouva le sourire— comme le petit nouveau à l'école quand il ne restait pas tout seul à la cantine.

— Ouais, je suis partant pour une tournée des bars.

En se levant, il se demanda s'il devait se changer. Les Frères avaient remis leurs vêtements de cuir, mais il n'avait pas envie d'enlever le costume. Il adorait ce truc en fait. Non quand même pas. Il *aimait* ces fringues. Et il allait les porter. Même si elles n'étaient pas à lui.

Il boutonna la veste et la lissa sur l'avant. Puis vérifia si la pochette était toujours bien pliée dans sa poche.

— Mais oui, Cop, t'es beau comme tout, déclara Rhage avec un sourire étincelant. Allez, on y va. Il me faut une femelle. Ça me démange, si tu vois ce que je veux dire.

*Ouais, il voyait tout à fait.*

— Je dois juste vous prévenir, les gars, dit Butch en faisant le tour de la table. Certains types que j'ai envoyés en taule traînent souvent au *Screamer*. Il peut y avoir du vilain.

Rhage lui envoya une claque dans le dos.

— Et pourquoi tu crois qu'on veut que tu viennes ?

— Ouais, bordel. (V sourit et abaissa sa casquette des *Red Sox*.) La castagne, ça va bien avec la Grey Goose.

Butch fronça les sourcils et regarda Fhurie attentivement.

— Ton frère est où ?

Fhurie se raidit.

— Z ne vient pas.

Tant mieux. Butch n'avait aucun problème pour sortir avec les autres. Après tout, s'ils avaient voulu le tuer, il serait déjà mort. Mais ce mec-là, Zadiste... on se demandait toujours quand il allait péter les plombs. Et sur qui il tomberait quand ça arriverait.

Mais le mec savait vachement bien chanter.

— Il a de sacrées cordes vocales, cet enfoiré, murmura-t-il tandis qu'ils avançaient vers la porte d'entrée.

Les autres hochèrent la tête. Et Rhage passa son bras épais autour des épaules de Fhurie. Qui baissa soudain la tête, comme s'il portait une charge trop lourde et cherchait désespérément à soulager son dos.

Une fois dehors, ils se dirigèrent vers un Escalade ESV noir (*NdT : Le plus gros 4x4 de la gamme Cadillac*). Les phares clignotèrent à la désactivation du système de sécurité.

— Oh, merde, j'ai oublié. (Butch s'immobilisa. Les vampires s'arrêtèrent et le regardèrent.) *Shotgun*, je passe à l'avant.

Tandis qu'il courait autour de la voiture, Fhurie et Rhage s'élançèrent derrière lui, le maudissant dans un langage coloré. À l'arrivée, il y eut une discussion animée, mais Butch avait la main sur la portière, et n'était pas disposé à en bouger.

— Les humains, ça monte à l'arrière.

— Ou sur le toit.

— Écoutez, buveurs de sang, j'ai été plus rapide et—

— V, je vais le mordre...

Le rire sonore de Viscs résonna dans la nuit tandis qu'il se glissait derrière le volant. Son premier geste fut d'allumer la sono si tort que le lourd 4x4 en vibra tout entier. *Hypnotize* du rappeur Notorious BIG.

À un volume pareil, on devait l'entendre jusqu'à Montréal, pensa Butch en montant dans la voiture.

— Ça alors, s'exclama Rhage qui s'installait à l'arrière. C'est une nouvelle sono ?

— Un peu de respect, messieurs, (V alluma une roulée, puis referma son briquet en or,) et je vous laisserai peut-être jouer avec les boutons.

— Pour ça, je serais presque prêt à me prosterner.

Dès que les phares s'allumèrent, Zadiste apparut dans le faisceau. Immédiatement, Fhurie ouvrit la portière de son côté et lui fit de la place.

— Tu as décidé à venir avec nous, après tout ?

Tout en montant à l'arrière, Z lança un regard noir à Butch— qui ne le prit pas personnellement. Le vampire n'avait pas l'air très heureux non plus de voir les autres.

V fit un rapide demi-tour et mit les gaz.

La conversation se poursuivit par-dessus la musique, mais l'ambiance avait changé. Normal, puisqu'ils avaient maintenant une grenade dégoupillée dans la

voiture. Butch jeta un coup d'œil à Zadiste. Les yeux noirs flambèrent en retour d'un éclat sombre. Sur le visage du vampire, naquit un rictus démoniaque et torturé.

Havers reposa sa fourchette quand Marissa pénétra dans la salle à manger. Il s'était inquiété de ne pas la voir à table, mais il avait eu peur de monter jusqu'à sa chambre. Dans son état d'esprit, il aurait très mal pris son absence.

— Pardonne mon retard, dit-elle en l'embrassant sur la joue. (Elle se posa sur sa chaise avec la légèreté d'un oiseau, arrangeant sa robe autour d'elle avec grâce.) J'espère que nous pourrons parler.

*Quelle était cette odeur sur elle ?* se demanda-t-il.

— Cet agneau a l'air délicieux, murmura-t-elle tandis que Carolyn lui apportait une assiette.

*De l'après-rasage,* se dit-il. Sa sœur sentait l'après-rasage. Elle avait été avec un mâle.

— Où as-tu passé la soirée ? demanda-t-il.

Elle hésita.

— Chez Darius.

Il posa sa serviette sur la table et se leva. Sa rage était si violente qu'elle le paralysait presque.

— Havers, pourquoi pars-tu ?

— Comme tu le vois, j'ai fini de dîner. Je te souhaite un bon repos, ma sœur.

Elle lui saisit la main.

— Ne peux-tu rester ?

— J'ai quelque chose à régler.

— Je doute que cela ne puisse attendre. (Ses yeux l'imploraient.)

— Non, plus maintenant.

Havers se dirigea vers l'entrée, assez fier du calme dont il faisait preuve. Il se maîtrisa encore et se dématérialisa.

Quand il reprit forme, il frissonna. Certaines parties du centre-ville étaient immondes. Vraiment.

La ruelle qu'il avait choisie jouxtait l'un des clubs, le *Screamer*. Certains de ses patients, des vampires civils, l'avaient informé qu'il s'agissait d'un des lieux de ralliement de la Confrérie. Tandis qu'il observait les humains qui faisaient la queue pour entrer, il comprit ce qui attirait les Frères vers ce troupeau agressif qui suait la luxure. La dépravation.

Havers commença par s'appuyer contre le bâtiment, puis se ravisa. Les briques étaient dégoûtantes et humides de condensation. Il imaginait tout à fait le genre de culture qui proliférait dans cette crasse.

Il observa la ruelle. Tôt ou tard, il trouverait celui qu'il cherchait.

Ou c'est lui qui le trouverait.

M. X verrouilla la porte d'entrée et sortit dans la nuit. Il était satisfait de la façon dont s'était déroulée la cérémonie. Billy avait eu le choc de sa vie. Mais il avait accepté son initiation— surtout en apprenant que c'était soit ça, soit d'être tué sur la table.

Seigneur, l'expression du visage de Billy en voyant l'Omega avait été sans prix. Personne ne s'attendait que le mal ait cette apparence. Il y avait de quoi s'y tromper. Du moins, jusqu'à ce que le regard du maître se pose sur vous et vous donne un avant-goût de votre propre mort. Une petite gorgée en attendant le dernier verre.

Une fois la cérémonie terminée, M. X avait porté Billy dans la maison. Où il se reposait dans la chambre d'amis. En quelque sorte. Parce qu'il était surtout en train de vomir. Ça lui durerait quelques heures, le temps que le sang de l'Omega remplace celui qui avait coulé pendant dix-huit ans dans les veines de Billy. Et il y avait aussi cette plaie à la poitrine. La blessure courait de la gorge au sternum, cautérisée par le doigt de l'Omega. La douleur allait être horrible, au moins jusqu'au matin. Mais à la nuit tombée, Riddle serait assez fort pour sortir.

M. X monta dans le Hummer et se dirigea vers le sud. Il avait ordonné à l'un des escadrons de *Primes* de quadriller le centre-ville, et voulait les observer à l'action. Il détestait devoir le reconnaître, mais peut-être que M. O avait raison à propos de leur motivation. En outre, il devait savoir comment se comportait le groupe en situation de combat. Avec la mort de M. M, il songeait à incorporer Riddle, mais voulait sentir l'actuelle dynamique de son escadron avant de prendre la moindre décision.

Billy devait aussi être évalué. Comme il avait été son entraîneur en arts martiaux, M. X avait confiance dans les aptitudes au combat de Riddle. Mais il se demandait comment le garçon réagirait à son premier meurtre. M. X supposait qu'il en serait plutôt excité, mais rien n'était garanti. Il espérait pouvoir être fier de Riddle.

M. X sourit et rectifia sa formule : Il espérait pouvoir être fier de M. R.

Havers devenait nerveux. Ces humains noctambules ne représentaient pour lui aucune menace, mais il ne pouvait supporter leurs vices. Au fond de la ruelle, deux d'entre eux se pelotaient— ou peut-être même pire— et un autre fumait du crack. Entre les gémissements et l'odeur écœurante, Havers n'avait qu'une hâte, rentrer chez lui.

— Tiens donc, en voilà un beau gosse.

Havers eut un mouvement de recul. L'humaine en face de lui affichait sa profession dans sa tenue, étroite brassière en élasthane sur les seins et jupe si courte qu'elle lui couvrait à peine le bas-ventre.

Une publicité ambulante pour la pénétration penisienne, Havers en eut la chair de poule,

— Besoin de compagnie ? demanda-t-elle en se frottant le ventre de la main, avant de la passer dans ses courts cheveux gras.

— Non, merci. (Havers recula, s'enfonçant plus loin dans la ruelle.) Merci beaucoup. Non.

— Beau gosse et poli, en plus.

Grands dieux. Elle était sur le point de le toucher.

Il leva les mains. Continua à s'écarter. Plus il s'enfonçait dans la sombre ruelle, plus la musique devenait bruyante, comme s'il se rapprochait d'une issue de secours du club.

— S'il vous plaît, laissez-moi tranquille, dit-il tandis que démarraient les premières notes d'un morceau musical des plus obscènes.

Soudain, la femme blêmit et décampa comme pour fuir la scène d'un crime.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fous ici ?

Derrière lui, la voix mâle était chargée d'intonations mauvaises.

Lentement, Havers se retourna. Son cœur commença à battre fort.

— Zadiste.

## Chapitre 47

Kohler avait décidé d'ignorer les coups frappés à la porte de sa chambre. Le bras autour de la taille de sa *shellane*, il avait la tête enfouie dans son cou. Il ne comptait pas bouger sauf si quelqu'un était à l'article de la mort.

— Merde de merde.

Il s'extirpa du lit, saisit ses lunettes noires et traversa la pièce sans même se rhabiller.

— Kohler, ne sois pas brutal avec eux, dit Beth d'un ton amusé. S'ils viennent te déranger ce soir, c'est qu'il y a probablement une bonne raison.

Kohler prit une profonde inspiration avant d'ouvrir la porte en grand.

— Tu as intérêt à pisser le sang— (Il fronça les sourcils.) Tohr ?

— On a un problème, monseigneur.

Kohler jura et fit un signe de tête, sans toutefois inviter son Frère à entrer. Après tout, Beth était dans la chambre— nue dans le lit.

Il lui désigna du menton l'autre côté du palier.

— Attends-moi là-bas.

Kohler revint le temps d'enfiler un boxer, embrassa Beth et ressortit en verrouillant la porte derrière lui. Puis il se rendit dans la chambre de Darius.

— Qu'est-ce qui se passe, mon Frère ?

Il ne se réjouissait pas, ni de l'interruption, ni de l'éventuel problème qui venait sans nul doute de leur tomber dessus. Mais c'était une bonne chose que Tohr soit venu. Peut-être que les choses commençaient à s'arranger entre eux.

Tohr s'appuya contre le bureau de D.

— Je suis allé rejoindre les Frères au *Screamer*. Je suis arrivé tard.

— Et tu as manqué l'exhibition de Rhage qui baisait une nana dans un coin sombre ? Quel dommage !

— J'ai vu Havers dans une ruelle.

Kohler fronça les sourcils.

— Que fabriquait le bon docteur dans cette partie de la ville ?

— Il demandait à Zadiste de te tuer,

Kohler referma doucement la porte.

— Tu as entendu ça ? Tu es sûr ?

— Oui. Il y avait beaucoup d'argent sur la table.

— Qu'est-ce que Z a répondu ?

— Qu'il le ferait pour rien. Je reviens ici tout de suite au cas où il déciderait d'agir sans attendre. Tu sais comment il travaille. C'est pas le genre à perdre du temps.

— Ouais, il est efficace. C'est l'un de ses points forts.

— Et il reste qu'une demi-heure avant le lever du jour. C'est pas assez pour agir sauf s'il se pointe dans les dix prochaines minutes.

Kohler regarda le tapis, les mains sur les hanches. Selon la loi vampire, Z était désormais passible de la peine de mort pour menace contre la vie du roi.

— Il devra en répondre de sa vie. (Si la Confrérie ne s'en chargeait pas, la Vierge Scribe le ferait.)

*Merde, Fhurie— Il n'allait supporter cette nouvelle.*

— Ça risque de tuer Fhurie, murmura Tohr.

— Je sais.

Puis Kohler songea à Marissa. Havers lui-aussi pouvait déjà être considéré comme mort, ce qui risquait d'anéantir sa sœur. Il secoua la tête, redoutant d'avoir à condamner quelqu'un qui lui était si cher après tout ce que la femelle avait déjà enduré de lui.

— Il faut en informer la Confrérie, finit-il par dire. Je vais les convoquer.

Tohr appuya ses mains contre le bord du bureau.

— Écoute, si tu veux, Beth peut venir habiter avec Wellsie et moi le temps que tout soit terminé ? Elle sera peut-être plus en sécurité chez nous.

Kohler leva la tête.

— Merci, Tohr. Je l'enverrai chez vous dès le coucher du soleil.

Tohrment hocha la tête et se dirigea vers la porte.

— Tohr ?

Le vampire regarda par-dessus son épaule.

— Quoi ?

— Avant de prendre Beth comme compagne, j'ai vraiment regretté ce que je t'avais dit— ces conneries sur Wellsie et toi, et le lien qui existe entre vous deux. Maintenant... ah, je sais d'expérience ce que tu ressens. Beth est tout pour moi. Elle est même plus importante à mes yeux que la Confrérie.

Kohler s'éclaircit la voix, incapable de continuer.

Tohr se dirigea vers lui et lui tendit la main.

— C'est oublié, monseigneur.

Kohler saisit la main tendue et attira le Frère dans ses bras. Ils se claquèrent vigoureusement le dos.

— Au fait, Tohr. Il y a autre chose que je veux que tu saches, mais garde-le pour toi pour le moment. Dès que la mort de Darius sera *ahvengée*, je raccroche.

Tohr fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Je ne combattrai plus.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu raccroches et tu te mets au tricot ? (Tohr se passa la main dans ses cheveux courts.) Comment est-ce qu'on va—

— Je veux que tu diriges la Confrérie.

Tohr en resta bouche bée.

— Quoi ?

— La Confrérie doit être radicalement transformée. Il faut davantage de centralisation et un fonctionnement de type militaire. Finis les combats individuels. Et puis, il faut recruter. Je veux des soldats. Je veux des bataillons entiers de soldats et un centre d'entraînement, le meilleur qui soit. (Kohler le regarda sans ciller.) Tu es le seul capable de mener à bien cette tâche. Tu es le plus sensé et le plus équilibré d'entre eux.

Tohr secoua la tête.

— Je ne peux pas... Bon Dieu, c'est impossible. Je suis désolé—

— Ce n'est pas une requête. Je t'informe de ma décision. Et quand je l'aurai annoncée à mon premier forum, elle aura force de loi.

Sous le coup de l'étonnement, Tohr eut une inspiration audible.

— Monseigneur ?

— Oui, bon. J'ai été nul comme roi. En fait, j'ai jamais assumé la fonction. Mais ça va changer. Tout va changer. On va construire une civilisation, mon Frère. Ou plutôt, la reconstruire.

Les yeux de Tohr brillèrent, puis il détourna le regard et se trotta les yeux de son pouce. Comme si de rien était, comme s'il réagissait à une légère irritation. Il s'éclaircit la voix.

— Tu accèdes au trône.

— Oui.

Aussitôt Tohr mit un genou à terre. Et inclina la tête.

— Dieu merci! s'exclama-t-il d'une voix rauque. Notre race va retrouver son unité. Tu vas nous guider.

Kohler sentit la nausée le gagner. C'était exactement ce dont il ne voulait pas. Il ne pouvait supporter le cérémonial inhérent à la responsabilité de tant d'individus. Tohr ne savait-il pas qu'il n'était pas à la hauteur ? Pas assez fort ?

Il avait laissé ses parents mourir, avait agi en faible misérable et non en mâle digne de ce nom. Avait-il réellement changé depuis ?

Son corps, oui bien sûr. Mais son âme ? Certainement pas.

Il voulait fuir loin de ce fardeau, partir...

Tohr eut un long frisson.

— Nous avons tellement attendu... tellement attendu que tu nous sauves.

Kohler ferma les yeux. Le soulagement désespéré dans la voix de son Frère indiquait à quel point la race avait besoin d'un roi. À quel point elle était en proie au désespoir. Tant que Kohler était vivant, la loi ne permettait à personne d'autre d'assumer cette charge.

Kohler posa une main hésitante sur la tête de Tohr. Le poids de ce qui l'attendait, de ce qui les attendait tous, était immense. Trop pour être appréhendé en ce moment.

— On va sauver les espèces ensemble, murmura-t-il. Tous ensemble.

Des heures plus tard, Beth se réveilla, affamée. Elle se dégagea de l'étreinte de Kohler, passa un tee-shirt et le peignoir de son *hellren*.

— Tu vas où, *leelane* ? (Kohler s'était exprimé d'une voix grave et détendue.)

Elle entendit son épaule craquer, comme s'il s'étirait. Compte tenu du nombre de fois qu'il lui avait fait l'amour, elle s'étonnait qu'il puisse même bouger.

— Je vais juste me chercher quelque chose à manger.

— Appelle Fritz.

— Il en a fait assez la nuit dernière et mérite bien un peu de repos. Je reviens tout de suite.

— Beth— (le ton s'était durci.) Il est 17 heures. Il y a encore du soleil.

Elle s'arrêta.

— Tu as dit que je pourrais peut-être sortir pendant la journée.

— En théorie, c'est possible mais—

— Autant que je le vérifie, alors.

Elle était déjà à la porte quand Kohler apparut devant elle, le regard féroce.

— Il n'y a pas d'urgence.

— C'est rien. Je vais juste—

— Tu ne vas nulle part, grogna-t-il. (De l'agressivité émanait de son corps puissant.) Je t'interdis de quitter cette pièce.

Lentement, Beth referma la bouche.

*M'interdire ? Il m'interdit ?*

*Il va falloir tuer cette velléité dans l'œuf*, pensa-t-elle en le menaçant de son doigt levé.

— Laisse-moi passer, Kohler, et vire ce mot de ton vocabulaire quand tu t'adresses à moi. On a beau être mariés, il est hors de question que je me laisse diriger comme un enfant. C'est compris ?

Kohler ferma les yeux. L'inquiétude se lisait sur les traits durs de son visage.

— Hey, ça va, dit-elle en se collant contre lui. (Elle lui leva les bras pour les poser sur ses épaules.) Je vais juste passer la tête dans le salon. S'il se passe la moindre chose, je redescends immédiatement. D'accord ?

Il s'agrippa à elle pour la serrer tout contre lui.

— Je déteste ne pas pouvoir venir avec toi.

— Tu ne pourras jamais me protéger de tout.

Le grognement revint.

Elle l'embrassa sous le menton et monta les marches avant qu'il puisse recommencer à protester. Arrivée sur le palier, elle s'arrêta, la main sur le tableau.

Derrière elle, elle entendit la sonnerie d'un téléphone portable. Mais Kohler se tenait toujours dans l'embrasure de la porte à la regarder.

Elle poussa le tableau. La lumière du jour troua l'obscurité.

En bas des escaliers, elle entendit Kohler jurer et refermer la porte.

Kohler fixa son téléphone portable d'un regard furieux jusqu'à ce que la sonnerie s'arrête. Il arpenta la pièce. S'assit sur le canapé. Se releva. Arpenta encore la pièce.

Puis la porte s'ouvrit sur Beth, souriante.

— Je peux sortir, dit-elle.

Il se précipita vers elle pour toucher sa peau, qui était fraîche et sans brûlures.

— Ça ne t'a pas brûlé ? Tu as ressenti une chaleur ?

— Non. J'ai eu mal aux yeux à cause de la lumière dehors—

— Tu es sortie de la maison ?

— Oui. Attention ! (Beth saisit Kohler par le bras en voyant que ses genoux chancelaient.) Mon Dieu, tu es tout pâle. Viens t'allonger.

Il obtempéra.

Bon Dieu. Beth. Sa Beth. Qui était sortie en plein jour. En plein soleil. Là où jamais il n'aurait pu aller la secourir. Au moins, si elle s'était contentée du salon, il aurait pu avoir une chance...

Elle aurait pu être incinérée.

Des mains fraîches écartèrent les cheveux qui étaient tombés devant ses yeux.

— Kohler, je vais bien.

Il la regarda.

— Je crois que je vais tomber dans les pommes.

— Sur le plan physiologique, c'est quasiment impossible. Parce que tu es allongé.

— Merde, *leelane*. Je t'aime tellement que ça me fout la trouille. (Quand elle posa ses lèvres sur les siennes, il la saisit par la nuque, pour la maintenir en place.) Je ne pourrais plus vivre sans toi.

— J'ai bon espoir que tu n'auras pas à le faire. Maintenant, dis- moi un truc. Comment on dit "époux" dans ta langue ?

— *Hellren*, j'imagine. Ou emmerdeur si tu veux faire plus long.

Elle se mit à rire doucement.

— J'imagine.

Son téléphone portable se remit à sonner, et il montra les dents de rage devant cette interruption.

— Réponds pendant que je vais à la cuisine, dit-elle. Tu veux que je te ramène quelque chose ?

— Toi.

— Tu m'as déjà.

— Et j'en remercie le ciel.

Il regarda Beth quitter la chambre, appréciant le balancement de ses hanches. À son retour, il la prendrait encore. Il n'en avait jamais assez. Faire l'amour à cette femelle était la première addiction dont il ait jamais souffert.

Il saisit le téléphone portable sans se donner la peine de vérifier l'identité de son correspondant.

— *Quoi ?* aboya-t-il.

Il y eut un silence.

Puis le grognement de Zadiste lui résonna aux oreilles.

— Et ben dis donc, on dirait que ça te détend vachement d'avoir pris une compagne. Le septième ciel n'a pas tenu ses promesses ?

Tiens donc, Voilà qui s'annonçait intéressant.

— T'as un truc à me dire, Z ?

— J'ai cru comprendre que t'avais convoqué la Confrérie tôt ce matin. Du moins tous les autres sauf moi. Tu as perdu mon numéro ? Ouais, j'imagine que c'est ça.

— Je sais exactement comment te joindre.

Z laissa échapper un soupir de frustration.

— Merde, j'en ai marre d'être traité comme un chien. Vraiment.

— Alors change de comportement.

— Va te faire foutre

— Ouais. Tu sais quoi, Z ? On est arrivés au bout de la route, nous deux.

— Et pourquoi ça tout d'un coup ? (Z eut un rire cynique.) En fait, laisse tomber. Je m'en fous. En plus, on n'a pas de temps à perdre avec ces conneries, pas vrai ? Tu dois retourner auprès de ta femelle et je n'appelais pas pour râler d'être mis sur la touche.

— Pourquoi tu appelles alors ?

— Il y a un truc que tu dois savoir.

— Et c'est toi qui va me le dire ? dit Kohler d'une voix gouailleuse.

— Ouais, c'est moi, répondit Z enroué de rage. Le frère de Marissa veut ta peau. Il était prêt à me payer deux millions pour te buter. À plus.

Il raccrocha.

Kohler jeta le téléphone portable sur le lit et se massa le front.

Il aurait aimé croire que Z avait appelé de son propre chef. Peut-être parce qu'il avait accepté un engagement qu'il ne voulait pas tenir. Peut-être parce qu'il avait enfin retrouvé sa conscience après un bon siècle de totale immoralité.

Sauf qu'il avait attendu des heures pour le faire, ce qui signifiait que Fhurie l'avait probablement travaillé au corps. L'avait convaincu de passer aux aveux. Sinon, comment Z aurait-il pu savoir qu'il avait contacté les Frères ?

Kohler saisit son téléphone et composa le numéro de Fhurie.

— Ton jumeau vient de m'appeler.

— Vraiment ? dit Fhurie avec un soulagement manifeste dans la voix.

— Tu ne vas pas pouvoir le sauver cette fois, Fhurie.

— Je ne lui ai pas dit que tu étais au courant. Kohler, tu dois me croire.

— Je crois que tu ferais tout pour le sauver.

— Ecoute-moi, merde. Tu m'as donné l'ordre de rien dire, et j'ai obéi. Ça m'a été extrêmement difficile, mais je ne lui ai rien dit. Z t'a contacté de sa propre initiative.

— Alors pourquoi savait-il que j'avais convoqué les autres ?

— Mon téléphone a sonné et pas le sien. Il a deviné.

Kohler ferma les yeux.

— Je dois l'éliminer, tu le sais. La Vierge Scribe n'en exigera pas moins pour sa trahison.

— Il n'y peut rien s'il a été approché. Il t'a dit ce qui s'était passé, non ? Si quelqu'un mérite de mourir, c'est Havers.

— Et il mourra. Mais ton jumeau a accepté de me tuer. S'il l'a fait une fois, il peut le refaire. Et tu ne seras peut-être pas là pour le convaincre de changer d'avis la prochaine fois.

— Sur mon honneur, il t'a contacté de sa propre initiative.

— Fhurie, j'aimerais vraiment te croire. Mais tu t'es déjà estropié pour le sauver. Dès qu'il s'agit de Z, tu es capable de faire et de dire n'importe quoi.

— Ne fais pas ça, Kohler. Je t'en supplie. (La voix de Fhurie vibrait d'émotion.) Z va beaucoup mieux dernièrement.

— Et le meurtre de ces femme, mon Frère ?

— Tu sais bien qu'il ne boit que comme ça. Il faut bien qu'il vive, non ? Malgré les rumeurs, il n'avait jamais tué les humaines qu'il utilisait jusqu'ici. Je ne comprends pas ce qui s'est passé avec ces deux prostituées.

Kohler jura.

— Monseigneur, il ne mérite pas de mourir pour un crime qu'il n'a pas commis. Ce n'est pas juste.

Kohler ferma les yeux, avant de déclarer :

— Amène-le avec toi ce soir. Je lui donnerai l'occasion de s'expliquer devant la Confrérie.

— Merci, monseigneur

— Ne me remercie pas. Le fait qu'il puisse parler ne lui sauvera pas forcément la vie.

Kohler raccrocha.

Merde, ce n'était pas à Zadiste qu'il avait accordé cette audience, mais à Fhurie. La Confrérie avait besoin de lui, et Kohler sentait que le guerrier ne resterait pas avec eux s'il pensait que son jumeau avait subi une injustice. En fait, rien ne garantissait qu'il le fasse si Z disparaissait.

Kohler songea à Zadiste et évoqua l'image du guerrier.

Havers avait choisi le bon assassin. Il était de notoriété publique que Z n'était lié à rien ni personne, et le bon docteur était en droit de supposer que le mâle n'aurait aucun problème de conscience à trahir la Confrérie. De plus, Z comptait parmi les rares mâles assez dangereux pour vaincre Kohler.

Il n'y avait qu'un truc qui clochait. Z se foutait des biens matériels. Comme esclave, il n'avait jamais rien possédé. Comme guerrier, il n'avait jamais rien voulu. Il était difficile de croire que l'argent ait pu être une motivation suffisante.

Mais il était tout à fait capable de tuer pour le plaisir.

Kohler se figea quand ses narines se mirent à le picoter. Sourcils froncés, il se dirigea vers l'un des aérateurs qui ventilaient la chambre. Il prit une profonde inspiration.

Bon Dieu. Il y avait un *lesser* sur la propriété.

Celui qui avait été au volant du Hummer devant la demeure de Billy Riddle.

Beth plaça une tranche de filet mignon et un peu de sauce au raifort entre deux tranches de pain. Puis mordit dedans avec appétit. C'était merveilleux, même la nourriture avait meilleur goût.

Tout en mangeant, elle regarda un érable par la fenêtre de la cuisine. Ses feuilles vert sombre étaient totalement immobiles, écrasées par la chaleur. Il n'y avait pas la moindre brise, comme si l'air lui-même était épuisé par la lourdeur ambiante.

Non, quelque chose avait bougé.

Un homme émergea de la haie, venant de la propriété voisine. Beth sentit sur sa peau comme un frémissement d'alerte.

Ce qui était ridicule. Le type portait une combinaison de la compagnie du gaz et de l'électricité de Caldwell et avait un bloc-notes à la main. Il n'avait pas l'air particulièrement menaçant, avec ses cheveux pâles et son allure détendue. Il était grand, mais se déplaçait tranquillement. Juste un employé chargé de relever les compteurs et qui, par cette chaleur, aurait volontiers troqué son poste contre un emploi de bureau.

Le téléphone mural sonna. Beth sursauta.

Elle décrocha, sans quitter l'homme du regard. Il s'arrêta quand il l'aperçut.

— Allô ? dit-elle dans le combiné.

Le type du gaz se remit en marche, avançant vers la porte de derrière.

— Beth, descends immédiatement, aboya Kohler.

Au même instant, l'employé du gaz jeta un œil à travers la porte vitrée de la cuisine. Leurs regards se croisèrent. Il sourit et leva la main.

Beth sentit des frissons lui parcourir la peau.

*Il n'est pas vivant*, pensa-t-elle. Elle ne savait pas trop comment elle l'avait su, mais c'était une certitude.

Elle lâcha le téléphone et s'enfuit.

Il y eut un bruit fracassant quand la porte du fond vola en éclats, puis elle entendit un bruit sec. Une aiguille la toucha à l'épaule. Puis elle ressentir une autre piqûre dans le dos.

Son corps commença à s'engourdir.

Elle s'effondra, tête la première contre le carrelage.

Kohler hurla quand il sentit Beth heurter le sol. Il monta l'escalier quatre à quatre et s'élança dans le salon. Le soleil lui brûla la peau comme de l'acide, le forçant à se replier dans l'obscurité. Il se matérialisa dans la chambre, décrocha le téléphone et appela l'étage. Laissa sonner. Encore et encore.

Il respirait vite, la poitrine agitée de spasmes. Piégé. Il était piégé. Piégé au sous-sol tandis qu'elle...

Il hurla son nom dans un rugissement de rage. Il sentait l'aura de Beth s'affaiblir. Elle était emmenée loin d'ici, loin de lui.

Une furie dévastatrice le gagna, une onde de choc menaçante qui fissa le miroir de la salle de bain dans une série de craquements sinistres.

Fritz finit par décrocher.

— Quelqu'un est entré par effraction. Butch est—

— Passez-moi le flic ! hurla Kohler.

Un instant plus tard, Butch prit le combiné. Il était essoufflé.

— J'ai pas pu attraper le type—

— Tu as vu Beth ?

— Elle n'est pas avec toi ?

Un nouveau hurlement déchira la poitrine de Kohler. Il sentait les murs se resserrer autour de lui. Il ne pouvait rien faire, piégé par le soleil qui inondait la terre au-dessus de lui.

Il tenta de respirer profondément. Mais ne réussit qu'à prendre une goulée d'air avant d'étouffer.

— Cop, j'ai besoin de toi. J'ai besoin... de toi.

## Chapitre 48

M. X écrasa le champignon de son monospace. Il n'en revenait pas. Il n'arrivait absolument pas à croire à sa chance.

La reine. Il avait enlevé la reine.

C'était le genre d'opportunité qu'on ne rencontrait qu'une seule fois dans une vie de *lessen*. Et tout s'était passé si facilement, comme si c'était dans l'ordre des choses.

En approchant la maison de Darius, il n'avait envisagé qu'une simple opération de surveillance. Il avait trouvé plus que suspecte la coïncidence que le vampire rencontré dans la ruelle, la nuit passée, lui ait donné l'adresse du guerrier qu'il avait fait sauter dans sa voiture. Pourquoi le Roi Aveugle vivrait-il encore dans la maison de son Frère décédé ?

Présument qu'il s'agissait d'un piège, M. X s'était armé en conséquence et avait approché la demeure de Darius en plein jour. Pour en surveiller les allées et venues, voir si les fenêtres étaient occultées et vérifier les voitures dans l'allée.

C'est alors qu'il avait remarqué la femme brune dans la cuisine. Avec le rubis de Saturne à son doigt. L'anneau de la reine.

M. X ne comprenait pas comment elle pouvait s'exposer à la lumière du jour. À moins qu'elle ait du sang humain. Ce qui était peu probable ?

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas hésité. Changeant immédiatement ses plans, il avait cassé la porte— surpris et reconnaissant que le système d'alarme ne se déclenche pas. La femme avait été vive à réagir, mais pas assez, et les fléchettes avaient parfaitement fonctionné. Il avait trouvé le bon dosage.

M. X jeta un regard par-dessus son épaule.

La reine gisait inconsciente sur le plancher du monospace.

La nuit promettait d'être intense. Nul doute que son mâle viendrait à sa rescousse dès le soleil couché. Et vu qu'elle avait probablement le sang du Roi Aveugle dans les veines, il serait à même de retrouver sa compagne, où qu'elle soit. Dieu merci, il faisait encore grand jour, ce qui lui laissait le temps de fortifier sa grange.

Il était tenté d'appeler des renforts. Même s'il avait confiance en ses aptitudes, il savait de quoi le Roi Aveugle était capable. Il pouvait s'attendre à

voir sa propriété détruite, ses maison et grange rasées, avec tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Pour commencer.

Le problème était que, en appelant les autres *lessers* à la rescousse, M. X devrait abandonner sa réputation d'infailibilité. En outre, il avait sa nouvelle recrue à sa disposition.

Non, il se débrouillerait sans témoins. Tout ce qui respirait pouvait être tué, même ce guerrier. Et M. X était prêt à parier que, avec la femelle en otage, le rapport de force était en sa faveur.

Nul doute que le roi accepterait de prendre la place de sa reine.

M. X gloussa. M. R allait avoir une première nuit qu'il n'oublierait pas de sitôt.

Butch quitta le sous-sol et remonta quatre à quatre jusqu'à la chambre d'amis où Viscs et lui avaient encore dormi.

V faisait les cent pas, piégé au premier étage, car il lui était impossible de descendre sans s'exposer à la lumière. Manifestement, cette demeure avait été prévue comme résidence privée. Pas comme un quartier général de la Confrérie.

Et il s'avérait que cette faille était un sérieux problème en cas d'urgence.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda V.

— Ton pote Kohler est dans tous ses états, mais il a réussi à me parler du type dans le Hummer que vous avez croisé la nuit dernière. Ce blondinet ressemble à un instructeur que j'ai rencontré il y a quelques jours, dans une académie d'arts martiaux. J'y vais tout de suite.

Butch prit les clés de sa voiture banalisée.

— Prends ça, dit Viscs qui lui lança quelque chose.

D'une main, Butch attrapa le flingue. Et vérifia le barillet. Le Beretta était chargé, mais avec des balles comme il n'en avait jamais vues auparavant.

— Merde, c'est quoi, ces balles ?

Elles étaient noires et transparentes au bout, et luisaient comme si elles étaient emplies d'une substance huileuse.

— C'est pas un humain que tu traques, Cop. Si l'un de ces *lessers* s'approche, tu tires en pleine poitrine. Compris ? Ne prends aucun risque, même en plein jour. Vise le cœur.

Butch releva la tête. S'il prenait cette arme, il franchissait la ligne, et il le savait. Il basculait de l'autre côté.

— Comment je peux les reconnaître, V ?

— Ils dégagent une odeur douceâtre, comme du talc, et ils regardent à travers toi, directement dans ton âme. En général, ils ont les cheveux et les yeux délavés et sont assez pâles de peau, mais pas toujours.

Butch plaça le semi-automatique dans sa ceinture. Et enterra définitivement son ancienne vie. Bizarrement, la décision avait été facile à prendre.

— C'est bien compris, Cop ? dit Viscs qui lui administra une claque sur l'épaule.

— Ouais.

Alors que Butch fonçait vers la porte, V dit quelques mots dans une langue étrangère,

— Quoi ? demanda Butch.

— Vise bien, d'accord ?

— J'ai jamais raté ma cible.



## **Chapitre 49**

Marissa mourait d'impatience de revoir Butch. Toute la journée, elle n'avait fait que penser à lui et le moment était enfin venu de le rejoindre,

Malgré sa hâte, elle allait prendre le temps de discuter avec Havers. Elle avait attendu son retour la nuit précédente, et passé le temps en aidant les infirmières de la clinique, puis en lisant dans sa chambre. Lassée d'attendre, elle avait fini par laisser un mot sur son lit, lui demandant de venir la trouver dès son retour. Ce qu'il n'avait pas fait.

Ce manque de communication avait assez duré.

Elle alla jusqu'à sa porte et fut surprise de ne pas parvenir à l'ouvrir. Elle fronça les sourcils. Impossible d'actionner la poignée. À nouveau, Marissa essaya, mobilisant toutes ses forces pour manœuvrer la boule de cuivre. La porte était soit coincée, soit verrouillée.

Les murs de sa chambre étaient faits d'acier, de sorte qu'elle ne pouvait se dématérialiser.

— Hey, appela-t-elle en cognant contre le panneau. Havers ? Hey, il y a quelqu'un ? Venez m'ouvrir. Laissez-moi sortir.

Elle finit par abandonner. Une sensation de froid lui enserra la poitrine.

Dès qu'elle se tut, la voix de Havers se fit entendre, comme s'il était resté à attendre derrière la porte tout ce temps.

— Je regrette que nous en soyons arrivés là.

— Havers, mais que cherches-tu à faire ? dit-elle à travers la porte.

— Je n'ai pas le choix. Je ne peux plus te laisser le rejoindre.

Elle s'efforça de parler d'une voix claire et forte.

— Havers, écoute-moi. Ce n'est pas Kohler que je suis allée voir. Kohler vient de prendre une compagne qu'il aime, et je ne garde aucune animosité envers lui. J'ai... j'ai rencontré un mâle. Quelqu'un que j'apprécie. Quelqu'un qui veut de moi.

Il y eut un long silence.

— Havers ? (Elle cogna contre la porte avec son poing.) Havers ! As-tu entendu ce que je viens de te dire ? Kohler s'est uni, et je lui ai pardonné. Je n'étais pas avec lui.

Quand finalement son frère prit la parole, il s'exprima d'une voix étranglée.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Tu ne m'en as pas laissé l'occasion. Ça fait deux nuits que j'essaie. (À nouveau, elle cogna contre la porte.) Maintenant laisse-moi sortir. Je dois retrouver... quelqu'un chez Darius.

Havers murmura quelque chose d'inaudible.

— Comment ? dit-elle. Qu'as-tu dit ?

— Je ne peux pas te laisser y aller.

L'angoisse de la voix de son frère lui parvint malgré sa colère contre lui. Marissa sentit comme un frisson prémonitoire lui serrer la gorge.

— Pourquoi ?

— Tu ne serais plus en sécurité dans cette maison. Je. . . Oh, mon Dieu!

Marissa appuya ses mains à plat contre la porte.

— Havers, que veux-tu dire ? Qu'as-tu fait ? (Seul le silence lui répondit.)  
Havers ! *Dis-moi ce que tu as fait !*

Beth sentit quelque chose la frapper violemment au visage. Une main. Quelqu'un venait de la gifler.

Sonnée, elle eut un sursaut et ouvrit les yeux. Elle se trouvait dans une grange. Attachée sur une table par des bracelets métalliques à ses poignets et ses chevilles.

Billy Riddle se tenait au-dessus d'elle.

— Réveille-toi, salope.

Beth se débattit, essayant de se dégager des menottes. Riddle la regarda, ses yeux s'attardant sur ses seins, et ses lèvres se crispèrent en un mauvais rictus.

— M. R ? (Une autre voix mâle.) Souviens-toi que ces histoires de viol font désormais partie du passé.

— Ouais, je sais. (Le regard de Billy se fit plus menaçant.) Ça me donne envie de la cogner rien que d'y penser.

L'homme aux cheveux pâles qui l'avait enlevée apparut dans son champ de vision. Il avait un fusil de chasse sur chaque épaule, le canon en l'air.

— Je te laisserai la tuer, qu'en dis-tu ? Elle sera ta première victime.

Billy sourit.

— Merci, *sensei*.

L'homme pâle se tourna vers les doubles portes de la grange. Qui étaient grandes ouvertes sur le ciel qui s'assombrissait.

— M. R., nous devons rester concentrés, déclara-t-il. Je veux voir ces revolvers chargés et placés sur cet établi avec des cartouches de munition. Il faut

aussi préparer des couteaux. Ensuite, tu vas aller me chercher dans le garage le jerrican d'essence et la torche au butane qui est à côté du Hummer.

Billy gifla à nouveau Beth. Puis obtempéra.

Peu à peu, Beth reprenait ses esprits. Elle était encore sous l'effet des drogues, qui transformaient tout en une sorte de rêve brumeux, mais à chaque respiration le brouillard se dissipait.

Et elle reprenait des forces.

La violence qui animait Kohler était si intense, si terrible, que du givre se formait sur les murs de sa chambre. Son souffle se condensait. Les bougies tremblotaient dans l'air dense, jetant une faible lumière mais aucune chaleur.

Kohler avait toujours su qu'il était capable de rages extrêmes. Mais ce qu'il ferait à ceux qui avaient enlevé Beth serait consigné dans les livres d'histoire.

On frappa à la porte.

— Kohler ?

C'était le flic et il ouvrit mentalement la porte. L'humain sembla quelque peu décontenancé par la température qui régnait dans la pièce.

— Je... ah, j'ai été à l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell. Le type s'appelle Joseph Xavier. Personne ne l'a vu de la journée. Il a appelé pour se faire remplacer pour ses cours. On m'a donné son adresse, alors j'y suis allé aussi. Un appart à l'ouest de la ville. J'y suis entré par effraction. Tout était propre et net. Trop net. Rien dans le frigo ni dans le garage. Pas de courrier ni de journaux. Pas de dentifrice dans la salle de bains. Pas de preuve non plus d'un départ en catastrophe. La maison est peut-être à lui, mais il n'y habite pas.

Kohler avait toutes les peines du monde à se concentrer.

Il ne pensait qu'à sortir de ce foutu trou à rat et partir à la recherche de Beth. Une fois dehors, il saurait la localiser. Son sang dans les veines de Beth serait comme une puce de GPS. Il pourrait la retrouver n'importe où sur terre.

Il saisit son téléphone et composa un numéro. Butch esquissa un mouvement pour partir.

— Reste, lui dit Kohler.

Le flic s'installa sur le canapé en cuir, les yeux en alerte, le corps immobile. Prêt à tout.

Lorsque Tohrment décrocha, Kohler donna ses ordres et mit la Confrérie en branle.

— Ce soir, à 22 heures, les Frères et toi, vous irez tous à l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell. Vous vous y introduirez et conduirez une fouille en règle. Ensuite, vous déclencherez le système d'alarme. Vous attendrez l'arrivée des *lessers*, et vous les massacrerez un à un, avant d'incendier le bâtiment. Tu m'as bien compris ? Des cendres, Tohr. Je veux que ce putain d'endroit soit réduit en cendres.

Il n'y eut aucune hésitation à l'autre bout du fil.

— Oui, monseigneur.

— Tu surveilleras Zadiste. Fais en sorte qu'il reste tout le temps avec toi, même si tu dois l'enchaîner pour ça. (Kohler lança un regard à Butch.) Le flic va surveiller le bâtiment jusqu'au coucher du soleil. S'il remarque quelque chose d'important, il t'appellera.

Butch acquiesça, déjà debout et fonçant vers la porte.

— J'y vais, dit-il par-dessus son épaule.

Il y eut un bref silence au bout de la ligne. Puis Tohr demanda :

— Monseigneur, tu veux qu'on t'aide à retrouver—

— Je m'occupe de la reine.

## **Chapitre 50**

Dans l'heure qui suivit, Beth observa ses deux ravisseurs se démener pour tout mettre en place comme s'ils étaient persuadés que Kohler allait arriver d'une minute à l'autre. Mais comment aurait-il pu savoir où elle était retenue captive ? Après tout, l'homme pâle n'avait pas laissé de demande de rançon. Du moins, pas à sa connaissance.

Elle tira encore sur les bracelets métalliques pour regarder dans la grange. Dehors, le soleil se couchait et les ombres s'allongeaient sur l'herbe et le gravier de l'allée. Avant que Billy ne referme les doubles portes, elle aperçut une dernière fois le ciel qui s'assombrissait, puis vit le garçon actionner toute une série de verrous.

Bien sûr que Kohler se mettrait à sa recherche. Elle n'avait pas le moindre doute là-dessus. Mais il lui faudrait probablement des heures pour la retrouver, et elle n'était pas sûre de disposer d'autant de temps. Billy Riddle la fixait avec tant de haine qu'elle était convaincue que, tôt ou tard, il ne pourrait plus se contrôler. En fait, ce serait plutôt tôt que tard.

— On a plus qu'à attendre, déclara l'homme pâle en regardant sa montre. Ça ne devrait pas être long. Je veux que tu sois armé. Mets un revolver à ta ceinture et attache un couteau à ta cheville.

Trop heureux d'obéir, Billy eut l'embarras du choix. Il y avait assez des semi-automatiques, de fusils de chasse et de couteaux pour équiper un bataillon.

Il prit un couteau de chasse avec une lame crantée de quinze centimètres et se retourna vers Beth.

Elle avait déjà les mains moites, mais cette fois, la sueur lui dégouлина des paumes.

Riddle fit un pas en avant.

Soudain, Beth fronça les sourcils et tourna la tête à droite. Les deux autres aussi. Quel était ce bruit ?

Une sorte de grondement. Le tonnerre ? Un train ? Quel que soit ce bruit, il ne cessait d'amplifier.

Puis Beth entendit un autre bruit étrange, un cliquetis, comme un carillon. Elle regarda dans la grange. Sur l'établi où étaient placées les munitions, les balles remuaient et se heurtaient les unes aux autres.

Billy regarda son chef

— Putain, mais c'est quoi ce truc ?

L'homme prit une respiration profonde tandis que la température baissait de plusieurs degrés.

— Prépare-toi, Billy.

Désormais, le bruit était devenu un rugissement. La grange vibrait si violemment que de la poussière tombait des chevrons, en fins flocons qui emplissaient l'air.

Billy chercha à se protéger la tête.

Les portes de la grange volèrent en éclats, comme aspirées par un souffle glacé de furie. La structure tout entière vacilla sous la force de l'impact, poutres et planches grinçant leur protestation.

Kohler se tenait dans l'embrasure de la porte, l'air autour de lui lourd de vengeance, de menace et de promesse de mort. Beth sentit les yeux du vampire se poser sur elle, puis un cri de guerre troua l'air, si sonore qu'il lui vrilla les oreilles.

À partir de là, Kohler domina la situation.

D'un mouvement si rapide que Beth ne parvint pas à le suivre, il bondit devant l'homme pâle et le plaqua contre la porte d'une stalle. L'autre ne fut pas assommé et décocha à Kohler un gnon dans la mâchoire. Les deux mâles se jetèrent dans un violent corps à corps, heurtant les murs, brisant les fenêtres, cassant les tables. En dépit de leurs armes, ils en restèrent au combat à mains nues, le visage mauvais, les lèvres retroussées, utilisant leur corps massifs comme des armes qui tour à tour infligeaient ou accusaient les coups.

Beth ne voulait pas regarder, mais ne parvenait pas détourner les yeux.

Surtout quand Billy s'empara d'un couteau et se jeta sur le dos de Kohler. Le vampire lança le bras derrière lui et arracha Billy qu'il envoya voltiger. Le corps atterrit en un tas informe à l'autre bout de la grange.

Sonné, Billy eut quelques difficultés à se relever. Du sang noir coulait sur son visage.

Kohler accusait les coups violents sans sembler les remarquer. Et il réussit à tenir à distance son adversaire le temps nécessaire pour détacher l'un des bracelets métalliques qui maintenaient le poignet de Beth. Celle-ci s'affaira ensuite auprès du second et libéra son autre main.

— Les chiens! Lâche les chiens, hurla l'homme pâle à Billy.

Billy sortit de la grange en titubant. L'instant d'après, deux pitbulls arrivèrent à fond de train.

Ils attaquèrent immédiatement Kohler aux chevilles, au moment où l'homme pâle tirait un couteau.

Beth se libéra ses pieds et sauta de la table.

— Sauve-toi ! lui hurla Kohler en se dégageant d'un chien qui le mordait à la jambe tout en bloquant un coup au visage.

*Sûrement pas*, pensa Beth en s'emparant de la première chose qui lui tombait sous la main. Un marteau à panne sphérique.

Elle attaqua l'homme pâle au moment où Kohler perdait l'équilibre et tombait. Levant le marteau aussi haut que possible, elle l'abattit de toutes ses forces sur la nuque de son ravisseur.

Il y eut un horrible craquement d'os brisé et un jet de sang noir.

C'est alors qu'un des chiens se retourna vers elle pour se jeter sur sa cuisse.

Beth poussa un hurlement quand les crocs acérés déchirèrent sa peau et s'enfoncèrent dans sa chair.

Kohler se dégagea du corps du *lessor* et bondit sur ses pieds.

L'un des chiens était après Beth, la mâchoire serrée sur sa cuisse. La bête tentait de l'entraîner au sol pour pouvoir l'atteindre à la gorge. Si Kohler tentait de dégager Beth, l'animal risquait de la déchiqueter davantage avant de lâcher prise.

Les paroles de Viscs lui revinrent en mémoire : « *Deux gardes torturés préféreront se battre l'un contre l'autre.* »

Kohler arracha l'autre chien de sa cheville et le projeta vers celui qui attaquait Beth. Ce qui força le premier à lâcher prise et les deux bêtes s'en prirent l'une à l'autre.

Kohler se précipita tandis que Beth tombait à terre. Elle saignait.

— Beth—

Il y eut un coup de fusil.

Kohler entendit un sifflement, puis sentit son cou le brûler comme s'il venait d'être frappé par une torche.

Beth hurla alors que Kohler se retournait brusquement. Billy Riddle remettait le fusil en joue.

La rage qui saisit Kohler lui fit oublier tout le reste. Il fonça sur la nouvelle recrue, sans même penser au fusil pointé directement sur lui. Billy appuya sur la gâchette, Kohler esquiva puis plongea en avant. Il saisit la gorge du *lessor* à

pleine dents et l'arracha. Puis il tordit la tête de Billy jusqu'à ce que le cou craque. Il se tourna ensuite pour revenir vers Beth.

Mais n'y réussit pas et tomba à genoux.

Étonné, il baissa les yeux sur lui. Et vit un trou de la taille d'un melon dans son ventre.

— Kohler! hurla Beth qui s'approcha en claudiquant.

— Je suis... touché, *leelane*.

— Oh, mon Dieu. (Elle ôta le peignoir qu'elle portait et l'appuya contre la plaie.) Où est ton téléphone ?

Il leva faiblement la main tandis qu'il tombait de côté sur le sol.

— Poche.

Beth s'empara du portable et composa le numéro de la maison.

— Butch ? Butch ! Vite ! J'ai besoin d'aide. Kohler est blessé. Au ventre. Un fusil. Je— Je ne sais même pas où on est—

— Route 22, murmura Kohler. Le ranch avec un Hummer noir garé devant.

Beth répéta les indications, sans cesser d'appuyer le peignoir contre la blessure.

— On est dans la grange. Fais vite. Il perd beaucoup de sang.

Un grondement sourd lui parvint sur la gauche.

Kohler et Beth regardèrent dans la direction d'où venait le bruit. Le pitbull survivant, tout ensanglanté mais encore enragé, avançait vers eux.

Beth n'hésita pas une seconde. Elle tira de son étui l'une des dagues de Kohler et s'accroupit.

— Viens vite, Butch. Le plus vite possible. (Elle raccrocha et laissa tomber le téléphone.) Approche, sale clebs. Allez, amène-toi.

Le chien décrivait des cercles autour d'eux. Et Kohler se sentit observé. Pour une raison quelconque, c'est après lui que la bête en avait, peut-être parce qu'il saignait beaucoup. Beth, les bras écartés, calait ses mouvements sur ceux du chien.

— C'est lui que tu veux ? (Sa voix tremblait.) Il va falloir me passer sur le corps.

Le chien attaqua Beth qui réagit comme si elle avait été entraînée à tuer. Elle se baissa et plongea par en-dessous la lame dans le poitrail de l'animal. Qui tomba comme une pierre.

Beth ne récupéra pas le couteau et retourna auprès de Kohler. Elle tremblait tellement que ses mains étaient agitées de secousses en relevant le tissu sur le ventre de Kohler.

— Ça fait pas mal, murmura-t-il en sentant l'odeur de ses larmes.

— Oh, Kohler. (Elle lui prit la main et la serra de toutes ses forces.) Tu es en état de choc.

— Ouais, possible. J'arrive pas à te voir. Tu es toujours là ?

— Oui. (Elle leva les doigts de Kohler pour les poser sur elle.) Tu peux me sentir ?

À peine, mais suffisamment pour qu'il s'accroche à la vie.

— J'aurais aimé que tu puisses être enceinte, dit-il d'une voix rauque. Je ne veux pas que tu restes seule.

— Ne dis pas ça.

— Demande à Tohr et à Wellsie d'habiter chez eux.

— Non.

— Promets-le-moi.

— Pas question, répliqua-t-elle féroce. Tu ne t'en vas pas.

Là, elle se trompait, songea-t-il. Il sentait déjà ses fonctions vitales s'éteindre une à une.

— Je t'aime, ma *leelane*.

Beth se mit à sangloter. Ses cris étouffés furent le dernier son qu'il entendit tandis qu'il luttait contre la vague d'inconscience qui finit par l'emporter.

Beth ne releva pas les yeux quand le téléphone sonna.

— Kohler ? répétait-elle encore et encore. Kohler...

Elle colla son oreille contre sa poitrine. Le cœur continuait à battre, mais faiblement, et il respirait encore, mais trop lentement. Elle aurait tant voulu l'aider, mais elle ne pouvait pas lui faire de massage cardiaque. C'était encore trop tôt.

— Oh, mon Dieu...

Le téléphone continuait à sonner.

Elle le ramassa sur le sol crasseux, essayant d'ignorer la mare de sang qui s'étalait autour du corps de Kohler.

— Quoi ?

— Beth, c'est Butch. Je suis avec V. On sera là d'ici peu, mais V doit d'abord te parler.

Il y avait un rugissement en arrière-plan, comme un moteur de voiture lancé à plein régime. Viscs s'exprima avec une intense gravité :

— Beth, voilà ce que vous devez faire. Vous avez un couteau ?

Beth regarda l'autre dague que Kohler avait encore sur lui.

— Oui.

— Prenez-le. Je veux que vous pratiquiez une incision au poignet. Faites-la en long surtout, et non pas en travers sinon vous risqueriez de toucher l'os. Puis posez votre poignet sur ses lèvres. C'est sa meilleure chance de survivre jusqu'à ce que nous puissions l'aider. (Il y eut une pause.) Pose le téléphone, mon chou, et prends le couteau. Je continuerai à te guider.

Beth se pencha en avant et sortit la dague du holster de Kohler. Elle n'hésita pas une seconde à s'entailler son poignet. Elle grimaça de douleur mais ne s'y attarda pas, et porta la plaie ouverte à la bouche de Kohler. De sa main libre, elle reprit le téléphone.

— Il ne boit pas.

— C'est déjà fait ? Très bien.

— Il ne... Il n'avale pas.

— Espérons qu'un peu de sang lui coule quand même dans la gorge.

— Mais il est aussi blessé à cet endroit.

— Merde... On arrive aussi vite que possible.

Ce fut Butch qui aperçut le Hummer. « Là-bas ! »

Viscs coupa à travers la pelouse. Les deux mâles bondirent hors du véhicule et se précipitèrent en courant vers la grange.

À l'intérieur, Butch n'en crut pas ses yeux. Deux chiens massacrés. Du sang partout. Un seul *vrai* cadavre— Bon Dieu, c'était Billy Riddle.

Puis il aperçut Beth.

Elle ne portait qu'un long tee-shirt couvert de sang et de crasse. Les yeux fous, elle était agenouillée près de Kohler, le poignet posé sur les lèvres du vampire. Quand elle les vit, elle poussa un cri sauvage et leva sa dague, prête à combattre.

Viscs s'avança, mais Butch le retint par le bras.

— Laisse-moi faire. (Lentement, Butch fit un pas vers elle.) Beth ? Beth, tu nous reconnais ?

Plus il s'approchait de Kohler, plus les yeux de Beth semblaient en proie à la démence. Elle retira son poignet de la bouche de Kohler, et prit une position d'attaque pour le défendre.

— Tout doux, ma belle On ne lui veut aucun mal. Beth, c'est moi.

Elle cligna des yeux.

— Butch ?

— Oui, Beth. C'est moi, et je suis avec Viscs.

Elle lâcha la dague et éclata en sanglots.

— Ça va. Ça va aller. (Il tenta de la prendre dans ses bras, mais elle se laissa retomber à terre aux côtés de Kohler.) Non, Beth, laisse V l'examiner. Viens, ça ne prendra qu'une minute.

Elle se laissa attirer à l'écart. Butch arracha sa chemise et l'enroula autour de la taille de Beth, puis il fit un signe de tête à V.

Viscs se baissa pour examiner le guerrier inerte. Quand il releva les yeux après avoir regardé le ventre de son Frère, ses lèvres étaient durcies.

Beth retomba à genoux auprès de Kohler et remit son poignet contre sa bouche.

— Ça va aller, pas vrai ? On va l'amener voir un médecin. On va aller à l'hôpital. Viscs, hein ? (Le désespoir rendait sa voix suraiguë.)

Soudain, ils ne furent plus seuls.

Marissa venait de se matérialiser, accompagnée d'un homme distingué au regard affolé. Qui s'approcha de Kohler et souleva le tissu du peignoir imprégné de sang.

— Il faut le conduire jusqu'à ma salle d'opération.

— Ma voiture est là devant, sur la pelouse, répondit V. Je reviendrai finir ici dès qu'il sera en sécurité.

Le médecin examina la blessure au cou et marmonna une imprécation. Il regarda Beth.

— Votre sang n'est pas assez fort. Marissa, viens par là.

Beth avait du mal à retenir ses larmes en enlevant son poignet de la bouche de Kohler. Elle regarda la blonde.

Marissa hésita.

— Me laisserez-vous lui donner ma veine ?

Beth lui tendit la dague de Kohler, poignée en avant.

— Peu m'importe quel sang il prend pourvu qu'il vive.

Marissa s'entailla le poignet avec aisance, comme si elle l'avait déjà fait de nombreuses fois. Puis elle releva la tête de Kohler et lui appuya la bouche contre la coupure.

Le corps du guerrier eut un soubresaut comme s'il venait d'être électrocuté.

— Très bien, transportons-le maintenant, déclara l'homme qui avait pris la situation en charge. Marissa, garde ton poignet bien en place.

Beth prit la main de Kohler tandis que les autres le soulevaient. Ils le portèrent aussi doucement que possible hors de la grange jusqu'au 4x4 de Viscs où ils l'allongèrent à l'arrière. Marissa et Beth montèrent à ses côtés, tandis que Butch et Viscs s'installaient à l'avant. L'autre vampire se dématérialisa.

Tandis que l'Escalade rugissait le long des routes de campagne, Beth caressait le bras de Kohler, le long de ses tatouages. Il avait la peau froide.

— Vous l'aimez vraiment beaucoup, murmura Marissa.

Beth releva la tête.

— Il boit ?

— Je l'ignore.

## Chapitre 51

Dans l'antichambre de la salle d'opération, Havers enleva ses gants en latex et les jeta dans un conteneur Biohazard (*NdT : Symbole de danger biologique, un cercle et trois croissants noirs*). Après les heures penché au-dessus de Kohler, à recoudre ses intestins et la blessure au cou, son dos était douloureux.

— Est-ce qu'il va vivre ? demanda Marissa dès qu'il sortit de la salle d'opération.

Elle était affaiblie par tout le sang qu'elle avait donné. Pâle, et tendue.

— On le saura vite. mais je l'espère.

— Moi aussi.

Elle le dépassa, refusant de croiser son regard.

— Marissa—

— Je sais que tu es désolé. Mais ce n'est pas à moi que tu dois exprimer tes regrets. Tu pourrais commencer avec Beth. Si elle est disposée à t'écouter.

La porte se referma avec un sifflement d'air. Havers ferma les yeux.

Oh, mon Dieu. Cette douleur à la poitrine. La douleur des erreurs qui ne peuvent être annulées. Havers s'appuya contre le mur et retira sa calotte de chirurgien.

Heureusement, le Roi Aveugle avait la constitution d'un véritable guerrier. Il était de corps vigoureux et d'esprit solide. Mais il n'aurait pas survécu sans le sang presque pur de Marissa.

Ou encore, comme le supposait Havers, sans la présence de sa *shellane* aux cheveux noirs. Beth— c'était son nom— était restée à côté de Kohler pendant toute la durée de l'opération. Et même inconscient, le visage du guerrier était resté tourné vers elle. Qui lui avait parlé des heures durant, jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un mince filet rauque.

Elle était encore auprès de lui, épuisée au point d'avoir du mal à rester assise. Elle avait refusé de faire examiner ses blessures, refusé d'avalier quoi que ce soit. Pour rester auprès de son *hellren*.

Havers vacilla et se retint au profond lavabo, le regard fixé sur la bonde au fond. Il avait envie de vomir, mais son estomac était vide.

Les Frères étaient dans le couloir. À attendre les informations qu'il allait leur donner. Tous savaient ce qu'il avait fait.

Avant l'opération, Tohrment l'avait saisi par la gorge. Si Kohler mourait sur la table, avait promis le guerrier, les Frères attacheraient Havers par les pieds pour le tuer de leurs poings. Le faire saigner à mort. Dans sa propre maison.

Nul doute que Zadiste leur avait tout raconté.

Mon Dieu, si seulement il pouvait retourner dans cette ruelle, pensa Havers. *Si seulement il n'y était pas allé.*

Il aurait dû s'abstenir d'approcher un membre de la Confrérie avec une telle offre de trahison. Même le plus barbare.

*Après avoir entendu sa proposition, Zadiste l'avait fixé de ses terrifiants yeux noirs, et Havers avait aussitôt compris son erreur de jugement. Même si le Frère brûlait de haine, ce n'était pas un traître et il avait pris offense de l'offre qui lui avait été faite.*

— *Je tuerais gratuitement, avait-il grogné en réponse, mais uniquement si le contrat était sur toi. Disparais avant que je sorte ma dague.*

*Épouvanté, Havers avait pris la fuite, pour se trouver pourchassé par ce qu'il avait supposé être un lesser. C'était la première fois qu'il rencontrait l'un de ces non-vivants, et ça avait été une vraie surprise de voir les cheveux clairs et la peau blanche du membre de la Lessening Société. Il n'en demeurait pas moins que cette chose était le mal incarné et qu'elle était prête à le tuer. Piégé dans la ruelle, terrifié, Havers avait commencé à parler, tant pour mener à bien son plan que pour éviter d'être massacré. Tout d'abord, le lesser s'était montré sceptique, mais Havers avait toujours su se montrer persuasif et le mot « roi » prononcé délibérément avait éveillé son attention, Des informations avaient été échangées. Le lesser était parti. Les dés étaient jetés.*

Havers prit une profonde inspiration et se prépara à affronter les Frères. Au moins, il pourrait leur donner sa parole qu'il avait tout tenté pour sauver le roi.

Pas pour épargner sa propre vie— Un tel acquittement était impossible. Il allait être mis à mort pour sa trahison. C'était juste une question de temps.

S'il avait agi aux mieux de ses capacités en salle d'opération, c'était pour expier l'atrocité commise. Et aussi parce que ces cinq mâles lourdement armés (et cet humain vigoureux) qui attendaient dehors semblaient effondrés de douleur. Mais il avait eu une autre motivation.

Il avait été galvanisé par la douleur éperdue qui brûlait dans les yeux de cette Beth aux cheveux noirs. Il reconnaissait cette expression d'impuissance horrifiée. Il l'avait portée lui-même en regardant mourir sa *shellane*.

Havers se lava le visage et sortit dans le couloir. Les Frères et l'humain se tournèrent pour le regarder.

— Il a survécu à l'opération. Maintenant, il faut attendre et voir s'il tient le coup. (Havers s'approcha de Tohrment.) Vous voulez m'emmener dès maintenant ?

Le guerrier fixa sur lui un regard haineux et violent.

— On va te garder en vie pour que tu t'occupes de lui. Ensuite, il pourra te tuer de ses mains.

Havers acquiesça et entendit un cri étouffé. En levant les yeux, il vit Marissa porter la main à sa bouche.

Il était sur le point d'aller vers elle quand l'humain le devança. Il sembla hésiter un peu, avant de lui tendre un mouchoir. Elle le prit, puis s'en alla le dos raide, les laissant tous derrière elle.

Beth posa sa tête sur l'oreiller de Kohler. Après son opération, le vampire avait été placé dans un lit d'hôpital, mais pas transféré dans une chambre normale. Havers avait décidé de le garder dans la salle d'opération au cas où une intervention d'urgence s'avérerait nécessaire.

Il faisait froid dans la salle aux murs blancs, mais quelqu'un avait posé une épaisse fourrure polaire sur elle, ainsi qu'une couverture sur ses jambes. Elle ne se rappelait même pas qui avait eu cette gentillesse.

En entendant une sorte de cliquetis, Beth jeta un coup d'œil vers les innombrables machines auxquelles Kohler était relié. Elle les examina une à une, sans réellement comprendre la signification des données qu'elle y lisait. Tant qu'aucune alarme ne se mettait en route, elle supposait que tout se passait du mieux possible.

À nouveau, le bruit se fit entendre. Elle regarda Kohler. Et bondit sur ses pieds. Il essayait de parler, mais sa bouche était trop sèche et sa langue pâteuse.

— Chut... (Elle lui saisit la main. Se plaça dans son champ de vision au cas où il ouvrirait les yeux.) Je suis là.

Les doigts de Kohler se mêlèrent aux siens. Puis il sombra à nouveau dans l'inconscience.

Mon Dieu, il avait l'air si mal en point. Aussi pâle que le carrelage de la salle blanche. Les yeux enfoncés dans leurs orbites.

Il avait un bandage épais autour de la gorge. Son ventre était enveloppé de gaze et de pansements, et des drains étaient fixés à ses blessures. Une perfusion

IV distillait des liquides et des antalgiques dans son bras, un cathéter disparaissait sous les draps tandis qu'un sac était suspendu à côté du lit. Des électrodes d'ECG étaient posées sur sa poitrine et un capteur à oxygène fixé à son majeur. Mais il était en vie. Pour le moment.

Et il avait repris connaissance, ne serait-ce que l'espace d'un bref instant.

Son état resta stationnaire les deux jours qui suivirent. Il reprenait brièvement connaissance, puis sombrait à nouveau, revenait à lui et s'enfonçait, comme s'il avait besoin de vérifier qu'elle était à ses côtés avant de retourner à la tâche herculéenne de guérir. Peu à peu, son corps cicatrisait.

Il fallut bien qu'elle dorme à la fin. Les Frères lui apportèrent un fauteuil plus confortable, ainsi qu'un oreiller et une couverture. Elle se réveilla au bout d'une heure, serrant encore dans la sienne la main de Kohler.

Elle mangea quand on l'y contraignit— quand Tohrment ou Wellsie l'exigèrent. Elle prit une douche dans l'antichambre de la salle d'opération. En hâte. Lorsqu'elle regagna la pièce, les jambes et les bras de Kohler battaient l'air et Wellsie avait fait appeler Havers.

Dès que Beth prit la main de son *hellren*, il se calma aussitôt. Elle ignorait combien de temps encore il lui faudrait encore endurer cette attente. Mais chaque fois qu'il revenait à lui, elle recouvrait de la force.

Elle attendrait. Pour lui, elle attendrait une éternité s'il le fallait.

Kohler reprit connaissance, l'esprit bouillonnant d'activité.

L'instant d'avant, il était inconscient, le suivant, ses circuits se réactivaient à pleine puissance. Il ignorait où il se trouvait, et ses paupières étaient trop lourdes pour qu'il puisse les lever, alors il se livra à une vérification rapide des dégâts. Le bas de son corps semblait fonctionner— il pouvait remuer les orteils et ses jambes étaient toujours reliées au reste. *Ouille*. Il avait la sensation que son ventre avait été perforé par un démonte-pneu. Mais son torse avait l'air solide. Son cou le brûlait. Sa tête était douloureuse. Les bras, c'était bon. Les mains—

Beth. Il était habitué à sentir sa paume contre la sienne. Où était-elle ?

Il ouvrit les yeux.

Elle se trouvait juste à ses côtés, dans un fauteuil, la tête posée sur le lit comme si elle dormait. Sa première pensée fut qu'il ne devait pas la réveiller. Manifestement, elle avait l'air épuisée.

Mais il voulait la toucher. En avait besoin.

De sa main libre, il essaya de l'atteindre, et réalisa que son bras semblait peser deux cents kilos. Il persévéra, déterminé à le faire bouger, glissa sur la couverture centimètre par centimètre. Il ne sut pas combien de temps il lui fallut. Des heures peut-être.

Enfin, il parvint à toucher une boucle de ses cheveux. Leur douceur soyeuse était comme un miracle. Il était en vie, et elle aussi.

Kohler se sentit submergé d'émotion.

Lorsqu'elle sentit le lit bouger, Beth se réveilla, paniquée. La première chose qu'elle vit fut la main de Kohler. Les doigts étaient enroulés autour d'une longue mèche de ses cheveux.

Elle le regarda. Des larmes coulaient de ses yeux.

— Kohler ! Oh, mon amour. (Elle se pencha vers lui et caressa son front. Il semblait en proie à une grande détresse.) Tu as mal ?

Il ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Il commença à paniquer, écarquillant les yeux jusqu'à ce que le blanc se voie tout autour.

— Du calme, mon amour. Détends-toi, dit-elle. Je veux que tu serres ma main, une fois pour "oui", deux fois pour "non". Tu as mal ?

*Non.*

Avec tendresse, elle essuya les larmes de ses joues râpeuses.

— Tu es sûr ?

*Oui.*

— Tu veux que j'aille chercher Havers ?

*Non.*

— Tu as besoin de quelque chose ?

*Oui.*

— Á manger ? Á boire ? Une veine ?

*Non.*

Il commençait à s'agiter, les yeux affolés et sauvages.

— Chut, ça va aller. (Elle l'embrassa sur le front.) Calme-toi. On va trouver ce dont tu as besoin. On a tout notre temps.

Il posa ses yeux sur leurs mains jointes, avant de la regarder à nouveau. Puis il recommença.

— Moi ? chuchota-t-elle. Tu as besoin de moi ?

Il lui serra la main, sans relâcher la pression.

— Oh, Kohler... Je suis à toi. On est ensemble, mon amour.

Un torrent de larmes coulait sur le visage du guerrier, sa poitrine était secouée de sanglots, et sa respiration agitée et rauque.

Elle prit son visage dans ses mains pour tenter de l'apaiser.

— Tout va bien. Je ne vais nulle part. Je ne vais pas te quitter. Je te le promets, mon amour...

Il finit par s'apaiser un peu. Les larmes se tarirent. Un son rauque sortit de sa bouche.

— Quoi ? (Elle se pencha.)

— Voulais... te sauver.

— Tu as réussi. Kohler, tu m'as sauvée.

— Je... t'aime. (Il avait les lèvres qui tremblaient.)

Avec douceur, elle posa un baiser sur sa bouche.

— Moi aussi, je t'aime.

— Tu— Dois— Dormir— Maintenant,

Épuisé, il ferma les yeux.

Beth sentit sa vue se brouiller, et esquissa un sourire. Son merveilleux guerrier était de retour. À essayer de lui donner des ordres depuis son lit d'hôpital.

Kohler poussa un soupir et sembla se rendormir.

Lorsqu'elle eut la certitude qu'il était calmement assoupi, elle s'étira et pensa que les Frères seraient soulagés de savoir qu'il s'était réveillé et avait été suffisamment en forme pour parler un peu. Elle pourrait peut-être trouver un téléphone et appeler la maison,

Lorsqu'elle sortit dans le couloir, elle n'en crut pas ses yeux au spectacle qui l'attendait.

Devant l'entrée de la salle d'opération, comme un énorme rempart vivant, les Frères et Butch étaient étalés sur le sol. Tous dormaient à poings fermés et paraissaient aussi épuisés qu'elle. Viscs et Butch étaient adossés au mur, l'un à côté de l'autre, un petit récepteur de télévision et deux revolvers entre eux deux. Rhage était couché sur le dos, une dague à la main, à ronfler doucement. Tohrment avait posé sa tête sur ses genoux relevés. Fhurie était allongé sur le côté, une étoile ninja serrée contre sa poitrine comme s'il la berçait.

*Où était Zadiste ?*

— Ici, dit-il calmement.

Beth sursauta et regarda sur sa droite. Zadiste était armé jusqu'aux dents, revolver à la ceinture, dagues croisées sur la poitrine, chaîne à la main. Ses yeux noirs brillants la fixèrent sans ciller.

— C'est à moi de monter la garde. On fait ça à tour de rôle.

— C'est dangereux ici ?

Il fronça les sourcils.

— Tu ne sais pas ?

— Quoi ?

Il haussa les épaules et inspecta le couloir. Une extrémité, puis l'autre. Il resta aux aguets.

— La Confrérie protège les siens. (Ses yeux revinrent sur elle.) On ne l'aurait jamais laissé ici sans protection. Et toi non plus.

Elle savait qu'il éludait sa question, mais n'avait pas l'intention d'insister. L'important était que Kohler et elle soient en sécurité le temps nécessaire pour que le guerrier guérisse.

— Merci, murmura-t-elle.

Zadiste baissa promptement la tête.

*Il recule devant toute forme de gentillesse, pensa-t-elle.*

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— 16 heures. Et on est jeudi au fait. (Zadiste passa la main sur son crâne rasé.) Alors... ah, comment il va ?

— Il s'est réveillé.

— Je savais qu'il s'en sortirait.

— Vraiment ?

Sa lèvre se souleva en un rictus narquois, comme s'il s'apprêtait à sortir une vanne. Puis il sembla se raviser. Il la regarda, le visage inexpressif.

— Ouais, Beth. Vraiment. Aucun fusil ne pourrait l'écarter de toi.

Puis il détourna les yeux. Et s'éloigna.

Les autres commencèrent à s'agiter. L'instant d'après, ils étaient tous debout, à l'entourer, à la regarder d'un air expectatif. Butch, remarqua-t-elle, semblait totalement à l'aise en compagnie des vampires.

— Comment il se sent ? demanda Tohr.

— Assez bien pour essayer de me dire ce que je devrais faire.

Les Frères éclatèrent de rire, manifestant à la fois leur soulagement. Leur fierté. Leur attachement.

— Vous avez besoin de quelque chose, toi ou lui ? demanda Tohr.

Beth les regarda un à un. Tous attendaient sa réponse. Comme s'ils espéraient qu'elle allait leur donner quelque chose à faire.

*Ils sont vraiment ma famille, pensa-t-elle.*

— Je crois que ça va. (Beth sourit.) Et je suis sûre qu'il va vouloir tous vous voir très bientôt.

— Et toi ? demanda Tohr. Tu tiens le coup ? Tu veux te reposer ?

Elle secoua la tête et rouvrit la porte de la salle d'opération.

— Tant qu'il ne pourra pas sortir d'ici sur ses deux pieds, je reste avec lui.

Lorsque la porte se referma sur Beth, Viscs siffla entre ses dents.

— C'est une sacrée femelle, pas vrai ? dit-il ensuite.

Il y eut un murmure d'approbation générale.

— Et quelqu'un à qui il ne faut pas chercher d'emmerdes, ajouta-t-il. Bon sang, vous auriez dû la voir quand nous sommes entrés dans cette grange. Elle était plantée au-dessus de lui, prête à le défendre à mains nues contre le flic et moi si elle avait eu à le faire. Aussi féroce qu'une mère avec son petit, si vous voyez ce que je veux dire.

— Elle a peut-être une sœur ? demanda Rhage.

Fhurie éclata de rire.

— Tu ne saurais pas quoi faire d'une femelle de valeur.

— C'est toi qui me dis ça, le moine ? (Hollywood se frotta le menton— où avait poussé une barbe de plusieurs jours— comme s'il réfléchissait aux mystères de l'univers.) Tu sais quoi, Fhurie, tu as peut-être raison. Merde. Mais ça n'empêche pas un mâle de rêver.

— Ça, c'est sûr, murmura V.

Butch pensa à Marissa. Il ne cessait d'espérer qu'elle revienne, mais il ne l'avait pas revue depuis sa fuite, le matin après l'opération. Elle avait eu les traits si tirés alors, et semblé si absente, mais c'était compréhensible : La mort de son frère était imminente. Et se rapprochait à mesure que Kohler se rétablissait.

Butch voulait la rejoindre, mais il n'était pas sûr qu'elle apprécie sa compagnie. Il ne la connaissait pas suffisamment. Ils avaient passé si peu de temps ensemble.

N'était-il qu'une curiosité pour elle ? Du sang frais qu'elle voulait goûter ? Ou quelque chose de plus ?

Butch laissa son regard errer dans le couloir, comme s'il pouvait la faire apparaître. Seigneur, comme il lui tardait de la revoir. Ne serait-ce que pour être rassuré à son sujet.

## Chapitre 52

Quelques jours plus tard, Kohler batailla pour s'asseoir dans son lit avant de recevoir les Frères. Il ne voulait pas qu'ils le voient allongé. La perfusion qu'il avait dans le bras et toutes les machines là derrière lui pesaient déjà suffisamment.

Mais au moins, le cathéter urinaire lui avait été retiré la veille. En outre, il avait réussi à se raser et à prendre une douche. C'était agréable d'avoir les cheveux propres.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Beth en le voyant s'agiter.

— Je m'assois—

— Il n'en est pas question. (Elle attrapa la télécommande du lit et suréleva la tête.)

— Ah, merde, *leelane*, maintenant je suis couché et assis en même temps.

— C'est parfait comme ça.

Lorsqu'elle se pencha pour border les draps, il aperçut la courbe de ses seins. Son corps réagit immédiatement. À l'endroit approprié.

Mais le désir lui rappela ce qu'il avait vu en entrant dans cette grange. Beth, attachée sur une table. Il se foutait de savoir que les *lessers* ne puissent pas bander.

Il lui prit la main.

— *Leelane* ?

— Oui ?

— T'es sûre que tout va bien ? (Ils avaient parlé de ce qui s'était passé, mais il continuait à se faire du souci.)

— Je te l'ai déjà dit. Ma cuisse cicatrise—

— Ce n'est pas juste physique, dit-il, désireux d'écharper encore et encore ce Billy Riddle.

L'espace d'un instant, le visage de Beth s'assombrit, puis elle sourit.

— Je te l'ai déjà dit. Je vais bien. Car je refuse qu'il en soit autrement.

— Tu es si courageuse. Forte. Tu m'impressionnes.

Elle se mit à rire, puis se pencha vers lui pour un rapide baiser.

Il l'empêcha de se redresser, murmurant des mots tout contre ses lèvres :

— Merci de m'avoir sauvé la vie. Pas juste dans cette grange. Pour le reste de mes jours et de mes nuits. (Il approfondit son baiser et se réjouit de l'entendre

soupirer de plaisir. Ce qui ranima définitivement son sexe. Du bout des doigts, il lui caressa le cou.) Que dirais-tu de quelques galipettes avec moi ?

— Je ne crois pas que tu sois assez remis pour ça.

— Tu veux parier ?

Il lui prit la main et la glissa sous les draps. Elle eut un rire grave en resserrant ses doigts autour de lui, et entendre ce son était un autre miracle aux yeux de Kohler. Tout comme sa présence constante dans la pièce, sa façon de le protéger, son amour, sa force. Elle était tout pour lui. Son univers. Il était passé de l'attente fataliste de la mort au désir furieux de vivre. Pour elle. Pour eux. Pour leur avenir.

— Si on attendait un jour de plus pour ça ? dit-elle.

— Une heure.

— Jusqu'à ce que tu puisses t'asseoir seul.

— Ça marche.

Heureusement, il guérissait vite.

— Tu veux que je fasse entrer les Frères ? dit-elle en retirant sa main.

— Oui. (Il respira profondément.) Attends. Je veux que tu saches ce que je vais dire. (Il l'attira vers lui pour la faire asseoir sur le lit.) Je quitte la Confrérie.

Elle ferma les yeux pour lui cacher l'intense soulagement qu'elle éprouvait.

— Tu es sérieux ?

— Oui. J'ai demandé à Tohr de prendre le relais. Mais je ne compte pas rester oisif. Je dois commencer à diriger notre race, Beth. Avec toi à mes côtés.

Sidérée, elle rouvrit les yeux, et il toucha doucement son visage.

— Je parle d'un règne, Beth. D'un roi et d'une reine. Mais je vais être franc avec toi. Je ne sais pas ce qui nous attend. J'ai bien quelques idées, mais je vais avoir besoin de ton aide.

— Tout, répondit-elle. Je ferai tout pour toi.

Kohler la regarda, émerveillé. Mon Dieu, elle le scotchait. Elle était là, prête à assumer la responsabilité du monde avec lui, même s'il gisait à moitié mort sur un lit d'hôpital. Sa foi en lui était stupéfiante.

— Est-ce que je t'ai dit que je t'aimais, *leelane* ?

— Il y a cinq minutes à peu près. Mais je me lasse jamais de l'entendre.

Il l'embrassa.

— Fais entrer les Frères. Dis à Butch d'attendre dans le couloir. Mais je veux que tu assistes à la conversation.

Elle alla ouvrir la porte, parla un moment dans le couloir, puis revint prendre sa place à côté du lit.

Les guerriers s'approchèrent avec précaution. Kohler avait eu une brève entrevue le matin même avec Tohr, mais c'était la première fois qu'il revoyait les autres— et que les autres le revoyaient— depuis son opération. Il y eut quelques quintes de toux étouffées, comme si les Frères s'efforçaient de dégager quelque chose qui leur obstruait la gorge. Kohler savait parfaitement ce qu'ils ressentaient. Lui aussi avait du mal à déglutir.

— Mes frères—

À cet instant, Havers passa la porte. Et se figea net en voyant la Confrérie assemblée.

— Ah, voilà le bon docteur, dit Kohler. Entre. Toi et moi avons une affaire à régler.

Havers avait effectué des visites régulières, mais Kohler n'avait pas encore eu envie de discuter du problème.

— Le moment est venu, ajouta-t-il.

Havers prit une profonde inspiration et s'avança vers le lit. Il inclina la tête.

— Monseigneur.

— Tu as essayé de me faire assassiner.

Le mâle n'essaya pas de se défendre, ce qui était tout à son honneur. Bien que sa honte et ses regrets soient manifestes, il ne plaida pas non plus l'indulgence.

— Oui, monseigneur. C'est moi qui l'ai approché. (Il désignait Zadiste.) Et quand j'ai compris qu'il ne vous trahirait jamais, j'ai parlé au *lessar*.

Kohler hocha la tête. Il s'était déjà entretenu avec Tohr des événements de cette nuit-là. Le guerrier n'avait entendu qu'une partie de la réponse de Z.

— Monseigneur, vous devez savoir que le Frère était prêt à me tuer pour avoir formulé cette requête.

Kohler jeta un coup d'œil à Zadiste, qui fixait le médecin comme s'il voulait accrocher sa tête comme un trophée sur un mur.

— Oui, je vois ça. Z, je te dois des excuses.

Le guerrier haussa les épaules.

— Laisse tomber. Je m'en tape.

Kohler sourit et songea que c'était du Z tout craché. Toujours de mauvaise humeur.

— Ici, devant témoins, dit Havers qui promena son regard sur l'assemblée, je reconnais mériter la mort.

Kohler fixa le médecin d'un regard intense. Et pensa à toutes ces années misérables que sa sœur avait endurées. Même si Kohler n'avait jamais rien

souhaité de tel pour Marissa, il était responsable de la façon dont les choses avaient tourné.

— C'était à cause de Marissa, c'est ça ? demanda Kohler.

Havers acquiesça.

— Oui, monseigneur.

— Dans ce cas, je ne vais pas te tuer. Tu as agi pour *ahvenger* quelqu'un qui t'est cher. Je peux comprendre ce sentiment.

Sous le choc d'une telle annonce, Havers sembla vaciller. Puis il lâcha le dossier qu'il tenait et s'effondra près du lit. Où il saisit la main de Kohler pour la poser sur son front.

— Seigneur, votre miséricorde est infinie.

— N'y compte pas trop. Je te laisse la vie sauve par égard pour ta sœur. Mais si tu me refais un truc pareil, je m'occuperai de toi à la dague. Pigé ?

— Oui, monseigneur,

— Maintenant, laisse-nous. Tu m'examineras plus tard. Et frappe avant d'entrer.

— Oui, monseigneur.

Pendant que Havers disparaissait, Kohler embrassa la main de Beth.

— Juste au cas où je serais occupé, murmura-t-il.

Un gloussement collectif saisit l'assemblée. Kohler jeta un regard noir à ses Frères pour les faire taire, puis il fit leur son annonce concernant l'avenir de la Confrérie.

Par le silence pesant qui s'ensuivit, il sut que la nouvelle était un véritable choc.

— Alors, vous êtes avec Tohr ? demanda-t-il au groupe.

— Oui, répondit Rhage. Ça me va.

Viscs et Fhurie acquiescèrent.

— Z ?

Le guerrier leva les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Toi— Tohr— Britney Spears.

Kohler éclata de rire.

— Tu te mets aux blagues, Z ? Après tout ce temps, tu as finalement retrouvé ton sens de l'humour ? Merde, tu me donnes une autre bonne raison de vivre.

Z se renfrogna et montra les dents tandis que les autres se moquaient de lui.

Kohler prit une profonde respiration.

— Il y a autre chose, mes Frères. Je vais accéder au trône. Comme je l'ai dit à Tohr, nous devons nous reconstruire. Nous devons faire renaître la race.

Les guerriers le fixèrent. L'un après l'autre, ils s'approchèrent du lit et prêtèrent allégeance en Langage Ancien, prenant la main de Kohler, embrassant les tatouages à l'intérieur de son poignet. Leur vénération l'émut et le toucha.

*La Vierge Scribe avait raison*, pensa-t-il. Ils étaient son peuple. Comment pouvait-il refuser de les diriger ?

Quand les guerriers eurent terminé de prêter serment, Kohler regarda Viscs.

— Tu as récupéré les jarres des deux *lessers* de la grange ?

Viscs fronça les sourcils.

— J'en ai trouvé qu'une. Celle de la recrue que toi et moi on avait vue la nuit de la cérémonie. J'y suis retourné et j'ai poignardé le corps pendant qu'on t'opérait. J'ai pris sa jarre dans la maison.

Kohler secoua la tête.

— Ils étaient deux. Sans le moindre doute. L'autre était celui qui conduisait le Hummer.

— Tu es sûr de l'avoir tué ?

— Il était à terre, un trou dans la tête. (Kohler sentit Beth s'agiter, et lui serra la main.) Assez pour le moment. On reparlera de ça plus tard.

— Non, ça va— commença-t-elle.

— Plus tard.

Il lui embrassa le dos de la main et la porta à sa joue. Les yeux dans les siens, il s'efforça de la rassurer, haïssant la violence du monde dans lequel il l'avait attirée. Lorsqu'elle lui sourit, Kohler l'attira contre lui avant de se retourner vers les Frères.

— Une dernière chose, dit-il, vous allez emménager ensemble. Je veux que la Confrérie soit regroupée au même endroit. Au moins pour les prochaines années.

— Houlà, (Tohr grimaça,) Wellsie va détester ça. On vient juste de finir d'installer la cuisine de ses rêves.

— On réfléchira à quelque chose pour vous deux. Surtout avec l'arrivée de l'enfant. Mais les autres, vous allez connaître les joies de la colocation.

Il y eut des grognements. De sérieux grognements.

— Hey, ça pourrait être pire, dit-il. Je pourrais vous demander d'habiter avec moi.

— Bien vu, répondit Rhage. Beth, si jamais tu as besoin de vacances—

Kohler émit un sourd grondement de menace.

— Ce que je *voulais* dire, reprit Hollywood, c'est qu'elle peut emménager avec nous si elle le souhaite. On prendra toujours soin d'elle.

Kohler leva les yeux vers Beth. Mon Dieu, elle était si belle. Sa compagne. Son amour. Sa reine.

Il sourit, incapable de détacher son regard de ses yeux.

— Laissez-nous, les mecs. Je veux rester seul avec ma *shellane*.

En commençant à sortir, les Frères eurent un rire d'approbation. Et de mâle complicité. Comme s'ils savaient exactement ce qui il avait en tête.

Une fois seul, Kohler se débattit dans son lit pour se remettre droit et porter sur son bassin le poids du haut de son corps.

Beth le regarda faire, sans l'aider.

Lorsqu'il fut prêt, il se frotta les mains par anticipation. Déjà, il évoquait la peau de Beth contre la sienne.

— Kohler, lui dit-elle sur le ton de l'avertissement tandis qu'il lui décochait un sourire radieux.

— Viens un peu par ici, *leelane*. Un marché est un marché.

Même s'il ne pouvait que la prendre dans ses bras, il avait besoin de la sentir contre lui.

## **Chapitre 53**

José De La Cruz serra la main de l'enquêteur spécialisé en incendies criminels.

— Merci. J'attends votre rapport.

L'homme secoua la tête en regardant derrière lui les débris calcinés de l'Académie des Arts Martiaux de Caldwell.

— Je n'ai jamais rien vu de tel. On jurerait qu'une bombe nucléaire a explosé. En toute franchise, je ne sais pas quoi mettre dans mon rapport.

José regarda l'homme s'éloigner vers sa fourgonnette et démarrer.

— Tu rentres au poste ? demanda Ricky en montant dans sa propre fourgonnette de police.

— Pas tout de suite. Je dois d'abord passer en ville.

Ricky lui adressa un signe de main et mit le contact.

Resté seul sur les lieux, José respira profondément. L'odeur de l'incendie était encore puissante, quatre jours après.

Tandis qu'il se dirigeait vers son véhicule banalisé, il jeta un coup d'œil à ses chaussures. Qui étaient recouvertes d'une couche gris pâle à cause de la suie omniprésente. La matière s'apparentait davantage à des cendres volcaniques qu'aux restes habituels d'un incendie. Les débris eux aussi étaient curieux. En général, certaines parties de la structure subsistaient, quelle que soit la température des flammes. Ici, il ne restait rien. Le bâtiment avait été intégralement rasé.

Tout comme l'enquêteur spécialisé, José n'avait jamais rien vu de tel.

José s'installa derrière le volant, mit le contact et démarra. Il prit vers l'est sur environ douze kilomètres, jusqu'à une partie plus bâtie de la ville. Des bâtiments de triste figure apparurent, ces mauvaises herbes urbaines qui poussent dans le béton et l'asphalte.

Il s'arrêta devant l'un de ces immeubles. Se gara. Coupa le moteur. Il mit beaucoup de temps avant de sortir de la voiture.

Tout en essayant de maîtriser son appréhension, il se dirigea vers l'entrée principale. Un couple, qui sortait au même moment, lui tint la porte. Il monta trois étages par les escaliers, puis s'engagea dans un couloir minable à la moquette marron usée par des milliers de pas. La porte devant laquelle il s'arrêta

avait été repeinte si souvent que les battants étaient quasiment au même niveau que le mur.

Il frappa, sans espérer recevoir de réponse.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour forcer la serrure. Il ouvrit la porte. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Un corps en décomposition depuis quatre ou cinq jours devait commencer à sentir, même avec l'air conditionné.

Il n'y avait rien.

— Butch ? appela-t-il.

José referma la porte derrière lui. Le canapé était recouvert de pages sportives du CCJ et du *New York Post* de la semaine précédente. Des canettes de bière vides trônaient sur la table. Dans la cuisine, il y avait de la vaisselle dans l'évier, d'autres assiettes vides sur le plan de travail.

José passa dans la chambre. Pour n'y trouver que des draps en désordre et des vêtements jetés au sol.

Il s'arrêta devant la porte de la salle de bain. Qui était fermée. Son cœur se mit à battre plus fort. Il ouvrit la porte, s'attendant à trouver un corps pendu dans la douche.

Mais la pièce était vide.

L'inspecteur de la Criminelle Butch O'Neal avait disparu. Sans laisser de traces.

## Chapitre 54

Darius regarda autour de lui. Le paisible brouillard de l’Au-delà avait disparu, révélant une cour de marbre blanc. Au centre, l’eau de la fontaine dansait et jouait avec la lumière diffuse, qu’elle captait et renvoyait en mille scintillements. Des oiseaux chanteurs poussaient leurs trilles, comme pour l’accueillir et annoncer son arrivée.

Donc, cet endroit existe réellement, pensa-t-il.

— Je te souhaite le bonjour, Darius, fils de Marklon.

Sans même se retourner, il tomba à genoux et inclina la tête.

— Vierge Scribe, vous m’honorez en acceptant de me recevoir.

La Vierge Scribe eut un petit rire. Lorsqu’elle vint se placer devant lui, le bas de ses voiles noirs entra dans son champ de vision. La lumière qui filtrait sous la soie était aussi brillante que celle du soleil.

— Comment aurais-je pu te le refuser, Darius ? C’est la première audience que tu aies jamais sollicitée. (Il sentit quelque chose lui effleurer l’épaule et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque.) Relève-toi, je veux voir ton visage.

Darius obtempéra. Une fois debout, il dominait la frêle silhouette. Il garda les mains jointes devant lui.

— Alors l’Au-delà n’est pas à ton goût, *princeps* ? demanda-t-elle. Et tu veux que je te renvoie d’où tu viens ?

— C’est humblement que je vous adresse cette requête, avec tout le respect que je vous dois. J’ai attendu le temps imparti. Je souhaiterais voir ma fille. Une seule fois. Avec votre permission.

À nouveau, la Vierge Scribe eut un petit rire.

— Je dois reconnaître que tu formules ta requête bien mieux que ton roi. Ce guerrier n’a pas ton aisance à manier les mots.

Il y eut un silence.

Que Darius mit à profit pour penser à ses Frères.

Combien Kohler lui manquait. Combien tous lui manquaient.

Mais Beth était celle qu’il désirait voir.

— Elle s’est unie. Ta fille, dit soudain la Vierge Scribe. Elle vit désormais avec un mâle de valeur.

Il ferma les yeux, refrénant la question qui était interdite. Brûlant d'impatience de savoir. Espérant que son Elizabeth soit heureuse avec le compagnon qu'elle avait choisi.

La Vierge Scribe sembla ravie de son silence,

— Regarde-toi, jamais une question. Quelle maîtrise tu possèdes. Pour ton respect des convenances, je vais te dire ce que tu as envie de savoir. Elle s'est unie à Kohler. Qui va accéder au trône. Ta fille est reine.

Darius baissa la tête, désireux de dissimuler son émotion et de lui cacher ses larmes. Sinon, peut-être le penserait-elle trop faible.

— *Princeps*, dit la Vierge Scribe d'une voix douce. Il y a tant de joie et d'émotion dans ton cœur. De la tristesse aussi. Dis-moi, la compagnie de tes fils dans l'Au-delà ne suffit-elle pas à te réjouir ?

— J'ai le sentiment de l'avoir abandonnée.

— Elle n'est plus seule désormais.

— C'est une bonne chose.

Il y eut un silence.

— Et pourtant, tu veux toujours la voir ? dit-elle.

Il hocha la tête.

La Vierge Scribe se dirigea vers les oiseaux, qui chantaient gaiement, perchés sur la branche d'un arbre aux fleurs blanches.

— Que veux-tu, *princeps* ? Lui rendre visite de façon fugace ? Dans ses songes ?

— Si ça ne vous offense pas.

Il gardait une formulation formelle car elle méritait une telle déférence. Et aussi parce qu'il espérait que ça l'influencerait en sa faveur.

Les voiles noirs s'écartèrent pour laisser apparaître une main lumineuse. L'un des oiseaux, une mésange à tête noire, vint se poser sur son doigt.

— Tu as été tué de façon déshonorante, dit-elle en caressant les plumes de l'oiseau. Après avoir courageusement servi la race des siècles durant. Tu as été un *princeps* de valeur et un grand guerrier.

— Que mes actes aient reçu votre approbation est ma plus grande récompense.

— Vraiment. (Elle siffla. Et l'oiseau siffla à son tour, comme s'il lui répondait.) Que dirais-tu, *princeps*, si je t'offrais plus que tu demandes ?

Le cœur de Darius s'accéléra.

— Je dirais "oui"

— Sans savoir ce que je t'offre ? Ni ce que je te demande de sacrifier en retour ?

— J'ai confiance en vous.

— Pourquoi ne peux-tu être roi ? demanda-t-elle d'un ton laconique en reposant l'oiseau sur la branche. (Elle se tourna vers lui.) Voici ce que je t'offre. Une nouvelle vie. Un rôle auprès de ta fille. Une chance de continuer à te battre.

— Vierge Scribe... (À nouveau, il s'agenouilla.) J'accepte, en sachant que je suis indigne d'une telle faveur.

— Je ne tiendrai pas compte de cette dernière assertion. Voici ce que tu devras sacrifier : Tu n'auras aucun souvenir conscient de ta fille. Tu n'auras pas ton apparence actuelle. Et je requiers en gage une de tes facultés.

Il ignorait laquelle, mais n'avait nullement l'intention de le demander.

— J'accepte.

— En es-tu sûr ? Ne veux-tu pas y réfléchir ?

— Je vous remercie, Vierge Scribe, mais ma décision est prise.

— Qu'il en soit ainsi.

Elle s'approcha de lui, et des mains spectrales émergèrent de sous la soie noire. Simultanément, le voile qui lui couvrait le visage se leva de lui-même. La lumière devint si aveuglante que Darius ne pu rien distinguer de ses traits.

Elle lui saisit la mâchoire et la base de la nuque, et il frémit sous le pouvoir qui émanait d'elle. Elle aurait pu sans peine le réduire à néant.

— Je te redonne la vie, Darius, fils de Marklon, Puisses-tu trouver ce que tu cherches dans cette réincarnation.

Elle posa ses lèvres sur les siennes, et il ressentit le même choc qu'au moment de sa mort. Toutes les molécules de son corps explosèrent dans l'éther, et son âme libérée prit son envol.



## Chapitre 55

M. X ouvrit les yeux et distingua vaguement des lignes verticales. Des barreaux ?

Non, il s'agissait des pieds d'une chaise. Il était allongé sur un parquet dur. Etendu de tout son long sur le ventre. Sous la table.

Il leva le menton et sa vue se brouilla à nouveau.

*Seigneur, ma tête est aussi douloureuse que si elle était ouverte en deux.*

Tout lui revint. Le combat avec le Roi Aveugle. Le coup asséné par cette femelle qui l'avait envoyé au sol. Pour le compte.

Pendant que le Roi Aveugle était abattu par ce coup de fusil, et que la femelle se concentrait sur lui, M. X avait rampé jusqu'au monospace. Il s'était écarté de la ville et dirigé jusqu'aux montagnes de Caldwell. Par miracle, il avait retrouvé la route de sa cabane et avait péniblement réussi à y entrer avant de s'effondrer.

Dieu seul savait combien de temps il était resté sans connaissance.

La faible lumière de l'aube filtrait par des petites fenêtres aménagées dans les murs en rondins. Était-ce le jour d'après ? Il en doutait. Il avait l'impression que des jours entiers s'étaient écoulés.

Avec précaution, il remua le bras et toucha la base de sa nuque. La blessure était encore à vif, mais elle cicatriserait.

Au prix d'une grande concentration et d'efforts intenses, il parvint à se mettre debout et à s'appuyer contre la table. Il se sentit un peu mieux dans cette position.

Il avait de la chance. Certaines blessures sérieuses pouvaient handicaper un *lessor* de façon permanente. Sans le tuer— puis qu'il l'était déjà— mais en le rendant incapable de remuer. Au fil des décennies, il en avait rencontré un certain nombre qui n'étaient plus que des légumes moisis, inaptes au combat et trop faibles pour mettre fin eux-mêmes à leurs souffrances d'un coup de poignard.

M. X regarda ses mains. Elles étaient couvertes du sang séché du Roi Aveugle et la poussière du sol de la grange.

Il ne regrettait pas d'avoir pris la fuite. Parfois, la meilleure option pour un chef consistait à se désengager d'un combat. Lorsque les pertes étaient trop élevées et la défaite quasiment assurée, la manœuvre la plus intelligente était de se retirer et de reprendre l'offensive un autre jour.

M. X laissa retomber ses bras. Il allait lui falloir du temps pour récupérer, mais il devait garder ses troupes en main. La vacance du pouvoir était dangereuse au sein de la Société. Surtout pour le directeur des *lessers*.

La porte de la cabane s'ouvrit brutalement. M. X releva la tête, se demandant comment il allait pouvoir se défendre, avant de réaliser que son visiteur ne pouvait être un vampire alors que l'aube était aussi proche.

Ce qu'il vit dans l'embrasure de la porte lui glaça le sang.

L'Omega.

— Je suis venu t'aider à reprendre des forces, dit le maître avec un sourire.

Tandis que la porte se refermait, M. X sentit tout son corps trembler d'appréhension.

Une aide de l'Omega était plus terrifiante qu'une sentence de mort.

## Épilogue

*Un mois plus tard.*

— Le manoir de la Tombe. C'est là qu'on devrait s'installer, déclara Tohr en plantant son couteau dans des tranches de roast-beef disposées dans le plateau d'argent que lui tendait Fritz. Merci.

En regardant Kohler, Beth songea qu'il avait pleinement récupéré un mois à peine après les événements. Il était en pleine forme. Fort. Impressionnant comme toujours.

Arrogant. Tendre. Impossible et irrésistible.

Il se cala dans sa chaise au bout de la table, lui prit la main et la caressa de son pouce.

Elle lui sourit.

Ils avaient emménagé dans la maison de son père pour sa convalescence, passée à échafauder des projets pour l'avenir. Chaque soir, la Confrérie venait dîner. Fritz était aux anges, enchanté par toutes ces allées et venues.

— C'est une foutue bonne idée, approuva V. Je pourrai installer un système de sécurité hyper serré. La maison est plutôt isolée sur la montagne. Toute en pierre, donc à l'épreuve du feu, Si on installe des volets métalliques rétractables, on pourra s'y déplacer même pendant la journée. Ce qui a été un point critique ici quand... (Il s'interrompt.) En plus, si je me rappelle bien, il y a pas mal de surface en sous-sol. Qu'on pourrait utiliser pour l'entraînement.

Rhage acquiesça.

— L'endroit est immense. On pourra tous y vivre sans s'entre-tuer.

— Ça dépendra plus de ta capacité à te taire que de la superficie des lieux, répliqua Fhurie avec un sourire. (Le guerrier changea de position sur sa chaise, pour faire de la place à Boo, qui s'était installé sur ses genoux.)

— Tu en penses quoi ? demanda Tohr à Kohler.

— Ce n'est pas à moi d'en décider. La propriété et ses dépendances appartenaient à Darius, et sont maintenant à Beth. (Il la regarda.) *Leelane* ? Que penses-tu de laisser la Confrérie utiliser l'une de tes maisons ?

L'une de ses maisons. *Ses* maisons. De sa vie, elle n'avait pas même possédé un appartement, aussi elle avait un peu de mal à prendre la mesure de tout ce qui lui appartenait désormais. Il ne s'agissait pas uniquement d'immobilier. Mais

aussi d'œuvres d'art. De terres. De voitures. Quant à sa fortune, elle était astronomique.

Heureusement, V et Fhurie la faisaient profiter de leurs connaissances approfondies des marchés boursiers. Et lui enseignaient toutes les subtilités des titres. Des bons du Trésor. De l'or. Des matières premières. Les deux guerriers étaient doués.

Et extrêmement patients avec elle.

Elle regarda les mâles assis autour de la table.

— La Confrérie peut avoir tout ce dont elle a besoin.

Il y eut un murmure de gratitude et des verres se levèrent à sa santé. Zadiste laissa le sien sur la table, mais fit un signe de tête dans sa direction.

Beth regarda Kohler.

— Mais tu ne crois pas qu'on devrait aussi y vivre ?

— Tu en aurais envie ? demanda-t-il. La plupart des femelles préféreraient avoir une maison à elles.

— Elle est à moi, tu te souviens ? Et puis les Frères sont tes plus proches conseillers, ceux en qui tu as le plus confiance. Pourquoi voudrais-tu te séparer d'eux ?

— Hey, protesta Rhage, je croyais qu'on s'était mis d'accord et qu'on n'aurait pas à vivre avec lui.

Kohler lança à Hollywood un regard noir, avant de revenir à Beth.

— Tu en es bien sûre, *leelane* ?

— L'union fait la force, pas vrai ?

Il acquiesça.

— Oui, mais ça nous expose davantage.

— On sera en bonne compagnie. Et je ne pourrais rêver mieux que la Confrérie pour assurer notre protection.

— Excusez-moi, dit Rhage. Vous ne trouvez pas cette femelle géniale ?

— Ouais, merde, dit V en soulevant sa casquette des *Red Sox*. Absolument.

Fhurie hochait la tête.

— En plus, dit le Frère, si elle vit avec nous, on va garder le chat.

Kohler embrassa Beth et regarda Tohr.

— Je crois qu'on s'est trouvé une maison.

— Et Fritz sera aussi des nôtres, dit Beth alors que le *doggen* entra dans la pièce. Vous acceptez de venir, Fritz ?

Le majordome devint tout chose d'avoir été inclus dans le déménagement. Il regarda l'assemblée d'un air radieux.

— Je vous suivrai où que vous alliez, le roi et vous, maîtresse. Et plus il y aura du monde dont je devrai m'occuper, plus je serai heureux.

— Il faudra qu'on vous trouve d'autres *doggens* pour vous aider.

V s'adressa à Kohler.

— Et pour le flic, tu comptes faire quoi ?

— Tu me demandes ça parce que c'est ton copain ou parce qu'il représente pour nous un risque, niveau sécurité ?

— Les deux.

— J'ai comme l'impression que tu vas proposer quelque chose ?

— Tu as raison. Il devrait venir avec nous.

— Une raison en particulier ?

— J'ai rêvé de lui.

Il y eut un silence total autour de la table.

— Ça marche, dit Kohler. Mais rêves ou pas, il doit être surveillé.

V hocha la tête.

— J'en accepte la responsabilité,

Tandis que les Frères commençaient à échafauder des projets, Beth baissa les yeux vers la main de son *hellren* qui reposait dans la sienne et ressentit une absurde envie de pleurer.

— *Leelane* ? dit Kohler à voix basse. Ça va ?

Elle acquiesça, s'émerveillant de la facilité avec laquelle il lisait en elle.

— Très bien. (Elle lui sourit.) Tu sais, avant de te rencontrer, je me disais que ma vie était trop banale. Que j'avais besoin d'un nouveau départ.

— Vraiment ?

— Et j'ai été comblée au-delà de mes espérances. J'ai reçu un passé et un avenir. Toute... une vie. Parfois, je ne sais que faire de tout ce bonheur.

— C'est drôle. Je ressens la même chose. (Kohler prit le visage de Beth dans ses mains et posa ses lèvres sur les siennes.) C'est pourquoi je t'embrasse aussi souvent, *leelane*.

Elle passa son bras autour des larges épaules et posa lui mordilla les lèvres.

— C'est pas vrai, dit Rhage. Il va falloir qu'on les regarde se bécoter tout le temps ?

— Je t'en souhaite autant, marmonna V.

— Ouais, soupira l'autre vampire. Tout ce que je veux, c'est une bonne petite femelle. Mais je vais devoir continuer à tabler sur la quantité jusqu'à ce que je l'aie trouvée. Des fois, c'est vraiment chiant la vie, non ?

Il y eut un éclat de rire général tout autour de la table. Quelqu'un lança une serviette.

Fritz apporta le dessert.

— Allons, Messires, dit le majordome, ne jouez pas à lancer les serviettes. Qui veut des pêches ?

**FIN**

## **Livre I : LE ROI DES VAMPIRES - Dark Lover**

**Le contexte** : À Caldwell dans l'état de New-York. Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la *Lessening* Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu. Les vampires sont organisés avec les Civils (dont l'élite aristocratique est la très fermée caste de la *Glymera*), les *Doggens* (domestiques), et les Guerriers : la Confrérie de la Dague Noire. Mais les Frères ne sont plus que sept et chacun d'eux porte une lourde croix...

**Les héros** : **Kohler**, le dernier des vampires de sang pur, est le roi légitime de la race. Depuis que sa famille a été massacrée par les *lessers*, le guerrier poursuit sa vengeance en solitaire. Mais son Frère Darius meurt assassiné, et Kohler se voit contraint de réaliser son dernier vœu...

**Beth Marshall**, la fille de Darius, est à moitié humaine et ignore tout de son ascendance paternelle. À sa transition, un mâle vampire doit se trouver auprès d'elle sinon elle mourra. C'est ainsi qu'elle rencontre Kohler, qui l'initie à son nouvel état. Pour pouvoir vivre auprès d'elle, le guerrier renuera toutes les traditions de sa race, et acceptera enfin le rôle pour lequel il est né.

**Autres personnages** : Les six autres Frères (Darius, Tohrment, Viscs, Rhage, Zadiste et Fhurie), Wellsie, la compagne de Tohrment, l'inspecteur Butch O'Neal, un ami de Beth, et deux membres de la *Glymera* : Marissa, la compagne de Kohler, et son frère, Havers, le médecin-vampire... Parmi les *lessers* : Mr X, le directeur, et Billy Riddle, une future recrue.

\*\*\*

## **Livre II : LA MALÉDICTION DU VAMPIRE - Lover Eternal**

**Le contexte** : A Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire vit en autarcie depuis que le Roi Aveugle, Kohler, a repris ses droits héréditaires. Le nouveau directeur de la *Lessening* Société, Mr X, se donne pour but de décimer la Confrérie afin de massacrer ensuite les autres vampires en toute impunité.

**Les héros** : **Rhage** est le plus puissant des Frères et son physique exceptionnel lui assure un succès sans pareil auprès des femmes, humaines ou vampires. Il est aussi victime d'une malédiction imposée par la Vierge Scribe, la toute puissante déité responsable de l'existence des vampires : Il est en effet est possédé par une bête féroce qui se libère lorsqu'il est sous tension.

**Mary Luce** est une courageuse humaine en phase terminale de cancer qui a d'autres soucis en tête qu'une aventure à court terme. Mais elle cèdera à sa fascination pour cet "homme" hors du commun.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, Bella, une femelle vampire amie de Marie, et John Matthew, un orphelin vampire que recueillera la Confrérie... Parmi les *lessers* : Mr O, un nouveau membre particulièrement violent...

\*\*\*

### **Livre III : LA RÉSURRECTION DU VAMPIRE - Lover Awakened**

**Le contexte** : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire recherche désespérément Bella, une femelle vampire enlevée par la *Lessening* Société.

Á la poursuite de renseignements sur les Frères, les *lessers* torturent et tuent les Civils qu'ils enlèvent à grande échelle.

**Les héros** : **Zadiste** est le plus sombre des Frères. Enlevé enfant à sa famille, il a vécu esclave durant des décennies. Son âme et son corps sont désormais brisés et son instabilité inquiète souvent ses Frères et en particulier son jumeau, Fhurie.

**Bella** est une aristocrate vampire déchue, ex-membre de la *Glymera*. Dès leur première rencontre, elle a été fascinée par Zadiste, par sa violence et son intensité. Lorsque c'est lui qui la délivre, ils apprendront ensemble à oublier leur passé.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, mais aussi Rehvenge, le frère de Bella, alias le Révérend, un vampire "sympathe" qui dirige le club ZeroSum (enfer de la drogue, de l'alcool et de la prostitution) que fréquentent les Frères...

Parmi les *lessers* : Mr O, le nouveau directeur, est obsédé par Bella.

\*\*\*

### **Livre IV : LA LUMIÈRE DU VAMPIRE - Lover Revealed**

**Le contexte** : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire n'accepte en son sein qu'un seul humain, Butch O'Neal, un ancien inspecteur révoqué pour brutalité. Depuis lors, Butch vit avec les vampires et les aide de son mieux dans leur lutte contre la *Lessening* Société.

Quant à Mr X, le directeur des *lessers*, il cherche à échapper à son destin et à détruire l'Omega grâce à la prédiction du *Dhestroyer*...

**Les héros** : **Butch O'Neal** a toujours été solitaire et sans peur. Il s'est bien adapté au nouveau monde qui est le sien, mais il est rongé par sa passion pour une femelle vampire, Marissa, l'ex-compagne de Kohler. Il aimerait participer davantage aux combats mais ses capacités humaines ne le lui permettent pas. Lorsqu'il est enlevé et torturé par les *lessers*, son endurance et sa loyauté vont être poussée aux toutes dernières extrémités. Ce n'est pas sa vie qui est menacée mais sa santé mentale.

**Marissa** a été rejetée par la *Glymera* lorsqu'elle a rompu avec Kohler. Elle est courtisée par Rehvenge, un noble vampire, et attirée par l'humain Butch qu'elle veille lorsqu'il est blessé, ce qui lui vaut de se retrouver avec la Confrérie. Une véritable union est difficile entre ces deux êtres que tout sépare mais Viscs, le vampire aux pouvoirs puissants, envisage une solution possible...

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, mais aussi Lash, Qhuinn et Blaylock, les condisciples de John Matthew au programme d'entraînement des jeunes vampires, et Xhex, un vampire sympathique employée par le Révérend au club ZeroSum.

Parmi les *lessers* : Mr X, le directeur et une nouvelle recrue, Van Dean, qui semble l'Élu de la prédiction...

\*\*\*

## **Livre V : LA LIBÉRATION DU VAMPIRE - Lover Unbound**

**Le contexte** : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Vierge Scribe rappelle à la Confrérie de la Dague Noire qu'il est du devoir de l'un d'eux de devenir le Primâle parmi les Élues, la communauté qui vit à ses côtés dans un monde parallèle. C'est en effet d'elles que naîtront les femelles qui seront les futures Élues et les mâles guerriers destinés à devenir les futurs Frères.

**Les héros** : **Viscs** est le plus intelligent des Frères. En plus d'un don de double vue, il possède une main radioactive aux incroyables capacités de destruction. Il est troublé d'avoir perdu la compagnie exclusive de Butch, son ami humain, mais lorsqu'il apprend en plus que la Vierge Scribe compte sur lui pour devenir le prochain Primâle, son univers déraile. Il a passé son enfance avec son géniteur, un guerrier psychopathe qui lui a laissé de profondes cicatrices, physiques et morales.

Le docteur **Jane Whitcomb** découvre un "homme" grièvement blessé sur sa table d'opération. Jamais elle n'a vu un tel physique, ni de telles anomalies internes. La Confrérie débarque le jour même pour récupérer Viscs, effacer la mémoire des humains présents et enlever la jeune femme— sur l'ordre express du vampire. Mais le futur Primâle espère-t-il vraiment avoir le droit de vivre auprès d'une humaine ?

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, plus Manuel Manello, un humain médecin-chef de l'hôpital St Francis et quelques Élues : Cormia, Layla, Amalia, et la *directrix*...

\*\*\*

## **Livre VI : LE CHOIX DU VAMPIRE - Lover Enshrined**

**Le contexte** : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire est toujours en guerre contre la *Lessening* Société. Pour étoffer leurs rangs, les Frères entraînent de futurs guerriers et l'un d'eux, l'orphelin John Matthew, démontre un fort potentiel. Il est le clone de Darius, le père de Beth, jadis assassiné par Mr X.

Par ailleurs, Fhurie, nommé Primâle, a du mal à gérer ses nouvelles responsabilités...

**Les héros** : **Fhurie**, le plus altruiste des Frères, a passé sa vie à expier le fait que son jumeau ait été enlevé et pas lui. Pour surmonter son attirance envers la compagne de son frère, Bella, il s'est proposé à la place de Viscs en tant que Primâle. Il sombre dans la dépression et abuse de drogues de plus en plus fortes. Son comportement devient si erratique qu'il finit par inquiéter ses Frères.

**Cormia** est une Élue qui apprécie peu son anonymat parmi la communauté. Elle est attirée par son nouveau compagnon mais, trop habituée à obéir aveuglément, elle ne sait comment gérer ou exprimer ses sentiments.

Par ailleurs, il y a des tensions parmi les apprentis guerriers et John Matthew vit de difficiles moments.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment...

\*\*\*

### **Livre VII : LA VENGEANCE DU VAMPIRE - Lover Avenged**

**Le contexte** : À Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire doit gérer une guerre civile parmi les vampires car la *Glymera* cherche à faire assassiner le roi, Kohler. La tentative ayant échoué, c'est le vampire sympathique Rehvenge qui devient le nouveau dirigeant de la *Glymera*. Tout le monde ignore ses activités occultes et sa véritable nature.

De son côté, la *Lessening* Société trouve un nouveau meneur en la personne du fils inconnu de l'Omega. Laissé pour mort en tant que vampire, celui-ci est réanimé par son père et réorganise aussitôt les finances de la Société en devenant le nouveau fournisseur de drogues dures à Caldwell. Sa particulière connaissance du monde des vampires lui permet de faire des ravages parmi les Civils.

**Les héros** : **Rehvenge** est le demi-frère de Bella, la compagne de Zadiste. Il est aussi sympathique (un manipulateur d'émotions) tant qu'il dissimule car ses pareils ont été quasiment exterminés. Pour cela, il vit sous influence médicamenteuse et rencontre ainsi une infirmière vampire, dont la fraîcheur et la simplicité ne le laissent pas indifférent.

**Ehlana** mène une vie pauvre et difficile depuis que son père, malade, a été ruiné et chassé de la *Glymera*. Suite aux morts violentes dues à la guerre, elle reçoit un héritage inattendu et découvre de sombres secrets.

Une union est-elle possible entre eux alors que Rehvenge fait face à une guerre des gangs pour le monopole de la drogue et que son passé risque de paraître au grand jour ?

Quant à John, Qhuinn et Blaylock, ils vivent leurs premières expériences d'adultes.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, la princesse sympathique, et son époux, et l'archange déchu, Lassiter... qui ramène Tohrment parmi la Confrérie

\*\*\*

### **Livre VII : LE SECRET DU VAMPIRE - Lover Mine**

**Le contexte** : À Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire devient plus forte en engageant à ses côtés les soldats entraînés par les Frères ou Lassiter, un ange déchu. Quant à John Matthew, il cherche à retrouver Xhex, sa compagne, enlevée par Lash.

De son côté, la *Lessening* Société s'organise autour du fils de l'Omega, un cocaïnomanie paranoïaque et dangereux, ennemi personnel de John.

**Les héros** : **John Matthew** est le guerrier Tehrror, un muet censé être le demi-frère de Beth, la reine. Sa jeunesse porte un lourd secret qui pèse dans sa vie. Par ailleurs, si on le croit fils de Darius, le Frère assassiné par les *lessers*, il est en réalité sa réincarnation, ce que lui-même ignore.

**Xhex** est une demi-sympathique qui travaillait autrefois avec Rehvenge au ZeroSum. Après son enlèvement, elle veut se venger de la *Lessening* Société et se joint aux Frères dans leur combat.

**Autres personnages** : Les mêmes que précédemment, et Saxton, le cousin de Qhuinn.

\*\*\*